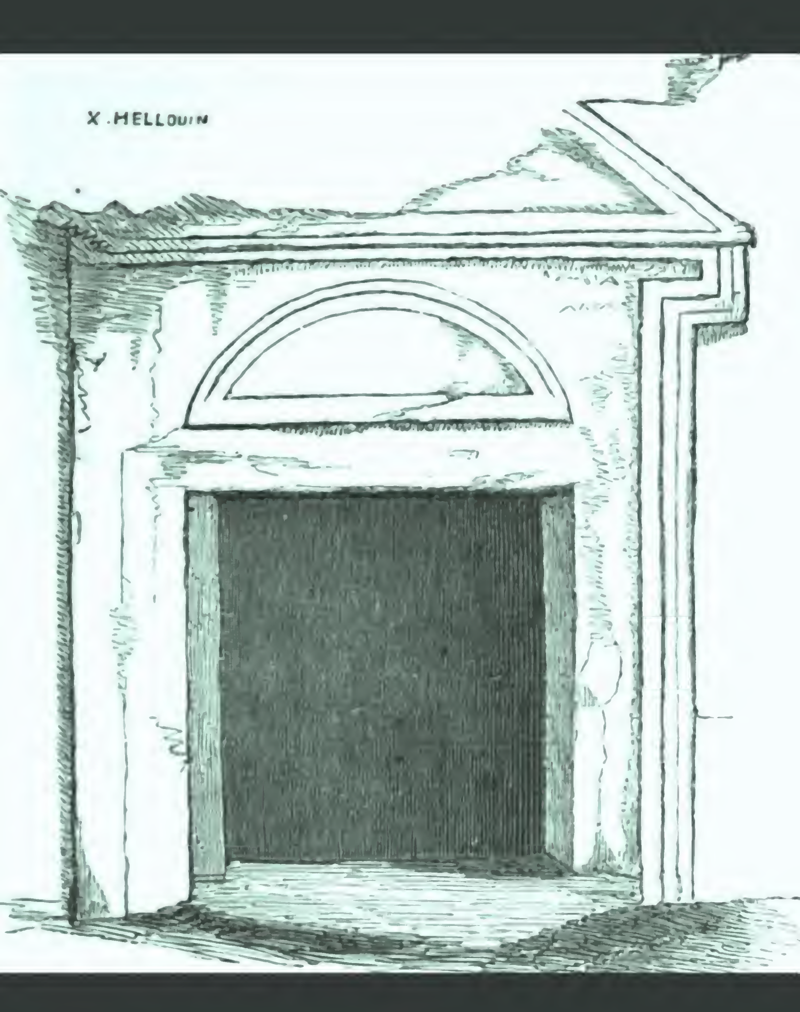


Voyage en Terre sainte

Louis Félicien J. Caignart de Saulcy, de Félicien Saulcy, Félicien de Saulcy


600027463S

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35 QUAI DES AUGUSTINS

MDCCCLXV

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

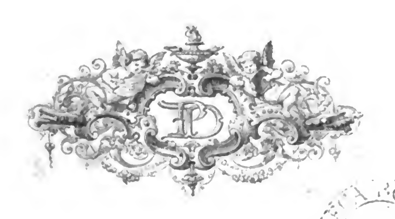
PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35 QUAI DES AUGUSTINS

MDCCCLXV


600027483S

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

PAR

F. DE SAULCY

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35 QUAI DES AUGUSTINS

MDCCCLXV

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
PARIS

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

PAR

F. DE SAULCY
MEMBRE DE L'INSTITUT
(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES)

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35 QUAI DES AUGUSTINS

MDCCCLXV

VOYAGE

EN

TERRE SAINTE

FOUILLES

ENTREPRISES AU SUD DU HARAM-ECH-CHÉRIF, AU PIED DE LA TRIPLE PORTE MURÉE.

Pendant que j'avais, aux Qbour-el-Molouk, une équipe de bons travailleurs, j'en avais installé une autre au sud du Haram-ech-Chérif, et des fouilles y étaient commencées sur une grande échelle, car là aussi les résultats probables valaient bien la peine qu'on les cherchât. Je passe donc, sans autre préambule, au récit de ces fouilles intéressantes.

Lorsque je me décidai à retourner à Jérusalem, mon but principal était de faire une fouille au pied de l'enceinte du Haram-ech-Chérif, afin de reconnaître la nature des assises reposant directement sur le roc du mont Moriah. Une pareille recherche avait, en effet, une importance que personne, même parmi mes contradicteurs, ne songeait à nier. Il y avait gros

à parier qu'eût-on remanié dix fois les murailles de cette enceinte, les assises de fondation devaient être restées en place. N'est-il pas clair en effet que, lorsqu'on renverse un édifice, on n'a pas la niaiserie d'en arracher les fondations pour le seul plaisir de les arracher? Nous étions donc, avant mon départ, tous d'accord sur ce point. Prouvez, me disait-on, que les assises reposant sur le rocher sont exactement du même appareil que celles que vous avez qualifiées de salomoniennes, et vous aurez gagné votre cause. Cette preuve, j'allai la chercher; il est vrai qu'on ne la regardait pas comme très-facile à trouver. S'il fallait en croire le récit de l'historien Josèphe, il y avait bien des mètres de hauteur à déblayer pour arriver aux fondations primitives; et comment y parvenir sans le secours de bois d'étai, si difficiles à trouver à Jérusalem? Il était fort possible que je me fisse enterrer, avec mes ouvriers, sous les éboulements qu'on avait le droit de prévoir. Je ne nierai pas le moins du monde que cette présomption ne fût un peu aussi la mienne; mais qui ne risque rien n'a rien. Je voulais avoir le dernier mot de cette question; j'allai donc à la grâce de Dieu.

Il me fallut d'abord entamer des négociations, afin d'obtenir du gouvernement l'autorisation nécessaire pour commencer des fouilles de cette nature; comme il s'agissait du voisinage immédiat du Haram-ech-Chérif, il était assez difficile d'en venir à mes fins. Après avoir bien étudié les deux côtés est et sud de l'enceinte sacrée, je restai convaincu que le seul côté à explorer était le côté sud; car à l'est, partout où le cimetière musulman ne s'était pas étendu, comme le ferait une immense tache d'huile, on avait, depuis peu d'années, tant accumulé de remblais de toute nature, que la recherche que je me proposais de faire était devenue radicalement impraticable. Va donc pour le sud!

La triple porte murée était pour moi l'une des portes primitives de l'enceinte du premier temple; c'était au flanc de l'un des pieds-droits de cette triple porte que se trouvait en place le bloc, salomonien à mon avis, qui portait encore une belle moulure de profil tout à fait singulier; je pris donc promptement mon parti, et je me décidai à dégager d'abord le seuil de cette triple porte, sauf à étendre ensuite mes excavations à droite et à gauche, au-dessous de la gigantesque assise salomonienne, que je regardais comme parfaitement en place. Hâtons-nous d'ajouter que, quelle que soit la divergence d'opinion sur l'âge de cette assise inférieure, personne ne s'est avisé de dire qu'elle avait été remaniée.

Ce ne fut pas sans bien des hésitations que l'autorisation sollicitée me fut enfin accordée. Le cheikh de la secte Schafi, qui avait une sorte d'autorité sur le terrain que je voulais entamer, s'y opposa d'abord avec une opiniâtreté intraitable; peu s'en fallut que tout ne fût perdu. Il fallait donc employer les grands moyens : Mohammed, le cheikh de la mosquée et le chef des Moghrabins s'entremirent si bien auprès du récalcitrant, qu'ils finirent par le convaincre que mon seul but était de remettre en honneur les œuvres de Seïdna-Suleïman; le but lui sembla louable, et il ne fit plus d'opposition. Dès lors, tout fut dit. Le pacha consentit, à la condition qu'un des effendis du medjlis serait constamment présent aux fouilles. Peu m'importait, assurément, et le jeudi 26 novembre, Hanna Carlo vint m'annoncer que j'étais libre de commencer mes travaux, à la condition, bien entendu, de désintéresser le propriétaire du champ de choux dans lequel j'allais installer mes terrassiers. Dès le lendemain, ils étaient à l'ouvrage sous la direction d'un chef des zaptiés du seraï, et sous l'inspection de l'effendi Chams-ed-Dyn. Après le premier jour, on vint m'avertir que l'on avait trouvé le rocher et un puits fermé par

de grosses pierres jetées les unes par-dessus les autres. Le pacha avait été immédiatement prévenu de cette découverte. Dans l'après-midi, aussitôt que la chaleur du jour fut un peu tombée, je me rendis à la triple porte, voulant voir par moi-même ce que pouvait être ce puits.

En arrivant, j'ai trouvé Chams-ed-Dyn comme un crin! Il a horreur de cette fouille, et s'indigne de ce qu'on ait permis à un chien de chrétien d'entamer cette terre vénérable et vénérée. Je n'ai pas l'air de m'apercevoir de sa mauvaise humeur, et, après un premier coup d'œil jeté sur l'excavation déjà faite, je vais m'installer tranquillement sous un olivier avec Mohammed, pensant bien que Chams-ed-Dyn ne tardera pas à venir nous rejoindre. Cinq minutes après, lui et le propriétaire du terrain, vieux bandit de Siloam, étaient assis à côté de nous, et la conversation s'engageait. Avant de m'y mêler moi-même, j'ai offert à tous les deux des cigares, qu'ils ne savaient par quel bout prendre; je les ai amusés en leur apprenant à les fumer; ils avaient ri, et avaient accepté mon tabac; ils étaient à moi. De fait, la conversation, qui avait été un tantinet aigrelette au début, devint bientôt exempte de malveillance, et au bout d'une heure nous étions les meilleurs amis du monde. Le propriétaire me demanda la permission d'augmenter de son fils le nombre des travailleurs, et je m'empressai d'accepter. De la sorte, le bonhomme s'assurait sa part des trésors que nous venions infailliblement chercher de si loin; et, dans tous les cas, il procurait une solde de quelques piastres par jour à monsieur son héritier présomptif. Marché bien vite conclu. Quant à Chams-ed-Dyn, nous parlâmes religion, sciences, histoire ancienne, et quand nous nous séparâmes après cette première entrevue, nous nous donnâmes des poignées de main à nous désarticuler les épaules. J'étais certain désormais de faire de ce côté tout ce que je voudrais; je

n'avais plus le moindre obstacle devant moi. Mon chef de zaptiés, d'ailleurs, s'était pris de son côté, grâce aux cigares, d'une belle amitié pour moi, et quelques dizaines de piastres, distribuées par-ci par-là, m'avaient concilié tous les cœurs. Depuis cette première visite, tout a été à souhait.

Je puis maintenant énumérer les faits que cette fouille intéressante a mis au grand jour.

La base de la triple porte a été entièrement déchaussée sur une étendue de plus de vingt mètres. Sur toute cette étendue (aussi bien que sur plus de dix mètres à gauche) il a été constaté de la manière la plus nette et la plus précise que le roc se trouvait immédiatement au-dessous de la grande



assise salomonienne, qui formait la base de la muraille, telle

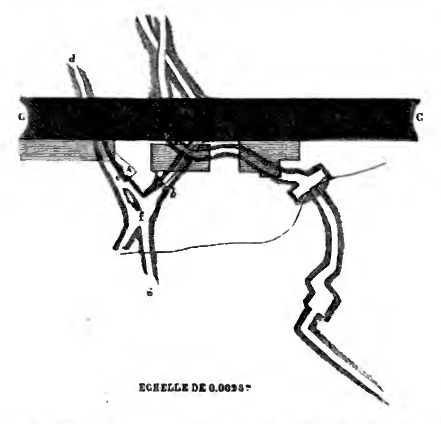
qu'elle apparaissait avant la fouille. Devant la triple porte avait existé un immense palier parfaitement nivelé et formé de dalles de $0^m,30$ d'épaisseur rapportées, ou de la surface du roc lui-même nivelée au ciseau. Deux lambeaux de ce palier étaient en excellent état de conservation. Le premier avait encore une longueur de $11^m,20$, mais une largeur variant de $2^m,60$ à $2^m,40$ ou $1^m,50$. A l'extrémité de droite, une dalle de $0^m,75$ de largeur sur $1^m,50$ de longueur se reliait à une surface moitié roc, moitié dalle, et dont la figure était décomposable en trois rectangles juxtaposés : le premier de $1^m,50$ de face jointive avec la dalle précédemment mesurée, sur 4 mètres parallèlement à la muraille ; le second rectangle de 1 mètre sur $3^m,30$, rejeté à l'ouest de façon que son côté est continuait le côté est du rectangle précédent ; le troisième rectangle enfin n'était qu'une bande de $1^m,45$ sur $0^m,20$ appliquée à l'extrémité orientale du second rectangle. Cette figure irrégulière ne l'était ainsi que parce que l'on avait utilisé pour l'obtenir toute la saillie du roc qui se prêtait à cette destination. A gauche de ce polygone irrégulier, c'est-à-dire vers l'ouest, paraissait une dalle jointive au mur, comme les deux précédentes, et ayant $2^m,30$ sur $1^m,50$. Puis venait, toujours vers l'ouest, une grande dalle, séparée du pied de la muraille de $0^m,60$, ayant 4 mètres sur $2^m,15$. Dans l'intervalle libre existant aujourd'hui entre cette dalle et la muraille s'ouvrait un trou de $0^m,50$ de diamètre, très-profond, et qu'il a fallu dégager et agrandir le plus possible pour pouvoir s'y glisser. A gauche, c'est-à-dire à l'ouest de ce grand lambeau de perron primitif, était un espace de $3^m,70$ de largeur, privé aujourd'hui de son dallage. Au delà se trouvait une dernière dalle jointive au mur, de $1^m,40$ de largeur sur plus de 4 mètres de développement parallèle à la muraille. Dans l'intervalle libre entre les deux lambeaux de

dallage en place se trouvait le roc vif, entaillé sur une hauteur verticale de 0m,60, de façon à former un parallélogramme vide ayant 2m,40 sur 1m,20 de côté, l'angle obtus compris entre ces deux côtés étant de 108 degrés. Sur le grand côté extérieur de ce parallélogramme se voyait une ouverture de 1 mètre de longueur, sur environ 0m,70 de largeur, donnant accès dans une espèce de puits grossièrement maçonné, de 1 mètre de diamètre et de 4m,50 de profondeur; ce puits aboutissait à une galerie de 1m,30 de hauteur sur 0m,60 de largeur, taillée en tunnel dans le roc en certains points, formée en d'autres de gros blocs de revêtement et de toit; cette galerie inclinée se dirigeait, à partir du point où venait déboucher le puits découvert par nous, d'un côté, au nord-nord-ouest vers l'intérieur du Haram-ech-Chérif, de l'autre vers le sud-est, en se bifurquant sur une longueur de 4m,50. Là les deux branches se rejoignaient et formaient une sorte de chambre carrée de 2 mètres de côté, puis la galerie s'inclinait directement au sud en se bifurquant de nouveau, et des deux branches, celle de gauche (ouest) était presque immédiatement close par des blocs de pierre de toute nature accumulés, celle de droite (est) descendant vers Siloë sur une longueur de 5 mètres, au bout desquels des blocs de pierre amoncelés barraient encore le passage. Parmi ces pierres, il s'en trouvait quelques-unes taillées et offrant même des moulures, qui ont été relevées. De la petite chambre carrée, dont il a été parlé tout à l'heure, remontait encore, vers le Haram-ech-Chérif, une autre galerie, inclinée au nord-nord-est, large de plus de 1 mètre, et munie d'une rigole rectangulaire de 0m,20 destinée à l'écoulement de l'eau. Le fond de cette rigole, comme le sol des diverses galeries, était tapissé d'une croûte de concrétion calcaire d'un blanc éclatant, très-friable, et qui criait sous les pieds comme de la

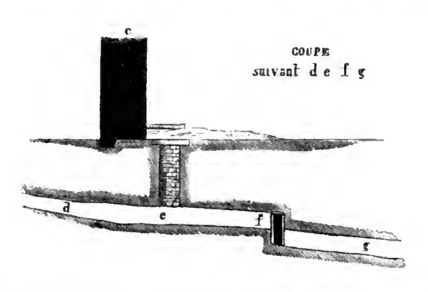
neige fortement gelée. A 1m.50 en arrière de la petite chambre, c'est-à-dire vers le Haram-ech-Chérif, était bâtie une porte rectangulaire dont les pieds-droits, en saillie de 0m.20 sur les parois latérales de la galerie, avaient 0m.35 de largeur parallèle à ces parois. Parvenue sous la grande muraille extérieure du Haram, cette galerie décrivait un arc de cercle, et courait ensuite au nord-ouest, de façon très-probablement à aller rejoindre la première galerie que j'ai décrite, dans le voisinage du trou étroit pratiqué entre le mur et l'extrémité occidentale du grand lambeau de dallage. Cette seconde galerie en coupait, à angle droit, une troisième, sur laquelle débouchait précisément le trou en question.

Décrivons le cours de cette troisième galerie. A partir du trou qui y aboutissait, elle montait, au nord quelques degrés ouest, vers l'intérieur du Haram-ech-Chérif, et venait, à une distance de six mètres, recouper la seconde galerie, au delà de laquelle elle se prolongeait. En deçà du point même où débouchait le trou, cette troisième galerie courait à l'est, c'est-à-dire presque parallèlement à la grande muraille du Haram, quelques degrés sud, sur une longueur de 9 mètres, où elle ouvrait sur une chambre rectangulaire de 3 mètres de longueur, comptée dans le sens du sud-ouest au nord-est, sur 1m.50 de largeur. Tout le fond méridional de cette chambre était garni d'un amas de grosses pierres éboulées, au delà duquel la galerie reprenait son cours directement au sud sur une longueur de 5 mètres, puis elle formait une sorte d'S ayant 4 mètres de développement. A l'extrémité de cette courbure, la galerie, qui avait eu jusque-là 1 mètre de largeur, se rétrécissait de façon à n'avoir plus que 0m.50. Elle courait pendant 2 mètres au sud-ouest, et là, tournant brusquement à angle droit, elle se dirigeait vers le Cédron sur une longueur de 9 mètres, au bout desquels elle était entièrement obstruée.

Je demanderai à quoi ont pu servir ces galeries compliquées, si ce n'est à évacuer du sanctuaire les eaux abon-



A, puits de construction moderne. — B, trou. — cc, mur du Haram. — bb, porte.



dantes qui devaient y être amenées, et dont l'affluence était indispensable pour laver les saints parvis et les débarrasser des immondices de toute nature qu'y amoncelaient forcément

certaines fêtes du culte judaïque, lorsque des milliers d'animaux y étaient égorgés et dépecés en quelques heures. Sans un lavage perpétuel et à grande eau, les abords du temple et de l'autel des holocaustes fussent devenus en quelques heures, sous un ciel comme celui de Jérusalem, un vrai foyer de pestilence.

Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique,* nous a conservé un texte des plus intéressants, relatif au système d'irrigation du temple (liv. IX, ch. XXXVIII, éd. de Cologne, 1688, p. 453). En voici la traduction :

« Aristée, dans le livre qu'il a écrit sur l'interprétation « de la loi judaïque, parle ainsi des eaux courantes de la « ville de Jérusalem : Le temple, dit-il, fait face à l'orient, « et tourne le dos à l'occident. Tout le sol en est pavé, et « ce pavé, en certains points déterminés, est incliné, afin de « favoriser l'écoulement facile des eaux, qu'il est nécessaire « d'amener pour faire disparaître le sang des victimes, dont « le nombre atteint plusieurs milliers aux jours des grandes « fêtes. Pour atteindre ce but, une immense provision d'eau « est toujours tenue en réserve; elle est fournie par une « source très-abondante sortant des entrailles de la terre, et « qui, divisée en un grand nombre de veines, amène ses « eaux au point voulu, à partir du point où elle naît. De « plus, des canaux admirables et plus grands qu'on ne saurait le dire sont développés sous terre, et, autant qu'on en « peut juger par ce que l'on en voit, ils font autour de la « masse du temple un tour de cinq stades. De ces canaux « partent d'innombrables conduits, qui viennent aboutir à « chacun des côtés, et par lesquels s'échappent les eaux « affluant de toutes parts. Il ajoute que tous ces conduits « sont reliés en partie au pavé, en partie aux murailles elles-« mêmes, par des tuyaux en plomb recouverts de masses de

« ciment, et qu'ils sont disposés avec un art merveilleux et « un soin extrême. »

On me permettra, j'espère, de reconnaître dans les galeries que j'ai mises au jour, au sud du Haram-ech-Chérif, quelques-uns de ces canaux souterrains dont parle Aristée, et qui servaient à l'écoulement, vers le Cédron, des eaux nécessaires à la propreté du temple. Et comme ces canaux ont dû être indispensables le jour même où Salomon a fait la consécration de ce temple, j'espère qu'on ne me contestera pas leur antiquité. C'est un sentiment fort louable sans doute que celui qui conduit l'observateur à se tenir en garde contre la tendance à tout vieillir; mais cette tendance même est-elle plus maladroite que celle qui veut tout rajeunir? J'en doute; toutes les deux se valent; le bon sens public finit par faire justice des erreurs, dans quelque sens qu'elles se produisent. Que chacun donc émette et soutienne ses opinions, rien de mieux, tant que les faits que l'on invoque à l'appui de sa thèse sont loyalement constatés.

J'ai dit que partout, sous la belle assise en place, à la base de la muraille, le roc paraissait immédiatement. Voilà qui m'arrange fort, mais qui dérangera bien des systèmes préconçus. Il y a loin des cinquante centimètres qu'il m'a fallu creuser, aux dix ou douze mètres que l'on s'attendait à me voir entamer pour arriver à la dernière assise en place, et que l'on consentait à regarder comme salomonienne. Le roc, au point où il reçoit cette assise, est taillé aussi, et le jointoiement est de la dernière perfection. Jamais les blocs ainsi établis n'ont été dérangés de leur place primitive. Le chambranle à moulure, qui fait partie intégrante de l'assise de fond, est lui-même assemblé avec le roc-vif par un joint d'une extrême finesse.

J'ai dit aussi que, du puits découvert en avant de la triple

porte, on avait extrait beaucoup de pierres accumulées jusqu'au fond de la galerie sur laquelle ce puits débouche; parmi ces pierres, il en est une qui n'est qu'un fragment d'inscription en hébreu carré et d'une magnifique exécution. A mon arrivée sur le terrain, Chams-ed-Dyn-Effendi a vu le zaptié de service me présenter cette pierre, dont je me suis hâté de faire fi. Je l'ai rejetée dans un tas de décombres et de déblais, en ayant l'air de la mépriser souverainement; mais j'ai fait signe de l'œil à Louis qui m'accompagnait, et à coup sûr elle ne restera pas là. Disons tout de suite que, le soir venu, elle était dans ma chambre. Qui peut dire ce qu'elle nous apprendrait, à en juger par le peu qui en reste. En voici la copie :



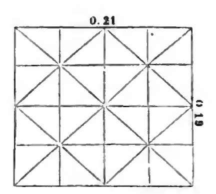
Le premier mot, יהס, est de signification certaine; il veut dire : il se taira, il sera attentif (de הסה, d'où הס et הסו, *sile, silete*). On remarquera la forme du *jod*, qui est extrêmement curieuse : c'est presque la plume égyptienne. A la seconde ligne, nous avons un *noun* final suivi de כל א, qui peut très-bien se compléter הן כל אדם, « ici tout homme... » Quant aux deux lettres de la dernière ligne, je n'en saurais tirer aucun indice. La forme et l'exécution de ces lettres sont très-belles. Les *apices* dont elles sont munies en font vraiment une écriture monumentale. En un mot, cela est fort ancien, et pourrait bien être un fragment de l'une des stèles qui

défendaient aux Gentils de dépasser le parvis qui leur était réservé dans le péribole du temple. Sous Hérode, ces textes furent écrits en grec et en latin, ainsi que nous l'apprend Josèphe; nous n'aurions donc pas ici un fragment d'une des stèles-affiches du temple d'Hérode, s'il n'était évident que la même défense devait être également écrite en hébreu. Si je me suis trompé sur l'origine de ce fragment, on me rendra un véritable service en m'apprenant ce que pouvait être une inscription portant les mots que nous donnent les deux premières lignes, et qui a été enterrée, Dieu sait quand, dans une des galeries qui servirent à l'écoulement des eaux du temple, dès l'époque de Salomon.

Un second fragment a été retiré du puits; celui-là est en marbre blanc, et pourrait bien avoir appartenu à une marche d'escalier; je dois ajouter toutefois que Mauss n'a pu y voir qu'une base quelconque, à cause de la bonne conservation des arêtes. Quoi qu'il en soit, en voici la description : Il a $0^m,15$ de hauteur totale, et il forme un angle, sur les deux faces duquel se voit une sorte d'encadrement creux, qui ornait toute l'étendue de ces faces. La moulure encadrante se compose d'une plate-bande surmontant un tore que suit un listel. Le creux total est de $0^m,012$. La plate-bande supérieure a $0^m,016$ de hauteur; le tore $0^m,017$ de diamètre, et le listel $0^m,01$ de hauteur. Le fond de la surface encadrée a $0^m,059$ de hauteur. Enfin la plate-bande inférieure a $0^m,025$ de hauteur. Je voulais faire enlever ce morceau, je me suis laissé persuader par mes amis qu'il n'en valait pas la peine, et je l'ai abandonné. Aujourd'hui, je le regrette, mais il est très-probablement temps encore, et quelque jour je le ferai venir.

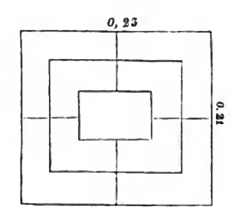
Il existe toujours, parmi les Arabes syriens, un jeu analogue à nos jeux d'échecs et de dames, et qu'ils appellent

chatrandj (c'est le nom spécial du jeu d'échecs). La table est un carré recoupé en parties symétriques par des diagonales et des parallèles aux côtés extérieurs. Ce jeu n'est certes pas nouveau, puisque sur l'une des dalles que j'ai fait découvrir, nous avons trouvé, entaillée à la surface, une de ces tables de chatrandj, qui devait être un carré, mais qui a été tracé



avec assez de négligence pour n'être en réalité qu'un parallélogramme rectangle ayant 0m,21 et 0m,19 de côté. En voici le tracé.

En étudiant pour ainsi dire pierre à pierre les murailles de l'enceinte de Jérusalem, j'avais aperçu une de ces tables



de chatrandj, tracée sur un bloc de revêtement de la troisième tour, à gauche de la porte de Saint-Étienne, vers

l'angle nord-est de l'enceinte. J'ai été bien vite la copier pour la rapprocher de celle qui est tracée sur le dallage de la triple porte. C'est encore un parallélogramme rectangle de 0^{m},23 sur 0^{m},21. Elle diffère entièrement de l'autre, ainsi que le montre la figure ci-dessus.

En résumé, la fouille que j'avais entreprise au sud du Haram-ech-Chérif a été beaucoup plus heureuse que je n'avais osé l'espérer, puisqu'elle m'a permis de constater : 1° que l'assise inférieure en blocs salomoniens de la face sud du Haram reposait immédiatement sur le roc, retaillé pour former lui-même la base de ce mur ; 2° que sous le seuil de la triple porte passaient trois de ces conduits souterrains, certainement contemporains de la consécration du premier temple, et destinés, suivant le récit d'Aristée conservé par Eusèbe, à l'évacuation des eaux servant au lavage du temple ; 3° qu'un magnifique palier, formé de dalles rapportées ou de surfaces aplanies du roc lui-même, régnait devant ce groupe de trois portes ; 4° enfin que le chambranle, orné d'une moulure qui, bien qu'on dise, n'est ni grecque ni romaine, faisait partie intégrante de l'assise établie sur le roc, laquelle, à coup sûr, n'a pas été l'œuvre d'Hérode.

Franchement, je n'ai pas lieu de regretter l'argent que j'ai dépensé sur ce point.

Pour en finir avec cette fouille, je dirai qu'après avoir donné de bons bakhchich à tout mon monde, effendi compris, j'aurais pu, je crois, si j'en avais eu la moindre envie, faire un trou dans le mur même du Haram, sans que personne songeât à trouver la chose blâmable. Deux ou trois fois le cheikh de la secte Schafi vint, du haut de la muraille, voir où en était la fouille, et chaque fois je l'entendis avec le plus vif plaisir exhorter mes terrassiers à bien travailler, et à faire tout ce que je leur ordonnerais, sans conserver le

moindre scrupule. La morale de cela, c'est que, lorsqu'on est poli avec les musulmans, on obtient avec une grande facilité tout ce que l'on désire d'eux.

J'ai profité des heures de présence que j'ai données fréquemment aux fouilles de la triple porte pour prendre quelques renseignements que je pensais dignes d'intérêt, pour moi comme pour tout le monde des antiquaires. J'avais, en réunissant les caractères de l'appareil que j'appelle salomonien, conçu l'espérance qu'en comparant les dimensions des blocs employés dans cet appareil, je trouverais que ces dimensions étaient fréquemment des multiples de la coudée hébraïque de $0^{m},525$. J'ai donc pris un assez grand nombre de mesures des blocs juxtaposés entre la porte qui est sous El-Aksa et la triple porte, et mon espérance s'est à peu près évanouie. Il est demeuré certain pour moi que les tailleurs de pierre employés à épanneler ces blocs dans la carrière n'avaient eu qu'un but, celui d'utiliser les masses les plus considérables possible, sans s'astreindre à leur assigner des mesures fixées à l'avance. En d'autres termes, on conservait à tout bloc extrait de la carrière la plus grande dimension que l'on pouvait lui laisser sans nuire en rien à la bonne qualité des matériaux.

Quoi qu'il en soit, voici les chiffres des mesures prises par moi, et qu'il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de consigner ici. J'ai relevé les dimensions de onze blocs successifs, encore en place, à droite de la porte sous El-Aksa. Ils ont une hauteur constante de $1^{m},90$, c'est-à-dire qu'ils constituent une assise d'une régularité parfaite. Les dimensions en longueur, dans le sens parallèle à l'axe du mur, sont les suivantes : $3^{m},95$, $1^{m},15$, $1^{m},00$, $1^{m},90$, $1^{m},34$, $2^{m},83$, $2^{m},12$, $1^{m},17$, $1^{m},22$, $2^{m},60$, $2^{m},45$.

On se rappelle que ces blocs ont tous leurs joints enca-

drés dans une sorte de plate-bande formée d'un ravalement emprunté aux deux blocs jointifs. Cet encadrement n'a pas une largeur d'une régularité mathématique, puisqu'il varie de 150 à 170 millimètres. Cette largeur d'encadrement n'est pas exactement une partie aliquote de la coudée hébraïque, mais elle est à celle-ci dans un rapport qui varie de 1/3,5 à 1/3,087, c'est donc à très-peu près le tiers de la coudée.

Les longueurs des blocs sont : 7 coudées 52, 2,19, 1,90, 3,61, 2,57, 5,39, 4,03, 2,22, 2,32, 5,12, 4,66, et avec les fractions que nous obtenons ainsi après chaque chiffre entier, nous avons à peu près pour les blocs successifs :

7 coudées 1/2, 2 1/4, 2, 3 1/2, 2 1/2, 5 1/3, 4, 2 1/4, 2 1/3, 5 1/10, 4 2/3. J'ai donc eu raison de dire que ces chiffres ne m'ont pas présenté la précision mathématique que j'espérais y trouver, bien qu'à tout prendre ils s'en rapprochent un peu.

Passons à un autre fait : sur le bloc salomonien avec moulure, servant de chambranle à la baie de gauche de la triple porte, a été gravée une inscription judaïque, que j'avais bien remarquée à mon premier voyage, mais que je n'avais pas pris la peine de copier ; la voici :

Je ne suis malheureusement pas en mesure d'en deviner le sens. Est-elle bien ancienne ? J'en doute.

FOUILLES DU THÉATRE.

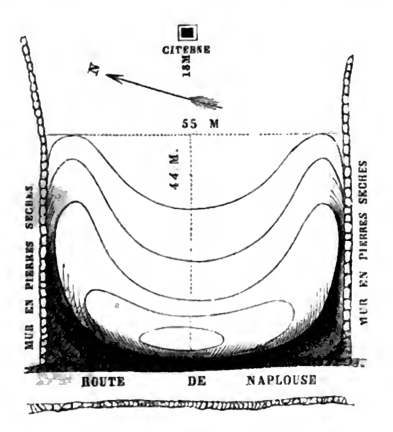
Lorsque je n'eus plus rien à chercher au pied de la muraille méridionale du Haram-ech-Chérif, je me décidai à envoyer quelques ouvriers au grand tertre en forme d'hémicycle qui se trouve à droite de la route de Naplouse, à deux ou trois cents mètres au plus du Bab-el-Aâmoud, et dont j'ai déjà eu l'occasion de parler en passant. Cette forme m'avait fortement intrigué, et je voulais en avoir le cœur net. D'ailleurs quelques-uns de mes compagnons n'y voyaient qu'un vaste amas de cendres, analogue à ceux que traverse la route conduisant au tombeau des Juges. Il y avait donc là une question dont il était intéressant de rechercher la solution. J'envoyai le zaptié qui m'avait servi de contre-maître à la triple porte, avec trois ou quatre terrassiers. Ils entamèrent le monticule par une tranchée pratiquée dans son axe même, et quoiqu'on lui donnât en ce point une profondeur de plusieurs mètres, on ne rencontra que de la terre végétale pure et sans mélange de cendres; à peine y put-on trouver quelques fragments de marbres communs ayant servi de placage.

Je fis ensuite entamer le tertre circulaire, toujours dans l'axe et à partir du sommet, après l'avoir attaqué par le pied. Les résultats restèrent absolument identiques, et s'il y a là un noyau de maçonnerie, il ne nous fut pas possible de l'atteindre.

Mes ouvriers furent alors installés à l'extrémité de la branche gauche de l'hémicycle, contre l'amas rectiligne de

décombres qui figure très-convenablement le proscenium, et presque aussitôt on rencontra un massif de blocage grossier, n'ayant malheureusement aucune forme caractéristique, mais dont la présence n'en était pas moins significative. Car il devenait évident que cet énorme amas demi-circulaire de terre végétale recouvrait, à une assez grande profondeur, un massif de maçonnerie, qui lui avait imposé la forme qu'il présentait. Pour moi donc, je ne conserve guère de doutes sur la présence d'un théâtre antique en ce point.

Cette seconde tranchée produisit en outre des traces manifestes d'incendie, et d'assez nombreux morceaux de placage de marbre. Comme cette fouille était pour ainsi dire improductive, elle fut assez promptement abandonnée.



Josèphe, dans l'*Histoire d'Hérode le Grand*, nous parle du théâtre que celui-ci avait fait construire à Jérusalem; mais il ne nous donne malheureusement aucun détail qui puisse nous

amener à deviner quel était son emplacement. Toutefois, comme la ville était extrêmement resserrée dans ses murailles primitives, et que l'enceinte extérieure de Bezetha n'avait pas encore été construite, il n'y a rien que de très-naturel dans la supposition qui placerait ce théâtre un peu en dehors des terrains réservés aux habitations, autrement dit dans un *sub-urbium* tel que devait être le lieu où se voit aujourd'hui cet hémicycle. Je livre cette hypothèse pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire sans y attacher plus d'importance qu'elle n'en a réellement.

Voici les passages de Josèphe relatifs au théâtre construit par Hérode : « ..... Il bâtit un théâtre à Jérusalem, et « ensuite un très-grand amphithéâtre dans la plaine, remar- « quables tous les deux par leur richesse, mais en opposition « avec les mœurs judaïques. » (*Ant. jud.*, XV, VIII, 1.) Un peu plus bas, dans le même paragraphe, il ajoute : « Le « théâtre était décoré avec une grande splendeur, portant sur « le pourtour des inscriptions rappelant les actions de César, « et les trophées que celui-ci avait remportés sur les nations « étrangères qu'il avait subjuguées, le tout chargé d'orne- « ments d'or et d'argent purs..... Ce qui surtout blessait les « Juifs, c'étaient les trophées; car, se figurant que c'étaient « des figures humaines revêtues d'armures, comme les lois « du pays défendaient expressément de rien sculpter de sem- « blable, ils s'indignaient de leur présence.

« Hérode, sachant tout le trouble que cette circonstance « puérile faisait naître dans l'esprit de ses sujets, s'efforça « vainement de les apaiser. N'y pouvant réussir par la per- « suasion, il prit le parti de convoquer les principaux d'entre « eux, et les ayant conduits au théâtre, il leur montra les « trophées en leur demandant ce qu'ils pensaient que ce fût. « Ceux-ci s'étant écriés que c'étaient des figures humaines, il

« donna l'ordre d'enlever les ornements qui les couvraient, et « il leur fit voir de simples morceaux de bois. Ainsi dépouil- « lés de leurs ornements, les trophées excitèrent le rire des « assistants; leur vue calma toutes les colères, et ils ne pa- « rurent plus que ridicules. » (*Ant. jud.*, XV, VIII, 2.)

Tout le monde se rappelle le tumulte qu'occasionna dans Jérusalem la pose d'une aigle impériale au-dessus de la porte du temple. Hérode, voulant punir ceux qui avaient abattu cette aigle à coups de hache, envoya chercher à Jéricho les principaux personnages de la nation. « Lorsqu'ils furent « arrivés, une assemblée fut convoquée au théâtre, et là, « le roi, étendu sur une litière, car il n'avait plus la force « de se tenir debout, » leur adressa un discours, par lequel il semblait les consulter. La peur qu'ils avaient tous de lui, leur fit dire que l'attentat commis devait être puni, et les destructeurs de l'aigle furent condamnés au supplice du feu. Je regarde comme fort probable aujourd'hui que ces deux faits se passèrent au théâtre dont je crois avoir retrouvé les débris informes. Celui-ci, du reste, était d'une assez grande dimension, puisque la corde sur laquelle s'appuie l'hémicycle, et que je prends pour le tracé du proscenium, a un développement de cinquante-cinq mètres.

Pendant que ces fouilles s'exécutaient, j'ai eu la chance, tout à fait imprévue, de retrouver un édifice qui a joué un rôle important pendant la période du moyen âge : je veux parler de l'établissement qui, pour les pèlerins, s'appelait l'Asnerie. Voici ce que nous lisons dans la description de Jérusalem, écrite peu de temps après l'expulsion des Latins, et publiée pour la première fois par mon savant confrère M. le comte Beugnot (chapitre v), dans le recueil des historiens des Croisades :

« Dehors de la porte (il s'agit de la porte de Saint-Étienne,

« que le narrateur place un peu plus haut *devers aquilon*),
« ainsi com on y entroit, à main destre avoit un moustier de
« monseigneur saint Estienne qui fu lapidés. Devant le
« moustier, à main senestre, avoit un grant manson que on
« appeloit l'Asnerie; là souloient gésir li asne et li sommier
« de l'ospital, pour ce avoit nom l'Asnerie. Ce moustier de
« Saint-Estienne abatirent les chrestiens de Jhérusalem devant
« ce qu'ils fussent asségiés, pour ce que li moustier estoit près
« des murs. L'Asnerie ne fut pas abatue, ains ot puis grant
« mestier aux pèlerins qui par trevage venoient en Jhérusalem,
« quant elle estoit as Sarrasins, et que li Sarrasins n'en lais-
« soient mie héberger dedans la cité; pour ce lors fut la
« maison de l'Asnerie gran mestier. »

Or, à une centaine de mètres à l'est du théâtre, il y a une grande bâtisse encore debout, mais en fort piteux état; elle est un peu plus rapprochée de la muraille de la ville que le théâtre. Cette ruine, mon zaptié m'apprend qu'elle s'appelle Khan-el-Frandji, « l'auberge des Francs, » et que ce nom se trouve déjà mentionné dans des titres de propriété qu'il a eus entre les mains et qui datent de cent soixante ans. C'est donc bien là l'Asnerie cherchée. Voilà un filon à exploiter que j'indique aux amis de l'archéologie des croisades. Qui sait combien ils retrouveraient de documents curieux s'ils prenaient la peine d'étudier les registres du Mekhemeh, où sont consignés tous les actes relatifs à la propriété? Pourquoi ne tirerait-on pas autant de parti de l'étude de ces archives musulmanes qu'on en a tiré de l'étude de nos archives européennes? Il n'y a aucune raison pour qu'il n'en soit pas ainsi. L'identification de l'Asnerie, que je ne cherchais ma foi pas, n'en est-elle pas la preuve évidente?

EAUX DE JÉRUSALEM.

Maintenant que j'ai fait connaître les résultats heureux des fouilles locales qu'il m'a été permis d'entreprendre à Jérusalem, je dois aborder l'examen de quelques questions générales qui, pour être résolues, demanderaient de bien longues études et des fouilles conduites sur une très-grande échelle, telles qu'on ne pourra les faire évidemment que lorsque Jérusalem ne sera plus à la Turquie, mais bien à la chrétienté. Lorsque mon savant confrère de l'Académie des inscriptions, M. Renan, dans un des rapports adressés à l'Empereur touchant le résultat de son voyage scientifique en Syrie, écrivait que peu de jours suffisent pour épuiser la Jérusalem antique, il était sous l'empire de cette même illusion qui s'empare des touristes qui voient Rome pour la première fois. En huit jours, eux aussi, à l'aide d'un cicerone et d'un *legno* bien attelé, épuisent Rome. En une semaine, ils ont tout vu, tout compris, tout conquis, et ils quittent la capitale du monde chrétien tentés de prendre en pitié les antiquaires qui ont consacré leur vie entière à mal connaître Rome, et qui ont même fini par se convaincre qu'après eux il resterait toujours et toujours des problèmes à résoudre, des découvertes à faire. Il en est de Jérusalem comme de Rome. L'archéologue touriste qui accepte comme argent comptant les jugements tout faits que son drogman, ou quelque apprenti architecte, lui souffle à mesure que celui-ci ébauche sa propre éducation

archéologique, s'expose à de rudes mécomptes, et surtout se condamne à des contradictions perpétuelles, qui n'ont d'autre résultat final que celui de discréditer, aux yeux du public, cette prétendue science archéologique, qui a l'air de balbutier à chaque mot et de trébucher à chaque pas. Oui, c'est vrai, elle balbutie et trébuche souvent, mais c'est au début dans la carrière; à ce début, en effet, on est exposé à se heurter contre deux écueils : ou bien on a une immense confiance en soi et on ne doute de rien; ou bien on doute de tout, même sans bonnes raisons; je l'avoue, j'aime mieux ce second défaut, dont on se corrige plus vite que du premier. Il me semble que j'ai un peu le droit d'en parler, puisque j'ai consacré les loisirs de ma vie entière à cette étude difficile, et que depuis mon enfance je ne l'ai pas perdue de vue un seul jour. J'ai donc, à l'heure qu'il est, cinquante années d'expérience (ce qui n'est pas le plus beau de mon affaire, hélas!), et cette expérience-là, j'ai assez d'orgueil pour ne pas l'humilier devant la science primesautière des débutants. Mais en voilà assez, trop peut-être, sur ce sujet désagréable; revenons bien vite aux problèmes historiques, dont je n'ai certes pas la prétention d'apporter la solution définitive, mais dont au moins j'espère, par des observations consciencieuses, faciliter la discussion à qui plus tard voudra en faire l'objet de recherches spéciales.

De tous ces problèmes, l'un des plus curieux sans doute est celui que présente la question des eaux de Jérusalem. Comment cette capitale était-elle alimentée? Comment une population qui dépassait *cent mille âmes* en temps ordinaire, et qui atteignait un chiffre bien autrement important lors des solennités religieuses, telles que la célébration de la Pâque, pouvait-elle être mise en possession de l'eau de bonne qualité nécessaire à l'alimentation d'abord, et à tous les usages hygié-

niques ensuite? C'est là ce que je me propose d'examiner le plus brièvement possible.

Commençons par établir quelques faits topographiques et quelques chiffres, qu'il est indispensable de poser comme données du problème à résoudre.

L'enceinte de la Jérusalem primitive ayant été modifiée à deux reprises, nous devons avant tout constater l'étendue de la superficie occupée par chacune des trois villes qui se sont succédé sur le même terrain.

La première Jérusalem, capitale des Jébuséens, avait une surface de trente hectares.

La deuxième Jérusalem, capitale du royaume de Juda, mesurait soixante hectares, l'enceinte du temple comprise.

La dernière enfin, dont l'enceinte fut achevée sous le règne d'Hérode Agrippa, pendant que Claude était empereur des Romains, avait une surface de quatre-vingt-douze hectares, à très-peu près.

La population, resserrée entre des limites si étroites, a dû, dès l'antiquité la plus reculée, suppléer au manque d'espace, en construisant des maisons à plusieurs étages : cela est indubitable.

L'historien Josèphe nous fournit des renseignements très-précieux sur la population de Jérusalem. Les voici : pendan les deux premiers mois du siége de Titus, *cent quinze mille huit cent quatre-vingts* cadavres furent portés hors de la ville par une seule de ses portes, suivant le témoignage du transfuge Mannæus fils de Lazare, qui, chargé de distribuer les aumônes funéraires à la classe pauvre, dut forcément connaître le chiffre exact des décès. Plus tard, d'autres transfuges, appartenant à la classe noble de la nation, apprirent aux Romains qu'on avait jeté hors de toutes les portes de la ville *six cent mille* cadavres d'indigents Il ne semble guère possible que de pareils

chiffres ne soient pas entachés d'une très-forte exagération. (*Bell. jud.*, V, xiii, 7.)

Plus loin (*Bell. jud.*, VI, ix, 3), Josèphe donne, pour le nombre des prisonniers faits pendant et après le siége, *quatre-vingt-dix-sept mille* âmes, le nombre total de ceux qui avaient péri pendant la guerre s'élevant à *onze cent mille*. On aurait bien plus encore le droit de se récrier, en rencontrant ce chiffre formidable, si Josèphe n'ajoutait que la majeure partie de cette masse d'hommes appartenait bien à la nation juive, mais non au pays de Jérusalem; la raison de cette accumulation d'individus était que la population de la Judée entière s'était rendue à Jérusalem pour y célébrer la fête des Azymes, et qu'elle n'en put plus sortir, parce qu'à ce moment même Titus accomplit l'investissement de la place. Il en résulta presque immédiatement la peste, et très-promptement après la famine. La présence de tant d'êtres humains à Jérusalem est justifiée par l'enquête qu'ordonna Cestius, qui, voulant faire connaître à Néron, qui affectait de mépriser la nation juive, le nombre d'hommes faits renfermés dans Jérusalem, exigea des prêtres qu'ils lui donnassent un aperçu exact de la force de la nation. Ceux-ci, profitant de la célébration de la Pâque, pendant laquelle on immole des victimes depuis la neuvième jusqu'à la onzième heure du jour, et tenant compte de ce que chaque victime était offerte par une réunion d'hommes qui n'était jamais inférieure à dix, et qui s'élevait quelquefois à vingt, « parce qu'il n'était par permis de célébrer seul le festin « sacré, » constatèrent que le nombre des victimes immolées avait été de *deux cent cinquante-six mille cinq cents*, ce qui conduirait au chiffre énorme de *deux millions cinq cent soixante-cinq mille hommes*. Josèphe donne pour le résultat obtenu *deux millions sept cent mille hommes* à l'état pur, religieusement parlant, les impurs étant forcément relégués à

part (οὔτε γὰρ λεπροῖς, οὔτε γονορροίοις, οὔτε γυναιξὶν ἐπ' ἐμμήνοις, οὔτε τοῖς αλλῶς μεμιασμένοις ἐξῆν τῆσδε τῆς θυσαίας μεταλαμβάνειν, ἀλλ' οὐδὲ τοῖς ἀλλοφύλοις, ὅσοι κατὰ θρησκείαν παρῆσαν) et ne pouvant participer au sacrifice. Hâtons-nous de répéter qu'il y a là une exagération flagrante.

Tacite, dans son récit, malheureusement trop bref, du siége de Jérusalem, porte à *six cent mille* seulement le nombre des morts du côté des Juifs. Quand bien même ce nombre serait encore double et même triple du chiffre réel, il n'en demeurerait pas moins constant qu'on peut évaluer approximativement à *cent mille âmes* la population habituelle de Jérusalem.

D'ailleurs Hécatée d'Abdère, dans un passage que nous a conservé Josèphe (*contra Apionem*, I, 22), s'exprime ainsi : « Les Juifs possèdent une ville forte ayant plus de cinquante « stades de périmètre, et qu'habitent environ douze myriades « d'hommes. » Si le périmètre est certainement exagéré, ainsi que je le démontrerai plus tard, ce nombre de *cent vingt mille* habitants peut être regardé comme légèrement exagéré aussi, et par conséquent nous pouvons le ramener au chiffre approximatif que j'ai adopté, c'est-à-dire à *cent mille* âmes.

Géologiquement parlant, le pâté de collines sur lequel la ville est établie est du calcaire jurassique; les sources y sont rares et très-peu abondantes. On n'en connaît aujourd'hui que quatre, situées toutes les quatre dans la vallée du Cédron. La première est la source de la Vierge, laquelle semble communiquer avec celle qui la suit, et qui est la source de Siloë. Au point où la vallée de Hinnom vient recouper la vallée du Cédron est la troisième, qui alimente le Bir-Eyoub. La quatrième enfin mérite à peine l'honneur d'être mentionnée. On la trouve à quelques centaines de mètres plus loin que le Bir-Eyoub, au fond de l'Ouad-en-Nar, qui n'est que le prolongement de

la vallée du Cédron. Ce n'est que vers la fin de la saison des pluies hivernales que le Bir-Eyoub s'emplit et coule, et que la dernière petite source que je viens de mentionner recommence à paraître. La source de Siloë, qui semble reliée par un canal souterrain à la source de la Vierge, n'est aujourd'hui, à vrai dire, qu'une piscine stagnante, contenant une très-faible quantité d'eau. Dans le temps des chaleurs, chaque jour, la porte nommée Bab-el-Morharbeh reste ouverte pendant quelques heures, pour livrer passage aux sakka ou porteurs d'eau, qui vont s'approvisionner comme ils peuvent aux trois principales fontaines que je viens d'énumérer, et chargent des troupeaux d'ânes des outres qu'ils remplissent. Si Jérusalem n'avait que cette ressource, elle mourrait de soif.

Il est certain qu'à toutes les époques, le premier soin des constructeurs de maisons a été d'établir des citernes destinées à emmagasiner l'eau du ciel, qui, par bonheur, tombe chaque année, pendant près de six semaines, avec une abondance dont nous ne pouvons nous faire d'idée en nous reportant à l'appréciation des pluies de notre pays. La preuve de ce fait, c'est qu'on ne remue pas les épaisses couches de remblais accumulés sur le sol de Jérusalem par les siècles et par les nombreuses catastrophes qui ont frappé la ville sainte sans rencontrer des citernes superposées, et appartenant par conséquent à des époques nombreuses et successives. Parcourez les environs immédiats de Jérusalem, et partout où le roc affleure, vous trouverez des entrées de citernes, malheureusement abandonnées aujourd'hui. Nous pouvons donc admettre en toute sécurité qu'à toutes les époques de l'existence de Jérusalem, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, chaque habitation particulière a été munie d'une citerne au moins, par le soin de son constructeur, cette citerne ayant pour objet d'emmagasiner les eaux pluviales. Je crois que, si l'on cher-

chait la moyenne du cubage de ces citernes particulières, on arriverait approximativement aux dimensions de huit mètres de longueur sur quatre de largeur et deux de profondeur, ce qui ne nous fournirait pas plus de soixante-quatre mètres cubes d'eau par habitation, ou six cent quarante mille litres, soit en nombre rond dix-sept cent cinquante-trois litres d'eau disponibles par jour. Admettons des maisons à trois étages, et dix habitants par chaque étage, nous aurons toujours en nombre rond cinquante-huit litres à dépenser par personne. C'est beaucoup et c'est peu. N'oublions pas d'ailleurs que l'eau de citerne, bien que son emploi paraisse salubre, à Jérusalem au moins, n'est pas du goût de tout le monde, et que, pour les Orientaux surtout, qui sont de vrais gourmets en fait d'eau potable, il devait paraître très-désirable de posséder des eaux de source bien oxygénées et pures par leur origine même, au lieu de ces eaux qui ne se purifient que par le dépôt des innombrables saletés qu'entraînent forcément les eaux pluviales, lorsqu'elles viennent s'emmagasiner dans des citernes. Nous verrons un peu plus loin comment cet intéressant problème d'hygiène publique fut résolu par l'active prévoyance des rois de la dynastie de David.

Nous avons dit tout à l'heure que chaque maison particulière, et cela à toutes les époques de l'histoire de Jérusalem, était munie d'une citerne dont les produits lui étaient exclusivement réservés. Mais il est clair qu'un pareil approvisionnement était tout à fait insuffisant. En effet, il fallait encore subvenir à l'alimentation des animaux de toute espèce, tels que chameaux et chevaux, par exemple, et au service des bains publics; il fallait donc créer de grands réservoirs destinés à l'accumulation des eaux indispensables pour ces divers usages. Jamais les rois de Juda n'ont négligé ce point; et l'Écriture sainte ne nous apprendrait pas que des réservoirs

de cette nature ont été créés, que leur présence à Jérusalem même, et dans les campagnes les plus rapprochées des murailles, le prouverait d'une manière suffisante. Énumérons, en effet, les grandes citernes ou étangs à ciel ouvert qui existent encore à Jérusalem, et qui tous, à l'exception d'un seul, remontent aux premiers temps de la monarchie.

A l'extérieur de l'enceinte actuelle de Jérusalem, laquelle s'est relevée pour ainsi dire rigoureusement sur les fondations de l'enceinte antique, nous trouvons à l'ouest de la ville et à quelque cent mètres des murailles, sur un mamelon dominant la ville elle-même, l'étang de Mamillah (Birket-Mamillah), qui n'est que la piscine des serpents mentionnée par Josèphe. Au bas des murailles constituant la longue branche de l'enceinte qui, de la porte de Beït-Lehm, se dirige du nord au sud, a été creusé un immense réservoir nommé aujourd'hui Birket-es-Soulthan et qui, au moyen âge, portait le nom de Lai-Germain (lac de Germain), du nom du personnage qui, à l'époque des croisades, le fit creuser de ses deniers, pour subvenir aux besoins de la population. C'était l'abreuvoir habituel où les hommes de guerre conduisaient chaque jour leurs chevaux de selle.

Contournant ensuite le côté sud de l'enceinte, nous trouvons d'abord, presque au fond de la vallée de Siloam, et à proximité immédiate de la piscine de Siloë, un énorme barrage qui coupe en ce point un large ravin qui avait été transformé en étang destiné à conserver les eaux employées à l'irrigation des jardins royaux, qui occupaient tout le fond de la vallée, depuis le pied du village actuel jusqu'au point où la vallée du Cédron est recoupée par la vallée de Hinnom. Cet étang portait dans l'antiquité le nom d'étang de Salomon, et ce nom nous apprend qui fut l'auteur de cet important travail.

J'ai déjà dit que le Bir-Eyoub occupe le point même

d'intersection des deux vallées que je viens de citer. Un birkeh de petites dimensions, et bien suffisant d'ailleurs, vu la pauvreté de cette source, est adjoint au puits lui-même.

En remontant un peu vers le nord et au bas des grands escarpements du mont Moriah sur lequel était assis le temple, nous trouvons la piscine de Siloë, que je considère avec raison, je crois, comme ayant été construite pour recevoir les eaux qui, après avoir servi aux usages du culte, c'est-à-dire au lavage de la plate-forme du temple, journellement ensanglantée par l'immolation des victimes, surtout à l'époque des solennités religieuses, s'échappaient par de nombreux canaux creusés dans le roc, ou bâtis en gros blocs, suivant la nature du terrain, pour gagner le fond de la vallée de Siloam, autrement dit du Cédron.

Cette piscine de Siloë, rendue célèbre par les récits évangéliques, communiquait, ainsi que je l'ai dit, avec la fontaine de la Vierge, qui coule dans un souterrain profond où l'on descend par un large escalier avec palier intermédiaire. Cette fontaine de la Vierge a, en tout temps, passé pour intermittente; je crois qu'il est raisonnable de l'attribuer à ce qu'elle ne coulait que lorsqu'elle recevait le trop plein des immenses réservoirs creusés sous la plate-forme du temple qui la domine.

Plus haut vers le nord, nous avons, sur le côté oriental des murailles de Jérusalem, une vaste piscine ou birkeh à ciel ouvert, placée à côté et au nord de la porte actuelle de Saint-Étienne ou de Setty-Maryam. Les pluies seules l'alimentent, et son nom actuel est Birket-Hammam-Setty-Maryam, « étang des bains de Madame Marie. »

Quelle est l'âge de cette belle piscine? Nous ne le savons pas. Sur la face nord des murailles de la ville, nous trouvons au pied même de l'enceinte la piscine de la Pèlerine, placée à proximité de la porte aujourd'hui murée et qui s'appelle

porte d'Hérode, ou Bab-ez-Zaharieh, « porte des Fleurs. » Celle-là est certainement antique, à en juger par certaines parties de ses murailles de soutènement.

Un peu plus loin vers l'ouest, et avant d'arriver à la porte de Damas, Bab-el-Aâmoud, « porte de la Colonne, » se trouve la grotte de Jérémie, et en avant de cette grotte est une belle piscine alimentée par une source très-peu importante. Cette piscine est voûtée, et semble d'une construction arabe. Ce qui est certain, c'est que la grotte de Jérémie a fait, ainsi que je l'ai dit, partie des grottes ou carrières royales ouvertes par David et par Salomon, jusqu'au moment où la troisième enceinte, construite sous le règne de l'empereur Claude (41 à 54 de J.-C.) par Hérode Agrippa, dut couvrir toute la ville neuve, c'est-à-dire Bezetha.

Enfin, au nord de la grotte de Jérémie, des fouilles entreprises par la communauté grecque, dans un terrain lui appartenant, ont mis à jour une vaste piscine antique, qui a de telles dimensions qu'il est impossible de n'y pas voir un monument public.

Devant la porte de Damas même il y a deux ouvertures donnant jour sur une vaste piscine toujours pleine d'eau, et où la garnison de Jérusalem vient journellement puiser pour ses besoins, en concurrence avec tous les habitants de la ville qui ont des animaux à abreuver.

Voilà pour l'extérieur des murailles.

A l'intérieur, nous avons un immense réservoir à ciel ouvert, placé au pied du mont Sion, et qui se nomme Birket-Hammam-el-Batrâk, « étang des bains du Patriarche. » C'est la piscine que Josèphe désigne sous le nom d'Amygdalon. Elle est rectangulaire et a encore de très-grandes dimensions, bien que les constructions aient empiété sur son extrémité septentrionale, ainsi que l'ont constaté des fouilles faites au cou-

vent copte, et qui ont prouvé que la muraille extrême primitive était à cinquante-sept pieds anglais au nord de la muraille actuelle. Voici l'histoire de cette piscine. Au moment où les attaques des rois chaldéens commençaient à présager la ruine du royaume de Jérusalem, le roi Ézékhias fit creuser cette piscine, à laquelle un aqueduc partant du Birket-Mamillah, qui était placé à un niveau supérieur, amena les eaux de celui-ci. L'enceinte de la ville primitive dut être modifiée de telle façon que son nouveau tracé rejetât ce vaste réservoir à l'intérieur de la place, et le mît ainsi à l'abri des insultes de l'ennemi. Aujourd'hui ce sont les pluies qui alimentent cette piscine, et, à la fin de chaque saison chaude, elle est presque toujours à sec.

Les œuvres de saint Jérôme renferment deux passages, extrêmement importants, relatifs au Birket-Mamillah et au Birket-Hammam-el-Batrâk. Voici le premier : « Narrat quo-« modo obsidioni paraverint civitatem, et aquas inferioris « (lisez : superioris) piscinæ quæ capi poterant, ad superio-« rem (lisez : inferiorem) munitionem transtulerint; destruc-« tisque domibus, muros ædificarint; et per singulas cogna-« tiones, quæ domus quantum aquæ deberet accipere, « dinumerarint; fecerintque cisternam inter duos muros, et « piscinam veterem instaurarint ad servandas aquas, etc. » (*Comm. in Isaiæ* cap. XXII; édit. Martianay, t. III, p. 140.)

Voici maintenant le second passage : « Misit rex Assy-« riorum (Nabuchodonosor) Tartan et Rabsacen de Lachis ad « regem Ezechiam cum manu valida Jerusalem; qui cum « ascendissent, venerunt in Jerusalem, et steterunt contra « aquæductum piscinæ superioris quæ est in via agri Fullonis, « vocaveruntque ad se regem, etc. » (*Comm. in Isaiæ* cap. XXVI; édit. Martianay, t. III, p. 285.)

De l'ensemble de ces deux passages il résulte clairement

que, pour saint Jérôme, le Birket-Mamillah était l'étang supérieur, et le Birket-Hammam-el-Batràk, le nouvel étang construit par le roi Ézékhias. Il en ressort de plus que cet étang fut couvert par une muraille, et enfin que le champ du foulon doit nécessairement être cherché vers l'emplacement du Birket-Mamillah, puisque l'aqueduc qui relie les deux piscines était sur le chemin du champ du foulon. Voilà autant de faits acquis pour l'histoire topographique de Jérusalem. Quant à la piscine que saint Jérôme appelle « piscinam veterem, » j'avoue que je ne sais pas où il faut la chercher.

Enfin, au nord du temple, se trouvaient deux piscines très-étendues et à ciel ouvert, qui communiquaient entre elles. La première, vers l'est, n'est autre chose que la piscine probatique des récits évangéliques; son vaste bassin est aujourd'hui encombré d'immondices et de débris de toute nature, et elle ne contient plus d'eau. La seconde, à l'ouest, servait de fossé à la forteresse Antonia, placée à l'angle nord-ouest de l'enceinte sacrée du temple, et elle s'appelait Strouthion. Lorsque Titus attaqua Antonia, il dut cheminer à travers la piscine de Strouthion. Celle-ci toutefois n'a pas disparu, et elle existe encore en grande partie sous les bâtiments avoisinant le Seraï, qui a pris la place de la forteresse Antonia. Elle contient encore de l'eau, que l'on vient y puiser journellement, et doit être alimentée par une source probablement peu importante.

Voilà tout. Je ne parle pas des quelques piscines taillées dans le roc sous le péribole du temple, c'est-à-dire dans les flancs du mont Moriah. Celles-là étaient spécialement destinées au service du culte, et ne pouvaient en rien contribuer à l'alimentation de la population. De plus, en admettant qu'il y ait, comme on l'a prétendu, quelque source dans les flancs de la montagne sainte, celle-ci était loin de suffire.

même au culte, puisqu'il fallut songer à augmenter considérablement l'approvisionnement du temple de Jéhovah.

Pour obtenir le résultat désiré, on dut s'ingénier, et chercher au loin les ressources qui manquaient sur place. En d'autres termes, les rois de Juda firent pour leur capitale ce qui se fait aujourd'hui pour Paris. Il y avait, à quelques lieues au sud de Jérusalem, des sources très-belles, à Étham, sur la route d'Hébron; et Salomon ne recula devant aucune dépense, devant aucune difficulté, pour doter sa ville royale des eaux parfaites de ces sources. Trois immenses réservoirs furent taillés dans le roc vif à des niveaux successivement inférieurs, de manière que le premier, rempli directement par ces sources, déversât son trop-plein dans le second, et celui-ci ensuite son propre trop-plein dans le troisième, à partir duquel un aqueduc souterrain, suivant les flancs des vallées, et faisant tous les détours nécessaires pour conserver une pente constante, conduisait les eaux jusqu'à Jérusalem. Ces trois réservoirs, qui sont véritablement une merveille, se nomment El-Bourak, et pour les chrétiens ce sont les vasques de Salomon. Au moyen âge, et probablement lorsque l'aqueduc fut réparé par le fils de Kelaoun, une forteresse nommée Qalâat-el-Bourak fut construite sur le flanc nord du réservoir supérieur, pour protéger et défendre au besoin cette prise d'eau. C'est aujourd'hui la demeure de quelques hommes préposés à la garde de ces vasques, qui pourtant n'envoient plus une goutte d'eau à Jérusalem; quant à l'aqueduc, il s'appelle aujourd'hui (du moins dans le voisinage de Beït-Lehm et du tombeau de Rachel) Qanat-el-Koufar, « canal des infidèles. »

C'est à la réparation de cet aqueduc que Ponce-Pilate employa une partie du trésor du temple, à la grande indignation de la nation juive. Au moyen âge, le soulthan

d'Égypte El-Malek-en-Naser-Mohammed-Ibn-Kelaoun le fit réparer à son tour, et y établit un système de tuyaux de terre cuite, que l'on retrouve de temps en temps dans les parties dégradées et découvertes, lorsque l'on suit le trajet de cet aqueduc ruiné.

Voici quel est ce trajet. A partir de la vasque inférieure, l'aqueduc longe, pendant près d'une lieue kilométrique, le flanc nord de la vallée d'Eurtâs ; il remonte ensuite au nord, en contournant de nombreux ravins pendant trois kilomètres, jusqu'à Beït-Lehm, qu'il enveloppe complétement par un lacet de près d'une lieue pour reparaître au nord de Beït-Lehm, à trois ou quatre cents mètres au plus du point où il s'est infléchi pour redescendre au sud-est, afin de tourner autour du village ; puis il remonte au nord pendant une lieue environ. Arrivé à un kilomètre au sud du couvent de Mar-Élias, il court au nord-est, sur une longueur de deux kilomètres, fait un contour de quinze cents mètres en redescendant au sud, et remonte ensuite au nord et au nord-ouest, sur une longueur de cinq kilomètres. Là, il traverse le Birket-es-Soulthan sur un pont-aqueduc, et contourne ensuite le mont Sion pour entrer dans les flancs de cette montagne. Il vient enfin déboucher dans l'escarpement de roc qui dominait le Xystus et la vallée du Tyropœon, à l'ouest du temple, c'est-à-dire du Haram-ech-Chérif. La sortie de l'aqueduc est encore très-bien conservée en ce point, mais à partir de là, il est complétement ruiné et a disparu. Depuis la source d'El-Bourak jusqu'à ce point, le développement total de l'aqueduc de Salomon est de vingt kilomètres au moins, et ce chiffre est certainement exact, à un kilomètre près.

On voit que les eaux d'Etham, puisque l'aqueduc qui les amenait aboutissait directement au temple, étaient plus spécialement destinées au service du culte. Cette prise d'eau avait

trop bien réussi pour que les rois de Juda ne fissent pas quelque construction semblable pour subvenir aux besoins de la population. Ce furent cette fois les belles eaux de la source de Nephtoah, aujourd'hui Leftah, qui furent détournées et amenées à Jérusalem. Leftah n'est qu'à une lieue kilométrique au nord-ouest de Jérusalem, et un canal aqueduc, dont on retrouve encore les traces en quelques points, fut construit dans ce but.

Ainsi que je l'ai dit en commençant, il faudrait faire des recherches longues et toutes spéciales, aujourd'hui impossibles, pour se rendre compte d'une manière absolue du système adopté par les rois de Juda pour compléter l'approvisionnement d'eau de leur capitale; mais ce que j'en ai dit, et ce que j'ai constaté *de visu*, est bien suffisant pour prouver que ces monarques avaient exactement fait, dans l'intérêt de Jérusalem, ce qu'une administration éclairée fait aujourd'hui dans l'intérêt de Paris.

Il ne me reste plus qu'à analyser les textes qui, dans les écrivains de l'antiquité, se rapportent aux eaux de la ville sainte.

J'ai déjà cité plus haut le passage d'Aristée relatif aux eaux qui desservaient le temple; inutile d'y revenir ici.

Timocharès, cité par Eusèbe (*Præp. evang.*, lib. IX, cap. xxv), dit que la ville entière était constamment lavée par des eaux abondantes, dont tous les jardins environnant la ville recevaient la fraicheur et la fertilité; de sorte que partout le sol semblait arrosé, bien que, jusqu'à une distance de quarante stades de la ville, il fût par lui-même d'une sécheresse absolue.

Eusèbe, au chapitre suivant, rapporte le témoignage de l'*agrimensor* de la Syrie, qui, après avoir décrit la situation et l'enceinte de Jérusalem, ajoute que cette ville possédait une

source très-abondante (Ὑπάρχειν δὲ καὶ πηγὴν ἐν τῷ χορίῳ ὕδωρ δαψιλὲς ἀναβλύζουσαν.)

Au chapitre XXXVIII, l'évêque de Césarée cite les passages du poëme de Philon qui parlent de la source de Jérusalem, et dit qu'en hiver elle était à sec, tandis qu'en été elle coulait de nouveau avec abondance. Il cite textuellement trois fragments de ce poëme, fragments que nous pouvons nous dispenser de reproduire, parce qu'ils ne nous apprennent rien de précis. Seulement, nous devons noter qu'Eusèbe déclare avoir emprunté les citations que je viens de rappeler au livre d'Alexandre Polyhistor.

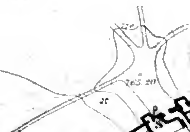
Enfin Tacite, dans sa brève narration du siége de Jérusalem, donne, comme une des raisons qui rendaient difficile la prise de cette ville, la présence d'une source qui ne tarissait pas, et les nombreuses excavations creusées dans les flancs de la montagne, et formant des citernes et des piscines destinées à recueillir l'eau des pluies.

Ceux qui m'ont fait l'honneur de lire mon premier voyage verront, d'après tout ce qui précède, que j'ai singulièrement modifié les idées qui y sont émises sur les eaux de Jérusalem. Une fois que j'ai été bien convaincu que l'enceinte d'Hérode Agrippa n'a pas eu d'autre tracé que l'enceinte actuelle, il a bien fallu reconnaître les erreurs capitales que j'avais commises, et que je me hâte d'abandonner sans l'ombre d'hésitation. Il ne paraîtra pas maintenant hors de propos de reprendre la description des enceintes successives de Jérusalem; c'est une question des plus intéressantes, et qui mérite bien qu'on s'y arrête. J'y passe donc sans plus ample préambule.



LÉGENDE DES

A Tour Hippicos.
B _ __ Phasaël, Ta
C _ __ Mariamm
D _ _ de Siloé
E _ Mur de Manass
F Ophel.
G _ Pont. (ΓΕΦΥΡΑ)
H _ Xystus.
I _ Porte sous el-A
J _ Triple porte, port
K _ Mur de Salomo
L _ Porte en balcon





ENCEINTES DE JÉRUSALEM.

Bien que la description des trois enceintes successives de Jérusalem donnée par l'historien Josèphe ait été nombre de fois reproduite et commentée, je ne puis me dispenser d'y revenir une fois de plus, exactement comme si je ne m'en étais pas occupé moi-même dans le récit de mon premier voyage. Je fais donc table rase de tout ce qu'ont écrit mes devanciers, comme de ce que j'ai écrit moi-même, et je reprends la question, comme si elle était vierge encore de tout examen.

Commençons par reproduire la description de Josèphe (*Bell. jud.*, V, IV, 2) : « Des trois murailles, la plus ancienne « était inexpugnable, tant à cause des vallées et de la hauteur « de la colline qui les dominait, et sur laquelle elle était con- « struite, qu'en raison des fortifications que David, Salomon « et les rois leurs successeurs avaient, avec grand soin et à « l'aide de dépenses énormes, ajoutées à la force naturelle du « terrain. Commençant, du côté du nord, à la tour Hippicus, « et s'étendant vers le Xystus, en rejoignant ensuite le Curie « (τῇ Βουλῇ συνάπτον), elle venait aboutir au portique occiden- « tal du temple. »

Commentons d'abord ce passage. La tour Hippicus n'a jamais été la tour actuelle de David; c'est là une des grosses erreurs que j'ai commises jadis, avec beaucoup d'autres voyageurs. L'étude minutieuse que mes amis et moi nous

avons faite du château des Pisans, c'est-à-dire du Qalâah de Jérusalem et des trois tours qui le flanquent, nous a convaincus, ainsi que je le dirai plus loin, lorsque je reprendrai mon journal, que la tour Hippicus est bien celle sur laquelle s'appuie encore aujourd'hui l'enceinte d'Hérode Agrippa; que la tour de David est la tour Phasaël, et qu'enfin la troisième, qui est le plus à l'est, est la tour Mariamme. Leurs dimensions actuelles sont, pour ainsi dire, mathématiquement les mêmes que celles attribuées par Josèphe aux trois tours que je viens de nommer, et que Titus fit respecter lorsqu'il se fut rendu maître de la ville haute et qu'il eut prescrit à ses légions de ruiner la place. Disons en passant que la comparaison que nous avons faite des mesures en mètres actuels et des mesures antiques en coudées, démontrent que, pour ces édifices au moins, Josèphe s'est servi de la coudée hébraïque de 525 millimètres. Elles prouvent aussi, une fois de plus, que rien n'a changé de place dans cette ville de Jérusalem, et que là où un édifice moderne a une destination publique bien déterminée, il a remplacé un édifice antique qui avait exactement la même destination.

L'enceinte primitive commençait donc du côté du nord, à la tour Hippicus, c'est-à-dire à la grande tour servant de point de départ à la muraille dans laquelle s'ouvre le Bab-el-Khalil, porte de Beït-Lehm, ou porte de Jaffa. L'emploi indifférent de ces trois noms nous conduit à penser, avec toute apparence de raison, que, dans les temps anciens, les portes de Jérusalem portaient, comme de nos jours, plusieurs noms distincts, que l'on employait indifféremment. La cité des Jébuséens, devenue la cité de David, avait donc pour face septentrionale une ligne suivant l'escarpement nord du mont Sion, c'est-à-dire commençant au château des Pisans, longeant le côté méridional de la rue dans laquelle se trouve le grand

bazar aux grains, qui occupe toute l'extrémité sud du terrain vague des chevaliers de Saint-Jean, et venant aboutir au Mekhemeh actuel, qui très-certainement a pris la place de la Curie, c'est-à-dire de la Βουλή de Josèphe. De ce côté septentrional, plus de doute aujourd'hui sur le tracé de la première enceinte. Mais faisons ici une réserve indispensable. Cette première enceinte, décrite par Josèphe, n'est plus du tout l'enceinte jébuséenne. Celle-ci, au lieu d'aller rejoindre l'enclos sacré qui fut postérieurement bâti par les rois de Juda sur le mont Moriah, couronnait purement et simplement le plateau de Sion; elle devait donc, au lieu de descendre au Mekhemeh, suivre rigoureusement l'escarpement du roc qui domine, à l'ouest, la place aujourd'hui couverte de figuiers de Barbarie, et que traverse, en venant du Mekhemeh, le chemin conduisant au Bab-el-Morharbeh. Ceci dit, reprenons la description de Josèphe.

« De l'autre côté, faisant face à l'occident (πρὸς δύσιν) [1], « ce mur commençait à la même tour (Hippicus), s'étendait « de là, à travers le lieu nommé Bethso, jusqu'à la porte des « Esséniens, et ensuite faisait face au sud (πρὸς νότον), et se « retournait vers la source de Siloam (ὑπὲρ τὴν Σιλωὰμ ἐπιστρέφον πηγὴν) [2]; et de là, déclinant ou reculant de nou« veau, en faisant face à l'orient (ἐκκλῖνον πρὸς ἀνατολὴν) et « se dirigeant au-dessus de l'étang de Salomon (ἐπὶ τὴν Σολο« μῶνος κολυμβήθραν), et traversant le terrain jusqu'à une « certaine localité qu'on appelle Ophlas (διῆκον μέχρι χώρου « τινὸς ὃν καλοῦσιν Ὀφλάν), il se reliait au portique du temple

1. Πρὸς πόλιν dans Thucydide signifie *en face de la ville.*

2. Ὑπὲρ avec l'accusatif signifie *après, au delà, outre,* disent les lexiques. Il est mathématiquement impossible que ce sens soit admis ici, puisque la source de Siloë a toujours été à 100 mètres en contre-bas des murailles de Jérusalem, et séparée d'elles par des escarpements très-difficiles à franchir.

« faisant face à l'orient (τῇ πρὸς ἀνατολὴν στοᾷ τοῦ ἱεροῦ συν-« ῆπτε), » ou plus exactement peut-être, « il se reliait, en « faisant face, à l'orient, au portique du Temple. »

La longue branche de muraille qui part de la tour Hippicus se dirige au sud et fait bien, par conséquent, face à l'occident. Qu'était-ce que Bethso? nous n'en savons rien aujourd'hui. La porte des Esséniens était-elle à la porte actuelle de Sion, Bab-Sahioun? Cela serait possible, à cause de la véritable immuabilité des choses en ce pays; et cependant le bel escalier taillé dans le roc, et que l'on a découvert dans le cimetière américain, s'il était usé comme un escalier ayant fait un long service, m'aurait conduit invinciblement à mettre l'emplacement de la porte des Esséniens au sommet même de cet escalier; mais, ainsi que je l'ai déjà fait observer, il ressemble plus à un *pas de souris* qu'à une entrée de ville, et il semble n'avoir pas beaucoup servi. Aujourd'hui il est certain que l'enceinte de la ville jébuséenne a dû contourner le plateau supérieur du mont Sion, et une portion conservée du fossé taillé dans le roc le prouve jusqu'à l'évidence. Mais cette partie de l'enceinte jébuséenne a-t-elle été respectée par David et ses successeurs? C'est ce que nous ne pourrions affirmer d'une manière positive, bien que nous le croyions. C'est en effet en faisant un circuit très-prononcé que cette branche de l'enceinte a pu contourner tout l'ancien cénacle, qui est aujourd'hui la mosquée de Nabi-Daoud, tandis que la muraille actuelle, à partir de l'angle sud-ouest, se dirige à angle droit vers l'est, en faisant face au sud par conséquent, et cela jusqu'à une tour angulaire au delà de laquelle la muraille change de direction. Là, on retrouve des traces certaines de construction judaïque au plus bas de la tour en question, et au-dessus on reconnaît un tronçon de l'aqueduc antique conduisant les eaux d'Etham au temple. Du flanc

droit de cette tour vue de l'extérieur de la ville, la muraille s'incline et court au nord quelques degrés ouest, puis elle change encore de direction, et fait de nouveau face au sud, pour s'incliner ensuite au nord-est, et reprendre la direction ouest-est, c'est-à-dire faisant face au sud, jusqu'à un nouvel angle droit, où elle s'élève directement au nord, en allant recouper l'enceinte du Haram-ech-Chérif au-dessous même de la mosquée d'El-Aksa.

Hâtons-nous de dire que, si nous tenons compte de la portion d'enceinte primitive qui couvrait Nabi-Daoud, toute la description de Josèphe devient parfaitement claire, et toutes les expressions dont il se sert se justifient d'elles-mêmes, tandis qu'il en est tout autrement si nous appliquons cette description au tracé de l'enceinte actuelle. Je crois donc fermement, pour ma part, que c'est celui dans lequel entre forcément le fossé taillé dans le roc, qu'il faut adopter, et que par conséquent on doit placer dans l'intérieur du premier mur décrit par Josèphe les terrains sur lesquels existent aujourd'hui les cimetières chrétiens et la mosquée de Nabi-Daoud. Il en résulte qu'Ophel doit être reconnu dans le terrain qui se trouve derrière la muraille antique où s'ouvre le Bab-el-Morharbeh et entre cette muraille et la muraille méridionale du Haram-ech-Chérif.

Passons maintenant à la seconde enceinte décrite par Josèphe.

« La seconde muraille partait de la porte qui s'appelait « porte Gennath (ou des Jardins), laquelle appartenait à la « première muraille, et, entourant seulement le terrain placé « au nord, elle allait rejoindre la tour Antonia. »

Cette description est malheureusement très-vague, et ne nous offre pas de points de repère déterminés. Où était en effet la porte Gennath? Nous ne saurions le dire *a priori*.

Nous avons cependant deux conditions auxquelles le tracé de cette seconde muraille est forcé de satisfaire. Elle devait, d'une part, couvrir la grande piscine d'Ézékhias, c'est-à-dire le Birket-Hammam-el-Bâtrak, et, de l'autre, laisser l'emplacement du Saint-Sépulcre hors de la ville. Cette seconde condition est impossible à éluder. Ceci posé, si nous tenons compte des fragments d'une très-ancienne muraille, mis au jour par les fouilles de Pierotti [1], et existant encore sur le

1. Je viens de rendre à Pierotti ce qui lui appartient, et si j'ai nommé le *découvreur* véritable de ce lambeau de muraille judaïque, c'est que je tiens mon ami M. le comte de Vogüé pour le plus galant homme parmi les antiquaires, et que par conséquent sa parfaite loyauté, dont je me porte garant de tout cœur, doit s'accommoder mal, j'en suis certain, du contenu d'une note qu'il ne connaît peut-être pas et que je vais emprunter au livre qui peut, à bon droit, être considéré comme celui qui, à notre époque, a remué le plus les passions religieuses et antireligieuses. Je n'ai pas à juger ce livre, Dieu merci; mais j'y trouve une question archéologique traitée en passant; j'ai donc le droit, par métier, de dire à la note qui contient sur ce point l'opinion de l'auteur : A nous deux! Transcrivons (*Vie de Jésus*, par E. Renan; éd. in-8°, p. 416) et discutons à mesure que nous avancerons dans notre transcription : « M. de Vogüé a découvert, à 76 mètres « à l'est de l'emplacement traditionnel du Calvaire, un pan de mur judaïque « analogue à celui d'Hébron, qui, s'il appartient à l'enceinte du temps de « Jésus, laisserait ledit emplacement traditionnel en dehors de la ville. » M. de Vogüé, je le répète, est trop galant homme pour permettre qu'on lui attribue l'honneur d'une découverte qui appartient à autrui. Or, le pan de mur en question, ce n'est pas lui qui l'a découvert. Il fut mis au jour il y a plusieurs années déjà, dans les fouilles exécutées afin d'établir le consulat russe à la place en question. Pierotti dirigeait ces fouilles; c'est donc lui qui a découvert la muraille judaïque dont il s'agit, et cela est si vrai, que lorsqu'il y a quatre ans au moins, je fis hommage à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de Pierotti, de ses deux plans de Jérusalem et du Haram-ech-Chérif, j'eus soin de faire remarquer à la compagnie ce qu'avait de précieux la rencontre de ce fragment de muraille, pour l'élucidation de la topographie évangélique de Jérusalem. Le projet de placer en ce point le consulat russe fut abandonné, et l'espèce de ville russe dont j'ai parlé déjà fut construite près du Birket-Mamillah. Ceci pour donner une date. Le voyage de M. de Vogüé s'est accompli en 1862, comment donc aurait-il fait une découverte qui a précédé son voyage de plusieurs années? Passons.

Le mur trouvé derrière l'église du Saint-Sépulcre est judaïque sans

côté oriental du terrain vague des chevaliers de Saint-Jean, nous sommes conduits à conclure, mais malheureusement sans preuves absolues, que cette seconde muraille a pu être faite en deux fois; que d'abord elle se composa d'une branche s'élevant perpendiculairement sur l'enceinte jébuséenne, vers le point où une porte antique se trouve à droite de la rue de David, à peu près dans la direction des restes de grosse muraille alignés sur le flanc oriental du terrain des

doute, mais il ne ressemble en rien à celui d'Hébron; pour ma part, je le considère comme un fragment de la seconde enceinte; et par conséquent *ledit emplacement traditionnel*, comme l'appelle M. Renan, est bien pour moi en dehors de l'enceinte telle qu'elle était à l'époque de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« L'existence d'un caveau sépulcral (celui qu'on appelle « tombeau de « Joseph d'Arimathie ») sous le mur de la coupole du Saint-Sépulcre prête-« rait aussi à supposer que cet endroit était hors des murs. »

J'avoue que je ne comprends pas ce timide « prêterait à supposer. » Le caveau avec des tombes multiples, dont parle M. Renan, ne prête rien à supposer; il fait mieux que cela, il démontre rigoureusement que la roche qui contenait ces tombes était en dehors de la ville. M. Renan connaît trop bien la Bible et le Talmud pour ne pas admettre la valeur de ce fait matériel.

« Deux considérations historiques, dont l'une est assez forte, peuvent « d'ailleurs être invoquées en faveur de la tradition. La première, c'est qu'il « serait singulier que ceux qui cherchèrent à fixer, sous Constantin, la topo-« graphie évangélique, ne se fussent pas arrêtés devant l'objection qui « résulte de Jean, XIX, 20, et de Hébr. XIII, 12. Comment, libres dans leur « choix, se fussent-ils exposés de gaieté de cœur à une si grande difficulté? »

Après les deux faits matériels cités d'abord, et dont il n'est pas possible de méconnaître ni d'atténuer la portée, il était superflu peut-être de parler de considérations à invoquer en faveur de la tradition; celle-ci n'en avait que faire. Mais puisque M. Renan discute ces deux considérations, discutons-les avec lui. Que dit l'Évangile de saint Jean? Τοῦτον οὖν τὸν τίτλον πολλοὶ ἀνέγνωσαν τῶν Ἰουδαίων, ὅτι ἐγγὺς ἦν ὁ τόπος τῆς πόλεως ὅπου ἐσταυρώθη ὁ Ἰησοῦς. Que dit l'Épître aux Hébreux? Διὸ καὶ Ἰησοῦς, ἵνα ἁγιάσῃ διὰ τοῦ ἰδίου αἵματος τὸν λαόν, ἔξω τῆς πύλης ἔπαθεν. Il y a accord parfait entre les mots ἐγγὺς ἦν ὁ τόπος τῆς πόλεως, et ἔξω τῆς πύλης. Le lieu où Notre-Seigneur fut crucifié était proche de la ville, s'il souffrit sa passion au dehors de la porte, ἔξω τῆς πύλης. Ce double passage ne pouvait arrêter personne, puisque, dans le premier tiers du IVe siècle, chacun devait savoir à merveille, ce qui est parfaitement démontré aujourd'hui pour tous ceux qui ont étudié sans parti pris la

chevaliers de Saint-Jean; cette branche remontait ainsi, du sud au nord, jusqu'au point que la tradition chrétienne appelle la porte Judiciaire; de là, tournant brusquement à l'est, elle aurait été se relier à la tour Antonia, à peu près en ligne droite.

Lorsque le roi Ézékhias eut construit la grande piscine destinée à recevoir les eaux de la piscine supérieure ou du Birket-Mamillah, il semble que cette nouvelle piscine dut être

topographie de Jérusalem, que si le Saint-Sépulcre a été enfermé dans l'enceinte de la ville, cela n'a eu lieu qu'à l'époque de la construction de la muraille d'Agrippa.

« La seconde considération, c'est qu'on pouvait avoir pour se guider, du « temps de Constantin, les restes d'un édifice, le temple de Vénus, sur le « Golgotha, élevé par Adrien. » Et d'abord je me permettrai de trouver l'expression *les restes* un peu bien hasardée. Comment! un temple est élevé sur le Golgotha par Adrien, vers 125, et sous Constantin, c'est-à-dire vers 330, soit 205 ans après, un temple construit par les Romains ne présentait plus que des restes! Ceci est, on en conviendra, abuser un peu des licences du style. Certes le temple de Vénus, après 205 ans d'existence passés au milieu d'une population essentiellement païenne et maitresse du pays, était debout, s'il n'avait pas été construit en papier mâché. Et plus qu'aucun autre le temple bâti sur le Golgotha avait dû, en haine du nom chrétien, recevoir toutes les restaurations désirables, si, ce qui est douteux *a priori*, il en avait eu besoin. Il y avait des chrétiens à Jérusalem, et des chrétiens nombreux; ceci, on est bien forcé de l'admettre. Qu'ils se soient faits petits, qu'ils se soient cachés autant qu'on le voudra, la tradition chez eux devait être restée vivace, inébranlable. Donc l'impératrice Hélène dut s'adresser, *à coup sûr*, au point même qu'elle voulait sanctifier.

« On est donc *par moments* porté à croire que l'œuvre des topographes « *dévots* du temps de Constantin eut quelque chose de *sérieux*, qu'ils cher- « chèrent des *indices*, et que, bien qu'ils ne se refusassent pas certaines « fraudes pieuses, ils se guidèrent par des *analogies*. » Le *par moments* n'est pas généreux. Il y a donc d'autres moments où M. Renan pense que l'œuvre des topographes *dévots*, à la tête desquels était la mère de l'empereur du monde ancien, n'eut rien de *sérieux?* Il leur accorde qu'ils cherchèrent des *indices*, et qu'ils se guidèrent par des *analogies*, et il s'agit d'un temple debout, et d'une tradition ininterrompue! Décidément c'est cette phrase qui n'est pas suffisamment sérieuse.

« S'ils n'eussent suivi qu'un vain caprice, ils eussent placé le Golgotha à « un endroit plus apparent, au sommet de quelqu'un des mamelons voisins

couverte, et mise à l'abri des insultes de l'ennemi. S'il en est ainsi, on a dû nécessairement adopter un nouveau tracé, suivant, à partir d'un point de la première enceinte bien voisin de la tour actuelle de David ou tour Phasaël, une direction telle que celle de la rue où se trouve le palais du patriarche, c'est-à-dire sud-nord, et tournant à angle droit vers l'est, en couvrant le Birket-Hammam-el-Bàtrak, pour aller se relier à la muraille dont Pierotti a retrouvé un fragment dans les

« de Jérusalem, pour suivre l'imagination chrétienne, qui, de très-bonne « heure, voulut que la mort du Christ eût eu lieu sur une montagne. »

Où donc trouve-t-on des traces de cette tradition due à l'imagination chrétienne, qui aurait placé la scène de la crucifixion sur une montagne? Je l'ignore. Mais, en ce cas, c'eût été une bien autre affaire! Que seraient devenus les deux textes de saint Jean et de l'Épître aux Hébreux? Comment M. Renan ne voit-il pas, avec sa perspicacité habituelle, que tout, dans ces récits, se tient et s'enchaîne à merveille?

« Mais la difficulté des enceintes est très-grave. » Pour ceux qui n'ont pas étudié la question par eux-mêmes et sur place, pour ceux qui se sont contentés des négations d'autrui, dont ils ont fait leurs propres affirmations, c'est possible. Pour les autres, la difficulté des enceintes n'existe pas, elle ne peut pas exister.

« Ajoutons que l'érection du temple de Vénus sur le Golgotha prouve peu « de chose. Eusèbe (*Vita Const.*, III, 26), Socrate (*H. E.*, I, 17), Sozomène « (*H. E.*, II, 1), saint Jérôme (*Epist. XLIX* ad Paulin.), disent bien qu'il « y avait un sanctuaire de Vénus sur l'emplacement qu'ils croient être celui « du saint tombeau. »

Ceci a besoin d'être examiné de près, puisque nous sommes mis en face de témoignages historiques à consulter. Commençons par le dernier des passages cités : « Ab Hadriani temporibus usque ad imperium Constantini, per « annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis; « in crucis rupe, statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur; « existimantibus persecutionis auctoribus, quod tollerent nobis fidem resur- « rectionis et crucis, si loca sancta per idola polluissent. » (*Epistola XLIX* ad Paulinum; éd. Martianay, t. IV, p. 563.) Y a-t-il au monde une assertion plus nette et plus précise que celle-là? Saint Jérôme dit-il, par hasard, que les lieux qu'il désigne, il les *croit* le lieu de la résurrection, et le lieu où fut plantée la croix? Point! La chose était si claire pour tous les habitants du pays, à l'époque où il écrivait sa lettre à Paulinus (vers 395), qu'il affirme sans se donner la peine de justifier son affirmation. La réserve qu'implique la phrase de M. Renan, lorsqu'il s'agit de saint Jérôme, ne revient donc qu'à

fouilles faites par lui derrière le Saint-Sépulcre, dans le terrain appartenant à la Russie. On le voit, faute de renseignements précis, lorsqu'il s'agit de la deuxième enceinte, nous sommes réduits à faire de pures hypothèses. Si l'on admet que le roi Ézékhias s'est borné à rapprocher le plus possible des murailles la piscine destinée à recevoir les eaux de l'étang supérieur, sans se préoccuper de la couvrir, parce que son voisinage même de la muraille rendait les insultes de l'ennemi sur cette piscine fort dangereuses, tout se simplifie extrêmement. On n'a plus alors, pour la seconde muraille, que le tracé déterminé par les fragments alignés du terrain de Saint-Jean, du terrain russe, et de la porte Judiciaire. En ce cas, la porte antique placée à droite de la rue David, à vingt ou vingt-cinq mètres de l'angle sud-est du terrain de Saint-Jean, pourrait être prise à la rigueur pour la porte Gennath, et cette porte aurait été placée de façon à occuper un rentrant flanqué, pratiqué dans la première muraille. J'avoue que cette seconde solution est celle à laquelle j'aurais le plus de propension à me rallier, parce qu'elle ne contrarierait rien d'essentiel dans la topographie de Jérusalem, et qu'elle donnerait un tracé d'une simplicité extrême, n'ayant qu'un défaut, celui d'avoir été destiné à couvrir une bien médiocre étendue de

M. Renan seul. Les trois autres écrivains mentionnés sont-ils moins explicites? Vérifions. Eusèbe est beaucoup plus précis encore que saint Jérôme. Il fait ressortir en termes nets le dessein des constructeurs du temple de Vénus, d'anéantir jusqu'au souvenir des lieux consacrés par la passion du Christ; je cherche vainement le point où il dit : Je crois, et dans toutes ses phrases je ne trouve que des assertions positives. Socrate est plus concis, sans employer non plus la moindre expression dubitative. Enfin Sozomène, au point de vue de l'affirmation, ne le cède en rien aux trois autres. Où donc les doutes de ces quatre écrivains se sont-ils fait jour? Je défie qu'on cite un mot tombé de leur plume, qui justifie l'assertion hasardée que je combats. Je me suis dispensé de reproduire intégralement les textes invoqués par M. Renan à l'appui de sa thèse. Ils lui donnent tous les quatre complète-

terrain. Mais un passage de saint Jérôme nous condamne, pour ainsi dire, à abandonner cette solution commode. Le voici : « Narrat quomodo obsidioni paraverint civitatem, et « aquas superioris (le texte porte à tort : inferioris) piscinæ « quæ capi poterant, ad superiorem (lisez cette fois : inferio- « rem) munitionem transtulerint, destructisque domibus, « muros ædificarint... fecerintque cisternam inter duos mu- « ros, etc. » (*Comment. in Isaiæ* cap. XXIII; édit. Mart., t. III, p. 140.) Ces mots *piscinam inter duos muros* semblent tout à fait décisifs en faveur de la création d'une nouvelle branche de la seconde enceinte, couvrant le Birket-Hammam-el-Bâtrak.

Passons à la troisième enceinte, et copions toujours le récit de Josèphe :

« La troisième enceinte commençait à la tour Hippicus, « à partir de laquelle, s'étendant du côté nord jusqu'à la tour « Psephina et passant ensuite devant les monuments d'Hélène « (celle-ci était reine d'Adiabène, mère du roi Izates), puis « s'étendant à travers les cavernes royales, elle se courbait à « la tour angulaire (ou à une tour d'angle) dans le voisi- « nage du monument dit du Foulon, et, rejoignant l'antique « péribole, elle se terminait contre la vallée nommée la vallée « du Cédron (εἰς τὴν Κεδρῶνα καλουμένην φάραγγα κατέληγεν). Le

ment tort, et il a fallu à ce dernier une grande bonne volonté pour y trouver quoi que ce fût qui eût l'air de justifier son opinion sur leur compte. Ces textes, du reste, trouveront leur place dans un autre travail.

Voici la fin de la note de M. Renan : « Mais il n'est pas sûr : 1° qu'Adrien « l'ait élevé ; 2° qu'il l'ait élevé sur un endroit qui s'appelait de son temps « Golgotha » ; 3° qu'il ait eu l'intention de l'élever à la place où Jésus souf- « frit la mort. » C'est là, je le crains, la conclusion à laquelle M. Renan voulait en venir. Si tout cela n'est pas sûr, comme il le dit, rien de ce que nous ont transmis les historiens n'est sûr. Je le veux bien. Mais ce qui est sûr pour qui lira cette note, c'est que ce qui paraissait blanc à M. Renan lorsqu'il commença à la rédiger, lui a paru noir en la terminant. Certes ce n'est pas la fixité et la constance d'opinion qu'on sera tenté de lui reprocher ici.

« roi Agrippa entoura de cette muraille la partie de la ville « dont s'était accrue la ville antique, et qui auparavant était « restée entièrement ouverte. La cité, en effet, ne pouvant « contenir la multitude qui y affluait, s'était peu à peu éten- « due au delà de son enceinte; et comme le côté septentrional « du temple, voisin d'une colline, s'était rempli de maisons, « la ville prit un grand accroissement au dehors des anciennes « collines, de telle sorte qu'il y en eut une quatrième, cou- « verte d'édifices, que l'on appelait Bezetha, et qui était « située en face d'Antonia; elle en était séparée par un fossé « profond (ce fossé avait été creusé de main d'homme), dans « la crainte que les fondations d'Antonia, si on les laissait « adhérentes à la colline, ne fussent d'un accès facile, et « trop peu élevées. Il arriva par là que la profondeur du « fossé augmenta considérablement la hauteur des tours. La « partie de la ville ainsi annexée à l'ancienne fut appelée en « langue du pays *Bezetha*, qui en grec veut dire καινὴ πόλις, « ville neuve. Comme ceux qui habitaient dans cette partie « de la ville avaient besoin de la protection d'une muraille, « le père du roi actuel, nommé Agrippa comme lui, com- « mença la bâtisse de cette muraille; mais craignant que « Claudius César ne s'émût de la grandeur de cette construc- « tion, et n'y vît un indice d'aspiration à un changement ou « même de sédition, il se contenta d'en jeter les fondements « et interrompit l'œuvre. La ville, en effet, eût été inexpu- « gnable, s'il eût achevé cette muraille, comme il l'avait « commencée; car les blocs qui en constituaient l'appareil « étaient longs de vingt coudées et larges de dix, de façon « qu'il n'était pas facile de les entamer avec le fer, ni de les « arracher de leur place. La muraille elle-même reçut une « largeur de dix coudées, et il lui eût été donné naturellement « une hauteur plus considérable, si la magnanimité de celui

« qui l'avait commencée n'en eût empêché la continuation.
« Plus tard ce même mur fut achevé avec soin par les Juifs,
« et élevé jusqu'à la hauteur de vingt coudées. Il avait de
« plus un parapet de deux coudées de hauteur, et des cré-
« neaux de trois coudées, de sorte que la hauteur totale
« de la construction était de vingt-cinq coudées. » (*Bell. jud.*, V, IV, 2.)

Nous avons dit quelle est la tour Hippicus; c'est toujours sur elle que s'appuie l'enceinte actuelle de Jérusalem, à partir de la porte de Jaffa, ou Bab-el-Khalil. Plus loin je démontrerai que cette identification est légitime. Josèphe nous fait comprendre que cette première branche de la troisième enceinte s'étendait directement jusqu'à la tour Psephina, dont il dit un peu plus bas (au paragraphe suivant) qu'elle occupait un angle, en étant au nord et en faisant face à l'occident (κατὰ γωνίαν βόρειός τε καὶ πρὸς δύσιν ὁ Ψήφινος πύργος). Cela est parfaitement exact, si nous mettons la tour Psephina à sa vraie place, qui est au Qasr-Djaloud, la tour de Tancrède des chrétiens. Dans le voisinage de ce saillant occupé par le Qasr-Djaloud, on retrouve fréquemment la base antique du mur d'Agrippa, dont le tracé, en ces points mêmes, ne diffère que de bien peu du tracé actuel. A partir du Qasr-Djaloud la muraille se redresse au nord-est, après avoir jusque-là couru au nord-ouest; elle va passer devant le pâté de rochers sur lequel était l'église de Saint-Étienne, et, avant celle-ci, le tombeau de la reine d'Adiabène; puis elle court vers l'est, entre la grotte de Jérémie et les cavernes royales qui jadis n'ont fait qu'un tout, et qui n'ont certainement été séparées que par la construction du mur de Bezetha.

Cette longue branche de la muraille était percée de deux portes, celle qu'a remplacée la porte de Naplouse actuelle, ou Bab-el-Aamoud, et la porte murée aujourd'hui, nommée par

les chrétiens « porte d'Hérode » (sans doute du nom d'Hérode Agrippa) et par les musulmans Bab-ez-Zaharieh, « porte des Fleurs. » A partir de celle-ci un large fossé, creusé dans le roc vif, couvre l'enceinte de la ville, et ce fossé, le long de l'escarpe, présente des avances de rocher sur lesquelles les tours carrées de l'enceinte d'Agrippa ont été assises, comme y sont toujours assises aujourd'hui les tours de l'enceinte moderne. Ce qui me permet d'affirmer ce fait avec une entière assurance, c'est qu'il y a une de ces assiettes rectangulaires de roc qui existe toujours en saillie sur une courtine, et qui ne supporte plus de tour.

Arrivée au point extrême vers l'est, l'enceinte fait un retour à angle droit vers le sud, toujours munie de son fossé large et profond entaillé dans le roc vif, pour aller se relier au delà du Bab-Setty-Maryam à l'enceinte du Haram-ech-Chérif. Pour moi, la tour angulaire moderne a remplacé la tour angulaire antique dont parle Josèphe, et qui se trouvait auprès du monument dit du Foulon. Évidemment il y avait là, dans les escarpements du flanc droit de la vallée de Josaphat, une excavation sépulcrale qui avait reçu le nom du personnage pour lequel elle avait été creusée, et qu'il ne m'a pas été possible de retrouver. Là, en effet, des carrières ont été exploitées, et à Jérusalem, partout où il y a des cavernes sépulcrales, on est tout disposé à exploiter la pierre, par économie d'abord, et un peu aussi par mépris des monuments antiques. De plus, les décombres de la ville sont incessamment rejetés partout sur le flanc occidental de cette même vallée de Josaphat, et si le tombeau du Foulon n'a pas été dépecé, il peut fort bien avoir été recouvert à tout jamais par des masses de gravas et de décombres. La conclusion de tout ce que je viens de dire, c'est qu'il n'est pas possible de conserver de doutes sur l'identité du tracé d'Hérode Agrippa et du tracé

actuel. Un soir, Barrère m'a lu, sur ce fait capital, une note des plus intéressantes et des mieux raisonnées, et il y démontre pour ainsi dire mathématiquement que, du côté du nord, l'enceinte de la Jérusalem moderne est assise précisément sur l'enceinte d'Hérode Agrippa. Je désire vivement qu'il publie cet important travail.

Lorsque je rédigeai mon premier voyage en terre sainte, j'étais complétement imbu des idées de Schulz, de Robinson et consorts, et je croyais à l'enceinte impossible d'Hérode, que ces derniers savants avaient imaginée. Je ne tardai pas à revenir de cette erreur profonde, et en étudiant, à l'aide de mes souvenirs personnels, tous les plans de Jérusalem que j'avais à ma disposition, j'en vins assez promptement à être convaincu que l'enceinte actuelle avait pris exactement la place de l'enceinte d'Hérode. Je ne me vanterai pas d'avoir eu la priorité sur ce point, puisque notre illustre d'Anville avait déjà soupçonné la réalité de ce fait; mais je constaterai par une date précise l'époque dès laquelle j'avais déjà rejeté les idées de Schulz et de Robinson. Mon ami Aug. Salzmann a terminé en 1856 la publication de son beau et bon livre intitulé *Jérusalem*, et aux pages 17 et 18 il a placé une note où se trouve textuellement ceci : « J'ajouterai encore que le « travail de M. de Saulcy nous démontre que l'enceinte « actuelle de Jérusalem suit absolument le même tracé que « celle d'Hérode Agrippa. » Ceci dit, revenons aux diverses enceintes de Jérusalem.

L'emplacement de la tour Antonia est aujourd'hui déterminé avec toute la précision désirable, et le massif de rochers qui la supportait est naturellement resté à sa place. Josèphe nous parle de la coupure, ou fossé profond, qui séparait le massif d'Antonia du nouveau quartier de Bezetha. La contrescarpe de ce fossé a été retrouvée par les Dames de Sion dans

la construction entreprise par elles, et au roc vif se relient encore quelques blocs judaïques restés en place. Ce sont là des points de repère qui nous rassurent pleinement sur l'exactitude des descriptions de Josèphe, acceptées en faisant cette réserve qu'il faut souvent se méfier des chiffres qu'il emploie et qui sont toujours d'une exagération ridicule. Quand on y regarde de près, on ne tarde pas à soupçonner que Josèphe se sert indifféremment de l'amah ou coudée royale hébraïque (אמה) de 0^m.525 millimètres et de l'autre coudée (גמד), djamed, qui n'était que la moitié de la première, et qu'il a bien soin d'employer quand il veut se donner le plaisir de jeter à l'esprit de son lecteur une exagération ridicule qu'il gardait en quelque sorte le moyen de justifier, en arguant de ce qu'on l'avait mal entendu.

Les dimensions des blocs employés par Hérode Agrippa, telles que les assigne Josèphe, sont extravagantes, si nous acceptons la coudée de 0^m.525. Car alors ces blocs auraient 10^m.50 de longueur sur 6^m.25 de largeur, la muraille ayant elle-même une épaisseur égale à la largeur des blocs employés. Tout cela est impossible; c'est déjà bien assez de supposer que la coudée dont il est ici question est le djamed, puisque les blocs auraient eu 5^m.25 de longueur sur 2^m.62 de largeur, ce dont, je le déclare, je ne crois pas un mot. En ce point Josèphe ne mérite aucune confiance; il a voulu exalter la splendeur de la construction d'Agrippa, et, pour cela faire, il a avancé des chiffres ridicules.

Quant au nom Bezetha que Josèphe a traduit par « ville neuve, » j'avoue que je ne devine pas bien comment on arrive à ce sens précis. Y a-t-il dans cette appellation les éléments בית, بيت, maison, et جديد, nouveau? C'est fort possible, mais peu satisfaisant, je le confesse.

Revenons à l'enceinte de Jérusalem. Josèphe continue

(*Bell. jud.*, V, IV, 3) : « Au-dessus du mur s'élevaient des « tours, larges de vingt coudées, et hautes aussi de vingt « coudées, qui étaient carrées et massives comme le mur « lui-même, et qui ne cédaient en rien au temple pour l'ap- « pareil et la beauté des pierres. Au-dessus de la partie mas- « sive des tours, qui était de vingt coudées, se trouvaient « placées de magnifiques habitations, au-dessus desquelles « étaient encore placées des salles, et de nombreuses piscines « propres à recueillir l'eau des pluies; de larges escaliers y « donnaient accès. La troisième muraille était munie de « quatre-vingt-dix tours ainsi construites : leur intervalle « était de deux cents coudées. Le mur intermédiaire était « divisé par quatorze, et le mur antique, par soixante de ces « tours. Quant au circuit entier de la ville, il était de trente- « trois stades. »

Arrêtons-nous ici, et analysons tous ces chiffres. Nous n'aurons pas de peine à démontrer qu'ils n'ont aucune espèce de valeur.

Le mille romain était égal à huit stades olympiques. Or le mille romain est de 1,481 mètres; divisant ce chiffre par 8, nous avons pour le stade olympique 185 mètres. Est-ce de ce stade et de la coudée royale de 0^{m},525 millimètres que Josèphe s'est servi? Quelques simples chiffres vont nous donner la réponse. 33 stades, dit Josèphe, nous représentent le circuit de Jérusalem; donc ce circuit égale 33 fois 185 mètres ou 6,105 mètres.

D'un autre côté, le mur d'Agrippa ou troisième mur est garni de 90 tours de 20 coudées de largeur. 20 fois 90 font 1,800 coudées, soit 1,800 fois 0^{m},525 millimètres, ou 945 mètres. L'intervalle qui sépare deux tours consécutives est de 200 coudées, ou de 105 mètres. Le troisième mur comporte 89 de ces intervalles, ou 89 fois 105 mètres, ce qui fait un

total de 9,345 mètres, qui, ajoutés à la somme des largeurs des tours, égale à 945 mètres, nous donne 10,290 mètres. Il ne nous en faut pas plus, j'imagine, pour conclure que les chiffres de Josèphe sont absurdes ou qu'ils ont été outrageusement altérés, car le résultat immédiat qu'ils donnent, c'est que la partie est plus grande que le tout. Donc nous devons rester dans le doute le plus absolu sur la valeur du stade et de la coudée employés par Josèphe, ou du moins nous pouvons affirmer dès à présent qu'il ne s'est pas servi à la fois du stade olympique de 185 mètres et de la coudée de 0^{m},525 millimètres.

Conduits par l'invraisemblance qu'offre la largeur de 10 mètres donnée aux tours, supposons un instant que la coudée qu'emploie Josèphe soit le djamed ou la coudée de 262 millimètres (en négligeant un demi-millimètre), et recommençons nos calculs en conservant toujours le stade olympique, c'est-à-dire 6,105 mètres pour le circuit total de Jérusalem.

Dans ce cas nous avons 1,800 coudées de 262 millimètres, soit 472 mètres pour la somme des faces extérieures des tours. Les 89 intervalles, ou courtines de 200 coudées, nous donnent 4,672 mètres; je néglige les fractions. 4,672 mètres plus 472 nous donnent pour la troisième muraille seule 5,144 mètres, second chiffre aussi absurde et inadmissible que le premier, puisqu'il ne nous reste, en retranchant 5,144 de 6,105, que 961 mètres pour représenter toute la partie de l'enceinte qui, partant de la tour Hippicus, va contourner le mont Sion, celle qui couvre Ophel, et la portion de l'enceinte du Haram-ech-Chérif comprise depuis le milieu de la face sud jusqu'à Bab-Setty-Maryam. Tout cela mesuré sur le terrain, en suivant le tracé certain de la muraille antique, a un développement de 2,100 mètres à peu près; ce qui reste de l'en-

ceinte actuelle mesure environ 1,800 mètres : ce qui nous donne 3,900 mètres pour le circuit actuel. De quelque manière qu'on s'y prenne, il y aura toujours une différence de plus de 2,000 mètres entre la somme des trente-trois stades de Josèphe et le pourtour de l'enceinte actuelle.

D'Anville, qui a fait un travail des plus remarquables sur la topographie de Jérusalem, et cela sans avoir jamais visité cette ville illustre, n'a pas été moins embarrassé que je ne le suis, pour se rendre compte des chiffres de Josèphe. Recourant alors aux mesures données par le Talmud, il a constaté, par des textes positifs, que le mille des Juifs était à la fois égal à 7 stades et demi et à 2,000 coudées. Or 2,000 coudées de $0^{m},525$ nous donnent 1,050 mètres, lesquels, divisés par 7.5, portent le stade juif à 140 mètres. Essayons donc maintenant ces nouvelles valeurs, puisque nous sommes réduits à tâtonner. Conservons cependant le djamed pour la coudée employée par Josèphe, puisque des tours uniformes de $10^{m},50$ de largeur ne sont guère admissibles. Ces tours auront ainsi $5^{m},25$ de largeur qui, multipliés par 90, nous donnent toujours 472 mètres pour les largeurs des tours et 4,672 mètres pour la somme des courtines, soit 5,144 mètres en tout. Nos trois stades réduits à 140 mètres, valeur du stade hébraïque, ne nous donnent plus que 4,620 mètres, et pourtant la partie devient encore plus grande que le tout.

De pareils résultats sont bien faits, on en conviendra, pour rebuter, et j'abandonne sans regret les chiffres de Josèphe, qui d'ailleurs sont en désaccord flagrant avec les mesures prises sur le terrain. Josèphe, dans son livre contre Apion (I, 22), rapporte le passage où Hécatée d'Abdère parle de Jérusalem comme d'une ville forte de cinquante stades de tour, et contenant 120,000 habitants. Si les 33 stades sont exagérés, ainsi que je viens de le démontrer, que dirons-nous des

50 stades d'Hécatée? que nous devons à plus forte raison rejeter ce chiffre, et passer outre.

Eusèbe nous a conservé, sur l'étendue du circuit de Jérusalem, deux renseignements, dont l'un au moins a une valeur que l'on ne peut guère contester. Nous allons les examiner successivement.

Le premier (*Præp. Evang.*, lib. IX, c. xxxv) est dû à Timocharès, historien d'Antiochus, qui donne à Jérusalem un périmètre de quarante stades (φησὶ... τὰ Ἱεροσόλυμα τὴν μὲν περίμετρον ἔχειν σταδίους Μ′). Disons tout de suite que ce chiffre précis de quarante stades est, à bon droit, suspect. D'ailleurs, 40 fois 185 feraient 7,400 mètres, et il n'en faut pas plus pour que je m'attribue le droit de mettre ce chiffre au rebut.

Le second renseignement ne peut pas être traité avec le même sans-façon, car celui-ci émane de l'*agrimensor* ou arpenteur de la Syrie. Le voici (*Præp. Evang.*, l. IX, c. xxxvi) :
« L'arpenteur qui a mesuré la Syrie dit, dans le premier
« livre de son travail, que Jérusalem est bâtie sur un lieu
« montueux et raboteux (ἐπὶ μετεώρου τε καὶ τραχέως τόπου) ; il
« ajoute qu'une partie de ses murailles est construite en
« pierres polies (ἀπὸ λίθου ξεστοῦ), mais la plus grande portion
« en moellons (τὰ δὲ πλείωνα ἀπὸ χάλικος) ; il dit enfin que le
« périmètre de la ville est de vingt-sept stades. »

Vingt-sept stades olympiques de 185 mètres nous donnent 4,995 mètres en tout, tandis que 27 stades juifs de 140 mètres seulement ne nous donnent plus que 3,780. Si nous rapprochons ce chiffre de celui que la mesure directe nous a fournie sur le terrain (soit 3,900 mètres), et si nous tenons compte des petites différences de détail qui existent forcément entre le tracé actuel et le tracé mesuré à la corde par l'arpenteur de Syrie, nous trouvons un accord tel que nous devons nous tenir pour satisfaits. Nous admettons donc que cet ingénieur, par

une raison qu'il ne nous est pas possible de deviner, a donné le circuit de Jérusalem en mesures hébraïques, c'est-à-dire en mesures du pays, et qu'il y a, pour ainsi dire, identité entre le chiffre actuel et celui qu'il a recueilli.

Nous nous bornerons à ce qui précède sur le compte des trois murailles de Jérusalem, puisque de tous les chiffres que les écrivains de l'antiquité nous ont transmis, il n'y en a qu'un qui soit vrai, et digne par conséquent de notre confiance. Tout ce que je viens d'établir à propos des chiffres fournis par Josèphe nous prouve, soit dit en passant, que nous ne devons jamais utiliser ces chiffres qu'avec une défiance absolue. Si en effet cet historien a donné, à propos des dimensions de la ville de Jérusalem, des indications qui conduisent directement à l'absurde, il n'y a plus aucune espèce de raison pour croire qu'il ait été plus prudent, ou mieux informé, si l'on veut, lorsqu'il a apprécié d'autres mesures, telles, par exemple, que celles relatives au temple de Jérusalem. Comment et pourquoi aurait-il été affranchi des bévues énormes et palpables qu'il commettait partout ailleurs, et cela par une exception unique, lorsqu'il a traité des dimensions de l'enceinte du temple? On serait bien embarrassé de me le dire. Je viens de démontrer par le calcul, et par conséquent avec toute la rigueur mathématique, qu'il fallait mettre au rebut, et sans regret, les chiffres de Josèphe concernant l'enceinte de la Jérusalem antique. *A priori* donc, lorsqu'il s'agira de l'appréciation de l'âge des différentes parties de l'enceinte du temple, j'agirai sans plus de façon et sans plus de scrupule. Les monuments d'ailleurs parlent d'eux-mêmes pour qui sait les interroger sans idées préconçues, et il n'est permis à personne de déterminer l'âge d'une construction quelconque à l'aide exclusif de chiffres suspects, quand les caractères de cette construction sont assez explicites pour quiconque n'est pas à l'avance décidé à

fermer les yeux afin de ne pas tenir compte de ce qui est. Cela me conduit naturellement à aborder de nouveau la question si débattue de l'âge attribuable aux diverses parties de l'enceinte du Haram-ech-Chérif.

HARAM-ECH-CHÉRIF.

Maintenant que j'ai revu et étudié à loisir ce vénérable monument, que j'ai pu le visiter à satiété, à l'intérieur comme à l'extérieur, je me sens fort à l'aise pour dire à mes contradicteurs : Non, je ne m'étais pas trompé. C'est vous qui vous trompez, de très-bonne foi, je le déclare ; mais malheureusement la bonne foi et la loyauté des appréciations ne sont pas des caractères suffisants pour rendre ces appréciations bonnes et irréfutables. Je vais donc reprendre sur de nouveaux frais l'étude de l'enceinte du Haram-ech-Chérif de Jérusalem. Je discuterai tous les textes ; je dis tous, parce que je ne me permettrai pas d'élaguer d'un passage que j'invoquerai tous les lambeaux qui me gêneront, afin de n'en présenter que ceux qui me donneront raison. Pris en masse, les textes, sans en rien distraire, doivent m'apporter gain de cause, ou ils doivent m'infliger un démenti absolu ; et moi aussi j'ai la prétention d'être assez loyal pour ne rien passer volontairement sous silence, dans cette discussion qui peut à bon droit

être regardée comme une des plus intéressantes que présente l'étude de l'archéologie.

Je ne rentrerai plus dans la description détaillée des parties distinctes, quant à l'appareil, qui constituent cette enceinte vénérable. Nous sommes tous d'accord, en effet, sur l'âge relatif de ces différentes parties, et ce n'est que sur les dates que le débat est engagé.

Je vais donc commencer par reprendre un à un tous les textes de l'historien Josèphe, textes qui, je ne saurais trop le répéter, doivent être, ainsi que je l'ai surabondamment démontré, tenus en suspicion, dès qu'ils impliquent des chiffres de dimensions, tandis que nous n'avons guère le droit de les traiter avec le même dédain aussitôt que nous ne leur demandons plus que des renseignements historiques. Chacun de ces textes sera suivi d'un commentaire analytique à l'aide duquel je prétends établir une série de faits positifs, et assez positifs pour que tout le monde soit condamné à s'incliner devant leur autorité.

Cela posé, procédons par ordre.

Le premier passage que nous devons emprunter à Josèphe est celui où il rapporte la description donnée par Hécatée d'Abdère (*contra Apionem*, I, 22); il y est dit : « qu'au « milieu de la ville, se voit un péribole de pierre, ayant « cinq plèthres de longueur, sur cent coudées de largeur, et « présentant des doubles portes. » Le plèthre est la sixième partie du stade. Prenons le stade olympique de 185 mètres; cinq sixièmes de stade nous donnent 153 mètres de longueur pour l'enceinte décrite par Hécatée. Cette enceinte a cent coudées de largeur, soit 52^{m},50. Évidemment nous ne pouvons dire que ces mesures s'appliquent au Haram-ech-Chérif que nous connaissons. Que représentent-elles donc? Hécatée a pris le soin de nous en instruire. « Dans cette enceinte, ajoute-t-il,

« est un autel carré, construit en pierres non taillées, dont « les côtés ont 20 coudées de longueur, et qui est élevé de « 10 coudées. Près de cet autel est un grand édifice qui con- « tient un autel et un chandelier, d'or tous les deux, et « du poids de deux talents. » Hécatée était contemporain d'Alexandre; il parle donc forcément du temple de Zorobabel. Contentons-nous, quant à présent, de cette indication; plus loin nous y reviendrons; mais nous pouvons toujours constater que ces dimensions sont beaucoup plus petites que celles de la plate-forme de rocher sur laquelle était le temple, et qui aujourd'hui supporte la Qoubbet-es-Sakhrah. Or, comme cette plate-forme n'a guère pu changer de dimensions, puisqu'elle est en grande partie taillée dans le roc (lequel est à nu dans toute la portion nord), nous sommes dès ce moment conduits à présumer qu'Hécatée n'a parlé là que de l'enceinte proprement dite du temple, c'est-à-dire de celle dans laquelle il n'était pas permis aux gentils de pénétrer.

Maintenant venons aux témoignages directs et personnels que nous fournissent les œuvres de Josèphe, et, pour mettre de l'ordre dans nos recherches, commençons par tous les passages qui concernent l'œuvre de Salomon, et qui se trouvent disséminés soit dans les *Antiquités judaïques,* soit dans la *Guerre des Juifs*. Le premier de tous est le suivant : « Alors « il (David) remit devant tout le monde, à Salomon, le tracé « et l'ordonnance du temple à construire, ceux aussi des fon- « dements des maisons et des constructions supérieures, etc.; « θεμελίων καὶ οἴκων καὶ ὑπερῴον. » (*Ant. jud.*, VII, XIV, 9.)

Tout avait donc été préparé par David pour son fils, et l'Écriture est ainsi confirmée par le récit de Josèphe, confirmation dont au reste elle n'avait pas besoin.

Voici maintenant le passage relatif à la préparation des matériaux : « Il leur ordonna de tailler de grands blocs, des-

« tinés à entrer dans les fondations du temple (ναοῦ); après « les avoir d'abord ajustés et reliés dans la montagne (la car- « rière), ils devaient ainsi les amener dans la ville. » Il est évident qu'il n'est pas possible de prendre à la lettre les expressions dont s'est ici servi Josèphe, συνδήσαντας et ἁρμόσαντας, « adaptés » et « reliés ». Autant vaudrait dire qu'on avait eu l'idée de construire les murailles dans la carrière et de les transplanter ensuite tout d'une pièce sur le terrain. C'est tout simplement une assertion ridicule que Josèphe a peut-être transmise aux autres, comme il l'avait reçue lui-même. En tout cas, on ne la fera accepter, j'imagine, ni par un architecte, ni par un ingénieur quelconque. Au reste, peut-être Josèphe a-t-il voulu dire seulement qu'avant de sortir de la carrière, les blocs étaient appareillés. Pour ma part, je le crois.

Tout le reste du chapitre III du livre VIII des *Antiquités judaïques* est consacré à la description du temple proprement dit et de ses accessoires, tels que la mer d'airain, les dix bassins, l'autel, les colonnes Jakin et Booz, etc., etc. Tout cela est fort curieux, fort intéressant, mais doit trouver sa place dans un autre travail, puisque cette fois je ne veux analyser que les passages relatifs à l'extérieur du temple. A ce titre, le paragraphe 9 de ce même chapitre mérite pourtant que nous nous y arrêtions. J'y lis ceci : « Il (le roi Salomon) con- « struisit autour du naos une enceinte que nous appelons « Gision dans notre langue maternelle, et qui se nomme en « grec θριγκός (mur de clôture); elle était haute de trois « coudées (1^{m},575) et destinée à défendre au peuple l'entrée « dans le hiéron, cette entrée étant réservée aux prêtres « seuls. A l'extérieur de cette enceinte, il construisit un hié- « ron de forme carrée, orné de portiques grands et larges, « muni de portes élevées, faisant face aux quatre vents, et

« fermées de battants dorés. Tout individu du peuple, observateur des lois et à l'état de pureté, était libre d'entrer « dans ce hiéron. » Josèphe, malheureusement, n'avait aucune idée des dimensions réelles de ce hiéron extérieur, puisqu'il ne s'est pas hasardé à nous les transmettre. En revanche, il ajoute immédiatement ceci : « On ne peut dire, et à peine « pourrait-on croire, en le voyant, combien il rendit admi« rable ce hiéron extérieur. En effet, ayant comblé de terres « accumulées de grandes vallées, dont il était difficile de me« surer de l'œil la profondeur immense, et ayant élevé ce « massif à la hauteur de 400 coudées, il parvint à lui donner « la même hauteur qu'avait le sommet de la montagne sur « laquelle le temple (ὁ ναός) était construit. C'est pour cette « raison que la plate-forme hypètre du hiéron extérieur (τὸ « ἔξωθεν ἱερόν) était au niveau du sol même du naos. Il l'en« ferma (περιλάμβανει δ' αὐτό) de portiques doubles, soutenus « par des colonnes de pierre du pays, s'élevant jusqu'au faîte; « elles supportaient un toit lambrissé de cèdre. Toutes les « portes de cet autre hiéron étaient d'argent. »

De cette description il ressort plusieurs faits qu'il est bon de préciser; mais avant tout prenons note de celui-ci : Josèphe se sert constamment du mot ναός pour désigner le temple proprement dit, *la maison*, comme l'appelle l'Écriture sainte. Il donne le nom de hiéron hypèthre et de hiéron extérieur à l'esplanade garnie d'édifices sacrés, y compris le thrinkos, au milieu desquels s'élevait le naos; enfin il donne encore le nom d'hiéron à l'ensemble des portiques.

Je demande, de mon côté, la permission d'adopter, une fois pour toutes, des noms pour ces différentes parties du temple. Comme Josèphe, j'appellerai toujours le temple naos; la première enceinte d'édifices sacrés couvrant le gision ou thrinkos, je l'appellerai le hiéron, et c'est à l'ensemble des

portiques entourant le tout que je conserverai spécialement le nom de hiéron extérieur. Cela posé, examinons le passage que je viens de reproduire.

Et d'abord, si Josèphe n'est pas un effronté menteur, nous avons le droit de conclure de ce récit :

1° Que Salomon n'a pas accumulé les terres formant le noyau du massif supportant le naos et le hiéron sur le flanc d'une seule vallée, mais bien sur celui de toutes les vallées au-dessus desquelles devait s'élever ce massif, afin de former la plate-forme quadrangulaire amenée au niveau du sommet même du mont Moriah ;

2° Que les portiques doubles renfermant le hiéron furent construits par Salomon, sur les quatre faces du hiéron ;

3° Que le hiéron était hypèthre et au même niveau que le naos.

Quant aux 400 coudées que Josèphe donne à la hauteur du massif de la plate-forme supportant tous les édifices sacrés, je n'ai qu'un mot à en dire : chiffre de Josèphe ! et, comme tel, bon à oublier le plus vite possible. Veut-on en effet savoir la différence de niveau qu'il y a entre le fond du Cédron et la plate-forme du temple ? C'est moins de 100 mètres ! tandis que les 400 coudées de Josèphe nous donneraient 210 mètres, c'est-à-dire beaucoup plus du double. Cet historien aurait-il, par hasard, adopté constamment l'amah ou coudée de 0m,525 pour les mesures en plan, et le djamed pour les mesures de hauteur ? Il n'y aurait rien d'impossible à cela, et, dans le cas présent, les 400 coudées indiquées par lui nous donneraient 105 mètres seulement, ce qui se rapprocherait mieux de la réalité. — Tous ces travaux furent achevés en sept ans (*Ant. jud.*, VIII, IV, 1).

Poursuivons. Au livre XV, ch. XI, parag. 3, nous lisons ceci, à propos des constructions d'Hérode :

« Ayant arraché les anciens fondements, et en ayant jeté « d'autres, il construisit sur eux le naos (τὸν ναόν), qui avait « cent coudées de longueur et vingt coudées de hauteur de « plus (que primitivement?), etc., etc. »

Josèphe ne parle que des fondations du naos; celles-ci ont donc été les seules fondations remaniées par Hérode.

« En outre, il (Hérode) entoura le naos de vastes por- « tiques (περιελάμβανε δὲ καὶ στοαῖς μεγίσταις τὸν ναόν), en ayant « égard en tout aux règles de la juste proportion, et en « dépassant les dépenses primitives, de sorte qu'il semblait « qu'aucun autre, avant lui, n'eût décoré le naos. Deux de « ces portiques s'appuyaient sur la grande muraille (ἄμφω « δ' ἦσαν μεγάλου τείχους), et cette muraille constituait l'œuvre « la plus gigantesque dont les hommes eussent jamais entendu « parler. Une colline rocheuse et difficile allait en s'élevant « peu à peu et doucement jusqu'au sommet, à l'orient de la « ville. Salomon, qui régna le premier sur nous, obéissant « à l'inspiration de Dieu, couvrit de constructions énormes « tout le pourtour du sommet, et de plus il l'entoura par « le bas, en commençant par le pied de la colline (ἀπὸ τῆς « ῥίζης) que contournait au vent d'Afrique une vallée très- « profonde (ἣν βαθεῖα περιθεῖ φάραγξ κατὰ λίβα), d'une « muraille faite de grands blocs reliés entre eux par du « plomb, enfermant toujours quelque partie de la région « intérieure, et s'élevant successivement, de telle façon que « la grandeur de la construction et la hauteur du massif qua- « drangulaire ainsi formé étaient immenses, de manière aussi « qu'on pouvait juger de la taille des pierres employées par « ce qui en paraissait à la surface, et qu'à l'intérieur ces « pierres, reliées par des ligatures de fer, formaient un massif « à tout jamais inébranlable (ἀκινήτους τῷ παντὶ χρόνῳ). L'ou- « vrage ayant été continué ainsi jusqu'à ce qu'il rejoignît le

« sommet de la colline, lorsqu'on eut un peu aplani ce sommet « et rempli les cavités renfermées à l'intérieur de la muraille, « il (c'est toujours de Salomon qu'il est question) amena le « tout au niveau des parties de la surface qui étaient en sail- « lie, et fit une esplanade. Tout cela formait le péribole ayant « un circuit de quatre stades, chaque angle embrassant une « longueur d'un stade (τοῦτο δὲ ἦν τὸ πᾶν περίβολος, τεττάρων « σταδίων τὸν κύκλον ἔχων, ἑκάστης γωνίας στάδιον μῆκος ἀπολαμ- « βανούσης). A l'intérieur de cet espace, le sommet même fut « entouré d'une autre muraille de pierre, soutenant du côté « de l'orient un double portique ayant la même longueur que « cette muraille, faisant face aux portes du naos, qui s'éle- « vait au milieu de cette enceinte (ἐνδοτέρω δὲ τούτου καὶ παρ' « αὐτὴν τὴν ἄκραν ἄλλο τεῖχος ἄνω λίθινον περιθεῖ, κατὰ μὲν ἑῴαν ῥάχιν « ἰσομήκη τῷ τείχει στοὰν ἔχων διπλῆν, ἐν μέσῳ τοῦ νεὼ τετυχηκό- « τος, ἀφορῶσαν εἰς τὰς θύρας αὐτοῦ); plusieurs des anciens rois « ornèrent ce portique. Autour du hiéron étaient attachées « partout les dépouilles des barbares, et le roi Hérode consacra « tous ces trophées, en y ajoutant ceux qu'il avait remportés « sur les Arabes. »

Ou Josèphe ne savait pas exprimer ses pensées, ce dont, soit dit entre parenthèses, on n'a pas encore songé à l'accuser, ou du passage qui précède résultent les faits suivants, qui étaient des vérités pour lui :

1° Autour du naos, Salomon construisit des portiques; qui dit *autour* ne dit pas *devant*. Il y avait donc dans l'œuvre de Salomon un portique de l'est, un portique du sud, un portique de l'ouest, et un portique du nord.

2° Salomon enveloppa le mont Moriah d'une construction commencée au pied de ce mont, et s'élevant jusqu'au niveau du sommet. Cette construction est spécialement indiquée comme ayant garni la face sud du mont (ἀπὸ τῆς ῥίζης.......

κατὰ λίβα), où courait une profonde vallée. A quoi bon parler de celle-ci exclusivement, si Salomon n'y avait pas construit son mur de soutènement? A quoi bon parler de cette vallée, si le mur du sud construit par Salomon était en arrière de celui qui existe aujourd'hui, et qui est posé sur le roc, puisque c'est celui-là qui couronne l'escarpement sud du Moriah, et qu'en le reportant en arrière il n'y avait plus une ombre de raison pour s'occuper de la vallée placée au-dessous?

3° La construction de Salomon formait un massif quadrangulaire (καὶ τὸ ὕψος τετραγώνου γεγενημένης) ; je dis quadrangulaire, parce que τετραγώνος signifie tétragone, et que si un tétragone peut être un carré, il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'un tétragone soit forcément un carré.

4° Pour Josèphe le soutènement construit par Salomon constituait un massif à jamais inébranlable (ἀκινήτους τῷ παντὶ χρόνῳ). Il ne se serait pas servi de cette expression, s'il était vrai que ce massif, sans l'ombre de raison pour cela, eût été dérangé par Hérode, et reconstruit par simple amour de la dépense, puisqu'il était à tout jamais inébranlable; en d'autres termes, il est certain que pour Josèphe le massif de Salomon n'avait pas été ébranlé par la main de l'homme plus que par l'action du temps; si ce fait eût été vrai, il se serait passé environ quatre-vingts ans avant l'époque où Josèphe écrivait. Comment l'aurait-il ignoré? et s'il ne l'ignorait pas, comment l'aurait-il passé sous silence, lui qui décrivait si complaisamment les travaux ordonnés par Hérode?

5° Des ligatures de fer reliaient à l'intérieur les blocs du massif de Salomon; ces ligatures de fer, j'en ai retrouvé et rapporté un échantillon qui est oxydé jusqu'au cœur, malgré l'épaisseur du métal.

6° Salomon nivela la plate-forme de son massif, relié au sommet du mont Moriah.

7° Tout ce *péribole*, cette enceinte, avait un circuit de quatre stades, chacun des angles embrassant une longueur d'un stade. Nous voici en face de chiffres, et nous savons ce qu'ils valent dans les écrits de Josèphe. Celui-ci se rendait-il bien compte de ce qu'il écrivait? Vraiment on pourrait croire le contraire, en trouvant cette expression incompréhensible, géométriquement parlant : ἑκάστης γωνίας στάδιον μῆκος ἀπολαμβανούσης. Je ne sais pas en effet ce que c'est qu'un angle qui a un stade de longueur. Il faut donc deviner que l'historien a voulu dire que chaque côté de l'angle avait un stade de longueur.

8° Un *autre* mur de pierre, rejeté à l'intérieur de la plate-forme et bâti au sommet du Moriah, formait une *autre* enceinte, au milieu de laquelle était le naos. C'était contre cet *autre* mur intérieur que s'appuyait le double portique de l'est de Salomon, portique qui avait la même longueur que le mur auquel il était adossé et faisait face aux portes du naos.

9° Ce portique fut successivement orné par plusieurs des rois de l'ancien empire.

10° Autour du hiéron, c'est-à-dire de l'ensemble des quatre portiques de Salomon, étaient suspendus les trophées remportés sur les nations barbares. Le roi Hérode les consacra, en y ajoutant ceux qu'il avait enlevés aux Arabes.

11° Les deux portiques qui s'appuyaient directement sur la grande muraille de Salomon, étaient des portiques construits par Hérode. Ceci est très-clairement exprimé par Josèphe, qui profite de l'occasion que lui fournit leur mention, pour décrire la grande muraille de Salomon.

Jusqu'ici, je ne vois pas trop comment on me prouvera que je ne suis pas dans le vrai en attribuant à Salomon ce que l'on tient à mettre au compte d'Hérode. Mais il y a bien d'autres textes encore dans Josèphe; ce sont peut-être ceux-là

qui me donneront tort. Interrogeons-les donc à leur tour, et d'abord finissons-en avec le livre des *Antiquités judaïques*. Nous y lisons encore ceci (XX, IX, 7) :

« A cette époque, la construction du hiéron était ter-
« minée. Le peuple voyait les ouvriers qui y avaient été
« employés retomber dans l'oisiveté, au nombre de plus de
« dix-huit mille hommes, et il pensait que ces hommes
« devaient avoir besoin d'un salaire, eux qui précédemment
« gagnaient leur vie dans les travaux qu'ils exécutaient au
« hiéron. On ne voulait pas avoir d'argent en réserve, de
« crainte des Romains, et d'un autre côté on se préoccupait
« du sort des ouvriers, et l'on désirait dépenser les sommes
« du trésor à leur profit; car celui qui faisait une heure de
« travail seulement dans la journée, en touchait aussitôt le
« salaire; on supplia donc le roi, et on s'efforça de lui per-
« suader d'entreprendre la restauration du portique oriental.
« En effet, ce portique du *hiéron extérieur* dominait une val-
« lée profonde, et, s'appuyant sur le mur de quatre cents cou-
« dées (τετρακοσίων πηχῶν τοὺς τοίχους ἔχουσα), il était construit
« en pierres tétragonales (ἐκ λίθων τετραγώνων) d'une entière
« blancheur (la longueur de chacune de ces pierres était de
« vingt coudées, et la hauteur de six) ; c'était l'œuvre du
« roi Salomon, qui le premier construisit tout l'ensemble du
« hiéron. Le roi (à qui Claudius César avait confié le soin du
« hiéron) ayant réfléchi que la démolition d'un édifice quel-
« conque était chose aisée, tandis que sa construction était
« difficile, surtout lorsqu'il s'agissait d'une œuvre comme ce
« portique, pensant aussi qu'il faudrait et beaucoup de temps
« et beaucoup d'argent, refusa d'accéder à cette demande;
« mais il consentit à faire paver la ville avec de la pierre
« blanche. »

1° Quel est le roi dont il s'agit ici? C'est Agrippa II, qui

n'avait aucune autorité à Jérusalem. C'est donc bien postérieurement au règne d'Hérode qu'il faut placer le fait indubitable que nous raconte Josèphe. Hérode n'avait donc pas touché au mur de soutènement ni au portique salomonien placé à l'est du temple. Nous en avons deux preuves de plus dans l'Évangile de saint Jean (x. 22), où nous lisons : Καὶ περιεπάτει ὁ Ἰησοῦς ἐν τῷ ἱερῷ ἐν τῇ Στοᾷ Σαλομῶνος, et dans les Actes des Apôtres (III. 2), où il est encore dit : Ἐπὶ τῇ στοᾷ τῇ καλουμένῃ Σαλομῶνος. Si Jésus se promenait dans le portique de Salomon, c'est qu'apparemment ce portique était encore debout à cette époque. On m'objectera probablement que ce portique n'avait conservé du temps de Salomon que son nom. Mais le texte de Josèphe condamnerait irrésistiblement cette objection malheureuse.

2° L'expression τετράγωνος, appliquée ici à des pierres qui avaient vingt coudées de longueur et six de hauteur, nous montre quel sens Josèphe attachait à ce mot, et prouve que j'ai eu raison de ne pas admettre que le massif tétragonal de Salomon qu'il a décrit fût nécessairement un carré ; je sais bien qu'on me dira que chaque côté de ce massif avait un stade de longueur ; mais c'est là un chiffre de Josèphe, et je n'en fais aucun cas. J'ai donné de bonnes raisons pour justifier mes soupçons constants sur les chiffres de cet historien.

3° Il est encore question ici du mur de quatre cents coudées construit par Salomon sur le côté oriental du temple ; Josèphe s'en tenait, on le voit, aux mesures les plus impossibles, une fois qu'il les avait mises dans sa tête ; cela nous prouve que Josèphe n'avait pas le moindre sentiment des nombres. On me permettra, j'imagine, de conclure du texte qui précède que, vers 64 de l'ère chrétienne, le mur salomonien oriental, auquel Hérode n'avait pas touché soixante ans auparavant,

était encore en assez bon état pour qu'on ne songeât pas à demander à Agrippa II de le rebâtir, mais bien de relever le portique qu'il soutenait (ἔπειθον τὸν βασιλέα τὴν ἀνατολικὴν Στοὰν ἀνεγεῖραι).

4° Le portique oriental, dit portique de Salomon, faisait partie du *hiéron extérieur*, et dominait la profonde vallée du Cédron. Ce fut en 70, quand Titus vint assiéger et ruiner Jérusalem, que le grand mur oriental de Salomon fut réellement remanié, mais à coups de bélier et d'hélépole.

Voudrait-on maintenant me rendre le service de m'apprendre comment ce mur de l'est, qui n'avait pas bougé sous Hérode, se trouve si bien relié avec le mur du sud, qu'Hérode a refait, dit-on, et de telle sorte que les mêmes blocs parementent à la fois la face est et la face sud, à l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif? Il est vrai qu'on pourra essayer de se tirer de là en affirmant que toute la muraille sud actuelle est l'œuvre d'Hérode, et qu'enfin la muraille sud de Salomon, dont il n'existe pas de trace, était bien en deçà et notablement rapprochée du sommet du mont Moriah; qu'enfin l'angle sud-est est également d'Hérode. Mais cet angle, qui cube plusieurs centaines de mètres en une seule masse formée de blocs immenses, valait bien la peine que Josèphe nous apprît qu'Hérode l'avait construit, moins d'un siècle avant l'époque où il écrivait.

Du reste, nous discuterons cela en continuant notre analyse des textes; mais en attendant je répéterai ceci : Prenez garde! Salomon a construit son massif à partir du pied du Moriah, dit Josèphe; moi je dis qu'il n'a pas été aussi maladroit, et qu'il a profité du terrain le mieux qu'il a pu, en englobant dans son massif toutes les parties du Moriah qui s'y prêtaient. Le roc que j'ai retrouvé sous l'assise que j'appelle salomonienne, et que vous appelez hérodienne, ce roc

que vous vous attendiez à me voir chercher si profondément au pied du Haram-ech-Chérif, ce roc enfin traversé par les canaux souterrains que vous vous condamnez aussi à attribuer à Hérode, ce bienheureux roc est là pour me donner brutalement raison. Si le portique sud de Salomon était bien en deçà du mur actuel, ce portique dominait à l'extérieur du hiéron le plateau naturel du mont Moriah. Voilà une conclusion que je vous défie d'éluder.

Maintenant continuons ; nous en avons fini avec le livre des *Antiquités judaïques,* passons à celui qui raconte la guerre des Juifs.

Au livre V (v, 1), nous lisons ceci : « Le hiéron, comme « je l'ai dit, était bâti sur le dos d'une colline dominante (ἐπὶ « λόφου καρτεροῦ) ; lorsque l'on commença à l'élever, à peine y « avait-il assez de terrain plat au sommet pour recevoir le « naos et l'autel. De tous les côtés, en effet, la colline était « abrupte et déclive. Mais le roi Salomon, le même qui con- « struisit le naos, ayant construit aussi un mur du côté de « l'orient, un seul portique fut élevé sur le massif (εἶτ' ἐτέθη « μία στοὰ τῷ χώματι). Des autres côtés, le temple n'était pas « couvert (καὶ κατά γε τὰ λοιπὰ μέρη γυμνὸς ὁ ναὸς ἦν). Mais « à mesure que le temps s'avançait, comme le peuple ajoutait « toujours quelque chose au massif, la surface de la colline « ayant été aplanie, fut agrandie. Abattant aussi le mur « septentrional, on prit tout le terrain qu'occupa dans la suite « le péribole du hiéron entier (διακόψαντες δὲ καὶ τὸ προσάρ- « κτιον τεῖχος τοσοῦτον προσέλαβον ὅσον ὕστερον ἐπεῖχεν ὁ τοῦ παντὸς « Ἱεροῦ περίβολος). Mais ayant entouré la colline, à partir du « pied (ἐκ ῥίζης), d'une enceinte en trois parties (τριχῇ κύκλῳ), « et ayant travaillé à cette œuvre plus qu'on ne pouvait l'es- « pérer (à cette œuvre furent dépensés et un temps considé- « rable [de longs âges, μακροὶ αἰῶνες] et tous les trésors des

« caisses sacrées qu'avaient remplies les tributs envoyés à « Dieu de tous les pays du monde), les périboles supérieurs « et le hiéron inférieur furent achevés (τούς τε ἄνω περιβόλους « καὶ τὸ κάτω ἱερὸν ἀμφεδείμαντο). Les parties les plus basses « de ce hiéron inférieur furent élevées jusqu'à trois cents « coudées, et en certains points à une hauteur plus grande « encore. Cependant toute la hauteur des fondements n'était « pas visible ; car, en beaucoup de points (ἐπὶ πολύ me paraît « signifier cela plutôt que *en grande partie*), on avait rem- « blayé les vallées pour aplanir les abords de la ville (ἔχωσαν « τὰς φάραγγας, ἀνισοῦν βουλόμενοι τοὺς στενωποὺς τοῦ ἄστεος). Les « pierres de la construction avaient une grandeur de quarante « coudées (τεσσαράκοντα πήχεις τὸ μέγεθος). L'abondance de « l'argent (dépensé) et la libéralité du peuple faisaient avancer « les constructions plus qu'on ne pourrait le dire, et ce qu'il « n'était pas possible d'espérer d'achever, la persévérance et « la longueur du temps l'achevèrent. »

Énumérons les faits qui résultent de ce passage.

1° Salomon a construit le naos et un mur du côté de l'orient, mur sur lequel il a établi *un seul portique*, bâti sur le massif qu'il avait créé.

2° Salomon ne bâtit que ce seul portique de l'est, puisque, vers les trois autres points cardinaux, le temple était nu ou découvert, γυμνὸς ἦν.

3° A partir de Salomon, les travaux du temple et de ses dépendances continuèrent toujours ; toujours on ajoutait à l'étendue de la plate-forme moitié naturelle, moitié factice, qui supportait le tout ; elle fut aplanie et agrandie (ἀνισούμενος ὁ λόφος ηὐρύνετο). De quel côté ? Est-ce du côté du sud, ainsi qu'on le prétend pour les besoins de la cause ? Pas précisément ; car Josèphe à cette hypothèse répond ceci : Διακόψαντες δὲ καὶ τὸ προσάρκτιον τεῖχος τοσοῦτον προσέλαβον ὅσον ὕστερον ἐπεῖχεν

ὁ τοῦ παντὸς Ἱεροῦ περίβολος. A qui fera-t-on croire que c'est du côté du sud que le péribole du hiéron a été agrandi à une époque quelconque, quand Josèphe dit aussi explicitement que c'est du côté du nord? Je ne sais. Respectez donc les textes, ou déclarez qu'ils ne sont bons à rien, et ne vous en servez pas; ou plutôt ne les épluchez pas pour en extraire ce qui vous donne raison, en passant sous silence ce qui vous donne tort.

4° Dans ce passage, il semble que ce ne soit plus à Salomon que Josèphe attribue la construction du mur de soutènement, sur trois des faces du massif artificiel destiné à soutenir le temple; c'est le peuple juif qui, en une longue suite d'années (μακροὶ αἰῶνες) et à force d'argent, aurait construit et les péribules d'en haut et le hiéron inférieur.

5° Le mur de soutènement fut élevé jusqu'à trois cents coudées, et quelquefois plus. On ne le voyait pas tout entier, parce que les vallées avaient été comblées en certains points, afin d'aplanir les abords de la ville.

6° Les pierres employées avaient quarante coudées *de grandeur*. Voilà une étrange expression. Josèphe est plus précis que cela ordinairement.

Ce passage, rapproché du passage parallèle tiré des *Antiquités judaïques* (VIII, III), et que j'ai rapporté plus haut, présente une série de contradictions apparentes telles, que je suis tenté de croire que, si l'un des deux est sûrement de Josèphe, l'autre pourrait bien n'être qu'une interpolation provenant d'une main étrangère. Ainsi, ce que Salomon a fait, d'après le premier passage, c'est le peuple qui l'accomplit dans le second; Salomon entoure le naos d'un hiéron de portiques splendides faisant face aux quatre vents du ciel; ici Salomon n'a construit qu'un portique à l'est. A coup sûr, Salomon, s'il a voulu faire un massif artificiel, capable de supporter le

temple et tous les édifices sacrés, a dû donner des murailles de soutènement suffisantes à ce massif. Le premier passage le dit formellement; celui-ci prétend que ce mur de soutènement élevé sur trois côtés (τριχῇ κύκλῳ) n'a été fait qu'à la longue et par le peuple juif. Salomon n'aurait construit que la face de l'est. Il l'aurait donc construite en l'air, comme une quille, sans empatement au sud ni au nord, afin de le relier au terrain et de lui donner la force nécessaire pour résister à la poussée des terres accumulées derrière lui. Cela ne supporte pas l'examen. Dans le premier passage, les murs de soutènement ont quatre cents coudées de hauteur; dans le second, ils n'en ont que trois cents. Dans le premier passage, quand Josèphe parle des dimensions magnifiques des blocs employés, il désigne les dimensions de vingt coudées de longueur sur six de hauteur; dans le second passage, il s'agit de pierres de quarante coudées de *grandeur*, et cette expression inintelligible est presque indigne de Josèphe.

Comment maintenant faire coïncider tous ces faits discordants, s'ils ont été écrits par la même plume? En vérité, je ne le sais pas; il faut donc faire son choix : accepter pour vrais ceux qui sont répétés dans les deux passages, et, ceux-là une fois déterminés, rejeter sans regret tous ceux qui sont en opposition avec eux. La logique, d'ailleurs, cette fois comme toujours, doit être le fil conducteur, et il faut obéir à ses injonctions, sous peine de faire fausse route et d'arriver à des résultats qui ne peuvent se défendre qu'à l'aide d'hypothèses hasardées et entassées les unes sur les autres.

Au livre I[er] de la *Guerre judaïque* (XXI, 1), Josèphe nous dit encore : « L'année 15 de son règne, il (Hérode) « restaura le naos, et il entoura d'un mur le terrain qui « s'étendait autour de ce naos, terrain qui devint double de « ce qu'il était avant, et cela à l'aide de dépenses énormes et

« d'une munificence sans égale (Αὐτόν τε τὸν ναὸν ἐπεσκεύασε, « καὶ τὴν περὶ αὐτὸν ἀνετειχίσατο χώραν, τῆς οὔσης διπλασίαν). La « preuve de ce fait étaient les grands portiques édifiés autour « du hiéron et la forteresse établie au nord de ce hiéron. Il « construisit les portiques à partir des fondations (Ἃς μὲν γὰρ « ἀνῳκοδόμησεν ἐκ θεμελίων, τὸ δὲ ἐπεσκεύασε πλούτῳ δαψιλεῖ, κατ' « οὐδὲν τῶν βασιλείων ἔλαττον) ; quant à la forteresse, à l'aide « de larges dépenses, il la restaura de façon qu'elle ne fût en « rien inférieure aux demeures royales. »

Analysons encore ce passage :

1° Hérode restaura (ἐπεσκεύασε) le naos.

2° Il munit d'une muraille l'esplanade qui entourait le naos ; ce terrain fut doublé.

3° Il construisit les grands portiques formant l'enceinte du hiéron, à partir des fondations.

4° Il restaura la forteresse qu'il nomma Antonia, et qu'il fit digne d'être prise pour un palais.

Déjà, dans les *Antiquités judaïques* (XV, XI, 1), Josèphe, racontant comment l'idée était venue à Hérode de rebâtir le temple, nous dit que le plan de ce monarque était de restaurer le naos et de faire le péribole plus grand et de lui donner la plus magnifique hauteur (τὸν νεὼν τοῦ Θεοῦ δι' αὐτοῦ κατασκευάσασθαι, μείζω τε τὸν περίβολον καὶ πρὸς ὕψος ἀξιοπρεπέστατον ἐγείρειν).

Dans ce passage, il est bien clair qu'il ne s'agit encore que du naos proprement dit et des portiques du hiéron. Il est donc en parfaite concordance avec le précédent. Il faut être singulièrement préoccupé pour voir dans le péribole du naos, placé au-dessus de la plate-forme artificielle qui soutenait le naos et les portiques constituant le péribole, l'ensemble des murs de soutènement de cette plate-forme, que l'on essaye de désigner sous le nom d'enceinte extérieure du temple. Ἀνετει-

χίσατο veut dire : il a relevé les murailles. Les murailles de quoi? de l'espace qui entourait le naos (τὴν περὶ αὐτὸν χώραν). Inutile d'insister sur ce point ; le comprendre autrement que je le fais, c'est commettre une confusion inadmissible.

On suppose que le nouveau plan adopté par Hérode pour la reconstruction de son hiéron relégua le temple à une extrémité de ce hiéron. Jamais je ne consentirai à admettre qu'Hérode ait accepté et fait exécuter une conception architecturale aussi boiteuse, aussi maladroite, aussi disgracieuse. C'est là encore une hypothèse toute gratuite que rien ne justifie, pas même le passage de la *Mischna*, qu'on invoque en faveur de cette thèse. Examinons donc ce passage :

הר הבית היה חמש מאות אמה על חמש מאות אמה· רובו מין הדרום
שני לו מין המזרח שלישי לו מין הצפון מיעוטו מין המערב·

« La montagne de la maison (du temple) avait cinq cents « coudées sur cinq cents coudées ; sa plus grande dimension « était au sud, sa seconde à l'orient, sa troisième au nord, et « sa plus petite à l'occident. »

Pour celui qui a écrit ce passage, l'esplanade du temple était un carré de cinq cents coudées de côté. Cela suffit pour nous amener à n'en pas faire grand cas. Quant au reste, prenez le plan du Haram-ech-Chérif, tel qu'il est à l'heure présente, et la vérité de la quadruple assertion talmudique vous sautera aux yeux. Oui, maintenant, comme quand ce passage a été écrit, la partie méridionale est plus grande que l'espace analogue du côté de l'orient ; celui-ci est plus grand que l'espace du nord ; et le plus petit des quatre est bien celui de l'occident. C'est toujours l'exacte vérité : après???

Et de ce que ce passage de la *Mischna* constate que l'espace compris entre la plate-forme proprement dite du temple et le mur du sud était plus grand que l'espace com-

pris entre cette même plate-forme et la limite septentrionale du Haram-ech-Chérif, comme il l'est encore aujourd'hui, on conclut que l'agrandissement a eu lieu vers le sud. On déclare même que cela le montre clairement. Étrange illusion! Mais cela ne montre rien du tout; et si vous rapprochez cette indication du passage de Josèphe où il est dit que ce fut en abattant le mur septentrional (διακόψαντες τὸ προσάρκτιον τεῖχος) que l'on gagna du terrain, que devient cette prétendue démonstration? Elle s'évanouit.

On ajoute que : « la limite septentrionale marquée par la « tour Baris ou Antonia ne fut pas déplacée. » Cela est certes bien évident, puisque c'est le dernier agrandissement de l'esplanade du temple qui a donné Antonia pour limite septentrionale de cette esplanade. C'est pour arriver jusque-là, c'est-à-dire jusqu'au pied du roc que couronnait Antonia, que l'on a gagné du terrain vers le nord, en abattant le mur d'enceinte; est-ce assez clair? A qui fera-t-on croire que c'est précisément le contraire qui a eu lieu? A d'autres, c'est possible, mais je déclare que ce ne sera pas à moi.

On ajoute encore que : « pour exécuter ses projets « d'agrandissement, Hérode fit démolir jusqu'au sol et re- « faire les anciennes terrasses et les portiques qui les cou- « ronnaient. » Les portiques et leurs fondations, oui; mais les terrasses, où trouve-t-on dans le membre de phrase ἃς μὲν γὰρ ἀνῳκοδόμησεν ἐκ θεμελίων un mot qui autorise à les ajouter? Je ne le devine pas, et je biffe hardiment cette addition des terrasses.

« Seulement, dit-on encore, il fit respecter et enclaver « dans ses constructions le portique oriental, dit de Salomon, « et son beau mur de soutènement. C'est là le seul morceau « du temple antérieur qu'il semble avoir conservé. Tout le « reste fut détruit pour renaître rajeuni et agrandi. » A cela

je n'ai que peu de mots à répondre ; c'est toujours *quod est demonstrandum*. On a perpétuellement confondu, dans cette appréciation des œuvres d'Hérode, ce qui était en haut avec ce qui était en bas de la plate-forme du mont Moriah. Qu'on me permette d'ajouter quelques mots encore. La figure géométrique donnée à l'appui de la théorie que je combats, mathématiquement parlant, est fausse de tout point, non pas quant au jeu de la superficie des deux parallélogrammes que l'on fait se succéder, mais quant à la place de la plate-forme proprement dite du temple ; celle-ci n'a pas changé de place, le roc est resté sur sa base ; la Sakhrah aussi, et tout près de celle-ci étaient les statues équestres d'Adrien et d'Antonin, dressées sur l'emplacement même du Saint des Saints (ce sont saint Jérôme et le Pèlerin de Bordeaux qui nous l'apprennent). Dès lors, il faut renoncer à la pensée de faire concorder cette figure géométrique avec ce que présente le terrain lui-même. Inutile donc de s'y arrêter plus longtemps, puisque du centre de la Sakhrah au mur méridional il y a 260 mètres, et du même point à la limite septentrionale, 232 mètres. La différence n'est pas si grande qu'on ne puisse dire que la Sakhrah est à peu près au milieu de l'enceinte actuelle du Haram-ech-Chérif, dans le sens nord-sud, bien entendu, puisque, dans le sens est-ouest, ce même centre de la Sakhrah est à 200 mètres juste du mur oriental et à 110 mètres seulement du mur occidental. Ce sont précisément ces mesures qui justifient pleinement les assertions contenues dans la phrase empruntée à la *Mischna*, phrase qu j'ai reproduite plus haut, et dont on a tiré des conclusions qui reposent sur une base imaginaire.

Maintenant résumons. J'ai fait voir, je le crois, que le mur de soutènement méridional n'avait pas plus été dérangé par Hérode que le mur oriental.

S'il en est ainsi, que devient l'impossibilité de retrouver dans les faces du mur actuel des assises mises en place par les ouvriers de Salomon? Elle aussi s'évanouit. Et si, dans ces constructions vénérables, les plus anciennes à en juger par leur position respective, les plus anciennes de l'avis de tout le monde, même de mes contradicteurs, ont des caractères qui ne ressemblent en rien aux caractères des constructions qu'il faut indubitablement attribuer à Hérode ou à son époque, telles que celles qu'on retrouve à Herodium, comme à Massada, comme à Césarée, qu'en conclure? Que ces premières assises du Haram-ech-Chérif sont les restes des murs de soutènement qui faisaient l'admiration de Josèphe, et que Josèphe considérait comme l'œuvre de Salomon, lui qui écrivait quatre-vingts ans à peine après les restaurations d'Hérode? Ce n'est certes pas moi qui me montrerai plus sceptique que Josèphe; et comme, en définitive, il n'y a pas une seule raison plausible pour attribuer ces gigantesques assises à un autre qu'à Salomon, je persisterai à croire qu'elles sont bien de lui, et qu'on ne parviendra jamais à démontrer le contraire.

Il est un dernier passage de Josèphe que je ne puis passer sous silence, c'est celui où il est question de la prophétie prédisant la prise de Jérusalem et du temple, après que le hiéron serait devenu tétragonal. Le voici :

« Celui qui réfléchira à ces choses comprendra certaine-
« ment que Dieu s'occupe des hommes, et qu'il prend tous
« les moyens pour leur montrer ce qui peut être salutaire au
« genre humain; que quand ils succombent c'est par suite de
« leur démence et du mal qu'ils font volontairement. Ainsi
« les Juifs, après avoir détruit Antonia, rendirent le hiéron
« tétragonal, lorsque dans les prophéties il était écrit que la
« ville et le naos seraient pris, après que le hiéron serait

« devenu tétragonal (ἀναγεγραμμένον ἐν τοῖς λογίοις ἔχοντες ἁλώ-
« σεσθαι τὴν πόλιν καὶ τὸν ναὸν, ἐπειδὰν τὸ ἱερὸν γένηται τετρά-
« γωνον). » (*Bell. jud.*, VI, v, 4.)

Il ne me reste plus pour justifier, en quelque sorte *à priori*, la possibilité de retrouver debout encore des restes du temple primitif de Jérusalem, qu'à mentionner deux témoignages auxquels je laisse mes lecteurs parfaitement libres de ne pas accorder l'importance que je leur accorde moi-même.

La traduction syriaque d'un livre perdu d'Eusèbe, écrit vers l'an 320, et intitulé *Theophania*, a été retrouvée, retraduite en anglais et publiée, il a quelques années, par Samuel Lee. Le chapitre XVIII du livre IV (pages 245 et 248) traite de la destruction du temple de Jérusalem, et j'y lis ceci :

« Jésus-Christ a dit que non-seulement la ville serait dé-
« truite, mais encore la maison qui est dans ses murs, c'est-
« à-dire le temple qu'il ne voulait plus appeler le sien, ni
« celui de Dieu, mais le leur seulement. Il prophétisa qu'il
« ne serait désolé dans aucun autre sens que dans celui de
« perdre cette protection providentielle qui s'exerçait autre-
« fois sur lui. Ainsi il dit : Votre maison sera désolée. Et
« c'est avec raison que nous nous étonnons de l'accomplisse-
« ment de cette prophétie, puisque dans aucun temps ce lieu
« ne subit une désolation pareille, pas même au temps où ses
« fondations furent rasées par les Babyloniens. »

Puis un peu plus bas :

« La vue des lieux donne seule la mesure si complète dans
« laquelle cette prédiction s'est accomplie. La durée de cet
« abandon n'a pas été seulement du double de soixante-dix
« ans, comme au temps des Babyloniens, mais plus de quatre
« fois ce temps, confirmant ainsi le jugement prononcé par
« Notre-Seigneur. »

Plus bas encore :

« De plus, l'Écriture nous apprend que toute la construc-
« tion et l'extrême ornementation du temple méritaient « d'être considérées comme prodigieuses, et, comme témoi-« gnages de cette vérité, *quelques vestiges de ces anciennes « décorations ont été respectés par le temps.* Mais le plus « grand de tous les miracles est la prophétie du Sauveur qui « déclara à ceux qui s'émerveillaient de cette construction du « temple, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de cet objet « de leur admiration.

« Il était juste que ce lieu encourût une destruction et une « désolation extrêmes, à cause de l'audace de ses habitants, « et parce que ceux-ci étaient des hommes impies. Et selon « cette prédiction, le temple tout entier, et ses murailles, « aussi bien que ces constructions ornées et magnifiques qui « étaient dedans, et dont la beauté surpasse toute description, « ont souffert la désolation depuis ce temps jusqu'au nôtre; « avec le temps aussi cette désolation augmente, et une si « grande puissance de destruction est sortie de cette parole, « que dans bien des endroits on ne découvre même plus aucun « vestige des fondations. Cette vérité chacun peut s'en assurer « de ses propres yeux, et si quelqu'un dit que plusieurs de « ces *constructions existent encore,* nous pouvons nous attendre « à les voir disparaître, car leur ruine augmente chaque jour. « La parole prophétique s'accomplit par un pouvoir invi-« sible. »

Il est bien clair que de la teneur de cet important passage il est permis de conclure qu'à l'époque où Eusèbe l'écrivait, il restait encore debout certaines parties du temple détruit par les Romains, et témoignant, par leur ornementation, de la splendeur de l'édifice sacré.

Parmi les œuvres d'Aurelius Prudentius Clemens (publiées à Parme en 1788), je trouve le Diptycon écrit vers l'an 394.

où le quatrain XXXI, intitulé *Pinna templi*, est ainsi conçu :

Excidio templi veteris stat pinna superstes :
Structus enim lapide ex illo manet angulus, usque
In sæclum sæcli, quem sprerunt ædificantes.
Nunc caput est templi, et laterum compago duorum.

(Dans quelques manuscrits on lit, mais à tort, *lapidum* au lieu de *laterum*.)

Ce quatrain nous montre ce que l'on pensait vers 394 de l'angle sud-est de l'enceinte extérieure du temple.

Déjà, en 333, le Pèlerin de Bordeaux avait à ce propos écrit les paroles suivantes : « Ibi est angulus turris excel-« cissimæ ubi Dominus ascendit et dixit ei qui tentabat « eum..... Ibi est et lapis angularis magnus, de quo dictum « est : Lapidem quem reprobaverunt ædificantes. Item ad « caput anguli, et sub pinna turris ipsius, sunt cubicula plu-« rima ubi Salomon palatium habebat. Ibi etiam constat « cubiculus in quo sedit et sapientiam descripsit. Ipse vero « cubiculus uno lapide est tectus. »

Vers l'an 400, saint Jérôme, écrivant son commentaire *in Matthæum*, XXI, 35, 43 (édit. de Martianay, t. III, col. 165) s'exprime ainsi : « Ululant super cineres sanctuarii et « super altare destructum, et super civitates quondam muni-« tas, et super excelsos angulos templi, de quibus quondam « Jacobum fratrem Domini præcipitaverunt. »

Le même saint Jérôme, au chapitre XXIV du commentaire de saint Matthieu (t. IV, p. 113), dit encore :

« Simpliciores fratres, inter ruinas templi et altaris, sive « in portarum exitibus quæ Siloe ducunt, rubra saxa mon-« strantes, Zachariæ sanguine putant esse polluta. Non con-« demnamus errorem qui de odio Judæorum et fidei pietate « descendit. »

Il y avait donc déjà vers l'an 400 des *frères* qui servaient de guides aux pèlerins et qui leur transmettaient des traditions apocryphes. Mais ce qui est précieux dans le passage que je viens de transcrire, c'est qu'il y est manifestement question de la triple porte murée, au pied de laquelle j'ai fait des fouilles si intéressantes.

J'ai avancé plus haut que saint Jérôme parlait de l'emplacement du Saint des Saints : voici les deux passages que j'ai invoqués.

« Ubi quondam erat templum et religio Dei, ibi Ha-
« driani statua et Jovis idolum collocatum est (t. III,
« p. 25), etc., etc. Aut de Hadriani equestri statua quæ in
« ipso Sancto Sanctorum loco, usque in præsentem diem ste-
« tit (t. IV, p. 115). »

Quant au Pèlerin de Bordeaux, voici ce qu'il dit :

« Sunt ibi et exceptoria magna aquæ subterraneæ, et
« piscinæ magno opere ædificatæ, et in æde ipsa ubi tem-
« plum fuit, quod Salomon ædificavit, in marmore ante
« aram, sanguinem Zachariæ ibi dicas hodie fusum. Etiam
« parent vestigia clavorum militum qui eum occiderunt, in
« tota area, ut putes in cera fixum esse. Sunt ibi et statuæ
« duæ Hadriani. Est et non longe de statuis lapis pertusus,
« ad quem veniunt Judæi singulis annis, et unguent eum, et
« lamentant se cum gemitu, et vestimenta sua scindunt, et sic
« recedunt. »

Concluons encore une fois. Toutes les constructions que j'ai, à la suite de mon premier voyage, attribuées à Salomon et à ses successeurs immédiats de la dynastie de Juda, j'en maintiens plus que jamais l'attribution.

Je me permettrai de finir en citant textuellement ici deux passages que j'emprunte au premier rapport adressé à S. M. l'Empereur par mon savant confrère, M. Renan, pen-

dant sa mission en Phénicie. Ils ont assez d'importance pour que je n'hésite pas à m'en servir. Les voici :

« Longtemps ces difficultés m'ont arrêté » (il s'agit ici d'apprécier l'âge de la fameuse tour de Djebaïl, que je ne connais pas de vue, mais dont j'ai pu examiner de bonnes photographies) « et, par une série de coïncidences singulières, ce monu-« ment étrange qui, chaque jour, fixait mon regard pendant « des heures, flottait pour moi dans un intervalle de vingt ou « vingt-quatre siècles, susceptible à la fois d'être considéré « comme le contemporain de Salomon ou de saint Louis. » Certes ce n'est pas moi qui ferai un reproche à M. Renan d'avoir écrit cette phrase profondément honnête, et dans laquelle il fait la confession la plus explicite de son incompétence archéologique. Il est évident qu'on ne s'improvise pas antiquaire en vingt-quatre heures. Mais il est évident aussi qu'il n'est permis à personne *du métier* de ne pas pouvoir, à première vue, reconnaître si un monument est du temps de Salomon ou du temps de saint Louis. Je poursuis : « Ces « doutes, je dois le dire, ont disparu, ou du moins se sont « affaiblis depuis que des faits nouveaux sont venus à ma « connaissance. Et d'abord, ayant ouvert des tranchées aux « environs du château de Gebeil, j'ai trouvé des pierres en « bossage, semblables à celles de la tour, à de grandes pro-« fondeurs ; l'une de ces pierres se trouvait au-dessous d'une « mosaïque romaine. » Assurément il serait difficile, à la vue d'une pierre enfouie sous une mosaïque romaine, de ne pas reconnaître que la mosaïque a été fabriquée et mise en place lorsque la pierre était déjà enterrée. On peut oublier ce fait, et ne plus se souvenir qu'il a été constaté ; mais en nier la valeur, c'est autre chose ! Cela n'est pas permis.

M. Renan continue ainsi : « Mais ce qui a le plus con-« tribué à fixer mes idées, c'est la vue des ruines phéniciennes

« encore existantes aux villages de Semar-Gebeil et d'Anéfé. »

Je passe les détails et j'arrive au paragraphe suivant :

« Ces rapprochements m'ont paru du plus grand poids, « et, bien que je réserve mon jugement définitif pour le mo- « ment où j'aurai vu les autres ouvrages en bossage de la « Syrie, Kalaat-el-Hosn, qu'on me dit ressembler beaucoup à « Gebeil, Merkab et surtout les plus vieilles parties de Jéru- « salem, j'avoue qu'aucune objection ne tiendra à mes yeux « devant un ensemble de faits aussi concordants. Oui, c'est à « bon droit que M. de Saulcy a vu, dans ces blocs en bos- « sage, le trait dominant du vieux style phénicien. C'est à « bon droit que MM. Wolcott, de Vogüé, Van de Velde ont « rapproché la tour de Gebeil de la tour d'Hippicus à Jéru- « salem, et remarqué que les maçons giblites, qui construi- « sirent les ouvrages de Salomon, durent apporter à Jérusalem « leur art national..... Je laisserai à l'architecte qui fera « bientôt partie de notre mission le soin de distinguer les « retouches qu'a subies cette construction. »

Il est bien évident que l'éducation archéologique de mon savant confrère devait se développer peu à peu au contact des monuments; en effet, à peine arrivé en Syrie, elle était encore à naître, comme il l'a si loyalement reconnu dans la phrase que j'ai citée d'abord; il était donc tout à fait prudent de réserver son jugement jusqu'après la visite faite par lui aux autres monuments du même âge, c'est-à-dire aux plus vieilles parties de Jérusalem; car je ne sais pas trop si les constructions du Qalâat-el-Heusn et de Markab peuvent se comparer à celles de Djebaïl et de Jérusalem. Toutefois la constatation de faits matériels, tels que la découverte d'un des blocs de la tour de Djebaïl au-dessous d'une mosaïque romaine, justifiait pleinement la déclaration très-nette qu'aucune objection ne tiendrait aux yeux de l'auteur du rapport,

devant l'ensemble de faits concordants qu'il avait recueillis. M. Renan prenait aussi un parti très-sage en laissant à l'architecte qui devait bientôt lui être adjoint le soin de distinguer les retouches subies par le monument en question. Il aurait dû s'en tenir à cette détermination prudente, parce que, si sa propre éducation d'antiquaire était à faire, il était évident, *à priori*, que celle du jeune architecte qu'il attendait était encore dans l'œuf. Il est bien clair qu'on peut savoir son Vignole sur le bout du doigt, sans être, pour cela, en état de reconnaître autre chose que ce que Vignole nous apprend. Quant à l'appréciation de l'âge d'un monument, j'ai entendu dire que c'était question d'architecte! Allons donc! Est-ce qu'une question de numismatique a chance d'être résolue par un graveur en médailles? Laissons à chacun son lot ici-bas. Demandons aux architectes de profession, et d'expérience surtout, ce qu'ils peuvent nous donner. Estimons-nous heureux toutes les fois qu'à la science architecturale vient se joindre la science archéologique, parce qu'au contact de celui qui les possède toutes les deux, il y a immensément à apprendre. Mais, ne l'oublions jamais, l'expérience des monuments ne s'improvise pas. Il faut de longues années pour l'acquérir, et les jugements de tous ceux qui débutent dans la carrière d'antiquaire sont toujours sujets à caution, fussent-ils les élèves les plus distingués de l'artiste le plus éminent, de l'école la plus justement renommée.

J'ai transcrit les passages du premier rapport de M. Renan qui me donnaient pleinement raison, avec le secours, hâtons-nous de le répéter, de faits matériels d'une brutalité telle, qu'il fallait bien se résigner à les laisser passer en s'inclinant devant eux. Comment se fait-il que plus tard ces faits inéluctables se soient effacés de la mémoire du savant académicien et que leur oubli lui ait permis de déclarer que

Djebaïl, pas plus que Jérusalem, n'avait plus rien que l'on pût faire remonter au xe siècle avant notre ère? Je n'ai pas à rechercher la cause de cette contradiction flagrante, et je me contenterai de transcrire encore. Dans son troisième rapport à l'Empereur, en date de Paris et du 20 janvier 1862, nous trouvons toutes les opinions émises par M. Renan dans ses précédents rapports changées du blanc au noir. C'est à propos des murs de Tortose que la lumière s'est faite. M. Renan fut tenté d'abord d'y voir ce que tout le monde y avait vu avant lui, c'est-à-dire des murailles antiques. « J'in« clinais d'autant plus à admettre cette opinion que Gebeil et « Anéfé m'avaient déjà offert au commencement de ma mis« sion des travaux du même caractère, que, cédant alors à « l'opinion commune, j'avais, malgré de formidables objec« tions, attribués à la haute antiquité. Ici le problème se « posait avec plus de netteté, et, heureusement, les éléments « de solution abondaient. Quelque temps après, les châteaux « de la région de Tortose, ceux de la région du Carmel, « enfin l'étude des monuments de Jérusalem et d'Hébron « m'apportaient sur le même point des lumières que j'ose « croire décisives. » Ces lumières que l'auteur du rapport ose croire décisives, nous allons sans doute en trouver le reflet dans ce qui va suivre. Cherchons donc et apprécions.

« La première considération qui ébranla pour moi, » dit M. Renan, « l'antiquité des murs de Tortose, ce fut la com« paraison de ces murs avec ceux de Ruad. Il n'y a aucune « ressemblance entre ces ouvrages. »

Et que conclut-on de cela? Que les murs de Tortose ne peuvent être antiques? Qu'appelez-vous antique alors? Exclusivement ce qui est d'un millier d'années avant l'ère chrétienne? En ce cas il faut le dire, et tout le monde sera d'accord avec vous, si toutefois on admet ce sens étroit du

mot « antique », sens qui, je l'avoue humblement, n'est pas accepté par moi. Comment! parce que deux monuments ne présentent plus les mêmes caractères de construction, il s'ensuit forcément que l'un est moderne? Comment! vous pensez établir en principe que, dans la même région, les monuments répartis sur un espace de dix à douze siècles avant notre ère doivent forcément se ressembler, sous peine d'être, l'un antique, l'autre moderne? Démontrez alors avant toute chose que l'art de la construction a dû s'immobiliser et se pétrifier dans cette région, et cela par une exception unique, incompréhensible. Tant que vous n'aurez pas fait cela, je m'inscrirai contre votre classification. Mais surtout mettez de côté les arguments négatifs sans valeur, comme celui-ci : « Si la ville « offrait du temps d'Auguste, par exemple, l'aspect extraor-« dinaire qu'elle a aujourd'hui, on ne comprendrait pas com-« ment Strabon, qui nomme de très-petites villes, aurait omis « ces splendides remparts, alors dans leur intégrité. » Qu'est-ce que cela prouve? Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que cet argument est à deux tranchants, et que si vous ne nous présentiez pas des textes d'écrivains du moyen âge qui citent ces murailles de Tortose comme construites à leur époque, on pourrait vous l'adresser à vous-même? Strabon cite-t-il la prétendue Laodicée que vous croyez retrouver à Omm-el-Aamid?

Et à propos de la porte relativement moderne qui a pu parfaitement, bien que vous déclariez la chose impossible, s'ajuster à une tour antique, vous ajoutez : « Enfin, l'œil « exercé de M. Thobois, notre architecte, a découvert dans « cette construction d'un si grand air des négligences qui ne « sont jamais le fait de la haute antiquité. » Si c'est là une opinion absolue de M. Thobois, croyez-moi, malgré son œil exercé, hâtez-vous de la mettre de côté ; car c'est une théorie

complétement fausse, et M. Thobois lui-même, quand son œil sera devenu plus exercé, renoncera au principe absolu qu'il vous a malheureusement suggéré, et que je transcris : « La « haute antiquité ne donne rien à l'ostentation, tout y est « solide et sincère. Ici, on s'est préoccupé de l'apparence : un « revêtement splendide couvre un mur médiocre qui n'est « nullement dans l'esprit des âges reculés. » Les faits abondent pour renverser de fond en comble cette prétendue vérité. Et le temple de Jérusalem, une des merveilles du monde, construit de pierre et de bois? Et le palais de Salomon? Et tous les palais assyriens, où de minces plaques de gypse recouvraient des murailles de terre? Tout cela est-il de la basse antiquité? Poursuivons. « J'ajouterai enfin que les châteaux « de Gebeil et de Semar-Gebeil sont devenus pour moi des « ruines du moyen âge, depuis que j'ai vu Tortose et Athlit, « depuis surtout que M. Thobois m'a montré, dans la construction des plus profondes assises de la tour de Gebeil, « des inadvertances, des marques de précipitation, des pau« vretés dissimulées, dont la bonne antiquité ne fut jamais « coupable. »

Mais alors j'espère que l'œil exercé de M. Thobois aura trouvé le moyen d'expliquer la présence d'un des blocs de la tour de Djebaïl, tombé au-dessous d'une mosaïque romaine en place. Voilà un détail qu'il ne fallait pas fournir à vos contradicteurs, si vous deviez à un jour si prochain le mettre en oubli. Tant que vous ne m'aurez pas expliqué ce fait, et je crois que vous aurez bien de la peine pour y arriver, souffrez que je m'en tienne à votre appréciation personnelle, et que je fasse bon marché de celle que vous a soufflée M. Thobois, dont l'autorité archéologique est encore trop problématique pour moi.

D'ailleurs, s'il n'en coûte pas plus que cela à M. Renan

pour changer ainsi d'opinion archéologique, c'est qu'il en est toujours à la période d'éducation en ce genre, dont il a signalé si loyalement la nature, en se déclarant incapable de juger si un monument est du temps de Salomon ou du temps de saint Louis.

Mais revenons à l'appréciation du dernier rapport de M. Renan. Nous allons arriver avec lui à Jérusalem et à Hébron, et là il me permettra de lui dire que je me trouve sur mon terrain; je me sens plus à l'aise que lorsqu'il s'agit de constructions dont je n'ai pu apprécier les caractères que sur ses dires.

La première phrase qui me frappe et m'offusque est celle-ci : « Il faut des mois pour connaître Rome ou Athènes; en quelques jours, on a épuisé Jérusalem. » La phrase est bien dite comme style; comme fond, elle est insensée! J'ai passé, pour ma part, six mois à Jérusalem, et je déclare qu'il me faudrait bien d'autres mois, bien des années même, pour épuiser cette localité historique. J'ai pourtant la prétention d'être aussi actif que qui que ce soit, lorsqu'il s'agit d'explorer archéologiquement un pays quelconque.

Pour arriver à traiter son sujet, M. Renan donne comme constant le fait d'un véritable manque de goût et d'une certaine gaucherie qui auraient régné presque jusqu'à nos jours dans l'aménagement civil et religieux des Juifs. Encore une phrase d'un tour charmant, mais vide de réalité.

J'ai, cette fois, rapporté des substructions du temple de Jérusalem et de beaucoup d'autres monuments de la même ville, dessins, photographies et moulages, qui condamnent cette assertion comme bien aventurée; ce manque de goût, je suis forcé de le dire, se transforme en un goût exquis. Qui a raison ici, M. Renan ou les monuments?

« Samarie (Sébaste), ajoute M. Renan, n'offre plus l'as-



« pect que d'une ville romaine; on y sent un luxe de parade, « imposé administrativement, une ville jetée toute faite parmi « des populations aux besoins desquelles elle ne répondait « pas. » Encore une phrase élégante; mais après? Vous oubliez que Sebastieh, c'est l'œuvre d'Hérode, le roi des Juifs.

Puis vient le tour du Garizim. « Où mon docte et pénétrant « confrère, M. de Saulcy, a cru trouver des restes de l'ancien « temple des Samaritains, je ne crois pas qu'il y ait rien « d'antérieur aux Romains, si l'on excepte quelques sub« structions grossières. Le bossage des pierres est celui des « monuments byzantins, et en particulier des constructions de « Bethléem qui paraissent remonter à Justinien. Nous savons, « en effet, que les empereurs Zénon et Justinien firent de « grands ouvrages sur le Garizim. » Si nous allons au fond du passage, les épithètes de docte et de pénétrant me sont appliquées pour me dorer la pilule; car, si M. Renan a raison, et s'il n'y a rien là d'antérieur aux Romains, je n'ai certes été ni docte, ni pénétrant. Ma seule réponse est aujourd'hui celle-ci : Ce que vous croyez du temps de Zénon et de Justinien ressemble à ce qu'ont fait Zénon et Justinien à peu près comme le soleil ressemble à la lune. Un mot encore. Cette construction prétendue de Justinien est jonchée de cubes de cette grosse mosaïque qui ornait le temple de Jérusalem. Concluez.

Vient alors l'appréciation de l'âge des murs du Haram-ech-Chérif, des substructions de la mosquée d'El-Aksa et d'Hébron. Il serait en vérité trop long de prendre phrase à phrase les quelques paragraphes qui concernent ces monuments et de montrer l'inanité de chacune d'elles. Toujours c'est l'oracle de M. Thobois qui parle par la plume de M. Renan. Ici je lis : « Car M. Thobois m'a révélé dans

« cette partie des concordances avec les constructions plus « finies qui semblent indiquer que ces assises ont été posées « après celles dont l'encadrement est si accompli. » Puis : « Le « problème de la tour de David ou d'Hippicus ne diffère en « rien de celui que présentent les parties de l'enceinte du « temple. Les pierres de cette tour semblent avoir été tra- « vaillées par les ouvriers mêmes qui ont bâti le *mur occi-* « *dental.* »

Le fait est qu'il n'y a pas l'ombre de ressemblance, dès qu'on entre dans les détails, entre les blocs de la tour de David, ou Phasaël, et les beaux blocs du mur occidental.

« On arrive ainsi à douter qu'il y ait à Jérusalem, à la « lumière du soleil, un seul grand assemblage de pierres anté- « rieur à la captivité. » Puis : « M. Thobois, ici encore, est ar- « rêté par de graves difficultés. » (Il s'agit de la colonne monolithe sous El-Aksa.) « L'exécution de ce curieux monument lui « paraît grecque. La colonne et le chapiteau font partie du « même ensemble architectonique que les coupoles, qui sûre- « ment ne sont pas hébraïques. Ajoutons qu'en général, chez « les Hébreux, les chapiteaux étaient de métal, etc., etc. »

Tout ceci est trop fort. Comment! M. Thobois a l'étrange hallucination de voir un travail grec à la colonne sous El-Aksa! Et M. Renan l'écoute! Et ce seul mot ne suffit pas pour lui faire comprendre que M. Thobois, qui peut émettre une pareille monstruosité en fait d'appréciation, pourrait bien être soupçonné d'avoir un œil trop peu exercé? Et les coupoles, est-ce aussi M. Thobois qui a prononcé sur elles ce jugement : « Sûrement, elles ne sont pas hébraïques? » En ce cas, cette assertion vaut l'autre, je suis fâché de le dire. Et puis, où donc est prise cette proposition : « qu'en général, chez les Hébreux, les chapiteaux étaient de métal? » Ici, heureusement, M. Renan cite ses sources : Exode, XXVIII, et Rois, I, VII.

Recourons-y bien vite : peut-être allons-nous apprendre quelque chose de bien nouveau pour nous qui pensions, en lisant la Bible d'un bout à l'autre et la plume à la main, n'avoir rien laissé échapper qui, de près ou de loin, touchât à l'histoire de l'art judaïque. Lisons donc :

Au chapitre indiqué dans l'Exode, je trouve la description du tabernacle, c'est-à-dire de la tente qui devait abriter l'arche d'alliance. J'y vois, à plusieurs reprises, mentionnés des soutiens (עמדין) qui devaient être munis de *crochets* d'argent et avoir une base de bronze. Il s'agit là de poteaux d'une tente; quant à des chapiteaux de colonne, il n'en est pas question. Mettons donc de côté cette première citation, et passons à la seconde. J'y trouve mentionnées les colonnes de cèdre du palais de Salomon ; il n'est pas parlé de leurs chapiteaux. Puis vient la description des fameuses colonnes de bronze du temple Jakin et Boôz, et c'est tout ! Voilà encore une citation qu'il faut abandonner. Et c'est sur deux citations imaginaires que M. Renan conclut qu'en général, chez les Hébreux, les chapiteaux des colonnes étaient de métal !

Quant au Haram de Hébron, pour M. Renan, c'est l'œuvre d'Hérode, qui a construit la Sebastieh toute romaine dont M. Renan lui-même a parlé, et qui a construit aussi Hérodium, Césarée, Massada.

Finissons-en et disons-le nettement, tout cela n'est pas admissible.

PORTE DORÉE; PORTE SOUS-EL-AKSA.

Voilà deux monuments sur le compte desquels les avis sont bien partagés. Les uns, et je me hâte de dire que je suis du nombre, se refusent obstinément à y voir une œuvre byzantine; les autres y reconnaissent, ou du moins prétendent y reconnaître l'art de Justinien. La question vaut bien la peine qu'on s'y arrête un instant. Je ne le ferai pas en détail, cet examen devant naturellement trouver sa place ailleurs; je n'en parlerai qu'en gros et n'en dirai que ce que je croirai suffisant pour justifier l'opinion que je partage et que je veux défendre.

La décoration extérieure de la porte Dorée et celle de la porte sous El-Aksa sont toutes deux de la même époque. Cela ne fait plus question pour personne. Mais quelle est cette époque? Là seulement est le nœud. Voyons donc à apprécier sans parti pris le style de ces deux monuments.

Ce sont de vrais placages décoratifs; voilà encore un point que l'on ne contestera pas, je pense : le fait saute aux yeux. Cela est si vrai, qu'à la porte sous El-Aksa, entre le fragment de corniche et la face de la muraille, on voit le jour.

A la porte Dorée, le fait ne peut se reconnaître à l'extérieur; à l'intérieur, c'est différent : il n'est pas moins évident qu'à la porte sous El-Aksa, mais il se manifeste d'une autre façon. Si, en effet, vous considérez de face les deux arcs surbaissés formant archivolte de la double baie, vous n'êtes frappé que d'une chose, c'est de ce surbaissement excessif

qui fait qu'au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que les archivoltes demi-circulaires de l'extérieur ne rentrent pas dans la même conception qui a engendré les archivoltes de l'intérieur; mais cette illusion cesse aussitôt qu'on étudie le travail de l'ornementation des unes et des autres. Elle est une, elle est sortie du même cerveau, de la main des mêmes artistes.

Cela fait, tournez à droite et regardez la façade latérale du monument; toute incertitude s'évanouit à l'instant. Ces arcs sont un placage, et rien de plus, et encore un placage fort maladroitement ajusté. La preuve de ce fait est facile à donner; la voici : la face de retour de la corniche vient se loger dans l'aisselle d'un pilastre carré à surface unie, formant un second ordre au-dessus d'une corniche d'une simplicité extrême, qui ne se relie pas le moins du monde avec la première, et qui comporte des moulures dont l'ensemble n'a rien de commun avec ce que nous montre l'architecture classique. L'aisselle qui reçoit la corniche d'applique est indiquée par une amorce projetée par la corniche primitive bien au-dessous de la moulure inférieure de l'autre. Entre les parties des deux systèmes, il n'y a pas, je le répète, l'ombre de liaison, même intentionnelle, et nous sommes là en présence de deux époques bien distinctes, et qui n'ont absolument rien de commun. La corniche antique est supportée par des pilastres engagés, dont le corps présente des encadrements sculptés, de même style que l'entablement, et dont le chapiteau n'a jamais été qu'épannelé. A l'intérieur de l'édifice, nous retrouvons exactement tous les motifs de la partie antique extérieure; mais là les moulures simples ont été complétement transformées par l'application d'une ornementation outrée, semblable à celle des archivoltes extérieures. Évidemment, à une certaine époque, on a surchargé à l'intérieur ce que l'on trouvait

trop simple, en y appliquant, à l'aide d'une ornementation outrée, je le répète, le cachet d'un autre art et d'un autre âge. J'ai déjà trouvé ailleurs l'occasion de dire que cet intérieur de la porte Dorée a été profondément remanié, et que le système de décoration excessive qui frappe dans toutes les parties rajustées à l'extérieur lui a été appliqué sans merci. Les fûts monolithes des deux colonnes soutenant les coupoles surbaissées du plafond n'ont été faits ni pour les chapiteaux qu'ils supportent aujourd'hui, ni pour les bases sur lesquelles ils reposent. Quant à ces chapiteaux, sur lesquels on a cru voir des croix, ils n'en ont jamais porté; les moulages que j'en possède le prouvent invinciblement. Voilà déjà des croix dont on a voulu tirer parti, et qui disparaissent avec l'argument qu'elles avaient fait naître.

Quant à la décoration des archivoltes d'applique, on y a vu je ne sais quel cordon d'oves dégénérées, à la place d'un cordon d'oves assez pures qui y sont toujours et qui y ont toujours été; la photographie en fait foi. Ce cordon n'a rien absolument de commun avec celui qu'on a imaginé pour le lui substituer, et dont la prétendue découverte avait, en quelque sorte, permis de conclure qu'à l'époque où ce système d'ornementation avait été employé, on était arrivé déjà à ne plus savoir ce qu'étaient les oves classiques. Encore un argument qui échappe à mes contradicteurs. A leurs dessins j'oppose mes photographies, et le soleil dessine carrément ce qui existe; il n'a pas de parti pris.

Solem quis dicere falsum
Audeat?

Cette ornementation comporte d'élégants cordons de petits modillons; et les mêmes cordons existaient dans l'ornementation en stuc du palais d'Hérode, à Massada. Mon ami Rey

m'en a rapporté un très-précieux fragment qui le prouve. Quant à la ciselure sèche et vive des rinceaux de feuillage, un autre fragment de Massada, et de marbre cette fois, présente exactement la même.

On a pensé que la présence des colonnes engagées là et en d'autres parties souterraines du Haram-ech-Chérif était un indice palpable d'un âge relativement moderne, l'emploi des colonnes engagées pouvant tout au plus remonter à l'époque d'Hérode. A la théorie architecturale qui essayerait de s'appuyer sur un principe pareil, je n'aurais qu'un mot à répondre, c'est qu'il est inadmissible. En voici les preuves : en Égypte, on voit des colonnes engagées dans une chapelle du temps de Ramsès II, taillée dans les rochers du djebel Silsilis, et consacrée à Hapi-Moou, le dieu Nil. Ces colonnes sont à boutons de lotus en faisceau. Voilà qui est de quinze cents ans peut-être antérieur à Hérode ; à Athènes il y a des colonnes engagées au délicieux temple de Minerve Poliade. A Bassæ, au temple d'Apollon Épichorios, il y a des colonnes engagées. Au Medrecen, que l'on regarde, sans raison probante, comme le tombeau de Massinissa, toutes les colonnes sont engagées. En Assyrie, il y a des colonnes engagées à Khorsabad, dans les dépendances du haram fouillé par M. Victor Place. Voici ce qu'en dit mon ami J. Oppert (*Expédition de Mésopotamie,* t. Ier, p. 352) : « Les systèmes de ces ornements ne se « distinguaient pas de ceux de la basse Chaldée (Warka et « Mugheïr), sauf l'introduction de la demi-colonne, ou plutôt « d'un demi-pilier rond. » Or le palais de Khorsabad a été bâti par Sargou, en 710 avant J.-C., pour remplacer le palais de Ninive, détruit depuis la prise de cette ville en 788. Nous voilà donc encore bien loin d'Hérode. Mais, ce que je ne saurais m'expliquer, c'est qu'on ait pensé qu'il n'était pas possible de faire remonter l'usage des colonnes engagées qui se

trouvent dans les substructions du Haram-ech-Chérif plus haut que l'époque d'Hérode, lorsqu'on retrouvait des colonnes absolument identiques à Aaraq-el-Émyr, qu'il n'y a pas moyen, même en faisant ce monument le plus récent possible, de faire descendre au delà de 176 ans avant le règne d'Hérode. Encore un argument qui fait défaut.

A la porte sous El-Aksa, on n'a pas été plus heureux. Au-dessus de l'archivolte encadrée plaquée contre le mur antique, règne une petite corniche rectiligne exactement semblable aux moulures supérieures des archivoltes surbaissées de la porte Dorée. Elle surmonte un arc en décharge d'un très-bel appareil, établi au-dessus d'un linteau monolithe, ces deux dernières parties formant partie intégrante de la muraille primitive. A droite du dernier claveau de l'arc en décharge, commence immédiatement un rhabillage de maçonnerie dont l'appareil est des plus médiocres, et la première pierre de ce rhabillage n'est autre chose que l'inscription retournée qui était vraisemblablement encastrée dans la base de la statue équestre d'Antonin, dressée sur l'emplacement du Saint des Saints. On a cru voir la pierre de cette inscription entaillée pour livrer passage au cordon ornementé que j'ai décrit il n'y a qu'un instant, et l'on en a conclu que ce cordon avait été mis en place, quand l'inscription y était déjà. A ceci je réponds par une simple question. Qui prouve que l'inscription a été retaillée pour laisser passer un cordon orné postérieur, plutôt que pour s'ajuster à ce cordon existant depuis longtemps déjà? Rien absolument. Mais, heureusement, il y a mieux que cela. L'entaille de la pierre à inscription n'a jamais existé que dans l'imagination du dessinateur. La photographie est là pour le démontrer irréfragablement. Encore un argument qui fait défaut.

Enfin on a donné à l'archivolte qui encadrait la porte

sous El-Aksa la même ornementation qu'au cordon supérieur. Nouvelle erreur du dessinateur. Le cordon extérieur de palmettes, qu'il a représenté, n'a jamais existé; je suis désolé d'être obligé de le dire, mais ces dessins ont été faits avec trop de légèreté. Ils sont charmants, mais ils ne sont pas la représentation fidèle du monument. Dès lors quelle valeur attacher aux conclusions déduites de l'appréciation de ces copies infidèles? Malheureusement aucune.

Une observation encore, et qui, à mon avis, est essentielle. Tout à l'heure j'ai parlé du linteau monolithe de la porte primitive à laquelle on a substitué, plus tard, la porte ornementée, dans le goût de la porte Dorée. Ce linteau a été brisé, soit par un tremblement de terre, soit par toute autre cause (ce n'est certes pas par la charge qu'il supportait, puisqu'il est cassé obliquement, en sens inverse de la poussée); or l'archivolte d'applique n'est pas rompue; elle a donc été mise en place postérieurement à l'époque où la porte à linteau monolithe était en service.

Maintenant, quel est l'âge de ces appliques qui se voient aujourd'hui à la porte Dorée et à la porte sous El-Aksa? Plus que jamais, je suis convaincu que ces monuments sont du temps d'Hérode. A quelle autre époque, en effet, auraient-ils pu être ciselés? Interrogeons l'histoire, et établissons une série de dates.

Avant J.-C.

1002 à 1005. Salomon construit le temple.
588. Nabuchodonosor incendie et pille le temple.
515. Le temple est reconstruit après la captivité.
332. Alexandre vient à Jérusalem.
176. Avénement d'Antiochus IV, le profanateur du temple.
63. Pompée prend Jérusalem.

39. Hérode s'empare de Jérusalem.
22. Hérode bâtit le nouveau temple.
4. Hérode meurt.

Après J.-C.

70. Titus prend et détruit Jérusalem.
131. Révolte des Juifs contre Adrien.
306 à 337. Règne de Constantin.
326. Hélène bâtit la basilique du Saint-Sépulcre.
362. Tentative de Julien l'Apostat pour relever le temple.
532. Justinien bâtit un hôpital et l'église de la Présentation.
614. Chosroës met Jérusalem à sac.
629. Victoire d'Héraclius et exaltation de la croix.
634. Omar prend Jérusalem par capitulation.
688. Abd-el-Malek fait bâtir la Qoubbet-es-Sakhrah.

Adrien fonda sur le Saint des Saints le temple de Jupiter Capitolin, et on y plaça sa propre statue. Jérusalem perdit alors son nom, pour s'appeler Colonia Ælia Capitolina. En 400 les statues équestres d'Adrien et d'Antonin étaient encore, et à leur place, sur le Saint des Saints, au point où le Pèlerin de Bordeaux les avait vues en 333, lorsque déjà la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre était achevée. On n'avait donc rien construit, en fait de monument chrétien, sur l'emplacement du temple des Juifs. Cet abandon tint certainement à ce qu'Hélène voulut respecter la prophétie touchant le temple. Ce qui est sûr, c'est qu'Eutychius, dans ses annales (Oxford, 1656, t. II, p. 286 et suivantes), l'a dit expressément, et Eutychius écrivait vers 940. Lorsque Julien l'Apostat essaya de procéder à la reconstruction du temple, apparemment l'édicule de Jupiter Capitolin avait déjà été renversé

par l'ordre d'Hélène; celle-ci, toutefois, avait respecté les statues des prédécesseurs de son fils. Julien les respecta aussi, puisque saint Jérôme en parle, vers 400, comme étant encore debout.

En 532, Justinien bâtit l'église de la Présentation et un hôpital. L'église était là où se voit aujourd'hui la mosquée d'El-Aksa, et elle était certainement orientée. Il en reste quelques fragments, et ceux-ci n'ont absolument aucun rapport d'ornementation avec la porte Dorée et la porte sous El-Aksa. En 614, Chosroës dévasta Jérusalem, et l'église de Justinien ne fut pas mieux respectée que les autres. Quinze ans après, Héraclius fit son entrée à Jérusalem, portant sur ses épaules la croix qu'il avait reprise au roi des Perses. Il ne s'écoula que cinq ans entre cet événement et la capitulation qui mit Jérusalem entre les mains d'Omar. A son entrée dans la ville sainte, l'enclos sacré du temple de Salomon était un dépôt d'immondices[1], et le pieux khalife, pour faire sa prière sur la Sakhrah, dut nettoyer celle-ci de ses mains, et se faire aider par ses officiers qui emportèrent au loin, dans leurs manteaux, les ordures qui couvraient la sainte roche. Je le demande, au milieu de tous ces événements, quand la porte Dorée et la porte sous El-Aksa ont-elles pu recevoir l'ornementation qui les distingue? C'est sous Adrien ou sous Justinien. Sous Justinien, c'est impossible; jamais, sous Justinien, on n'a employé l'art que nous retrouvons ici. Reste donc Adrien;

1. Saint Jérôme est fort explicite sur ce fait, car voici ce que nous lisons dans ses écrits (*Comm. in Isaiæ*, cap. LXV, t. III, p. 476) : « Et superfluum est ea sermone disserere quæ oculis pateant, quum omnia desiderabilia eorum versa sint in mundo, et templum in toto orbe celebratum, in sterquilinium urbis novæ, quæ a conditore appellatur Elia, et in habitaculum transierit noctuarum, etc. » — Il est difficile de s'exprimer plus nettement. Concluons en passant que ce n'est pas Adrien qui a couvert d'ornements des portes conduisant à un dépôt d'immondices.

seulement si l'on peut, à la rigueur, voir dans ces monuments des échantillons de l'art romain du temps d'Adrien, il faut dire que cet art est interprété par des artistes de Jérusalem. Toutefois je ne crois guère à cette origine. Partout où les Romains ont bâti, ils ont constamment, sauf en Égypte, résisté à la tentation de faire de l'art qui ne fût pas exclusivement romain.

Je reviens donc, malgré moi si l'on veut, à ma première opinion, et je me vois forcé de la maintenir : ces monuments, pour moi, sont d'Hérode, et je ne consentirai à leur attribuer une autre origine que lorsqu'on m'aura donné quelque semblant de bonne raison pour me faire changer d'opinion.

J'ai cité, à propos de l'angle sud-est de l'enceinte du Haram-ech-Chérif, un quatrain de Prudentius. En voici un autre du même écrivain, et qui concerne probablement la porte Dorée :

> Porta manet templi, speciosam quam vocitarunt,
> Egregium Salomonis opus; sed majus in illa
> Christi opus emicuit, nam claudus surgere jussus
> Ore Petri, stupuit luxatos currere gressus.
>
> (XLVI. *Porta Speciosa.*)

Ne l'oublions pas, ces vers ont été écrits dans le voisinage de l'année 394. Mais est-ce bien de la porte Dorée qu'il s'agit? Dans les Actes des apôtres, où la guérison miraculeuse du boiteux de naissance est racontée (III, versets 2 à 10), nous trouvons les expressions πρὸς τὴν θύραν τοῦ Ἱεροῦ τὴν λεγομένην Ὡραίαν, et, ἐπὶ τῇ ὡραίᾳ πύλῃ τοῦ Ἱεροῦ. Il s'agit incontestablement d'une porte du hiéron, et d'une porte extérieure, parce qu'il n'était pas permis à un homme infirme ou difforme d'entrer dans l'enceinte sacrée du temple. Que le boiteux fût porté tous les jours à la porte Dorée pour

demander l'aumône aux passants, cela est fort possible, probable même, parce que rien n'a changé dans ce pays, et que c'est toujours aux portes extérieures de la ville que les mendiants et les lépreux exercent leur triste métier. Jamais je n'en ai vu un seul aux différentes portes du Haram-ech-Chérif. En tout cas, Prudentius, à l'époque où il écrivait, savait par le rapport des pèlerins, s'il ne l'avait pas vu par lui-même, qu'une *porta Speciosa*, porte du Temple, existait à Jérusalem, et que la tradition chrétienne regardait cette porte comme étant à la fois l'œuvre de Salomon et le théâtre du miracle opéré sur le boiteux de naissance par saint Pierre et par saint Jean. La tradition pouvait donc être à moitié vraie, à moitié fausse.

Heureusement nous avons mieux que cela, et les Évangiles apocryphes, tout apocryphes qu'ils sont, ont une date bien constatée qui rend très-précieux les renseignements topographiques qui s'y trouvent insérés. Or ces Évangiles parlent plusieurs fois de la porte Dorée.

Dans le Pseudo-Matthæi evangelium, intitulé *De Ortu Beatæ Mariæ et Infantia Salvatoris* (Éd. Tischendorf, Leipzig, 1853, chap. 5, p. 59), je lis ceci : « Qui cum spatii triginta « dierum morando revertentes jam prope essent, ecce angelus « Domini stanti Annæ et oranti apparuit, dicens ei : Vade ad « portam quæ dicitur porta Aurea, et occurre viro tuo in via, « quia hodie ad te veniet. Illa ergo festinanter perrexit ad « eum cum puellis suis, et deprecando Dominum, stans in « porta, diu exspectabat eum. Quæ cum nimia exspectatione « deficeret, elevans oculos vidit procul Joachim venientem « cum pecoribus, etc., etc. »

Dans l'évangile *de Nativitate Mariæ* (cap. III, p. 108), je lis encore : « Et hoc tibi eorum quæ annuntio signum erit, « cum perveneris ad Auream in Hierosolymis portam, habebis

« ibi obviam Annam uxorem tuam, quæ de tuæ regressionis « tardatione modo sollicita, tunc in adspectu tuo gaudebit. » — Et au chapitre suivant (p. 109) : « Itaque surge, ascende « Hierusalem, et cum perveneris ad portam quæ Aurea, pro « eo quod deaurata est, vocatur, ibi pro signo virum tuum, « pro cujus incolumitatis statu sollicita es, obvium habebis. »

Ces passages prouvent, à tout le moins, qu'au moment où les Évangiles apocryphes ont été écrits, la porte Dorée existait, qu'elle était une porte extérieure de la ville, et que son nom lui venait de ce que probablement ses battants étaient dorés.

Ce n'est pas tout encore : si le Pèlerin de Bordeaux ne nous parle pas de la porte Dorée, en revanche, Antonin de Plaisance mentionne la « porta Speciosa, » de telle façon qu'il est évident qu'à l'époque où son itinéraire fut écrit, c'est-à-dire vers 570, la porte Dorée existait, et passait pour avoir fait partie du temple. C'est en 532 que Justinien bâtit son église de la Présentation, c'est-à-dire vingt-huit ans avant le voyage d'Antonin martyr. A qui fera-t-on jamais croire que celui-ci ait admis qu'une porte bâtie depuis vingt-huit ans tout au plus avait fait partie du temple détruit par Titus? A personne, j'imagine. Au reste, voici le passage d'Antonin (XVII) : « De Gethsemani ascendimus ad portam Hierosolymæ per gradus multos. In dextera parte portæ est olive« tum et ficulnea, in qua Judas laqueo se suspendit, cujus « talea stat munita petris; porta civitatis, quæ cohæret portæ « Speciosæ[1], quæ fuit templi, cujus liminare et trabulatio « stat. » Donc en 570, les archivoltes de la porte Dorée *stabant*, étaient en place, comme aujourd'hui qu'on les a empâtées dans une construction moderne, puisque le toit

1. Porta Speciosa, c'est évidemment l'Ὡραία πύλη des Actes des apôtres.

qu'elles supportaient (trabulatio) était intact, ainsi que le seuil de la porte (liminare). Il n'en faut pas plus, on me l'accordera, j'espère, pour démontrer que j'ai eu raison de ne pas vouloir admettre que cette porte fût de travail byzantin, et vraisemblablement l'œuvre de Justinien.

Cette fois encore, comme lorsqu'il s'est agi de l'enceinte et des parties salomoniennes de celle-ci, je conclus :

La porte Dorée et la porte sous El-Aksa sont des portes bien plus anciennes que les parties surchargées d'ornements qui leur ont été appliquées après coup. Celles-ci sont de l'époque d'Hérode, très-probablement; mais, en tout cas, il ne serait pas possible, si l'on se refusait obstinément à y voir du style hérodien, de les faire descendre plus bas que l'époque à laquelle Adrien érigea Jérusalem en colonie, sous le nom d'Ælia Capitolina, et fit élever le temple de Jupiter Capitolin sur l'emplacement du Saint des Saints. Comme nous avons une perspective de ce temple sur les monnaies coloniales de Jérusalem, et comme il est d'un style très-simple, comparativement à la porte Dorée, je maintiens celle-ci et sa congénère parmi les reconstructions d'Hérode.

Maintenant que j'ai rempli le cadre que j'avais adopté pour faire connaître les principaux résultats des recherches que je faisais sur place il y a six mois à peine[1], je reprends mon journal.

1. J'écrivais ceci au mois de juin 1864.

18 novembre.

Une fois rentré à Jérusalem, il s'agissait de ne pas perdre de temps et d'entamer rondement les recherches et les fouilles que j'étais venu faire dans la ville sainte. Pendant que tous mes amis se mettaient à la besogne, j'ai dû rédiger un premier rapport au Ministre sur les résultats de mon excursion au delà du Jourdain. C'est aujourd'hui jour de courrier, et il faut que lettres et rapport soient entre les mains de notre excellent consul avant huit heures du soir.

Mauss et Salzmann arrivent consternés! Les fouilles entreprises aux Qbour-el-Molouk, et que le pacha s'était si galamment offert à ordonner lui-même, pour m'être agréable, ces fouilles que, à défaut du pacha, les hommes à moi ont commencées, conformément aux instructions que je leur avais laissées en partant pour le pays d'Ammon, les voilà bel et bien arrêtées par l'ordre du pacha lui-même. Une bande d'effendis avides se prétendent propriétaires du terrain, et l'un d'eux a déclaré à Salzmann qu'il ferait clore le monument par une porte, dût-il lui en coûter mille piastres. Je tâcherai qu'il lui en coûte cent coups de bâton. En tout cas, c'est là une affaire qui ne peut se régler qu'au séraï, et je m'en occuperai demain. C'est dommage, car déjà l'une de mes espérances s'est réalisée; je *voulais* retrouver les débris du monument expiatoire d'Hérode; je *devais* les retrouver si j'avais deviné juste quant à l'origine du Tombeau des Rois, et voilà qu'à point nommé, et lorsqu'on n'avait pas encore enlevé douze mètres cubes de terre devant le grand vestibule, on a rencontré de beaux fragments de corniche de style hérodien pur, c'est-à-dire de style romain du temps d'Auguste.

d'une tout autre pierre et d'un tout autre travail que les ornements du tombeau lui-même. Deux beaux morceaux de cette corniche, nous en donnant à eux deux tous les motifs, ont été subtilisés par Mauss et envoyés à Sainte-Anne. Ils sont en France maintenant et n'ont plus qu'un bout de chemin à faire pour arriver au Louvre.

J'ai passé une partie de mon après-midi avec Barrère, et nous avons concerté longuement notre plan de campagne pour arriver à persuader au pacha de laisser continuer mes ouvriers.

19 novembre.

Ce matin, j'ai voulu voir par moi-même ce qui s'était déjà fait au Tombeau des Rois, et je suis parti de bonne heure avec Salzmann. Comme nous étions sortis de la ville par le Bab-eb-Khalil, ou porte de Jaffa, nous avons profité de l'occasion pour rechercher les restes de l'enceinte d'Agrippa. Nous les avons retrouvés presque partout, et le tracé de l'enceinte actuelle ne s'en écarte véritablement que très-peu. Chemin faisant, nous avons également reconnu de magnifiques *aggeres* et une véritable branche de la ligne de contrevallation de Titus. L'origine de ces mouvements de terrain n'est pas douteuse, et il suffit de les examiner pour se rendre le compte le plus satisfaisant de beaucoup de passages du livre de Josèphe, dont ils sont un véritable commentaire.

La ligne de contrevallation n'a laissé que quelques jalons dans les terrains cultivés placés entre la ville et les constructions russes; mais, dès qu'elle vient rejoindre le chemin qui de la porte de Jaffa conduit à la porte de Damas, elle côtoie constamment ce chemin et ne présente plus la moindre inter-

ruption jusqu'à l'agger immense qui est appliqué contre les flancs de la porte de Damas, où se trouvaient les tours des Femmes. A partir de là, elle disparaît, par la raison toute simple qu'elle devait disparaître. Rappelons-nous, en effet, que lorsque Titus décida la construction de cette contrevallation, il était maître de Bezetha et avait établi son camp sur la pente méridionale de cette colline, faisant face à l'enceinte du temple. Or, en arrière de son camp, il y avait un obstacle bien plus difficile à forcer et à franchir (sans parler des retranchements du camp lui-même) qu'un *vallum* de trois ou quatre mètres de hauteur. En effet, aussitôt après la porte de Damas, l'enceinte de la ville est perchée sur des rochers à pic, et lorsqu'elle s'abaisse avec le terrain qui la supporte, elle est couverte par un large et profond fossé taillé dans le roc vif, et qui s'étend même au delà de la tour angulaire du nord-est de l'enceinte, jusque dans le voisinage de la porte Saint-Étienne ou Bab-Setty-Maryam.

Ces escarpements de rochers et la présence du camp rendaient parfaitement inutile la construction d'une branche de contrevallation dans toute la partie du terrain qui se trouvait si bien fermée. Il est donc très-clair que la contrevallation de Titus a dû venir s'appuyer, vers la porte de Damas, aux retranchements établis sur le flanc de Bezetha, qu'elle s'est confondue avec le vallum formant le front de bandière, à travers tout le quartier de Bezetha, et qu'elle n'a dû reparaître au-dessus de la vallée du Cédron que là où le fossé de la place et le camp ne présentaient plus des obstacles infranchissables. Elle a donc nécessairement été reprise à l'est de la ville, dans le voisinage de l'église de Sainte-Anne, pour descendre au fond de la vallée, vers le tombeau de la Vierge Marie, et remonter ensuite sur le flanc occidental du mont des Oliviers.

Après avoir bien examiné tous ces points, nous avons gagné les Qbour-el-Molouk, où nous avons trouvé de braves gens entamant à coups de pic la porte du vestibule intérieur, pour y appliquer une porte. A cette vue, j'ai été pris d'un bel accès de rage, et j'ai couru au consulat. Malheureusement, mon pauvre ami Barrère était au lit et souffrant trop cruellement d'une attaque de névralgie pour que je pusse avoir la barbarie de lui infliger l'ennui de recevoir mes plaintes. C'est l'excellent Ledoulx qui en a eu l'endosse. J'ai crié, j'ai tempêté, j'ai juré comme un païen, et cela si bien qu'il s'est rendu sur l'heure au séraï, afin d'annoncer au pacha que j'étais furieux de la manière dont il tenait les promesses qu'il m'avait faites, et que j'entendais bien me plaindre à qui de droit de ce que l'intérêt que j'avais témoigné pour un monument fût devenu pour celui-ci le signal et la cause d'une stupide mutilation. Le pacha, fort contrarié de cet incident, a déclaré qu'avant tout il tenait à m'être agréable, et qu'il allait prendre des mesures en conséquence. Et de fait, des zaptiés du séraï ont été envoyés sur l'heure au Tombeau des Rois pour en expulser les mutilateurs. Ledoulx est persuadé que, maintenant, tout va marcher comme sur des roulettes. Nous verrons bien !

Après le déjeuner, Salzmann, l'abbé et moi, nous nous sommes dirigés vers la vallée de Hinnom, où nous avions beaucoup de choses à revoir et à étudier sur de nouveaux frais. Nous sommes sortis de la ville par la porte de Sion, et nous avons d'abord suivi maladroitement le cul-de-sac aboutissant aux bâtiments que l'on appelle la maison de Caïphe et le cénacle. Force nous a été de revenir sur nos pas, et nous avons pris alors le chemin très-incliné qui descend presque en ligne droite du sommet du mont Sion vers le tombeau de Thécla, c'est-à-dire vers la cave sépulcrale taillée dans le roc

et que précède un petit escalier vieux comme le monde. J'ai revu avec grand plaisir ce tombeau et son inscription, que j'ai le premier déchiffrée et comprise. A coup sûr, ces tombes-là n'ont pas été taillées dans les flancs de la vallée à l'époque chrétienne. Ce sont des caveaux funéraires des Jébuséens peut-être, qui plus tard ont servi aux juifs, et plus tard encore aux chrétiens de Jérusalem.

Je suis un profanateur de tombeaux, ont dit les juifs sur tous les tons, et surtout sur le ton le plus grossièrement injurieux. Eh bien! ils feront sagement de réserver leurs antiennes d'indignation pour un de leurs plus illustres coreligionnaires. Car celui-là, dans toutes les tombes creusées dans le flanc méridional de la vallée de Hinnom, a vu de belles carrières toutes faites et destinées apparemment à lui procurer les matériaux nécessaires à la construction de son hospice. Il les a fait si bien exploiter, qu'à peine en reste-t-il quelques-unes intactes. Il n'y a que treize ans que j'ai vu Jérusalem, mais au train dont les choses ont marché depuis ce moment, il est malheureusement bien clair que, dans treize autres années, cette pauvre vallée de Hinnom n'aura plus un seul de ses vénérables monuments funéraires. Il est vrai que, au-dessus de la porte de beaucoup d'entre eux, il y avait des croix et la légende : THC AΓΙΑC CIΩN. Par conséquent, il était tout simple de les mutiler et de les dépecer au profit d'un hospice juif.

Partout où je vois une œuvre de charité, je m'incline respectueusement, sans m'enquérir de la croyance religieuse de celui qui a accompli cette œuvre. Mais quand ceux-là mêmes à la glorification historique desquels je crois avoir largement apporté mon contingent déversent sur moi des torrents de malédictions, sans se rappeler qu'ils ont fait bien pis que moi dans les sépulcres de mes coreligionnaires,

dans des sépulcres chrétiens dont ils se sont souciés comme d'un fétu, je les laisse clabauder, et je méprise souverainement leurs clabauderies.

Mais revenons un peu en arrière : en descendant au fond de la vallée de Hinnom, j'ai suivi le seul chemin qui y conduise directement de la porte de Sion, et ce chemin, c'est un vrai monument antique bien digne d'être étudié. En effet, en deux points différents de son parcours, et un peu au-dessous de l'endroit où se voit un tronçon reconnaissable de l'aqueduc qui amenait les eaux d'Étham au temple, on aperçoit des marches d'escalier taillées dans le roc vif, et que les pieds des passants, depuis des milliers d'années, n'ont pu faire entièrement disparaître. De cet escalier (sont-ce les degrés qui descendent de la cité de David?) deux lambeaux sont bien distincts : l'un (celui qui est placé le plus haut) comporte encore cinq ou six marches, mais trop oblitérées pour être mesurées. Le lambeau inférieur ne compte plus que quatre marches; mais celles-là, taillées dans une veine apparemment plus dure, sont fort bien accusées encore. Voici leurs dimensions. La marche placée au-dessus des quatre qui se sont conservées est très-usée et n'a plus que dix-huit centimètres de hauteur. Les trois suivantes ont une hauteur régulière de vingt-deux centimètres. Quant à leur largeur, elle est variable. La première a $0^{m},83$, la seconde $0^{m},65$, la troisième 1 mètre, et la quatrième $0^{m},70$. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de signaler ce curieux débris de la Jérusalem antique à ceux qui viendront après moi en étudier les ruines.

Après avoir constaté avec un véritable chagrin la disparition complète de beaucoup des tombeaux que j'avais étudiés avec bonheur il y a si peu d'années, nous nous sommes dirigés sur le Bir-Eyoub, c'est-à-dire sur le point où les deux vallées de Hinnom et du Cédron se recoupent. J'avais mes

raisons pour faire cette promenade. Outre que je voulais revoir les belles tombes judaïques percées dans le flanc de la vallée, dans le voisinage du Haq-ed-Damm, ou Haceldama, je tenais fort à rechercher le fameux Eben-Zoheleth de l'Écriture, c'est-à-dire cette roche énorme détachée du flanc de la montagne par un violent tremblement de terre.

Il est question de cette pierre dans le premier livre des *Rois* (I, 9) : « Adoniah fit tuer des brebis, des bœufs et des « veaux gras, près de la pierre de Zoheleth qui était auprès « d'Ayn-Rodjel (אבן הזחלת); il invita tous ses frères, fils du « Roi, ainsi que tous les hommes de Juda, serviteurs du Roi. » Gesenius dérive ce mot du radical זחל, ramper, et le traduit en conséquence : « la pierre aux serpents. » A la lettre, cela veut dire : la pierre des choses qui roulent, qui rampent.

Saint Jérôme et Eusèbe citent cette pierre : « Zoeleth, « nomen lapidis ubi Adonias immolavit victimas (juxta fontem « Rojel). »

Mais est-ce bien de serpents qu'il s'agit là? Et n'est-il pas vraisemblable qu'il s'agit plutôt d'une pierre qui a roulé elle-même à la suite d'un tremblement de terre? Un passage de Josèphe, que je vais reproduire, me donne lieu de le supposer. Voici ce qu'il raconte, à propos du sacrilége que le roi Osias ou Azarias essaya de commettre, et qui lui valut à lui la lèpre, et au pays une véritable catastrophe : « A ce moment, un « grand tremblement de terre survint, le temple se fendit, et « la splendeur du soleil y pénétrant vint frapper le visage du « roi, que la lèpre envahit sur l'heure. Devant la ville, au lieu « nommé Éroge (là est sans doute une altération du nom Ayn-Rodjel), la moitié de la montagne qui était à l'occident se « détacha et, roulant sur une longueur de quatre stades, vint « s'arrêter contre la montagne placée à l'orient, de façon à « obstruer les chemins et les jardins du Roi. » (*Ant. jud.*,

IX, x, 4.) Voilà encore des chiffres insensés, et que nous devons prendre pour ce qu'ils valent. Se figure-t-on, en effet, la moitié du mont du Mauvais-Conseil, évidemment désigné dans ce passage, trouvant le moyen de rouler sur une longueur de 4 stades (soient 740 mètres, s'il s'agit du stade olympique, et 560 mètres, s'il s'agit du stade judaïque), dans le fond d'une vallée qui, en ce point, n'a guère plus de cent mètres de largeur? Que reste-t-il dans ce récit? La simple constatation d'un crevassement considérable de la montagne en question, par suite du tremblement de terre. C'était de ce crevassement que je voulais rechercher les traces, et il n'était pas difficile de les trouver. En effet, dès que je suis arrivé au bout de la vallée de Hinnom, c'est-à-dire dans le voisinage du Bir-Eyoub, qui est certainement l'Ayn-Rodjel, j'ai été immédiatement frappé du profond bouleversement de toute la partie du mont du Mauvais-Conseil qui forme l'angle nord-est de ce pâté montueux. Là, des crevasses énormes produites par un tremblement de terre se montrent partout. Les roches se sont éboulées, et avec elles parfois d'énormes fragments taillés qui offrent encore les traces des excavations sépulcrales auxquelles ils ont été reliés jadis. Remarquons en passant que les tombes mutilées par ce tremblement de terre historique sont, de toute nécessité, antérieures à l'époque où il a eu lieu. En un mot, il y a, en ce point, par suite d'une large fissure, une solution de continuité avec affaissement d'une portion notable du flanc de la montagne. Pour moi, c'est bien là la pierre de Zoheleth. Inutile, je pense, de dire que je suis ravi d'avoir constaté ce fait.

Après nous être reposés un instant au Bir-Eyoub, nous avons gravi le flanc oriental du mont du Mauvais-Conseil, à l'angle que couvrent à la fois les vallées de Hinnom et du

Cédron; nous avons revu en passant tous les tombeaux que j'avais admirés à mon premier voyage; mais ici, comme à l'autre bout de la vallée, au voisinage de la route de Beït-lehm, les mutilations des exploiteurs de carrières ont été leur déplorable train. C'est ainsi que le curieux tombeau avec frise à métopes, connu des Latins sous le nom de Retraite des Apôtres, et des Grecs sous celui de Chapelle de Saint-Onuphre, a été outrageusement dépecé. Il était au fond d'une sorte de vestibule de rochers, et tout le côté gauche de ce vestibule a été enlevé. Je m'étonne qu'une fois en si beau chemin, on ait eu l'idée de respecter le tombeau lui-même. Patience! Ce n'est probablement que différé. Ah! si j'étais pacha de Jérusalem, avec quelle joie j'userais de mes prérogatives en faveur des carriers de ce pays! Autant de coups de marteau donnés aux monuments, autant de coups de bâton donnés aux marteleurs! Et comme je leur ferais bonne mesure!

En parcourant toute cette partie de la montagne, on reconnaît et on suit à merveille la solution de continuité qui existe entre le massif général et la pierre de Zoheleth. D'en haut, les traces du tremblement de terre sont bien plus manifestes encore que vues du fond de la vallée.

Le tombeau qui nous a le plus vivement intéressé est un monument dont j'avais dessiné la porte à crossettes, lors de mon premier voyage. Si l'extérieur méritait cette attention, l'intérieur est bien autrement remarquable. En y pénétrant on remarque, dès que l'œil s'est habitué à l'obscurité qui y règne, un charmant plafond en coupole surbaissée, taillée dans le roc vif et d'un goût véritablement très-pur. Des bouquets de triples palmes ornaient les pendentifs soutenant la coupole, qui présente une sorte d'astéroïde élégant. Malheureusement ce plafond a été mutilé à une époque fort ancienne déjà, puisque c'est un anachorète qui, pour s'établir dans le

tombeau, en a brutalement attaqué les parois, décorées ou non, afin d'accommoder le tout à son usage. De charmantes portes à crossettes et à fronton, également taillées dans le roc, offraient en relief l'image de battants ornés d'encadrements de moulures. A la partie inférieure, ces battants simulés étaient évidés pour livrer le passage dans un four à cercueil; une fois celui-ci mis en place, un bouchon de pierre venait s'encastrer hermétiquement dans l'ouverture, et cette portion mobile de la porte devait offrir la continuation des moulures de la portion fixe. Somme toute, ce tombeau, qui sera levé et dessiné avec soin, est un des monuments les plus curieux de la nécropole de Jérusalem. Quand je pense que l'on a considéré comme byzantine l'ornementation de ce tombeau, mutilé par un anachorète chrétien, très-certainement avant l'époque byzantine à laquelle on a songé, je ne puis m'empêcher de me demander où l'on a pu trouver de quoi justifier à ses propres yeux une appréciation pareille. Pour moi c'est incompréhensible. J'ai déjà trouvé, je crois, l'occasion de mentionner un fait curieux que nous a révélé ce tombeau, c'est que l'artiste qui a dessiné ce joli plafond en avait fait l'épure sur la paroi même de la muraille, afin qu'elle servît de guide-âne au tailleur de pierres chargé de l'exécuter. Cette épure est parfaitement conservée, et sa découverte a véritablement quelque chose de très-piquant.



Pendant que je me trouvais à proximité du sommet du

mont du Mauvais-Conseil, j'ai pensé que l'occasion était bonne d'explorer celle-ci pour y découvrir, s'il était possible, les traces de la contrevallation de Titus. Ces traces, que la culture a fait disparaître presque partout, se montrent néanmoins en certains points, à la crête même du dernier banc de roches verticales. Les tronçons qui en subsistent encore sont des amas de petites pierres que le temps a reliées les unes aux autres, de façon à former une masse concrète et que l'on n'entamerait pas sans peine. Ces tronçons du reste suivaient une direction bien déterminée, sur une étendue assez considérable. En un point placé au-dessus et un peu à l'ouest du Haq-ed-Damm, il m'a semblé reconnaître les traces d'un ouvrage arrondi qui se reliait à la ligne de contrevallation elle-même. De ce même point je voyais à merveille, sur les deux sommets méridionaux du pâté formé par le mont des Oliviers et le mont du Scandale, deux amoncellements ou *aggeres* de pierres, représentant certainement deux des *castella* que Titus avait répartis sur le pourtour de la ville assiégée. Les *castella* étaient donc tout à fait détachés en arrière de la ligne continue faisant face à Jérusalem, et leur position était telle qu'ils pussent tenir lieu d'une circonvallation véritable, c'est-à-dire éclairer parfaitement et surveiller le pays environnant. Effectivement, quand nous avons plus tard visité tous ces *castella*, les uns après les autres, nous avons reconnu qu'ils étaient on ne peut mieux placés pour voir jusqu'au fond de toutes les vallées par lesquelles des troupes de secours auraient pu essayer de se faufiler vers la place assiégée.

Après cette intéressante promenade, qui nous a pris toute notre après-midi, nous sommes revenus en ville, les uns par la porte de Sion, les autres par la porte de Jaffa. Ceux-là, et j'étais du nombre, ne se souciaient pas trop d'escalader les

escarpements de Sion par une chaleur égale à celle dont nous jouissons en France au mois de juillet.

C'est en rentrant que, pour la première fois, j'ai eu la pensée que la tour Hippicus ne pouvait être la tour de David actuelle; on verra plus loin que cette pensée était fort juste.

Notre soirée s'est passée auprès de Salzmann, qui préparait du papier à photographie pour l'excursion qu'il va faire avec Mauss à Hébron et à Hérodium.

20 novembre.

Ce matin, Salzmann et Mauss, accompagnés de mon fidèle Botros, sont partis pour Hébron. C'est le frère d'Antoun qui les suit en qualité de drogman et de maître d'hôtel; Antoun, en effet, grâce à ses fantasias du dernier voyage, est bel et bien abattu par une fièvre de cheval, qui ne lui permet pas de se départir du repos le plus absolu. J'espère que la petite expédition de mes collaborateurs n'en ira pas plus mal pour cela.

Mon excellent ami le P. Bassi est venu passer la matinée avec moi. Nous avons traité ensemble la question du sanctuaire d'Emmaüs, et il m'a pleinement convaincu, par des arguments qui me paraissent irréfutables, que jamais l'Emmaüs des Évangiles n'a été, comme on le prétend aujourd'hui, à Koubeïbeh.

Immédiatement après le déjeuner, nous sommes allés, l'abbé et moi, voir Barrère qui est toujours fort souffrant. Au sortir de chez lui nous voulions chercher les traces de la contrevallation de Titus dans la vallée du Cédron; mais la chaleur était tellement accablante que nous avons jugé pru-

dent d'attendre que le soleil fût un peu moins ardent, avant de nous mettre en quête. Nous nous sommes donc réfugiés à Sainte-Anne, que nous avons eu tout le loisir d'étudier dans les moindres détails. Comme l'abbé se réserve l'examen de tous les monuments chrétiens que nous devons rencontrer en Palestine, je n'en dirai qu'un mot. Pour moi, je crois fermement que le P. Bassi a eu raison de voir dans cette église autre chose qu'une construction contemporaine des croisades. C'est une église grecque, certainement antérieure, que l'on a accommodée tant bien que mal pendant les croisades au style du XII[e] siècle, à l'aide de quelques petits remaniements dont la postériorité saute aux yeux. Je n'en dirai rien de plus, ne voulant m'occuper que des monuments sur le compte et l'appréciation desquels je me crois aussi compétent qu'un autre.

Après cette station forcée qui a duré près de deux heures, nous allons enfin à la chasse aux débris de la contrevallation de Titus. Sur les flancs de Bezetha et du Moriah, impossible d'en discerner la moindre trace. Tout y est tellement encombré de tombes musulmanes et de remblais sortis des fouilles de Sainte-Anne, que, s'il y avait là un *vallum* contemporain du siége, il est aujourd'hui parfaitement enterré et à tout jamais. Sur le flanc et à mi-côte à peu près du mont des Oliviers, au contraire, on reconnaît très-bien un pli de terrain sensiblement horizontal, couvert de tombes juives et qui s'étend directement vers Siloam. Cette ligne commence au chemin qui conduit au Tombeau des Prophètes, et je ne doute guère que ce ne soit un pan de la contrevallation cherchée.

Nous avons admiré à loisir, et pour la dixième fois peut-être, la belle muraille orientale du Haram-ech-Chérif et la porte Dorée. Le cordon qui règne au sommet des parties

primitives de cette muraille, vers l'angle sud-est, est carré, comme celui qui couronne la partie antique du Haram d'Hébron.

Je tenais à revoir de près et en détail les magnifiques tombeaux de la vallée de Josaphat; nous avons donc gagné le fond du Cédron. Ce qui m'a frappé surtout dans le tombeau dit d'Absalom, c'est l'appareil étrange des blocs qui en forment le couronnement. Lorsque les constructeurs de ce curieux monument ont eu isolé la masse de rocher qui devait former la base, ils n'en ont pas arasé horizontalement le sommet; au contraire ils ont conservé de ce rocher tout ce qui pouvait être utilisé, de sorte que les joints sont d'une irrégularité complète, aussi bien que les blocs qui s'y superposent, et qui ne forment aucun lit horizontal. C'est une sorte d'appareil des plus bizarres, et qui est tout à fait étranger aux règles de la construction classique. Tout cela, on le voit, a été ajusté en profitant de tous les matériaux que l'on avait sous la main, et avec un mépris absolu de la régularité. On ne s'est donc pas préoccupé le moins du monde d'avoir des lits horizontaux; il semble même qu'on ait adopté de parti pris les joints à ressauts, afin d'engrener les blocs les uns dans les autres. A la corniche, entre les triglyphes, il n'y a pas deux patères semblables; les chapiteaux eux-mêmes sont sensiblement différents les uns des autres. En un mot, tout dans ce monument semble l'œuvre du caprice.

Si nous examinons avec la même attention le beau monolithe appelé Tombeau de Zacharie, nous y trouvons les traces palpables du même goût capricieux. Là encore il n'y a pas deux chapiteaux qui soient ciselés sur le même patron. Ce tombeau d'ailleurs n'a jamais été terminé, et au flanc droit (face sud), par exemple, tout est simplement ébauché. J'ai admiré de nouveau les charmants chapiteaux ioniques de ce

monument, de l'emploi desquels je ne connais d'autre exemple que celui que nous fournit un temple de Sardes, que l'on n'a pas songé, que je sache, à faire descendre jusqu'à l'époque de la décadence.

Somme toute, jamais ces vénérables monuments de la Jérusalem judaïque ne m'ont paru d'une antiquité aussi reculée. N'oublions pas d'ailleurs qu'en 333, lorsque le Pèlerin de Bordeaux admira ces deux monuments, il eut soin de constater, dans son itinéraire, que c'étaient des monuments contemporains des rois de Juda. Ceci me rappelle que, lorsqu'au retour de mon premier voyage je fis d'instinct remonter l'âge de ces curieux spécimens de l'art judaïque à l'époque des rois successeurs de David, l'un de mes plus savants confrères de l'Académie déclara qu'ils étaient empreints d'un tel air de décadence, qu'il n'était pas possible de leur assigner une date plus reculée que la fin du IVe siècle de notre ère. Je lui lus alors le passage qui les concernait, dans le Pèlerin de Bordeaux, et tout fut dit. Chacun fut bien forcé de reconnaître que ce n'était pas moi qui m'étais hasardé.

Quant au tombeau de Saint-Jacques, c'est-à-dire à la cave dorique taillée dans le roc vif, tout antique qu'elle est, il faut de toute nécessité la considérer comme bien postérieure au Tombeau de Zacharie. Un fait matériel le prouve irrésistiblement. L'entrée de ce caveau débouche, en effet, dans la cour de rocher au milieu de laquelle a été réservée la masse du Tombeau de Zacharie. Cette entrée n'a donc pu être taillée que lorsque cette cour, et par suite le beau monolithe funéraire qu'elle contient, existaient déjà.

Nous ne sommes rentrés qu'à la nuit tombante, un peu fatigués, mais enchantés de toutes les observations curieuses que nous avions faites pendant notre promenade.

21 novembre.

C'était jour de courrier pour France; j'ai donc employé ma matinée à donner des nouvelles à tous ceux que j'aime et qui sont si loin de moi. Dans l'après-midi, l'abbé, Gélis et moi, nous avons été lever les escaliers taillés dans le roc, sur le chemin qui descend de la porte de Sion au fond de la vallée de Hinnom. J'ai déjà donné les dimensions de cet escalier, lorsque j'en ai parlé pour la première fois. Je n'y reviendrai donc pas.

J'étais très-désireux de montrer à Gélis les traces de tremblement de terre visibles à la pierre du Zoheleth, près du Bir-Eyoub, et les fragments de contrevallation que j'avais reconnus à la crête de la montagne du Mauvais-Conseil. Je ne m'étais pas fait d'illusion sur ces divers points, et mes amis ont entièrement partagé ma manière de voir. Voilà donc des faits qui me semblent acquis à l'histoire topographique de la vieille Jérusalem. Après une visite assez longue à la piscine de Siloé, au grand mur de barrage qui soutenait l'étang de Salomon, et à la fontaine de la Vierge que les Arabes appellent Omm-ed-Deradj, « la Mère des Escaliers, » nous avons regagné la ville par un affreux raidillon, à droite duquel nous avons aperçu, au milieu de terrains cultivés, un pâté de rochers dans lequel semblent s'ouvrir plusieurs grandes chambres. Ce sera un point à visiter en détail, car il est bien possible que là ait été le pressoir du roi, le *torcular regis* de l'Écriture. Voici le passage où il en est question. C'est le prophète Zacharie qui parle (à l'époque du règne de Darius) : « Tout le pays sera changé en plaine, de Djebaâ jusqu'à

« Rimmoun, au sud de Jérusalem; (la ville) s'élève et reste « à sa place, depuis la porte de Benjamin jusqu'à l'emplace- « ment de la première porte, jusqu'à la porte des Angles, et « depuis la forteresse de Hananéel, jusqu'aux pressoirs du « roi. » (XIV, 10.)

Quelles sont les portes désignées par ces différents noms? cela n'est pas facile à deviner. Le prophète semble pourtant décrire le terrain dont il parle, du nord au sud, puisque Djebaâ est au nord de Jérusalem et qu'il dit lui-même que Rimmoun est au sud; je suis donc bien tenté de croire qu'il a voulu désigner des portes placées aux points extrêmes des deux côtés ouest et est de la ville. Et de fait, la porte de Benjamin devait prendre son nom de la route qui conduisait de l'intérieur de Jérusalem vers le pays de Benjamin, c'est-à-dire évidemment vers la région du nord. En conséquence, la « porte des Angles, qui est vers l'emplacement de la pre- « mière porte, » doit être cherchée vers la pointe sud de la première ville jébuséenne. Sur l'autre face de Jérusalem, la forteresse de Hananéel, que je place dans le voisinage immédiat de la porte actuelle de Saint-Étienne, occupait le point extrême nord de ce côté de l'enceinte [1], et si nous traçons une ligne droite partant de ce point, et suivant la face même du Haram-ech-Chérif à l'orient, cette ligne va passer très-peu à droite des excavations que je viens de signaler. On voit

1. Tout bien considéré, la tour Hananéel n'est pour moi que la belle tour carrée en appareil salomonien, dont l'angle nord est derrière la piscine probatique. Voici un curieux passage de saint Jérôme, qui nous prouve que de son temps cette tour Hananéel était encore debout et connue : « Qui mille « annorum in terra Judæa regnum Christi recipiunt, Judæi videlicet et nos- « tri Judaizantes, conantur ostendere turrim Ananeel et portam anguli, et « collem Gareb et Goatha, et vallem Phagarim et omnem Asademoth et « torrentem Cedron, et locum anguli portæ equorum orientalis; et ibi dicunt « sanctuarium Domini, id est templum, esse condendum, mansurumque in « perpetuum. » (Comm. in Jeremiæ, cap. XXXVI, t. III, p. 686.)

donc que ce n'est pas sans une certaine apparence de raison que je place en ce point les pressoirs du roi. Remarquons, de plus, que ces roches excavées sont à proximité immédiate du jardin royal, et qu'il paraît naturel que le pressoir destiné à faire le vin et l'huile du roi soit proche de ses vignes et de ses oliviers. Il restera à voir, maintenant, de quelle nature sont ces excavations. Un verset de Jérémie (XXXI, 38) semble me donner raison quant à la position de la porte de l'Angle. J'y lis en effet : « Il viendra un temps, dit Jéhovah, où cette « ville sera rebâtie, depuis la tour de Hananéel jusqu'à la « porte de l'Angle[1]. » La ligne ainsi tracée par ces deux points extrêmes est en réalité, dans l'hypothèse que j'adopte, la diagonale la plus longue de la Jérusalem antique.

Il est encore une fois question, dans l'Écriture, de la porte de l'Angle; c'est au livre II des *Rois* (XIV, 13) : « Joas roi « d'Israël, ayant pris Amasias, roi de Juda, fils de Joas fils « d'Okhosias, à Beït-Chems, vint à Jérusalem, et fit une brè- « che de quatre cents coudées à la muraille de Jérusalem, de- « puis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte Angulaire. » Or, si nous revenons de l'emplacement présumé de la porte de l'Angle, en arrière, c'est-à-dire vers le nord, les 210 mètres équivalents aux 400 coudées mentionnées dans l'Écriture nous donnent une distance de beaucoup inférieure à celle qui sépare cette porte présumée de l'Angle de la porte immédiatement voisine qui serait la porte de Jaffa, ou le Bab-el-Khalil. Celle-ci serait donc la porte d'Éphraïm, et la brèche qui n'avait pas ouvert tout le côté occidental de la ville compris entre ces deux portes n'aurait eu pour but que de démanteler la ville haute, c'est-à-dire la véritable forteresse de Sion.

1. Le passage de Jérémie auquel j'emprunte ce verset devra être étudié avec soin plus tard, lorsque je reparlerai des amas de cendres.

L'identification de la porte moderne de Jaffa et de la porte antique d'Éphraïm est un point à étudier. En tout cas, il paraît évident que la brèche n'a pas atteint les deux portes en question, mais qu'elle a été pratiquée dans la longue branche de muraille qui les reliait.

Nous avons revu en passant la tour qui domine toute la vallée de Siloé, et au-dessous de laquelle on remarque des assises judaïques. Celles-ci ont dû appartenir à une tour antérieure et d'un plan différent. Était-ce là la fameuse tour de Siloé dont parle saint Jérôme, et qui, en s'écroulant, tua une quinzaine d'hommes? C'est bien possible. La position, d'ailleurs, justifierait, jusqu'à un certain point, le nom de tour de Siloé. Là, ainsi que je l'ai dit ailleurs, se montre un tronçon de l'aqueduc qui amenait au temple les belles eaux d'Étham. Ce tronçon est parfaitement à sec, et l'on y voit les tuyaux de poterie de la conduite d'eau dont la construction fut ordonnée par le fils de Kelaoùn, El-Malek-En-Nâser-Mohammed.

Notre soirée s'est passée le plus tranquillement du monde, et elle a été plus écourtée encore que d'ordinaire, grâce à l'absence de deux de nos amis.

22 novembre.

Ce matin, je suis allé, au point du jour, entendre la messe dite par l'abbé Michon au Saint-Sépulcre. Si l'on n'a pas visité cette église à pareille heure et à pareil jour, il est impossible de se faire une idée de la cohue bigarrée qui s'y heurte à chaque pas, et du charivari qu'on y entend. Il semble qu'une fois sur ce terrain, qui devrait être plus qu'aucun autre celui de la conciliation absolue pour toutes les sectes chrétiennes, chacun, au contraire, se sente pris du plus profond

dédain pour qui ne partage pas ses croyances, ou ne prie pas comme il prie lui-même. C'est à qui, parmi les prêtres, criera le plus fort, et, parmi les assistants, à qui bousculera le mieux ses voisins, afin d'accaparer le plus de place possible sur le saint parvis qui entoure l'endroit où fut la tombe de Celui qui a dit : Aimez-vous les uns les autres. Hélas! ce n'est pas la charité qu'on voit briller ici dans les yeux, c'est quelque chose qui ressemble à la haine, ou tout au moins au mépris du prochain. Le seul moyen de s'affranchir soi-même de ce sentiment déplorable, c'est de se réfugier dans la prière, en oubliant tout ce qui se passe autour de soi. C'est ce que j'ai fait, et j'ai prié de bon cœur, beaucoup pour mes proches et mes amis, un peu pour moi.

C'est sur le sommet du Calvaire que l'abbé disait la messe. Là sont trois autels distincts : l'abbé officiait sur celui de droite ; un prêtre chaldéen disait sa messe à l'autel du milieu, et à celui de gauche, qui appartient aux Grecs, les pèlerins russes affluaient et venaient baiser le trou percé dans le roc, et dans lequel on dit que fut plantée la croix du Christ. Chacun d'eux, avant d'approcher ses lèvres de la sainte roche, se prosternait trois fois, après avoir fait, avant chaque génuflexion, trois signes de croix à la grecque. La messe terminée, j'ai, à travers la foule toujours grossissante, essayé de visiter quelques parties de l'église, et, ne pouvant le faire à mon aise, je me suis hâté de regagner l'hôtel Hauser, où j'ai attendu l'heure du déjeuner en feuilletant mon Josèphe.

Après midi, l'abbé et moi, nous sommes allés étudier le Qasr-Djaloud, qui est bien certainement ce qui reste de la tour Psephina. Cette ruine, les Latins l'appellent Château de Tancrède. Il est fort possible que la tradition soit vraie, et que Tancrède, après la prise de Jérusalem, ait profité de ces décombres, qui alors étaient en état un peu meilleur, pour s'y

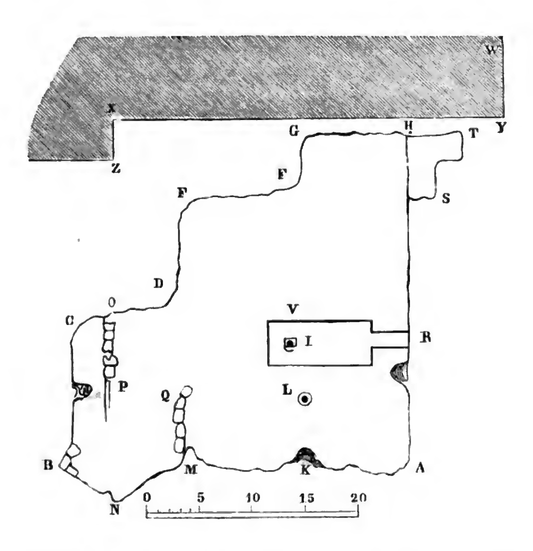
créer une habitation. Ce qui est certain, c'est que, sous la masse des ruines actuelles, il existe une grande salle voûtée, où la présence d'arceaux en ogive et d'appareil moderne dénote que cette salle a été appropriée à un service quelconque, à l'époque des croisades.

Voyons maintenant ce qu'était la tour Psephina et ce qu'il en reste aujourd'hui. Voici ce qu'en dit Josèphe (*Bell. jud.*, V, IV, 3) : « Si la troisième muraille était admirable, ce qui « était plus admirable encore c'était la tour Psephina (ὁ Ψήφι-« νος πύργος), qui s'élevait à l'angle placé à la fois au septen-« trion et à l'occident [1], et devant laquelle Titus était venu « asseoir son camp. Comme elle était haute de soixante-dix « coudées, on pouvait du sommet apercevoir, au lever du « soleil, l'Arabie et les limites de la terre judaïque jusqu'à la « mer. Elle était octogone. » Analysons ce passage.

Le mot Psephinos, Ψήφινος, signifie *fait de cailloux;* la tour Psephina n'était donc pas construite de gros blocs. Elle était à l'angle nord-ouest de la muraille d'Agrippa. Le Qasr-Djaloud est effectivement à l'angle nord-ouest, à l'intérieur, mais tout contre l'enceinte actuelle qui s'est substituée à celle d'Agrippa. Elle avait soixante-dix coudées de hauteur; s'il s'agit de coudées de $0^{m},525$, Psephina avait $36^{m},75$ de hauteur, ce qui semble bien considérable. Peut-être, et j'avoue que je le crois, faut-il encore supposer ici l'emploi du djamed, et admettre que la tour en question était haute de $18^{m},38$, ce qui est déjà fort raisonnable et suffisant, à coup sûr, pour apercevoir les montagnes d'Arabie, et peut-être aussi pour permettre de distinguer les côtes de la Méditerranée. Enfin, Psephina était octogone.

1. Nous retrouvons la même indication topographique en un autre passage, où il est dit de Psephina (*Bell. jud.*, V, III, 5) : Πρὸς ὃν ὁ κύκλος τοῦ τεῖχους, πρὸς ἄρκτον καθήκων, ἀνακάμπτει πρὸς δύσιν.

Voyons maintenant ce que nous présentent les ruines du Qasr-Djaloud. C'est un monticule élevé d'environ 6 à 8 mètres, fait de blocage et présentant une forme polygonale à angles

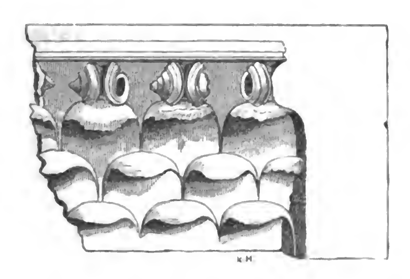


successivement saillants et rentrants. Ce qui est assez singulier, c'est que la figure de ce polygone offre précisément huit angles en A, B, C, D, E, F, G et H. Elle a un développement de 33 mètres à sa partie antérieure, où se trouve une sorte de rampe (en M). que longent à gauche quelques gros blocs restés en place. Des blocs de même nature se présentent également à l'angle B et sur la ligne OP placée en arrière d'un blocage de trois mètres d'épaisseur. Dans l'autre sens, la plus

grande longueur du monticule de ruines est de 31 mètres. La face intérieure du rempart moderne se projette en ZXYW. A l'angle H est appliqué un appendice de maçonnerie en blocage HTS, qui est probablement plus moderne. Sur la face AH, s'ouvre en R une porte, ou plutôt un couloir de 3^{m},75 de longueur et de 1^{m},25 de largeur, donnant accès dans une salle basse, certainement remaniée à l'époque des croisades. Sur le sommet du tertre sont percés deux jours dont l'un, carré, I, donne de la lumière dans la salle dont je viens de parler, et l'autre, rond, L, dans une salle close aujourd'hui, et dont l'entrée se trouve, m'a-t-on assuré, au fond de la brèche K.

Cette forme générale est très-étrange, et je la donne comme suffisamment fidèle, bien que je n'aie pu consacrer que peu de temps à l'étude et au levé de ces débris. Le vent avait tourné au sud, et une chaleur terrible nous a trop vite forcés de battre en retraite; ce n'a pas été cependant sans avoir pris toutes les mesures dont j'avais besoin, et avant d'avoir retrouvé les fragments judaïques photographiés il y a quelques années par mon ami Salzmann, dans le voisinage de la tour Psephina. Ces débris sont des fragments d'une frise intérieure garnie de belles feuilles d'eau et surmontée d'une ligne de petites volutes accouplées, du goût et de l'effet le plus étrange. Ces morceaux de sculpture sont encastrés dans le rempart moderne. Derrière le Qasr-Djaloud, ce rempart fait un coude dans lequel se trouve une petite mosquée, aujourd'hui tout à fait abandonnée, et qui passe à Jérusalem pour avoir été construite au point même où Selah-ed-Dyn a pénétré dans la place, lorsqu'il l'enleva aux chrétiens. Je me contente de rapporter cette tradition, sans l'affirmer. Cette mosquée, en effet, est d'une extrême simplicité et ne ressemble guère à un monument érigé en souvenir d'une pareille victoire. Quoi qu'il

en soit, c'est contre la mosquée que se trouvent, dans la muraille du rempart, les quatre fragments dont il vient d'être question. Je ne sais pourquoi ni comment je me suis laissé aller à voir dans ces quatre pierres étranges des débris du fameux tombeau du grand-prêtre Jean, qui devait être bien près de ce point, et dont il est plusieurs fois question dans le récit du siége de Titus.



Titus, après avoir quitté son premier camp du Scopus, vint s'établir à environ deux stades de la place, auprès de la tour Psephina, vers laquelle la partie de la muraille, s'avançant vers le nord, s'infléchit à l'occident. (Πρὸς ὃν ὁ κύκλος τοῦ τεῖχους, πρὸς ἄρκτον καθήκων, ἀνακάμπτει πρὸς δύσιν.) Une autre partie de l'armée romaine, également éloignée de deux stades de la ville, était campée auprès de la tour Hippicus.

Quant à la xe légion, elle était restée établie sur le mont des Oliviers (*Bell. jud.*, V, VII, 5). Une fois posté là, Titus chercha le point de la muraille qui était le plus facile à attaquer.

« Après avoir longuement hésité, parce que partout où « l'enceinte était couverte par des vallées, les approches

« étaient impossibles, et que, d'un autre côté, le premier mur « paraissait trop solide pour que les machines pussent l'entamer, il se décida à prendre son point d'attaque à proximité « du monument du grand-prêtre Jean. Là, en effet, la pre-« mière muraille était moins élevée, et elle ne se reliait pas « à la seconde, par la raison qu'on n'avait pas eu de souci « de construire des défenses dans la partie de la nouvelle ville « qui était le moins habitée : à partir de là, il était facile « de marcher sur la troisième muraille, à travers laquelle il « pensait prendre la ville haute, de même qu'il prendrait le « Hiéron en passant par Antonia. » (*Bell. jud.*, V, vi, 2.)

Ce passage est des plus importants, en ce qu'il nous fixe bien le point d'attaque. Si en effet nous considérons la portion de muraille qui s'étend du Qasr-Djaloud vers le Bab-el-Aâmoud, comme étant celle choisie par Titus pour attaquer la place, tous les détails donnés par Josèphe sont parfaitement exacts. De ce côté, en effet, la deuxième enceinte ne couvrait ni la muraille antique, ni celle qu'il s'agissait d'attaquer d'abord. Celle-ci forcée, Titus était maître de toute la ville nouvelle, et il se trouvait immédiatement, et à la fois, devant l'enceinte antique qui garnissait le flanc septentrional du mont Sion, et devant Antonia ; ce qui confirme pleinement cette hypothèse, c'est la présence des aggeres de Titus que nous trouvons encore en place, le long de cette branche de muraille, depuis le saillant du Qasr-Djaloud jusqu'au Bab-el-Aâmoud.

Le monument du grand-prêtre Jean devait donc être dans le voisinage immédiat de la tour Psephina ; au reste nous en avons une preuve de plus dans la description que nous donne Josèphe des attaques qui furent plus tard dirigées contre l'enceinte de la ville haute, c'est-à-dire contre la muraille antique. Nous lisons en effet (*Bell. jud.*, V, xi, 4)



que la xe légion était employée au nord de l'enceinte et auprès de l'étang nommé Amygdalon. L'Amygdalon est le Birket-Hammam-el-Batrak, qui est bien placé en avant de la longue branche septentrionale de l'enceinte primitive. A trente coudées des ouvrages entrepris par la xe légion, la xve construisait un agger près du monument du grand-prêtre (Jean, sans doute), κατὰ τὸ τοῦ ἀρχιερέως μνημεῖον. L'agger de la xe légion ne pouvait évidemment être placé entre l'Amygdalon et le mur de la seconde enceinte ; car il eût été dans un rentrant prononcé, et conséquemment trop exposé aux coups de l'ennemi. Il était donc forcément sur le flanc occidental de la Piscine. En tenant compte de l'étendue de cet agger, et des trente coudées qui le séparaient de celui de la xve légion, nous sommes ramenés vers l'emplacement de la tour Psephina, à proximité immédiate de laquelle devait être le tombeau du grand-prêtre Jean.

Ce fut pendant cette même période du siége qu'un certain homme du peuple, nommé Jonathas, s'avançant vers le monument du grand-prêtre Jean, vint insulter les Romains et provoquer en combat singulier le plus brave d'entre eux (*Bell. jud.*, VI, II, 10). On se demande d'où venait ce Jonathas, comment et par où il était sorti de la place, comment il était parvenu au pied des murailles. A toutes ces questions je ne saurais que répondre, et j'ai bien peur que cet épisode ne soit une petite invention dramatique à effet, rien de plus.

Maintenant, quel est le grand-prêtre Jean, dont il est question dans les trois passages que je viens de rapporter? Josèphe va nous l'apprendre [1].

1. Ce nom de Jean est fautif, aussi bien que celui de son père Judas; les versets 10 et 11 du chapitre XII du livre de Néhémie nous apprennent que ces deux personnages se nommaient en réalité Joïada et Jonathan.

Le grand-prêtre Jean était fils de Judas, et petit-fils d'Eliasib, qui fut le troisième grand-prêtre après le retour de la captivité. Jean fut donc le cinquième grand-prêtre, et il eut pour fils Jaddoua, qui reçut Alexandre le Grand à Jérusalem. Le grand-prêtre avait un frère nommé Jésus, qu'il tua de sa propre main, dans le temple même. Ce fut cet atroce fratricide qui servit de prétexte à Bagosès, général des armées d'Artaxerxès II, pour profaner le sanctuaire où il entra de force, en criant aux prêtres qui voulaient l'empêcher d'en franchir le seuil : Ne suis-je donc pas plus pur que celui qui a commis un meurtre dans votre temple? Le monument du grand-prêtre Jean était donc un monument antérieur de quatre siècles à l'ère chrétienne, et si, comme je le crois fermement, les débris de sculpture dont il est question lui ont appartenu, ils ont pour nous le plus haut intérêt.

Ainsi que je l'ai dit déjà, depuis le matin le vent avait tourné au sud; la chaleur était intense, et l'air tellement lourd qu'on avait peine à respirer; il a donc fallu battre en retraite et rentrer à l'hôtel, où le P. Bassi est venu me tenir compagnie.

23 novembre.

Le lendemain matin, de gros nuages avaient fait leur apparition, et l'air était beaucoup plus frais que la veille; il était donc convenable d'utiliser ma matinée, pendant que tous mes amis étaient à la besogne. Nous sommes partis d'assez bonne heure, mon fidèle abbé et moi, pour aller étudier en détail la piscine de Siloé et les excavations dans

le rocher que nous avions aperçues la veille, et que nous pensions pouvoir identifier avec les pressoirs du roi.

Nous avions sur notre chemin la muraille d'Ophel, et nous avons profité de l'occasion pour l'examiner avec soin. Les assises inférieures sont évidemment d'une antiquité reculée; elles sont formées de blocs très-considérables avec encadrement, et à bossages grossiers pour la plupart. La taille était beaucoup plus soignée pour les blocs placés aux angles, comme à celui, par exemple, qui relie la longue face se dirigeant vers le Bab-el-Morharbeh et la face perpendiculaire à la muraille sud du Haram-ech-Chérif. A cet angle le bloc de la seconde assise a 2^{m},85 de longueur sur la face sud, et 1^{m},30 en retour sur la face est; il a 1^{m},20 de hauteur, ce qui nous donne une masse de $4^{m.c.}$,446. Le bloc placé dessus n'a sur la face sud que 1^{m},35 de longueur sur 1^{m},30 de hauteur, et 2^{m},45 sur la face est. Celui-là cube donc 4^{m},399. On voit que ces dimensions sont fort respectables.

A l'angle même, toutes les arêtes sont verticales, et là, comme à l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif, les assises sont en retraite les unes sur les autres. On a prétendu que cette construction avait été remaniée et qu'elle était probablement moderne, arabe même. Véritablement, en ce cas, il faudrait admettre que ces pauvres Arabes étaient de piètres constructeurs, car en remaniant des blocs pareils, dont ils pouvaient disposer à leur gré et qu'il était tout naturel de rendre jointifs, ils ont eu l'idée saugrenue de laisser, par-ci, par-là, dans ces immenses assises, des places vides qu'ils ont rebouchées avec de la maçonnerie de petit appareil, ce dont il leur était si facile de se dispenser, en poussant un peu plus à droite ou à gauche deux des blocs qu'ils voulaient utiliser. Au reste, c'est là, hâtons-nous de le dire, une hypothèse dont le bon

sens fait immédiatement justice; ces assises sont moins anciennes, je le veux bien, que celles du Haram-ech-Chérif, mais à coup sûr elles sont de l'empire judaïque; et comme nous savons que c'est Manassès qui a construit la muraille d'Ophel, je me permets, sans l'ombre d'un scrupule, d'affirmer de nouveau que ces assises gigantesques sont l'œuvre de Manassès, et cela quoi qu'on dise.

De là nous sommes allés à ce que j'appelais à l'avance les pressoirs du roi; et la vue de ces caves taillées dans le roc, si elle a pu me laisser encore quelques doutes sur la noble origine du monument auquel elles appartiennent, ne m'en a laissé aucun sur leur destination première : c'était bien un pressoir, cela est certain.

Tout n'est pas rose dans la vie de l'antiquaire, ou, pour parler plus exactement, tout ce qu'il visite n'embaume pas et ne sent pas la rose. Ces excavations constituent aujourd'hui l'officine d'un tanneur, dont les affreux produits macèrent dans le fond des chambres, et empestent à cent pas à la ronde. Il fallait bien affronter cet inconvénient pour se rendre compte de la disposition intérieure, et c'est ce à quoi nous nous sommes résignés sans sourciller, mais en nous bouchant le nez. Il y a trois salles juxtaposées, dont le sol est assez profondément excavé au-dessous du niveau du seuil, de façon que deux de ces chambres sont transformées en véritables cuves à tanner. Certes ce ne sont pas les industriels de notre époque qui se sont avisés de creuser dans le roc vif des cuves de cette espèce. C'est parce qu'il les a trouvées toutes faites, qu'un tanneur s'est installé là; ceci, je n'en saurais douter un seul instant. Ce qui le prouve d'ailleurs, c'est un détail dont je vais parler. L'entrée primitive de ces chambres a été détruite et démolie à coups de masse, Dieu sait quand, et par qui. A droite de cette entrée ainsi élargie, on voit, dans le

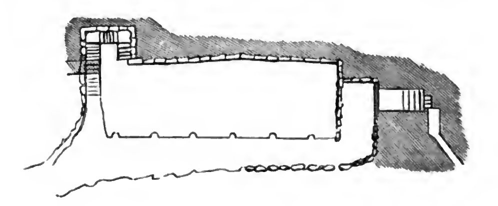
flanc du rocher, une rigole qui descend verticalement du haut du massif et qui est recoupée à droite par une seconde rigole inclinée, qui est brisée et a disparu à une faible distance du point de jonction, mais dont la direction indique clairement que celle-là venait aussi de la plate-forme supérieure. Sur celle-ci le roc est à peu près plat, mais on y voit deux larges excavations arrondies qui ont très-probablement servi à écraser des olives et des raisins, dont le jus descendait par les rigoles que je viens de décrire, pour gagner les chambres intérieures, qui, je le répète, ont tout l'air d'avoir été de vastes récipients.

Ce pressoir, car maintenant je me crois le droit de donner ce nom à cette étrange excavation, domine tout le jardin du roi, ainsi que Siloé et l'étang de Salomon, et cette situation convient parfaitement, ce me semble, aux pressoirs du roi. Les oliviers royaux devaient être plantés ailleurs qu'au fond de la vallée, qui était un véritable jardin de plaisance. Toute la pente qui descend de là vers ce jardin est toujours plantée d'oliviers; je ne vois donc pas le moindre inconvénient à déclarer que je crois être dans le vrai en maintenant à ces caveaux le nom biblique de pressoirs du roi.

Après le pressoir, la piscine de Siloé nous attirait dans cette matinée, et je voulais l'étudier avec soin. C'est ce que nous avons fait le mieux que nous avons pu. Pauvre piscine! dans quel état elle est! Se passera-t-il longtemps avant que les décombres que l'on amène et déverse incessamment sur le flanc qui la domine ne l'encombrent tout à fait? Je ne le crois pas. Il est donc prudent de prendre, le plus vite possible, toutes les dimensions de ce qui reste d'un monument si illustre, et qui est fatalement destiné à disparaître dans bien peu d'années.

La piscine proprement dite est un rectangle de 18 mètres

de longueur et 5^{m},50 de largeur, ceux-ci comptés à l'extrémité nord. Sur la face orientale, on voit encore engagés dans



la plus grossière maçonnerie six tronçons de colonne dont le diamètre est de 0^{m},52, ce qui est évidemment la coudée hébraïque de 0^{m},525. Les colonnes, d'axe en axe, sont espacées de 2^{m},40. La face occidentale est d'appareil évidemment très-ancien et soigné; elle forme une sorte de quai, s'élevant d'un mètre à peu près au-dessus de l'eau. Cette face n'est pas rectiligne, mais forme un angle extrêmement ouvert dont le sommet correspond à peu près à la position de la troisième colonne à partir du nord. Une rampe de terre suit la face orientale et aboutit à un palier horizontal long de 4^{m},30 et large de 2^{m},50, sur lequel s'ouvre une arcade de construction moderne, donnant accès dans un couloir de 1^{m},48 de largeur. Au bout de celui-ci commence un escalier de quelques marches qui tourne brusquement à droite et descend à l'entrée d'un canal creusé dans le roc vif, de 2^{m},50 de hauteur et de 0^{m},80 de largeur. C'est ce canal qui, très-probablement, communique avec la fontaine de la Vierge, située à quelques centaines de mètres au nord. Sur l'extrémité sud du quai s'appuie un escalier rectangulaire de 0^{m},80 de largeur, coupé de deux petits paliers, et amenant au niveau supérieur de la rampe qui conduit à la plate-forme sur laquelle s'ouvre

le canal de communication avec la fontaine de la Vierge. Sur la face sud de la piscine, et au-dessous de la dernière rampe de l'escalier, s'ouvre un autre canal de 0^{m},80 de largeur, qui conduit Dieu sait où.

L'eau de la piscine, qui semble avoir environ deux mètres de profondeur, est sale et stagnante.

Maintenant que j'ai décrit, le plus clairement que j'ai pu, tout ce qui reste de la piscine de Siloé, voyons ce que nous apprennent sur son compte l'histoire sacrée et l'histoire profane.

Il ne paraît pas douteux que la source qui alimentait la piscine de Siloé ne soit comprise parmi celles que le roi Ézéchias fit boucher hors de la ville (את מים העינות אשר מחוץ לעיר), afin que les Assyriens de Sennakhérib ne trouvassent pas d'eau en abondance : « Pourquoi, » dit Ézéchias, dans ce passage, « viendraient-ils et trouveraient-ils des eaux « abondantes? » Boucher ces sources était une sage précaution, vu qu'elles étaient bien peu nombreuses. Ne se rappelle-t-on pas la disette d'eau dont souffrirent si cruellement les croisés pendant le siége de Jérusalem? et d'ailleurs saint Jérôme, dans son commentaire d'*Amos* (cap. IV), ne dit-il pas : « In his enim locis in quibus nunc degimus, præter « parvos fontes, omnes cisternarum aquæ sunt : et si imbres « divina ira suspenderit, majus sitis quam famis periculum « est. » Ceci a certainement été vrai de tout temps pour Jérusalem.

L'un des plus anciens passages de l'Écriture sainte où Siloé soit nommé est le verset 14 du chapitre III de Néhémie; le voici : « Et Schaloum, fils de Kolkhozeh, chef du district « de Misfah, éleva la porte de la Source; c'est lui qui la con- « struisit, la couvrit, en posa les battants, les serrures et les « verrous, ainsi que la muraille de l'étang de Siloah (ברכת

« השלח), près du jardin du roi, et jusqu'aux degrés qui des- « cendent de la cité de David. » Il y avait donc encore, de ce côté, un chemin en escalier descendant du mont Sion à la piscine de Siloé. Déjà dans Isaïe (VIII, 6) nous lisons : « Parce « que ce peuple a méprisé les eaux de Siloah (מי השלח) qui « coulent doucement... »

Au livre des *Rois* (I, 33) nous trouvons : « Le roi leur dit : « Prenez avec vous les serviteurs de votre maître, et faites « monter Salomon, mon fils, sur ma mule, et faites-le des- « cendre vers Gihon. » Puis, 38 : « Sadok le cohen, Nathan « le prophète, Benayahou fils de Jehoyada, les Crethi et les « Felethi descendirent et firent monter Salomon sur la mule « du roi David, et le conduisirent vers Gihon. » Enfin le ver- set 45 du même chapitre dit : « Sadok le cohen, et Nathan « le prophète l'ont oint près de Gihon ; ils sont remontés de « là, joyeux, et la cité s'est émue, voilà le bruit que vous « avez entendu. » Or, la version chaldéenne et la version syriaque remplacent, dans ces divers passages, le mot Gihon par le mot Siloah (שילוח). Siloé s'appelait donc indifférem- ment Siloé et Gihon.

D'un autre côté nous lisons dans les *Chroniques* (II, XXXII, 30) : « Et lui, Ézéchias, boucha la source supérieure « des eaux de Gihon, et les dirigea en bas vers l'occident « de la ville de David. »

Incontestablement ici il ne peut être question de la piscine de Siloé, et l'expression « la source supérieure des eaux de Gihon » ne peut s'appliquer qu'au Birket-Mamillah, dont les eaux ont été amenées par un aqueduc au Birket-Hammam- el-Batrak.

Enfin dans le même livre des *Chroniques* (II, XXXIII, 14), il est dit, à propos du roi Manassès : « Après cela, « il bâtit un mur extérieur à la ville de David, vers l'oc-

« cident de Gihon; dans la vallée (בנחל, « près du tor-« rent ») jusqu'à la porte des Poissons, le continuant jusqu'à « Ophel, qu'il éleva, élevant considérablement, etc., etc. » Nouvel embarras; car ici il ne peut plus être question du Birket-Mamillah, et Gihon doit désigner Siloé.

Que signifie cette appellation Gihon? C'est le nom de l'un des fleuves du Paradis, qui est le Nil, et Théodoret dans ses *Quæstiones*, 2, in III lib. Regum (le troisième livre des Rois pour lui est le premier pour nous), s'exprime ainsi : Ἐπωνόμασαν δὲ καὶ τὸν Σιλωὰμ Γηὼν, ἢ ὡς ἄγαν μικρὸν εἰρωνικῶς οὕτω καλέσαντες, ἢ ἐπειδὴ καὶ αὐτὸς ἐξ ἀφανῶν ἔξεισεν ὑπονόμων, ὥσπερ ὁ Νεῖλος.

« Ils appelaient Siloé Gihon, soit par ironie, parce que « c'était une petite source, soit parce qu'elle sortait, comme « le Nil, de lieux cachés. »

Je ne pense donc pas qu'il puisse y avoir d'incertitude sur le fait que Siloé a porté également le nom de Gihon. D'ailleurs, toutes les circonstances du couronnement de Salomon pendant que son frère essayait d'usurper la royauté dans le festin qu'il avait donné à ses partisans près du Bir-Eyoub (Ayn-Rogel), dans les jardins du roi, s'expliquent à merveille si le Gihon dont il est question dans cette histoire n'est autre chose que Siloé.

Dans l'Évangile, il est encore question de Siloé; ainsi nous lisons dans saint Luc (XIII, 11) : Ἢ ἐκεῖνοι οἱ δέκα καὶ ὀκτώ, ἐφ' οὓς ἔπεσεν ὁ πύργος ἐν τῷ Σιλωὰμ καὶ ἀπέκτεινεν αὐτούς, etc., etc. Siloam doit-il être pris ici pour la source ou la piscine de Siloé? Cela n'est guère possible. Il n'y a pas de tour dans une source, ni dans une piscine[1]. Il est bien plus

1. Saint Jérôme (t. III, p. 28, édit. de Martianay), dans son commentaire d'Isaïe, parle de cette tour de Siloé, mais n'en parle évidemment que d'après le récit évangélique. Voici ce qu'il dit : « ..... Cadet super eum a

probable qu'il s'agit cette fois du village de Siloam lui-même. Dans saint Jean (chap. IX) nous lisons : 7. καὶ εἶπεν αὐτῷ· Ὕπαγε νίψαι εἰς τὴν κολυμβήθραν τοῦ Σιλωάμ. Le verset 11 contient à peu près les mêmes expressions, et il est bien clair que cette fois il s'agit de la piscine de Siloé.

Saint Jérôme mentionne aussi la fontaine de Siloé; le premier passage qui s'y rapporte se lit dans le commentaire au chapitre X de saint Matthieu (t. IV, p. 38), le voici : « Idolum Baal fuisse juxta Jerusalem, ad radices montis Mo-« ria, in quibus Siloe fluit, non semel legimus. Hæc vallis et « parvi campi planities irrigua erat et nemorosa, plenaque « deliciis, et lucus in ea idolo consecratus. In tantam autem « dementiam populus Israel venerat, ut deserta templi vicinia. « ibi hostias immolaret et rigorem religionis deliciæ vince-« rent, filiosque suos dæmoniis incenderent, vel initiarent. « Et appellatur locus ille Jehennom, id est vallis filiorum « Hennom. Hoc regum volumen et Paralipomenon, et Jere-« mias scribunt plenissime, et comminatur Deus se locum « ipsum impleturum cadaveribus mortuorum, ut nequaquam « vocetur Tophet et Baal; sed vocetur Polyandrium, id est « tumulus mortuorum. »

Le second passage emprunté au commentaire du prophète Isaïe, chap. VIII (t. III, p. 77), est plus important encore, le voici : « Siloe autem fontem esse ad radices mon-« tis Sion[1] qui non jugibus aquis, sed in certis horis die-« busque ebulliat, et per terrarum concava et antra saxi

« quo ædificata est; sicut illa in Siloa, quæ decem et octo homines inter-« fecit. » Il en reparle encore (Comm. in Isaiæ cap. XXX, t. III, p. 260), mais sans plus de détails... « Et illi super quos cecidit turris Siloæ. »

1. Dans ces deux passages, Siloé est placée par saint Jérôme tantôt au pied du mont Moriah, tantôt au pied du mont Sion; n'y a-t-il là qu'une erreur, ou ne faut-il pas voir dans ce fait la preuve que le Moriah était considéré comme partie intégrante de la sainte montagne de Sion ?

« durissimi cum magno sonitu veniat, dubitare non possu-
« mus; nos præsertim qui in hac habitamus provincia. »

Voilà, je crois, le passage le plus ancien où il soit question de l'intermittence de la fontaine de Siloé. Cette intermittence, je ne l'ai pas constatée, et, à vrai dire, je ne sais pas comment on la constaterait à la piscine de Siloé, où, ainsi que je l'ai noté, on ne voit qu'une mare stagnante. La fontaine de la Vierge, au contraire, — fontaine qui, à certaines époques de l'année, et concurremment avec le Bir-Eyoub, sert à l'approvisionnement du village de Siloam aussi bien qu'à celui de Jérusalem, — passe bien réellement pour être intermittente.

Je me rappelle, à ce sujet, certaine aventure du P. Desmazure, qui, s'étant engagé dans les conduits souterrains de la fontaine de la Vierge, fut, en en sortant, surpris par des habitants du village de Siloam. Comme la source, par une fâcheuse coïncidence, avait cessé de couler pendant un intervalle plus long que de coutume, on accusa le pauvre religieux d'avoir arrêté l'eau, à l'aide de je ne sais quel sortilége; et on allait en conséquence lui faire un méchant parti, lorsque par bonheur pour lui l'eau reparut subitement. Ce hasard lui sauva la vie. Serait-ce donc la fontaine dite de la Vierge, à laquelle reviendrait de droit le nom de Siloé? C'est un doute que j'exprime et voilà tout; car à coup sûr on ne peut être tenté de chercher l'emplacement d'un portique à la fontaine de la Vierge. Comment cette dernière fontaine n'est-elle jamais mentionnée dans les historiens sacrés et profanes de l'antiquité? Je l'ignore.

Le Pèlerin de Bordeaux parle de Siloé en termes très-brefs que je vais reproduire; il vient de décrire l'enceinte du temple, et poursuit ainsi : « Item exeunti in Hierusalem ut
« ascendas Sion, in parte sinistra, et deorsum in valle juxta

« murum[1], est piscina, quæ dicitur Siloa[2]; habet quadriporticum, et alia piscina grandis foras[3]. Hic fons sex diebus atque noctibus currit; septima vero die est sabbatum, in totum nec nocte nec die currit. »

Cette intermittence qui se manifestait le jour du sabbat était-elle encore possible à constater à l'époque où le Pèlerin de Bordeaux a visité Jérusalem, c'est-à-dire en 333, ou bien plutôt celui-ci n'a-t-il pas recueilli une simple tradition locale? S'il en était ainsi, nous aurions une bonne preuve de ce fait, déjà tant de fois soupçonné, que les eaux des fontaines de la Vierge et de Siloé provenaient du trop-plein des réservoirs du temple, trop-plein qui, le jour du sabbat, jour plus spécialement destiné aux holocaustes, était utilisé pour le service du nettoyage des parvis. Les eaux, ainsi chargées de sang et d'immondices, étaient entraînées forcément hors de l'enceinte sacrée, par des conduites qui devaient les détourner des réservoirs consacrés à l'approvisionnement du peuple de Jérusalem.

Reste enfin le témoignage d'Antonin martyr. Voici ce qu'il dit de la fontaine de Siloé, son récit représentant ce qui se passait vers l'année 570 (ch. XXIII) : « Ante ruinas templi Salomonis, sub platea aqua decurrit ad fontem Siloam[4]. »

1. Les mots *juxta murum* s'appliquent évidemment ici à la vallée elle-même dans laquelle est la fontaine de Siloé, et non pas à cette fontaine qui, en aucun temps, n'a pu être *juxta murum;* militairement parlant, la chose est absolument impossible.

2. Le mot *piscina* ne saurait s'appliquer à la fontaine de la Vierge, et nécessairement il faut voir ici la piscine actuelle de Siloé qui, en 333, portait déjà ce nom.

3. Cette autre grande piscine extérieure ne peut être que l'étang de Salomon, aujourd'hui à sec, et dont le barrage subsiste en entier.

4. Remarquons, en passant, qu'en 570 il y avait encore des ruines du temple, sinon de Salomon, comme le dit le pèlerin qui a écrit l'itinéraire d'Antonin de Plaisance, du moins d'Hérode. Ceci est bon à noter.

Puis au chapitre XXIV : « Exinde venimus ad arcum, ubi anti-« qua porta fuit civitatis. In ipso loco sunt aquæ putridæ in « quas missus est Jeremias[1]. Ab arcu illo descendentes ad « fontem Siloam per gradus multos, vidimus basilicam volu-« bilem, subtus de qua surgit Siloa : quæ habet solia duo ex « marmore manu hominis facta : inter solium et solium clau-« sura cancellorum ; in uno pro benedictione lavantur viri, « et in alio mulieres. In quibus aquis multæ virtutes osten-« duntur, imo et leprosi mundantur. Ante atrium est piscina « grandis manu hominis munita, in qua populus lavatur assi-« due; nam solis certis horis fons ipse irrigat aquas multas, « quæ descendunt per vallem Gethsemani, quæ et Josaphat « vocatur, usque ad Jordanem, et ingrediuntur in Jordanem, « in loco ubi deficit in mare salinarum, subtus Sodomam et « Gomorram. »

Si la porte dont parle le récit d'Antonin de Plaisance est la porte sous El-Aksa, ou même la triple porte, il est certain que, pour descendre vers la fontaine de Siloé, il a toujours dû y avoir un chemin très-difficile, très-incliné, et qui, par conséquent, a été muni de marches taillées dans le roc, comme nous en avons retrouvé sur le chemin qui, à partir de Bab-Sahioun (porte de Sion), descend au fond de la vallée de Hinnom. Ces degrés existent peut-être encore, mais en ce cas ils sont certainement enterrés sous les amas de décombres et de terre dont toute cette pente est couverte, surtout sur les deux côtés du chemin. Je ne vois pas trop ce que signifie l'épithète *volubilis* accolée au mot *basilica*, s'il ne s'agit pas d'une basilique qui contournait la piscine. Il y avait deux siéges pour se baigner, *solia* : l'un pour les hommes, l'autre pour

1. Je suis bien tenté de croire qu'il s'agit ici de la porte sous El-Aksa, et de la petite piscine croupissante qui est en avant et un peu à gauche de cette porte en regardant vers Siloé.

les femmes; ces deux siéges étaient séparés par de petits cabinets fermés. Enfin devant l'*atrium* était une autre grande piscine, construite de main d'homme, et où le peuple se baignait constamment. Celle-ci est incontestablement la piscine de Salomon, pour laquelle avait été construit le grand barrage qui s'est conservé jusqu'à nous.

Plus bas, au chapitre xxv, nous lisons encore ceci : « Fons « Siloa modo intra civitatem inclusus est, quia Eudocia « imperatrix ipsa addidit muros in civitate, etc., etc. » Ce passage est très-extraordinaire et, pour moi, très-invraisemblable. L'impératrice Eudoxia a-t-elle réellement fait relier par une muraille la piscine de Siloé à l'enceinte de Jérusalem? Je ne sais; mais, à coup sûr, ces murailles n'ont pu avoir l'ombre d'une destination militaire, et, si elles ont jamais été construites, elles l'ont été d'une façon si pitoyable, qu'il n'en est pas resté la moindre trace. A vrai dire, je ne crois guère à cette assertion d'Antonin de Plaisance.

Enfin le chapitre xxvi est ainsi conçu : « Exeuntes a « Siloa venimus in agrum qui comparatus est pretio sangui- « nis Dominici : qui vocatur Acheldamac, hoc est ager san- « guinis, in quo omnes peregrini sepeliuntur. Inter ipsa « sepulchra sunt cellulæ servorum Dei, ubi fiunt multæ vir- « tutes, et per loca inter monumenta sunt vineæ et pomeria. » En 570 les tombeaux voisins du Haq-ed-Damm (Haceldama) étaient transformés en cellules de pieux cénobites, et alors, comme aujourd'hui, ces tombeaux creusés dans le roc étaient au milieu des vignes et des vergers. S'il n'y a plus de cénobites, ils ont malheureusement laissé les traces de leur passage dans les sépulcres qu'ils ont mutilés, pour les approprier à leur service.

J'ai réuni à peu près tous les anciens documents réellement importants qui ont trait à la fontaine de Siloé, et il ne

me reste plus qu'à indiquer purement et simplement les passages dans lesquels l'historien Josèphe a mentionné cette source célèbre. Dans la *Guerre des Juifs* (V, IV, 1), Josèphe parle de la vallée du Tyropœon qui s'étend jusqu'à Siloé : « Nous appelons ainsi, dit-il, une fontaine (τὴν πηγήν) qui est douce et abondante. » Au paragraphe suivant, en décrivant le mur le plus ancien de Jérusalem, il parle encore de la source de Siloé (πηγήν) et de l'étang de Salomon (ἐπὶ τὴν Σολομῶνος κολυμβήθραν).

Quant à la vallée du Tyropœon, dont il vient d'être question, disons en passant que je ne conserve plus de doutes aujourd'hui sur sa véritable position. Elle couvre au nord la montagne de Sion, tourne à angle droit vis-à-vis le Mekhemeh, longe le Haram-ech-Chérif, passe devant le pont rompu, et descend ensuite directement vers Siloé. Ce trajet est exactement celui que précise le récit de Josèphe.

Il est bien encore question de Siloé dans deux ou trois autres passages, mais sans adjonction de détails topographiques d'une certaine importance. Ainsi, dans la *Guerre judaïque* (V, VI, 1), je lis quelques indications dont je ne me rends pas encore parfaitement compte :

« Simon tenait la ville haute et la grande muraille allant « vers le Cédron, et du mur antique tout ce qui, à partir de « Siloé, se retourne vers l'orient, lequel mur descendait jus- « qu'au palais de Monobaze. Jean, de son côté, tenait le temple « et tous ses alentours, sur une assez grande largeur, ainsi « qu'Ophel et la vallée du Cédron. Ayant mis le feu à tout ce « qui couvrait l'espace qui les séparait, ils ouvrirent un terrain « libre pour la guerre qu'ils se faisaient. »

Tout cela est fort difficile à comprendre, et demanderait une discussion des plus approfondies, qui trouvera, je l'espère, sa place ailleurs. Contentons-nous de faire remarquer que

dans la même phrase il est question de la grande muraille et de la muraille antique, de façon à faire comprendre qu'il s'agit de deux murailles distinctes (καὶ τὸ μέγα τεῖχος ἄχρι τοῦ Κεδρῶνος, τοῦ τε ἀρχαίου τειχοῦς ὅσον ἀπὸ τῆς Σιλῶας ἀνακάμπτον εἰς ἀνατολὴν, ὅ μέχρι τῆς Μονοβάζου κατέβαινεν αὐλῆς). Comment l'un tenait-il la source, τὴν πηγήν, si l'autre tenait τὴν Κεδρῶνα καλουμένην φάραγγα? Et pourquoi la source est-elle indiquée en même temps qu'Acra ou la ville basse, s'il s'agit de Siloé? Je m'y perds.

Voilà une bien longue digression, et bien indigeste, sans doute; mais, hélas! je ne saurais qu'y faire. J'abrége le plus que je peux, et cependant, lorsqu'il s'agit de lieux aussi illustres, a-t-on le droit d'en parler trop légèrement?

Je n'ajouterai plus qu'un mot avant d'abandonner ce sujet; c'est que l'eau de Siloé est fort médiocre. Déjà Monconys en parlait ainsi : « L'eau de Siloé est un peu salée, et « n'est pas de bon goût » (*Voyages de M. de Monconys*, Lyon, 1665, t. Ier, p. 318). Mais elle avait, à ce qu'il paraît, une qualité fort estimable, si nous devons en croire le Talmud (Avoth de Rabbi-Nathan, cap. XXXV) qui raconte que les prêtres qui avaient trop mangé des viandes consacrées buvaient de l'eau de Siloé pour s'éviter une indigestion.

Pendant que nous étions tout occupés, l'abbé et moi, à prendre les dimensions générales de la piscine, le ciel s'était rapidement couvert. De gros nuages noirs arrivaient grand train, et le tonnerre commençait à gronder sourdement. Il était temps de regagner la ville. Nous nous hâtâmes donc, mais pas assez pourtant pour ne pas recevoir sur le dos une de ces belles pluies d'orage qu'il faut aller goûter dans ce pays pour bien comprendre ce qu'elles valent. Force nous fut de chercher un refuge. Nous avions déjà dépassé la

tannerie qui s'est substituée aux pressoirs du roi, et où nous nous serions abrités, au risque d'être asphyxiés. Heureusement nous avisâmes une petite cahute en pierre sèche, adossée à l'accotement gauche du chemin. Sauter dans le champ et pénétrer dans cette véritable niche à chien, fut l'affaire d'un instant. En nous mettant littéralement à plat ventre, nous pûmes nous glisser comme des couleuvres dans notre aimable gîte, et le temps d'y fumer un cigare suffit, non pour rasséréner le ciel, mais pour amener une embellie dont nous profitâmes afin de rentrer en ville. D'aventure le Bab-el-Morharbeh était ouvert, et en un quart d'heure nous avions retrouvé nos chambrettes de l'hôtel Hauser. Le temps était tout à fait gâté, et pendant tout le reste de la journée le vent du sud n'a cessé d'amener des orages qui éclataient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Nous n'avions pas la liberté de perdre une journée entière ; aussi après le déjeuner sommes-nous allés porter à Barrère toutes nos lettres pour France; ensuite de quoi, l'abbé et moi, nous nous sommes acheminés vers le Scopus, dans le but d'y rechercher les lignes du camp de Titus. Nouvelle bonne fortune! Ces lignes existent parfaitement reconnaissables, et, faute de terre, elles ont été tracées avec des pierrailles, comme à Massada. Voilà qui sera levé par mon brave Gélis, quand il aura terminé sa besogne dans l'intérieur de Jérusalem.

Au moment où nous arrivions au Scopus, un petit monsieur arabe, monté sur une bourrique, y arrivait aussi et allait rejoindre un autre Arabe qui labourait. Tous les deux, après avoir causé un instant, se rapprochèrent de nous et nous appelèrent. Nous avions l'air de flâneurs inoffensifs, et ils avaient flairé, les braves gens, une petite occasion de soutirer un bakhchich inespéré. Je m'arrêtai, et la conversation s'engagea comme il suit : — Eh! khaouadja, donne-moi un bakh-

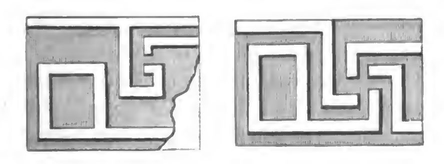
chich. — Pourquoi? — Parce que tu es sur ma propriété. — Bah! c'est à toi tout cela? — Oui. — Je t'en fais mon compliment; mais tu n'auras pas de bakhchich. — Alors va-t'en de mon terrain, toi et ton compagnon. — Viens nous en faire sortir. — Comme j'avais mis le révolver à la main, les deux honnêtes cultivateurs retournèrent l'un à sa charrue, l'autre à son bourriquet, et il n'en fut plus question.

Du sommet du Scopus la vue est réellement merveilleuse! Le lieu est bien nommé; c'est un véritable observatoire sur Jérusalem et ses approches. Aussi n'est-ce pas Titus seul qui a occupé ce point essentiellement stratégique; avant lui Cestius avait déjà campé, avec son armée, sur le Scopus, et probablement il faut attribuer à cette succession de deux camps romains les longues lignes de pierres entassées qui semblent se croiser sans raison. Après avoir examiné le plateau fort à notre aise, nous sommes redescendus à travers les terres labourées et par le flanc oriental du Scopus, vers la vallée du Cédron. Cette petite promenade m'a permis de constater un fait peu important, sans doute, mais que je ne crois pas moins devoir consigner ici, parce que tout ce qui se rattache à la topographie de Jérusalem et de ses alentours est digne d'être noté. Voici ce dont il s'agit : j'avais pensé jusqu'alors que le torrent de Cédron, ce torrent qui ne coule jamais que dans les journées de grandes pluies, exceptionnelles même pour le pays, commençait dans la vallée au-dessus de laquelle se trouvent les tombeaux des rois, et dont tout le flanc est excavé de nombreux monuments funéraires que l'on a, depuis bien des siècles, exploités comme carrières. C'était une erreur. Le fond de cette vallée est uni et ne présente pas trace d'un lit par lequel les eaux pluviales doivent descendre pour former le torrent en question. Ce lit, au contraire, est fort bien caractérisé dans le vallon qui longe

le Scopus à l'orient, et, de ce côté, est incontestablement l'origine du canal du Cédron proprement dit, canal qui longe tout le fond de la vallée de Josaphat.

Avant d'arriver à proximité de l'angle nord-est de la ville, on aperçoit, à gauche et de l'autre côté de la vallée, une pente couverte d'une riche verdure et garnie de quatre ou cinq maisons arabes. C'est une véritable oasis au milieu des flancs décharnés du pâté de montagnes que constituent le mont dit des *Viri Galilæi*, celui des Oliviers, et celui du Scandale. Là sont plantés de beaux arbres, oliviers ou figuiers, qui donnent à ce coin privilégié un air frais et riant.

Une fois arrivés à l'angle nord-ouest de l'enceinte de Jérusalem, nous avons étudié avec soin toute la branche des murailles qui, de cet angle, se prolonge vers la porte de Damas, ou Bab-el-Aâmoud. Dans le voisinage de l'angle nord-est on voit engagés dans la maçonnerie deux fragments de marbre blanc qui, sans aucun doute, ont appartenu à un même monument. Ils présentent une espèce de grecque rompue assez curieuse; voici la figure de ces deux fragments :



Ils ont certainement une grande analogie, et cependant le motif n'est pas identique.

Sur la face nord de la grande tour carrée, dans le flanc de laquelle était percée la porte d'Hérode, et à une assez grande hauteur, se trouve une inscription antique

retournée et qu'il est fort difficile de lire d'en bas; il faudra nécessairement aviser à nous procurer un estampage de ce texte. Il est encadré dans un cartouche à oreillettes; qui sait s'il n'a pas de l'importance? Mais la trouvaille la plus intéressante que nous ayons faite en examinant avec soin ces remparts, c'est un grand fragment bien caractérisé de l'enceinte d'Agrippa. Il se voit au-dessus même de la piscine de la Pèlerine, et il garnit, sur plusieurs assises de hauteur, toute la base d'une courtine et de la tour carrée adjacente. Voilà un pan de mur que je voudrais bien lever immédiatement, mais la pluie commence à tomber, et il nous faut au plus vite rentrer à l'hôtel; l'étude de l'appareil d'Hérode Agrippa sera pour une autre fois.

Pendant que nous faisions notre promenade, mon brave Mohammed était allé s'aboucher avec le cheikh de la mosquée des moghrabins, personnage important et dont il fallait nécessairement acquérir les bonnes grâces, si nous voulions examiner à l'aise certaines parties de l'enceinte primitive, enclavées dans les dépendances de la mosquée dont il est l'administrateur. Mohammed a si bien négocié que le brave homme doit venir demain matin me faire une visite. Tout va donc au mieux de ce côté.

24 novembre.

Au lever du jour le temps était toujours aussi incertain; le ciel, chargé de nuages chassés par le vent du sud-ouest, était fort triste, et la pluie imminente. Il a donc fallu, bon gré mal gré, rester dans ma chambre, et me réfugier dans la lecture de Josèphe, afin de tuer les heures que j'avais le chagrin de

ne pouvoir employer plus fructueusement. Le P. Révérendissime m'a fait demander quand il pourrait me rencontrer, et j'ai répondu qu'à midi je me rendrais au couvent.

Dans la matinée j'ai eu une assez agréable surprise : mon ami, M. Victor Guérin, chargé d'une mission scientifique en Palestine, et dont la vaillante femme a voulu partager les fatigues et les chances, est venu me voir avec elle. Dès mon arrivée à Jaffa j'avais appris que cet intrépide explorateur de la géographie biblique avait été pris de la fièvre intermittente, pour s'être exposé, pendant les affreuses chaleurs du mois de septembre, au milieu d'un marais voisin de Saint-Jean d'Acre. Depuis lors il n'avait plus cessé d'être très-sérieusement malade, et il avait cherché vainement à se débarrasser de la fièvre à la Casa-Nuova de Nazareth, où certes les soins les plus affectueux ne lui avaient pas manqué. Depuis quelques jours les accès étaient devenus moins rudes, et il avait profité de ce répit pour rentrer à Jérusalem, où il comptait s'arrêter pendant quelque temps, avant d'aller prendre la mer à Jaffa, afin de regagner la France. Sachant tout ce que la fièvre de Syrie a de dangers terribles, je l'ai pressé de partir le plus vite possible, en lui affirmant qu'une fois en mer, le changement d'air ferait plus pour lui rendre la santé que les doses de quinine les plus exorbitantes ; mais j'ai prêché dans le désert. M. Guérin n'est pas homme à déserter le plan qu'il s'est dressé à l'avance ; il a résolu de prendre à Jaffa le bateau qui passera devant cette ville le 20 décembre prochain, et il ne quittera Jérusalem qu'au moment voulu pour remplir ce programme bien arrêté. Dans son intérêt j'en suis désolé, mais dans le mien je m'en réjouis, parce qu'il est impossible de trouver un compagnon plus érudit et plus persévérant à la fois. Son séjour à Jérusalem nous donnera sans doute le temps d'étudier ensemble bien des questions intéressantes, et je ne manquerai

pas d'en profiter. En attendant il a accepté, pour aujourd'hui même, une invitation à partager notre modeste dîner d'auberge. Tous les deux, le mari et la femme, seront à l'hôtel à six heures précises.

Mohammed m'a prévenu que le cheikh des moghrabins ne pourrait venir aujourd'hui me voir, ayant été obligé de s'absenter de Jérusalem; ce sera pour un autre jour. Comme je vais faire au Révérendissime la visite que je lui ai annoncée, je prie Mohammed de venir me prendre, dans une heure, au couvent, où l'abbé m'accompagne : nous voulons aller explorer ensemble le sommet du mont du Scandale, et les bons habitants de Siloam sont assez mal famés pour que je ne dédaigne pas la compagnie d'un musulman dévoué et énergique comme mon brave ami Mohammed.

Après une bonne heure de causerie charmante, au milieu des bons Pères de la terre sainte, nous nous sommes mis en route, en nous dirigeant sur la porte de Damas; c'est peut-être le chemin le plus long, mais, à coup sûr, c'est le plus commode et le moins fatigant. J'ai fait voir au P. Bassi, qui est de la partie, le beau pan de maçonnerie d'Hérode Agrippa que j'ai trouvé hier, et il partage entièrement mon opinion sur cet appareil. J'ai profité de l'occasion pour recueillir quelques bonnes mesures, sans préjudice du lever de détail qui devra être exécuté. J'ai, pour la première fois, remarqué qu'il y avait, vis-à-vis la piscine de la Pèlerine, un mur de contrescarpe qui me paraît fort ancien, et qui enfermait la piscine en question dans le fossé de la place. Comme nous avons suivi le pied des murailles, au fond même du fossé nous avons remarqué dans la maçonnerie deux inscriptions coufiques mutilées, qui ont été certainement placées là par les Turks. Quelque insignifiants que soient ces deux textes, d'ailleurs fort peu développés, comme ils peuvent avoir

échappé à mon excellent ami Waddington, je les ferai estamper tous les deux à son intention.

Arrivés devant le Bab-Setty-Maryam, nous avons gagné le fond de la vallée du Cédron, et nous nous sommes immédiatement engagés sur le flanc du mont des Oliviers, en marchant vers le mont du Scandale. Nous en avons bientôt atteint le sommet, et certes nous ne regrettons pas notre promenade. Rien de plus beau que Jérusalem vue de là. Comme on comprend que les rois de Juda aient eu l'idée de se créer de splendides jardins de plaisance au fond de cette vallée qui s'ouvre comme un abîme devant le village de Siloam! Là tout est vert, tout est animé, tout est charmant! Des bandes de femmes y sont occupées, les unes à arroser, les autres à sarcler ou à cueillir les légumes qui poussent à vue d'œil dans ce coin de terre privilégié. Au delà de cette ravissante oasis, tout reprend l'aspect fatalement sévère de cette contrée, où s'est accompli le drame qui devait changer la face de l'humanité. A droite vous voyez monter rapidement la pente rapide qui, de la piscine de Siloé, conduit au pied du Haram-ech-Chérif. Puis cette vénérable muraille s'étend au nord, presque sans faire de coude, jusqu'à l'extrémité de la cité sainte. La vallée de Josaphat, le lit du Cédron et les sépulcres antiques d'Absalom et de Zacharie ont disparu, masqués par les flancs mêmes des monts du Scandale et des Oliviers qui semblent se relier au flanc du mont Moriah. A gauche la muraille de Jérusalem monte encore plus haut pour atteindre le sommet du mont Sion. Au delà de ces murailles, se montre ici la coupole verte de la Coubbet-es-Sakhrah, surmontée de son grêle croissant; là un fouillis de petits dômes blancs, dominant les terrasses des maisons de la Jérusalem moderne, au-dessus desquelles on voit se balancer mollement, sous les rafales du sud-ouest, les têtes échevelées de

quelques rares palmiers. Au bas du Moriah et du Sion s'enfonce, le long du flanc septentrional du mont du Mauvais-Conseil, la sombre vallée de Hinnom qu'a tant de peine à égayer la verdure grisâtre des oliviers. Au delà de Jérusalem paraissent les sommets du haut plateau de Juda, sans lesquels on verrait à merveille la plaine des Philistins et la Méditerranée. Si l'on se retourne, on aperçoit devant soi les vallées tourmentées qui conduisent à la plaine de Jéricho, et, par delà le Jourdain, la chaîne continue du Ledjah, de l'Ammonitide et de la Moabitide, c'est-à-dire le premier plateau de l'Arabie. Tout cela constitue véritablement un splendide panorama.

Le sommet du mont du Scandale semble entièrement siliceux; partout de gros cubes de mosaïque s'y montrent sur le sol. A la partie la plus élevée on rencontre une sorte d'enceinte rectangulaire dont les côtés sont revêtus de pierrailles; mais cela pourrait bien n'être qu'une terrasse pour la culture, car on remarque d'autres lignes semblables et parallèles, à un niveau notablement inférieur, et réparties sur le flanc qui descend à l'est, vers le fond de la vallée. Toutefois, à la crête même du plateau, on remarque un grand tumulus, très-allongé, de pierrailles et de terre, haut de cinq mètres environ, et du haut duquel la vue plonge dans la vallée inférieure. Certainement ce tumulus a été élevé de main d'homme pour former un poste d'observation, et je suis bien tenté d'en attribuer la construction aux soldats de Titus.

Avant d'arriver au sommet même du mont du Scandale, on remarque sur le flanc de la hauteur, et s'étendant parallèlement à l'assiette du village de Siloam, un lambeau bien conservé de la contrevallation que nous venions chercher en ce point.

Partout où le roc affleure, on voit qu'il a été travaillé et taillé de main d'homme. Ici c'est un pressoir de dimensions assez mesquines; un peu plus loin (à l'ouest du pressoir), c'est une citerne auprès de laquelle se montrent les traces d'une construction carrée remontant évidemment à la plus haute antiquité. Enfin, en un point assez rapproché du sommet, nous avons examiné une petite plate-forme visiblement préparée avec intention, et que l'on voit munie d'une rigole qui, partant du sud, fait plusieurs contours pour venir aboutir à un trou peu profond, très-irrégulier et qui semble avoir été creusé par la nature, et non par la main de l'homme. Ceci ne saurait être un pressoir; qu'est-ce donc? Je l'ignore.

Après avoir exploré les rochers du sommet, nous nous sommes mis en devoir de descendre à Siloam même, ce qui n'est vraiment pas chose commode, tant la pente est roide, tant le seul sentier qu'il soit possible de suivre est difficile.

Vu d'en haut, le village de Siloam offre l'aspect le plus étrange : il a l'air d'une ruche de guêpes accrochée à une muraille. La surface du roc qui représente la muraille est garnie d'excavations naturelles ou artificielles, noircies par d'épaisses couches de suie qui témoignent qu'elles sont habitées de temps immémorial. Quelques-unes de ces grottes, qui ressemblent bien à des caveaux funéraires, sont habitées aujourd'hui comme toutes les autres. Au fond de la vallée on aperçoit une place immonde et infecte. C'est l'abattoir, où sont égorgées journellement toutes les bêtes de boucherie qui servent à l'approvisionnement de Jérusalem.

Un peu plus loin, au nord, est le curieux monolithe de tournure égyptienne que j'ai eu le plaisir de signaler le premier aux archéologues. Seulement je me suis complétement

trompé sur sa situation par rapport aux jardins du roi, et je me fais un devoir de rectifier cette assertion erronée. C'est bien la vallée de Josaphat que ce monument domine, et au point le plus désolé et le plus étroit de son parcours.

De là nous sommes allés, en traversant le fond de la vallée, regagner la fontaine de la Vierge (Omm-ed-Deradj, « la mère des escaliers, » des Arabes), que nous avons visitée en passant, et nous nous sommes dirigés vers notre gîte, suant, soufflant, n'en pouvant plus.

Au retour j'ai eu une très-agréable surprise. Le docteur Gaillardot, que la fièvre avait empêché de venir me rejoindre plus tôt, était arrivé de Sayda, et attendait ma rentrée. J'ai été heureux de faire la connaissance personnelle de cet excellent homme, que je ne connaissais encore que par lettres, et que j'ai trouvé aimable, affectueux et très-instruit, ce qui ne gâte rien. Il est venu m'offrir ses services, que j'acceptai avec empressement et reconnaissance. Deux heures après, il était l'ami de tout mon petit monde, et l'ami aussi intime que si nous ne nous fussions pas quittés depuis deux mois.

Comme ma promenade m'avait un peu fatigué, nous n'avons pas fait la soirée longue, et chacun a regagné son lit le plus vite qu'il a pu.

25 novembre.

Hier dans la matinée, Hanna Carlo était venu prendre mes ordres pour la visite de détail que je voulais faire au Qalâah ou château des Pisans : ce matin, à huit heures, nous devions nous mettre à l'œuvre. Mais, quand on est nom-

breux, on a beau faire, on n'évite pas facilement une demi-heure de retard, par-ci par-là. Ce n'est donc qu'à huit heures et demie qu'un cavas du consulat nous a conduits à la citadelle. M. Guérin nous accompagnait, cette visite ayant pour lui le même intérêt que pour nous-mêmes. L'officier commandant de place nous attendait, et la plupart des hommes du poste furent mis à notre disposition pour tout ce que nous voudrions faire. En un mot, si nous avions mal vu ce que renferme cette respectable citadelle, nous ne pourrions nous en prendre qu'à nous-mêmes.

Tout l'intérieur est encombré de masures sans forme et sans nom, qui croulent de toutes parts et auxquelles on serait bien fâché, je pense, de faire une apparence de réparation. On monte, on descend, on remonte, on redescend, sans savoir pourquoi, afin d'aller on ne sait où; certes il faudra toute l'obstination de Gélis pour comprendre quelque chose à ce tohu-bohu de décombres. Je n'aperçois rien d'antique dans tout cela. Il y a bien à la porte d'un certain magasin à poudre confié à la garde de Dieu deux fûts de colonnes en *malcki*, c'est-à-dire en belle pierre du pays; mais c'est tout. Comme ils ne sont pas venus là tout seuls, et qu'à coup sûr ce ne sont pas les Turcs qui les ont taillés ou apportés, il faut bien admettre que ceux-ci les ont trouvés sur place et les ont utilisés avec l'élégance et le goût qui les caractérisent. Ah! demandez aux Turcs de faire de l'asiatique, du mongolique pur sang, et vous les admirerez; mais, pour Dieu! ne leur demandez pas d'utiliser des débris grecs ou romains, et encore moins d'en comprendre la valeur comme œuvre d'art, vous auriez trop à gémir.

Il va sans dire qu'en affirmant tout à l'heure qu'il n'y a d'antique au Qalâah que les deux fûts de colonnes du magasin à poudre, j'ai fait une restriction en faveur de la

tour de David. Celle-là, certes, est antique, et archi-antique ; nous y reviendrons bientôt.

Dès qu'on a franchi la porte de la citadelle, on se trouve dans un premier vestibule adossé à la tour de David, dont l'angle sud-est forme la face de droite de ce vestibule. Au delà on entre dans une très-jolie petite salle pentagonale avec coupole bien appareillée. Deux des côtés du pentagone sont pleins ; les trois autres ouvrent chacun sur une ruelle différente, par laquelle on pénètre dans le chaos de masures que je vous ai dites.

Notre première visite a été pour la tour de David, dont la masse imposante attire invinciblement l'attention de tous les voyageurs, fussent-ils les ennemis jurés des études archéologiques. D'ailleurs c'est la plate-forme de la tour de David qui supporte et le drapeau des Osmanlis et les deux ou trois pièces détraquées qui servent de temps en temps à exécuter des salves d'honneur, au grand péril des artilleurs ; mais ceci n'est pas mon affaire. Du haut de cette tour on jouit d'une vue splendide de Jérusalem et des environs. Toute la base de l'édifice constitue un massif sans aucun vide intérieur. Je me suis laissé conter qu'Ibrahim-Pacha, pendant qu'il était maître de Jérusalem, avait fait entreprendre des recherches, afin de s'assurer de l'existence ou de la non-existence d'un vide qu'il soupçonnait, et où probablement il s'attendait à découvrir quelque trésor. Il n'arriva à rien et renonça à l'opération.

Au-dessus du massif antique existe une salle qui semble avoir été une chapelle chrétienne, et qui maintenant sert d'oratoire aux musulmans. Une fois que nous avons eu pris toutes les mesures dont nous avions besoin, nous avons quitté la tour de David, pour aller inspecter et mesurer la tour sur laquelle s'appuie l'enceinte actuelle, qui, ainsi que

je l'ai déjà dit, a remplacé l'enceinte d'Hérode Agrippa, ou troisième muraille décrite par Josèphe. Or, c'était la tour Hippicus qui servait de point de départ à cette troisième muraille; il y a donc déjà une forte présomption en faveur de l'identification de cette tour avec l'Hippicus antique, identification à laquelle la tour actuelle de David n'aurait plus aucun droit. Mais voici qui est plus qu'une présomption. La tour Hippicus, suivant la description qu'en donne Josèphe, contenait un puits profond. Or, pas de puits à la tour de David, tandis qu'il y a un très-beau puits à la tour sur laquelle s'appuie la muraille d'enceinte. Enfin nous donnerons dans quelques instants une autre preuve tout aussi convaincante, pour justifier cette identification.

Restait à visiter et à mesurer la troisième grande tour du Qalâah; c'est ce que nous avons fait avec le même soin que pour les deux premières. De la plate-forme de celle-ci une ouverture carrée permet de pénétrer du regard dans une salle basse condamnée et qui paraît à une très-grande profondeur; sur le sol de cette salle on aperçoit comme un énorme tas d'échalas couverts de poussière. Ce sont tout simplement des fusils qui ont été jetés là par l'ordre d'Ibrahim-Pacha, lorsqu'il eut fait exécuter le désarmement des bons bourgeois de Jérusalem. Voilà ce que l'on peut appeler une salle d'armes d'un nouveau genre.

Disons tout de suite qu'il résulte des mesures que nous avons recueillies qu'il y a identité entre les trois tours actuelles du Qalâah et les trois tours décrites par Josèphe, et qui s'appelaient Hippicus, Phasaël et Mariamme. Des trois tours antiques il ne semble être resté que le massif de la tour de David et le puits de la plus éloignée vers le sud. La première, c'est-à-dire celle qui renferme ce puits, a pris la place et les dimensions de la tour Hippicus; la seconde, sauf la partie supé-

rieure qui est relativement moderne, a conservé le massif primitif de la tour Phasaël; la troisième enfin, qui paraît moderne, a pris, de son côté, la place et les dimensions de la tour Mariamme.

Voyons maintenant ce que nous raconte Josèphe de ces trois tours, qui furent considérées comme des merveilles par Titus lui-même, et qui, lors de la destruction de la Jérusalem judaïque, furent respectées par l'ordre exprès de ce prince. (*Bell. jud.,* VI, IX, 1.) « En face de cette tour (Psephina), « était Hippicus, et, auprès de celle-ci, deux tours édifiées « par Hérode dans la muraille antique. Toutes les trois sur- « passaient en grandeur, en beauté et en solidité toutes les « tours de l'univers... » Hérode les avait consacrées à son frère, à son ami, et à sa femme. « Hippicus, qui avait reçu « le nom de son ami, était quadrangulaire, ayant en largeur « et en longueur vingt-cinq coudées, et trente en hauteur. « Elle n'était vide en aucun point. Au-dessus de ce massif, « formé de blocs liés entre eux, était placé un puits profond « de vingt coudées et destiné à recueillir l'eau des pluies. Au « sommet s'élevait un édifice à deux étages, haut de vingt- « cinq coudées et divisé en diverses chambres, au-dessus « duquel étaient placés des créneaux de trois coudées de « hauteur, avec parapet de deux coudées seulement, de sorte « que la hauteur totale de la tour était de quatre-vingts « coudées.

« La seconde tour, à laquelle il donna le nom de son « frère Phasaël, avait quarante coudées de longueur, de lar- « geur et de hauteur, et était entièrement massive. Elle était « couronnée par un portique haut de dix coudées, entouré « d'un parapet à créneaux. Au milieu du portique s'élevait « une autre tour contenant des chambres magnifiques et une « salle de bains, de sorte que rien ne manquait à cette tour

« pour paraître une habitation royale. Celle-ci était encore « mieux ornée de parapets et de créneaux que celle qui lui « servait de base. La hauteur totale était de quatre-vingt-dix « coudées. Elle ressemblait assez, par sa tournure, au phare « d'Alexandrie, mais elle était beaucoup plus grande. A ce « moment (à l'arrivée de Titus devant Jérusalem), elle était « devenue le siége de la tyrannie de Simon.

« La troisième tour, nommée Mariamme (c'était le nom de « la reine), était massive jusqu'à la hauteur de vingt coudées, « et avait également vingt coudées de longueur et de largeur. « Elle supportait des appartements plus magnifiques et plus « riches que les autres, le roi ayant pensé qu'il était plus con- « venable de donner à la tour qui portait le nom de sa femme « une ornementation plus splendide que celle qu'il destinait à « des tours consacrées à la mémoire de deux hommes. Celles- « ci, en revanche, étaient plus fortes que celle à laquelle il « avait donné le nom d'une femme. Sa hauteur totale était de « cinquante-cinq coudées. (*Bell. jud.,* V, IV, 3.)

« Ces trois tours déjà si grandes le paraissaient plus encore « par suite de leur position. En effet, le mur antique sur « lequel elles étaient construites s'étendait sur une colline « élevée, et avait une hauteur de trente coudées au-dessus « du sol, ce qui faisait paraître les tours bien plus hautes « encore. Les dimensions des pierres employées à leur con- « struction n'étaient pas moins admirables. Ces pierres, en « effet, n'étaient pas des blocs vulgaires, faciles à remuer, « mais bien des blocs de marbre blanc, dont chacun avait « vingt coudées de longueur, dix de largeur et cinq de hau- « teur. Ils étaient si bien reliés entre eux que chaque tour « semblait un rocher naturel dans lequel la main de l'homme « avait taillé des faces et des angles; nulle part on ne « pouvait apercevoir de joints. A ces tours placées vers le

« nord était adossé le palais du roi, surpassant toute descrip-
« tion, etc. »

Examinons d'abord les diverses dimensions que nous donne le récit de Josèphe. Hippicus avait vingt-cinq coudées de côté, et trente de hauteur. Elle contenait un puits de vingt coudées de profondeur.

Phasaël avait quarante coudées de côté et de hauteur.

Mariamme enfin avait vingt coudées de côté et de hauteur.

Si nous prenons la coudée hébraïque de $0^{m},525$ millimètres, ces mesures deviennent : pour Hippicus, $13^{m},125$ de côté, et $15^{m},70$ de hauteur (le puits ayant $10^{m},50$ de profondeur) ; pour Phasaël, 21 mètres de côté et de hauteur ; et enfin, pour Mariamme, $10^{m},50$ de côté et de hauteur.

La tour sur laquelle s'appuie toujours l'enceinte extérieure de la ville a $16^{m},40$ sur son plus grand côté et 13 mètres sur le plus petit ; elle n'est donc pas carrée. Hippicus avait en nombre rond 25 coudées, soit $13^{m}.125$. Il y a, quant aux dimensions, similitude satisfaisante.

Passons à Phasaël : celle-ci avait 21 mètres de côté, selon Josèphe. A la plate-forme supérieure, la tour de David, épaisseur du parapet comprise (laquelle est de $0^{m},70$), a $21^{m},04$ sur $16^{m},30$. Elle n'est donc pas carrée non plus, mais l'une de ses dimensions, la plus grande, est identique avec celle que nous a transmise l'historien des Juifs. Cette fois encore nous pouvons conclure que la tour de David n'est que la tour Phasaël.

Reste la troisième tour, c'est-à-dire Mariamme : suivant Josèphe, elle avait $10^{m},50$ de côté ; la tour moderne a $11^{m},60$ sur $10^{m},40$. Il y a donc toujours accord satisfaisant.

Je l'ai déjà dit bien des fois, rien ne change en ce pays. Où il y a eu trois tours dans l'antiquité, trois tours ont

été maintenues et avec les mêmes dimensions. Josèphe les cite dans l'ordre suivant : Hippicus, Phasaël, Mariamme, et une fois Hippicus identifié, nous retrouvons, dans l'ordre naturel, des tours ayant les dimensions accusées par Josèphe. En vérité il faudrait être bien difficile pour ne pas voir ici autre chose que des coïncidences fortuites. Je me tiens donc pour très-satisfait de ma promenade au Qalâah, puisqu'elle m'a mis à même de dire, avec toute la certitude désirable : cette tour, c'est Hippicus; celle-ci, c'est Phasaël; celle-là enfin, c'est Mariamme. Ici était le palais d'Hérode, comme plus tard, sans aucun doute, a été le palais des rois latins de Jérusalem.

Restait enfin le puits signalé par Josèphe comme appartenant à la tour Hippicus. Ce puits avait vingt coudées de profondeur, soit 10m,50. Avec une ficelle et un caillou nous en avons mesuré la profondeur actuelle, en laissant descendre le caillou, même à travers la vase molle, jusqu'à refus. Nous avons trouvé 6m,35. Il y a donc, si la mesure donnée par Josèphe est rigoureusement exacte, 4m15 de décombres et de saletés de toute nature accumulés au fond de ce puits. Non-seulement cela n'est pas étonnant, mais j'ose dire que ce qui l'est à mes yeux, c'est que la couche encombrante ne soit pas plus considérable. Donc le puits lui-même peut, à bon droit, être reconnu pour celui dont a parlé Josèphe.

Maintenant que nous avons identifié la tour de David avec la tour Phasaël, voyons ce qu'Antonin de Plaisance en dit (ch. XXI) :

« Inde ascendimus in turrim David, ubi psalterium de-
« cantavit; magna est valde; in qua sunt monasteria in cœna-
« culis singulis. Quæ turris quadrangula et opus sculptum,
« non habens tectum. In quam etiam christiani pro devotione
« ad mansionem ascendunt, et circa mediam noctem surgen-

« tes audiunt voces murmurantium, deorsum in valle Josa-
« phat, contra Jordanem, ad loca quæ respiciunt ad Sodomam
« et Gomorrham. »

Je fais bon marché de l'assertion passablement ridicule contenue dans la dernière phrase, et je me contente de constater que, vers l'an 570, la tour en question passait déjà pour l'œuvre de David, car il ne peut y avoir de doutes sur l'identification de la tour actuelle et de celle que décrit le voyageur.

Quand je pense qu'il s'est trouvé des architectes et des antiquaires capables de reconnaître, dans l'appareil de cette tour, les caractères d'une œuvre du temps d'Hérode, en vérité je me demande si je ne suis pas fou, ou bien si ce ne sont pas mes contradicteurs qui ont mis de côté toute espèce de sens archéologique. Mais en voilà assez sur ce point.

En y réfléchissant sur place, il m'est venu une idée qui est peut-être moins maladroite qu'elle n'en a l'air au premier abord. C'est toujours de la tour de David qu'ont parle les voyageurs de tous les temps, à cause de son appareil colossal. Ne se pourrait-il pas que les bases des tours Hippicus et Mariamme fussent véritablement antiques, et du temps d'Hérode? Celui-ci alors aurait utilisé le massif de la tour de David, existant de toute antiquité, pour élever au-dessus de ce massif la tour Phasaël, tandis qu'en copiant à sa manière, et avec les habitudes de son temps, il aurait construit de fond en comble Hippicus et Mariamme. Je vais passer pour bien osé certainement aux yeux de beaucoup de gens; mais peu m'importe! Aujourd'hui je crois sans scrupule que les bases d'Hippicus et de Mariamme, à part les réparations qu'elles ont pu subir à toutes les époques, sont bien les bases construites par Hérode.

Avec cette hypothèse on s'explique parfaitement l'exi-

stence de ce massif immense de la tour de David (massif dont la conception ne saurait appartenir à un architecte militaire du temps d'Hérode), et celle des bases habitables des deux autres tours. Josèphe, qui certainement ne s'est pas amusé à lever les trois tours, et qui ne les décrivit que lorsqu'il était établi à Rome, aura appliqué à toutes les trois ce que la tradition générale savait de la plus ancienne.

Pour terminer ce qui est relatif à la tour de David, je donnerai les dimensions d'un seul des blocs qui constituent le massif. Il a 3^{m},25 de longueur, 1^{m},25 de hauteur et 1^{m},25 d'épaisseur, ce qui nous donne 4 mètres cubes 67. Ce sont d'assez jolies pierres, on en conviendra. J'ai choisi ce bloc, d'abord à cause de sa taille, mais surtout à cause de la particularité qui le distingue. Ainsi il est muni d'un double encadrement : le premier, extérieurement, a dix centimètres de largeur ; le second, en saillie de un centimètre seulement sur le premier, n'a que six centimètres de largeur, et la partie centrale du bloc est en saillie de quatre centimètres sur cet encadrement intérieur. Je ne me rappelle pas avoir aperçu, dans l'enceinte du Haram-ech-Chérif, un seul bloc orné comme celui-ci de deux encadrements au lieu d'un.

On voit que notre course de ce matin a été fructueuse : Gélis, aidé par de Behr, a pu lever tout le Qalâah ; c'est une intéressante conquête pour la topographie de Jérusalem. Au départ, le bakhchich a été son train, et le commandant de la place n'a pas montré la moindre répugnance pour les pièces de vingt francs françaises.

Après le déjeuner j'ai eu la visite du curé de Beït-Sahour, l'abbé Moretain. C'est un excellent homme, très-zélé, et qui fait tout ce qu'il peut pour m'aider dans mes recherches d'antiquaire. Maître Ibrahim-Hanna, qui est une de ses ouailles, ne m'a pas l'air de jouir de toute son estime. Il le tient pour

le plus insigne menteur de la Palestine, et je suis heureux de me trouver d'accord avec lui dans l'appréciation des mérites de cet effronté.

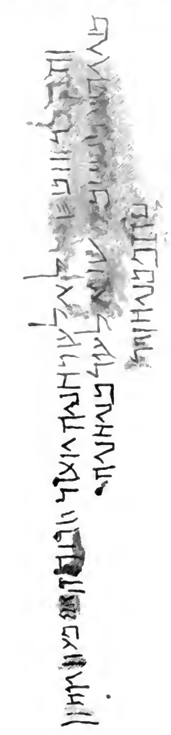
Dès que je me suis vu libre, j'ai couru chez Barrère prendre Gaillardot, avec lequel nous devions aller mesurer le beau pan de muraille hérodienne reconnu dans la partie nord de l'enceinte actuelle, auprès de la piscine de la Pèlerine. L'abbé, accompagné du P. Bassi, de Pierre et de deux ouvriers, avait pris les devants afin de recueillir les estampages que je désirais. Nous les avons eu promptement rejoints. Malheureusement il survient de temps en temps de petites averses qui rendent fort malaisé le desséchement des estampages en question.

En étudiant le terrain auprès du Bab-ez-Zahari (porte d'Hérode), j'ai reconnu la présence d'un agger considérable placé en avant et à l'ouest de la tour carrée, dans laquelle s'ouvrait la porte aujourd'hui murée. Cette porte débouchait dans un véritable chemin couvert, qui est bien conservé, et qui décrit une courbe sensible en allant expirer vers le chemin moderne qui contourne aujourd'hui l'enceinte en ce point.

Nous avons passé presque tout le reste de la journée à causer, assis sur l'herbe, le P. Bassi, Gaillardot et moi. L'abbé était allé au tombeau de saint Jacques pour assister au moulage de l'inscription placée sur la frise; nous pensions donc l'y retrouver, mais il avait déjà déguerpi, et nous avons rencontré les ouvriers de Sainte-Anne rapportant l'échelle qui avait servi à prendre le creux en terre glaise[1]. Comme l'atmosphère est très-humide, ils ont laissé leur moule sur la pierre,

1. Ce malheureux moulage a été brisé à deux reprises par les habitants de Siloam, et ce n'est qu'à la troisième tentative qu'il a pu être enlevé sans encombre.

espérant que le temps finirait par s'améliorer et par sécher la terre employée. Voici le texte de cette inscription :



En rentrant à l'hôtel, nous avons trouvé Salzmann et Mauss de retour de leur expédition à Hébron et à Hérodium. Ils ont été tracassés de toutes les manières par les cheikhs

des Taamera, surtout par ce bandit de Safi dont j'ai déjà parlé plus haut. Quant à Ismaïl, il n'a guère été plus honnête que son collègue, et il s'en est fallu de bien peu que l'affaire ne tournât au tragique pendant cette matinée. Les bandits ont fait tout ce qu'ils ont pu pour effrayer mes amis et leur extorquer de l'argent; mais ces manœuvres sont restées sans succès, et elles ne les ont pas empêchés de recueillir de bons dessins et quelques photographies essentielles. Je donnerai en appendice, à la fin de ce volume, le récit de cette course désagréable, rédigé par Salzmann lui-même.

Il est arrivé à l'hôtel Hauser deux jeunes gens que nous sommes heureux d'y trouver : ce sont M. Joyau, élève architecte de l'école de Rome, et M. Terrier, élève de l'école d'Athènes. La connaissance est bientôt faite à mille lieues de son pays, et au bout d'une heure nous sommes tous de vieux amis.

26 novembre.

La journée s'est annoncée à merveille. Le ciel est pur, il fait un temps superbe. Puisse-t-il durer!

Après le déjeuner nous devions tous nous rendre chez le cheikh des moghrabins, Mohammed-Effendi, qui désirait nous faire lui-même les honneurs de la porte que j'avais un extrême désir de voir, et qui se trouvait, me disait-on, dans les maisons accolées au Heït-el-Morharby. Sans l'intervention du cheikh Mohammed, jamais nous n'aurions pu mettre le bout du nez dans une de ces maisons, sans nous attirer les plus désagréables mésaventures. Nous sommes donc partis en bande de l'hôtel Hauser pour gagner la demeure de notre nouvel ami. Là nous attendait la réception la plus gracieuse : limo-

nades, café, tchibouks, le tout exquis, nous a été servi à profusion, pendant que les serviteurs du maître de la maison opéraient le déménagement de la case dans laquelle nous devions pénétrer et qui précisément était habitée par des femmes. Au bout d'une heure on est venu nous dire que tout était prêt, et nous avons triomphalement franchi la porte de la baraque qui ferme au sud la place où vont pleurer les Juifs. A mon premier voyage j'avais tant regretté de ne pouvoir atteindre le seuil de cette porte, que ma joie était grande de voir si facilement tomber l'obstacle dont j'avais jadis déploré la présence. Le cheikh Mohammed nous a introduits dans une chambre obscure appliquée précisément à la porte en question. Des literies et des haillons, richement peuplés de vermine, y étaient encore entassés. Tout cela a été aussitôt jeté dehors, et nous avons pu examiner à notre aise ce que nous venions voir. Malheureusement une déception nous attendait. Cette porte, on sait qu'elle existe là; mais on n'en reconnaît que le monstrueux linteau, et encore la partie inférieure de ce linteau est-elle enterrée, de sorte qu'on ne voit qu'un bloc immense sans ornement aucun. Celui-ci, je le répète, servait évidemment de linteau à la baie extérieure de la porte qui, à l'intérieur du Haram-ech-Chérif, est connue sous le nom de Bab-el-Boraq, « porte d'El-Boraq, » c'est-à-dire de la fameuse jument du prophète. Il n'y a pas d'incertitude possible sur la destination de ce linteau, et, très-certainement il y avait là une des portes primitives percées dans l'enceinte salomonienne du temple, ou, pour parler plus exactement, dans le massif artificiel construit par Salomon ou ses successeurs immédiats, pour donner accès sur la plate-forme du temple. Comme toutes les autres portes analogues, celle-ci est énormément en contre-bas du niveau du terre-plein du temple. La nature du terrain ne permettait pas qu'il en

fût autrement. Plus loin je donnerai la description de la contre-partie intérieure de cette porte antique, dont l'ouverture était carrée comme toutes les autres ouvertures, fenêtres ou portes, de la construction primitive. Cette circonstance, dont l'Écriture sainte fait mention[1], suffirait à elle seule pour nous empêcher d'y voir une œuvre architecturale du temps d'Hérode. Car, nous ne devons jamais l'oublier, tout ce qu'Hérode a fait a dû être plus ou moins imprégné des principes de l'art romain.

Après avoir visité ce linteau gigantesque, et reconnu par une baie de la maison, ouverte sur le Haram-ech-Chérif, la position précise de ce bloc, qu'il s'agira plus tard d'étudier à l'intérieur comme nous venons de le faire à l'extérieur, nous avons fui devant les puces et gagné, à l'autre bout du Heït-el-Morharby, la porte du Mekemeh, qui s'est également ouverte devant nous sans l'ombre de difficulté. Nous n'avions plus, cette fois, d'injures à craindre de la part des fanatiques habitants de ces masures, et la vieille femme qui nous avait accablés de malédictions quelques semaines auparavant, Salzmann et moi, nous eût cette fois souhaité la bienvenue, si elle eût été présente.

Le bâtiment du Mekemeh lui-même est précédé par un jardin en assez piteux état, et il est très-notablement enterré ; car il faut descendre de près de deux mètres, en s'aidant de blocs de pierre servant d'escalier, pour arriver au sol de la salle basse, qui ouvre sur le jardin par une grande arcade à double archivolte, dont la première est en ogive très-peu accentuée. Il n'est pas difficile de reconnaître que cette arcature ogivale n'est qu'une applique postérieure, destinée à renforcer et à consolider l'intérieure. Toute la base

1. Nous lisons dans les Rois (I, VII, 5) que toutes les portes et les poteaux du palais de Salomon étaient carrés : ו כל הפתחים והמזוזות רבעים

de la construction, au-dessus de laquelle est réellement placé le Mekemeh, me paraît antique. Les blocs, sans être bien considérables, sont néanmoins d'un assez bel appareil et à bossage. Ces pierres sont fortement rongées par le temps, et leur état présent contraste d'une manière évidente avec celui des pourtours de la bâtisse supérieure, qui, je crois, est contemporaine de Selah-ed-Dyn, c'est-à-dire de la chute du royaume latin de Jérusalem. Là fut la Βουλή judaïque dont parle Josèphe (*Bell. jud.*, V, IV, 2), là fut plus tard la *curia* romaine, là est aujourd'hui le Mekemeh des musulmans. En pareil pays, cela devait être.

D'énormes contre-forts carrés sont appliqués au mur qui fait face au jardin. Toute la base m'en a semblé antique, tandis que les calottes inclinées qui couronnent ces contre-forts sont beaucoup plus modernes et du même âge que la partie supérieure de la construction, laquelle est arabe et renferme les salles du Mekemeh actuel.

A l'intérieur de l'édifice, on peut, à l'aide de bougies, reconnaître et suivre, sur une grande longueur, la muraille judaïque, qui n'est que le prolongement du Heït-el-Morharby. Ce prolongement mesure au moins une cinquantaine de mètres. On y rencontre une belle citerne à ouverture carrée. Pendant que Gélis levait exactement tout cela, le temps a marché, et nous avons, une fois tous les renseignements nécessaires recueillis, pris congé de notre aimable guide, en le remerciant cordialement des véritables services qu'il nous avait rendus. Le cheikh Mohammed, en nous quittant, m'a fait une gracieuseté à laquelle je ne m'attendais pas, et dont je lui ai su très-bon gré. J'avais fumé chez lui un tchibouk en bois de jasmin que j'avais admiré par politesse, et, au moment de nous séparer, un de ses serviteurs m'a suivi portant le tuyau de jasmin, que le cheikh m'a forcé d'accepter. Il faudra donc

qu'à mon tour je m'ingénie à trouver quelque cadeau à faire au fils aîné de Mohammed-Effendi, jeune garçon d'une douzaine d'années.

Une fois maîtres de nos mouvements, nous sommes allés étudier tout le terrain qui avoisine le Bab-el-Morharbeh, et qui s'étend entre le Haram-ech-Chérif et le flanc oriental du mont Sion. Là passait le Tyropœon, ainsi que je l'ai déjà dit; et en avant du pont se trouvait forcément le Xystus; cette portion de terrain représente pour moi ce qui, dans l'Écriture sainte, est appelé Millo. La même localité a porté des noms différents, voilà tout. Cette place a été grandement modifiée depuis mon premier voyage, grâce à ce que l'on n'a cessé d'y accumuler les décombres et les ordures de la ville. Mais comme aujourd'hui tout est planté de cactus ou figuiers de Barbarie, qui ont poussé avec une incroyable vigueur, il y a lieu d'espérer que le plus fort est fait, et que désormais la configuration du terrain ne pourra plus être sensiblement modifiée.

Nous avons examiné avec un vif intérêt l'escarpement du Sion en ce point. Le roc y est taillé à pic dans le voisinage de l'aqueduc, aujourd'hui coupé, qui menait les eaux d'Etham au temple, et à cette face de roc se relient de beaux et grands blocs à encadrement, restés à leur place primitive. Ceux-ci, probablement, ont été placés là par David, quand il fit construire à Millo. Voilà un point qu'il faudra de toute nécessité photographier.

J'attendais la visite du cheikh de la mosquée d'Omar, Mohammed-ed-Danef, avec lequel je voulais faire une petite convention pour les travaux que j'aurais à exécuter à l'intérieur du Haram-ech-Chérif; j'ai donc regagné l'hôtel Hauser au plus vite. A quatre heures et demie, je recevais dans ma chambre, et en tête à tête, ce brave homme, dont je crois

avoir déjà dit qu'il a un amour des plus intenses pour les pièces de vingt francs. Je lui annonçai que, pour chacune des journées où mes amis iraient faire des études dans son domaine sacré, il toucherait une belle pièce d'or à l'effigie de l'empereur Napoléon III, et cette ouverture le rendit le plus heureux et le plus complaisant des cheikhs. A partir de ce moment, je lui eusse demandé, moyennant finance, de m'aider à mettre dans ma poche n'importe quel objet confié à sa garde, qu'il s'y fût, je crois, prêté de la meilleure grâce du monde. Son fils, qui doit lui succéder, a hérité de ces excellentes dispositions; déjà c'est mon meilleur ami, et je pense qu'il n'y a qu'une seule chose qu'il me préfère, l'argent. Cela est fort heureux, et de ce côté les choses vont pour nous à souhait.

Hanna Carlo est venu aussi me prévenir que tout était arrangé suivant mon désir pour la fouille à exécuter au bas de la muraille extérieure du Haram-ech-Chérif, au-dessous de la triple porte murée. Je n'ai donc qu'à m'applaudir du succès de mes petites négociations.

Mauss et Salzmann sont allés prendre et achever des croquis importants au joli tombeau à coupole de la vallée de Hinnom, près du Bir-Eyoub. Enfin, nous avons terminé la journée en allant tous dîner chez Barrère, qui est aussi heureux que moi de la bonne marche de mes affaires archéologiques. A neuf heures et demie, nous étions rentrés au gîte.

27 novembre.

Ce matin, nous sommes allés, Gaillardot, son fidèle Aly et moi, prendre toutes les mesures de la partie de l'enceinte de Jérusalem comprise entre le Bab-el-Aamoud et le Bab-

Setty-Maryam. Il nous a fallu quatre grandes heures pour mener cette besogne à bonne fin.

Je viens de nommer Aly ; c'est un brave musulman de Sayda, qui s'est pris d'une telle passion pour le docteur, qu'il ne le quitte pas plus que son ombre. Pour le dévouement, il rendrait des points aux caniches ; il a donc quitté commerce, femme et enfants, pour suivre à Jérusalem celui qu'il s'est bénévolement donné pour maître, et il nous sert à merveille toutes les fois qu'il y a quelque course à faire, quelque mesure à prendre. Tout intelligent qu'il est, le reste de nos serviteurs, avec lesquels il vit à l'hôtel, en a vite fait une sorte de plastron ; mais il est de si bonne humeur, que rien ne le fâche. Ces drôles-là l'ont affublé du nom de Thannous, nom qu'en Syrie on applique comme un sobriquet à quiconque est un peu simple d'esprit ; puis ce surnom s'est bientôt transformé en celui de Fanous, « lanterne », qui ne signifie rien du tout, mais dont l'emploi excite toujours les fous-rires de ce petit monde-là. Laissons-les faire.

Pendant que nous tournions à droite, Gaillardot et moi, à la sortie de la porte de Damas, Gélis et de Behr tournaient à gauche et cheminaient du côté de la porte de Jaffa, en prenant, comme nous, les mesures de toutes les parties de la muraille d'enceinte. C'est là un travail véritablement nécessaire ; car les plans publiés jusqu'à ce jour, sans en excepter aucun, ont besoin, à ce point de vue, de très-nombreuses rectifications de détail.

A onze heures, nous avions terminé notre besogne et nous regagnions l'hôtel en suivant la voie Douloureuse. Chaque fois que je parcours cette rue, j'examine avec soin la construction antique surmontée d'une tour, et dans l'intérieur de laquelle se trouve un petit cimetière. Plus je l'étudie, et plus l'hypothèse que c'est bien là le monument d'Alexandre me semble

probable. Aujourd'hui j'en suis même venu à ne plus conserver de doutes sur ce point de la topographie hyérosolymitaine.

L'examen minutieux que nous venons de faire de la partie de l'enceinte comprise entre la porte de Damas et la porte Saint-Étienne nous a convaincus que presque partout la base des murailles actuelles peut être considérée comme l'œuvre d'Hérode Agrippa. Ce n'est qu'à partir des archères que la construction est évidemment plus moderne. Quant aux créneaux, ils sont tous turks. Le sultan Selim n'aurait-il donc rebâti que cela, tout en criblant les murailles de tarikhs à sa gloire? C'est bien possible.

Mon après-midi a été consacrée à aller faire une première visite aux fouilles entreprises au pied de la triple porte. Ces fouilles ayant déjà été décrites plus haut, je n'ai plus à y revenir.

J'ai aujourd'hui congédié mon drogman Antoun-el-Ouardy, sans tenir aucun compte de son désir ardent de m'exploiter pendant tout le reste de mon séjour en Syrie. Ce gaillard-là n'a-t-il pas essayé de me faire payer sa dépense personnelle et celle de tout son monde, à l'hôtel! J'avoue que je l'ai reçu comme un chien dans un jeu de quilles lorsqu'il a eu l'heureuse idée de me proposer cet arrangement à sa convenance. M'en voilà débarrassé, et je ne le regrette guère.

28 novembre.

Le courrier nous a apporté des lettres de France, c'est donc jour de fête pour mes amis et pour moi-même. Ma matinée a été occupée à lire et à relire ces chères lettres, à recevoir les adieux du frère Liévin, qui part pour Jaffa, et à

rédiger un certificat pour maître Antoun. Il l'a empoché, et il est parti aussitôt. Bon voyage!

Après le déjeuner nous sommes allés, avec l'abbé et Gaillardot, inspecter nos fouilles du Tombeau des Rois, et celles de la triple porte du Haram-ech-Chérif.

29 novemb

C'était aujourd'hui jour de courrier, et j'ai passé ma matinée à écrire en France, après avoir été entendre la messe au couvent. J'y ai trouvé Matthiah, que j'ai engagé pour nous reconduire à Beyrouth. Je dois me décider à prendre ce parti, parce que, d'un côté, j'ai bien des choses à voir ou à revoir sur le chemin, et que, de l'autre, les mauvais temps sont si précoces cette année, qu'il serait imprudent de compter sur un embarquement à Jaffa. Rester emprisonnés dans cette bicoque pendant de longues journées est une perspective qui ne me tente pas le moins du monde, et la prudence la plus élémentaire veut que nous allions à Beyrouth, où il est bien rare qu'on ne puisse pas s'embarquer au moment voulu. En adoptant ce parti, je pourrai visiter Tell-Houm, le Souq-el-Khan, et Cadech. En voilà bien assez pour m'affriander, ainsi que mes compagnons.

Salzmann, Mauss et l'abbé ont travaillé dans l'intérieur du Haram. Je les y ai laissés pour aller aux fouilles de la triple porte.

30 novembre.

Ma journée s'est passée tout entière à courir de l'un à l'autre de mes ateliers de fouilleurs, et j'ai terminé en allant

avec Gaillardot fumer un cigare en compagnie de notre cher consul.

1er décembre.

J'ai eu ce matin la visite de M. Guérin, qui avait disparu pendant quelques jours, grâce à une nouvelle irruption de sa fièvre obstinée. Je l'ai mené aux fouilles de la triple porte et lui ai fait voir les blocs de la dernière assise reliés au roc vif. C'est là, certes, un fait auquel il ne s'attendait guère, et auquel je ne m'attendais pas trop non plus lorsque j'ai commencé à entamer le sol. J'ai étudié avec M. Guérin l'extérieur de la porte sous El-Aksa. Je ne sais s'il partage mes convictions, mais, à coup sûr, il sera bien obligé de reconnaître l'inexactitude de certains faits imaginaires où l'on a voulu trouver des arguments contre moi.

Dans l'après-midi, j'ai été passer quelques heures au Tombeau des Rois, dont on a commencé à déblayer le vestibule intérieur, à ma très-grande satisfaction, puisqu'on y découvre d'innombrables morceaux appartenant à une sorte de cimetière romain à incinération. Urnes cinéraires, fioles de verre et de terre cuite, connues du vulgaire sous le nom de lacrymatoires, s'y ramassent à foison. Tout cela sera religieusement recueilli et viendra en France.

En rentrant à l'hôtel, nous l'avons trouvé envahi par une bande d'Américains. Trois hommes et six femmes, dont trois jeunes et assez jolies, composent cette troupe de pèlerins, et la venue de ces nouveaux visages nous semble fort agréable. Malheureusement le temps s'est gâté. Il vente la peau du diable, comme disent les matelots, et lorsque nous allons nous coucher, les éclairs et le tonnerre se mettent de la partie.

2 décembre.

J'ai passé ma matinée au Haram-ech-Chérif, en compagnie de mes amis qui travaillent à la porte Dorée et sous El-Aksa; une fois de plus, j'ai constaté l'unité de plan qui a présidé à la construction de ces deux édifices.

J'avais visité, grâce au cheikh des moghrabins, le linteau extérieur de la porte percée dans la muraille occidentale, et qui se nomme indifféremment Bab ou Mâalet-el-Borak; je devais donc tenir à étudier à l'intérieur cette même porte qui constitue un des plus illustres sanctuaires des musulmans. Je ne saurais dire toutes les difficultés ridicules qui m'ont été faites pour m'empêcher d'y pénétrer. Mais la clef d'or ouvre tout, et cela est particulièrement vrai à Jérusalem. Salzmann et moi, nous avons donc pu descendre dans la sainte cave et y prendre notes et croquis tout à notre aise.

La porte est entièrement enterrée, et le linteau intérieur, bien qu'il soit rectiligne, est formé de cinq gros claveaux taillés en voussoirs, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'un arc de cercle. La porte est murée, et en arrière il existe une arcade fortement surbaissée, encadrée par un triple filet dont les arêtes sont émoussées. La douelle intérieure porte également une double moulure, comme les arcs analogues qui se voient sous El-Aksa. Dans la chambre, ou, pour mieux dire, dans la cave qui précède cet arceau, on voit scellé dans la muraille un petit anneau de fer qui passe résolûment pour celui auquel le Prophète attacha le licou de sa jument. Les musulmans qui nous accompagnent, grands et petits, semblent prendre un très-vif plaisir à battre la muraille avec cet anneau. Grand bien leur fasse!

Pendant que nous étions tout occupés au Bab-el-Borak, la pluie a commencé avec rage; le ciel est si bien pris de tous les côtés, qu'évidemment voilà le mauvais temps venu pour plusieurs jours. Avant de regagner l'hôtel, nous avons pourtant pu, Gélis et moi, examiner un gros pli de terrain qui, partant de la porte Dorée, s'étend en faisant face au nord. L'origine de cette bosse ne pourrait être déterminée qu'à l'aide de fouilles; quoi qu'il en soit, il y a eu là une ligne de constructions, muraille ou portique primitif. Peut-être bien est-ce la trace du mur du nord qui fut abattu, à ce que nous apprend Josèphe, pour agrandir le hiéron. Quant à la porte Dorée, elle est en contre-bas de la plate-forme de la Coubbet-es-Sakhrah, d'une douzaine de mètres environ; entre les deux il y a, sur tout le côté oriental, une esplanade assez large.

Le portique occidental a été remplacé par de belles galeries arabes, qu'on serait tenté de considérer comme ayant pris exactement la place de ce portique; il n'en est rien pourtant, car ce portique, au dire de Josèphe, avait, comme les autres, 30 coudées de largeur, soit 15^{m},75, et la galerie actuelle n'a que 5 mètres.

Nous sommes rentrés trempés comme des canards, et force m'a été de rester au gîte. Les fouilles ont continué de donner d'excellents résultats au Tombeau des Rois, et les vases funéraires abondent. Tout cela s'accumule dans ma chambre et remplira évidemment plusieurs caisses.

Hélas! notre caravane vient de faire une perte! On se rappelle la petite panthère dont m'avait gratifié le grand cheikh des Adouân. L'aimable animal a si bien festoyé la viande crue, que nous avions généreusement substituée au lait de sa mère, qu'il en est, ma foi, mort d'indigestion. Gaillardot a passé une partie de son après-midi à dépouiller défunt Arthur, et il s'est trouvé que c'était une défunte. Force

nous a été de changer son nom, et, pour honorer sa mémoire nous lui avons, d'un accord unanime, imposé celui de Virginie! Donc, Virginie est morte, et je lui en sais un gré infini. Jamais je n'ai vu bête plus hargneuse et plus insupportable.

L'abbé et Louis, que rien n'arrête, sont allés au Tombeau des Rois; de leur côté Salzmann et Mauss ont continué de lever des substructions du Haram-ech-Chérif. Quant à Gélis, il a achevé le plan du beau souterrain connu sous le nom d'écuries de Salomon, et il a retrouvé à l'intérieur du Haram le canal d'écoulement que nous avions découvert dans nos fouilles devant la triple porte du sud.

3 décembre.

Ce matin, le temps s'était un peu remis; j'ai donc bien vite couru au Tombeau des Rois, où j'ai rempli mes poches de lacrymatoires et de débris de toute nature, extraits des terres que l'on continue de tamiser avec soin. Salzmann étant allé prendre des vues photographiques au pied de la muraille méridionale du Haram, Gaillardot et moi avons été l'y rejoindre; comme nous devions tous dîner chez monseigneur le patriarche, nous sommes rentrés de bonne heure, afin de nous débarrasser de nos costumes de voyageurs.

A six heures moins un quart, nous étions réunis au patriarcat, où nous attendaient le plus gracieux accueil et un véritable festin, des mieux ordonnés. Le reste de notre soirée s'est passé en causeries, dans lesquelles Mgr Valerga n'a cessé de faire preuve de l'érudition la plus solide, aussi bien que de la plus charmante affabilité.

Cette après-midi, pendant que je faisais ma toilette, Pierre et Ferdinand sont venus m'annoncer la découverte d'un caveau

inconnu débouchant dans la première chambre du Tombeau des Rois. Cette nouvelle m'avait transporté de joie et d'espérance ; j'ai dit plus haut à quoi ces espérances ont abouti : un sarcophage rompu et quelques petits morceaux de papier, voilà tout. Et j'avais pris le parti de faire coucher deux hommes dans le vestibule, afin de ne pas me laisser souffler ces beaux trésors-là ! Hélas ! la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

J'ai parlé déjà de la magnificence des coupoles antiques qui se voient sous El-Aksa. J'avais un désir bien naturel de posséder de bons dessins de ces coupoles ; mais, pour y arriver, il fallait être autorisé à construire un échafaudage, et nous avons négocié avec le cheikh de la mosquée. On lui a donc annoncé que notre travail au Haram était fini, et que, par conséquent, la source des pièces de vingt francs était tarie. Grand désespoir du brave homme, qui demande avec anxiété s'il n'y aurait plus rien qui pût nous intéresser. Là-dessus, on lui a lancé à brûle-pourpoint la possibilité de dépenser huit jours de plus à dessiner les coupoles en question, si toutefois il était permis de construire un échafaudage pour les voir de près.

« Avez-vous des bois ? a-t-il demandé sans l'ombre d'hésitation.

— Sans doute.

— Eh bien ! apportez-les bien vite. »

Et la chose a été faite, à la grande satisfaction de tout le monde. Cela m'a valu de Salzmann et de Mauss deux splendides dessins, dont l'exécution a demandé près d'une semaine de travail assidu. D'en bas, on ne pouvait véritablement obtenir que la caricature de ces œuvres d'un art si peu connu ; du haut de notre échafaudage, nous avons eu leur portrait fidèle. « Ces coupoles, a dit M. Renan sans les avoir réelle-

ment vues, ne sont certainement pas hébraïques. » Je me permets de retourner la proposition, maintenant que je les ai vues à l'aise, et je déclare, sans plus de façon que mon savant confrère, qu'elles sont certainement hébraïques. L'un de nous deux se trompe, c'est évident; mais lequel est-ce? Il y a un tribunal qui le décidera sans appel; c'est le public des antiquaires et des artistes. J'attends son jugement sans trop d'appréhension.

J'ai eu, avant le dîner d'apparat auquel nous étions tous conviés, une visite assez intéressante; c'est celle d'un vieux zaptié du Séraï, que j'avais toujours vu nous suivre au Haram-ech-Chérif, et que j'avais remarqué tout d'abord, grâce à son costume en loques. Il est venu, en pleurant à chaudes larmes, me raconter ses misères. Son nom est Moustapha-el-Borhdady; avant 1840, il était chef de bataillon au service du vice-roi d'Égypte. Après 1840, on lui a fait quitter de force ce service, pour rentrer dans les États du sultan. Il était marié, il avait des enfants (il en a aujourd'hui neuf, rien que cela!); il a donc essayé de l'unique méthode usitée en ce bienheureux pays, afin d'obtenir un emploi qui lui permît de vivre honorablement avec sa famille; il a graissé toutes les pattes avides tendues devant lui, et tout son avoir, c'est-à-dire 180,000 piastres (soit 45,000 francs environ), y a passé; mais il a obtenu un emploi, celui de zaptié du Séraï, avec 70 piastres, ou 17 francs d'appointements par mois. Ils ne sont que onze à loger, à vêtir et à nourrir sur ce revenu. Bagatelle! Cet homme m'a fendu le cœur en me racontant, à travers ses sanglots, que, lorsque ses malheureux enfants lui demandaient du pain, il était, neuf fois sur dix, obligé de déclarer qu'il n'en avait pas. Horrible chose que la misère! Pour soi-même on peut la supporter; mais pour les siens, ce doit être le plus cruel des supplices. Le pauvre diable est

parti de chez moi en me baisant les mains : il a du moins le pain de quelques jours pour lui et sa famille.

4 décembre.

Nous sommes tous allés de bonne heure au Tombeau des Rois, pour assister aux belles trouvailles que nous promettait la nouvelle chambre découverte par mes ouvriers. Ces trouvailles, je n'en parlerai plus, et pour cause.

A dix heures et demie, nous sommes rentrés en ville en toute hâte. N'était-ce pas aujourd'hui vendredi? Les Turks de Jérusalem sont dans l'habitude, déjà bien ancienne, de se claquemurer dans l'enceinte de leur ville tous les vendredis, de dix heures et demie du matin à deux heures de l'après-midi, parce qu'il est de notoriété publique que Jérusalem sera enlevée par les chrétiens aux musulmans, un vendredi, à l'heure de la prière. L'armée chrétienne qui les menace pourrait être cachée derrière un olivier du voisinage, ou dans un champ de choux-fleurs. Il n'y a donc pas à badiner, et l'on ferme toutes les portes, à grand renfort de verrous et de cadenas, pendant les heures fatales; après quoi, le danger étant passé, grâce à cette intelligente précaution, on rouvre la ville jusqu'au coucher du soleil.

Après la réouverture des portes, je suis retourné avec Mauss au Tombeau des Rois, et de là je suis revenu aux fouilles du théâtre; ces fouilles, commencées depuis deux jours, sont peu fructueuses, tout en confirmant mes prévisions. En rentrant à l'hôtel, j'ai trouvé celui-ci envahi par une quinzaine d'Anglais de tout âge, appartenant à l'état-major d'une corvette qui les a débarqués à Jaffa, et qui s'est ensuite rendue à Kheïfa, où elle attendra qu'ils aient accompli leur pèleri-

nage. La présence de tout ce monde bruyant trouble désagréablement le calme habituel de notre gîte. *Fond-de-Cuir* a trouvé là une excellente occasion de placer sa théorie sur le millenium ; il prêche donc comme un enragé, et nous voyons avec douleur qu'il n'a pas plus de succès avec les Anglais qu'avec les Français. Ma foi, ce n'est pas avoir de chance !

Notre ami de Behr, qui prend peu d'intérêt à nos discussions archéologiques, allons, tranchons le mot, sans que l'aveu nous coûte trop, de Behr, que nos recherches ennuient au superlatif, a saisi au vol l'occasion de nous planter là et de regagner la France. MM. Joyau et Terrier partent demain pour Jaffa, où ils espèrent s'embarquer immédiatement pour Alexandrie, et de Behr se joint à eux avec le plus vif enthousiasme. Notre soirée s'est donc passée à recevoir leurs adieux : Mâa-es-Selameh !

Aujourd'hui, Gélis est allé étudier et lever avec soin le fragment de mur antique découvert par Pierotti lors des fouilles exécutées pour le compte des Russes derrière le Saint-Sépulcre. Il résulte de ses observations que ce fragment judaïque a dû faire partie d'une tour appartenant à la seconde enceinte, car il est parementé des deux côtés, c'est-à-dire orné d'encadrements des blocs, ceux-ci étant destinés par conséquent à être vus aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

5 décembre.

Tout le monde est parti pour le travail ; moi seul je suis resté dans ma chambre, pour mettre mon journal au courant et revoir certains textes de Josèphe dont en ce moment j'ai besoin d'avoir le sens mathématiquement exact. Après midi je suis allé au Tombeau des Rois faire entamer par le haut le

déblaiement du grand escalier et nettoyer jusqu'au roc le sol de la grande cour intérieure.

En revanche, j'ai abandonné aujourd'hui la fouille du théâtre ; pour mettre à nu le noyau de maçonnerie que recouvre partout une immense accumulation de terre végétale, il faudrait un temps et une dépense énormes. Je dois donc y renoncer. Que d'autres, plus heureux ou plus obstinés, reprennent ce travail ingrat.

6 décembre.

Ma journée d'aujourd'hui a été insignifiante au point de vue de nos recherches. Au petit jour, j'étais à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, où je voulais entendre la messe. Il y avait foule sur le parvis ; mais la porte, bien et dûment verrouillée et cadenassée, ne s'est ouverte devant nous que lorsque le gardien, après nous avoir régalé de la vue de ses ablutions et de sa prière, a jugé à propos de nous livrer le passage. Je renonce à dire tout ce qu'il m'a monté de rage au cœur pendant les trois quarts d'heure qu'il m'a fallu attendre le bon plaisir de ce drôle. O chrétiens! vous n'avez bien là que ce que vous méritez.

Au retour, j'ai eu la visite de M. Guérin, qui venait me donner lecture de son dernier rapport au ministre de l'instruction publique. Véritablement, ce rapport est des plus intéressants, et les découvertes y sont inscrites à foison. Mais quel malheur que l'auteur n'ait aucune notion de l'art du dessin! Ainsi, il m'a parlé d'une magnifique trouvaille qu'il vient de faire, celle du tombeau de Josuë, et il n'en a pu prendre ni la vue, ni le plan! Voilà, certes, une besogne que je ne laisserai pas faire à d'autres, et ma première course, en partant de Jérusalem, sera vers le tombeau de Josuë.

Tout le reste de la journée s'est passé au couvent des Franciscains, et le soir nous sommes allés visiter notre cher consul.

7 décembre.

Le temps est redevenu tout à fait beau, et ce matin, au réveil, le ciel est splendide. J'ai profité de cette ravissante journée pour faire les honneurs de nos fouilles à un R. P. dominicain, bibliothécaire de la Minerve, à Rome. Celui-ci vient d'arriver à Jérusalem, et son voyage en terre sainte a pour but exclusif l'étude de l'archéologie militaire. Le P. Bassi et le F. Liévin nous accompagnent. Nous nous sommes rendus d'abord à la triple porte. Déjà les trous qui nous avaient introduits dans les conduits souterrains sont obstrués et comblés de pierres qu'on y a rejetées. Puis nous sommes allés au Tombeau des Rois.

En passant le long du Haram-ech-Chérif, le F. Liévin m'a fait voir le petit canal qui longe, sur l'espèce de console formée par un ressaut de la muraille antique en gros appareil, tout l'espace compris entre la porte Dorée et l'angle sud-est de la grande tour salomonienne du nord, tour que je crois aujourd'hui être en droit d'identifier avec le Medjdel-Hananéel de l'Écriture.

8 décembre.

Au petit jour, mon brave Pierre est venu m'annoncer qu'il croyait tenir une nouvelle chambre, et, cette fois, réellement inexplorée. J'ai minutieusement raconté plus haut cette découverte heureuse, je n'en reparlerai donc plus ici.

Le soir, je suis retourné au Tombeau des Rois; la fouille

du grand escalier ne marche pas assez rapidement à mon gré. Elle devrait être finie, et le seuil de la porte déjà nettoyé. J'offre donc à mes ouvriers un bakhchich de cent piastres si tout est déblayé au Mogrheb. A partir de cette annonce, tout mon monde a été saisi d'enthousiasme, et certainement si terminer en quelques heures n'eût pas été une besogne surhumaine, la chose eût été faite. Rien n'était plus curieux que l'entrain des vieux et des jeunes, chantant à tue-tête et alternativement le refrain suivant, que la circonstance leur avait fait improviser dans leur patois :

Khaouadja, hât el-bakhchich
Ma tanti-hou, ma nedjich!

« Monsieur, donnez le bakhchich!
« Si vous ne le donnez pas, nous ne viendrons pas. »

Certes, ils ont bien gagné les cent piastres que je leur ai données de bon cœur, mais au coucher du soleil il restait encore énormément de terre à enlever. Dans les déblais on a ramassé devant moi, au niveau des marches, un quart de sicle de bronze de l'année IV de l'autonomie accordée aux Juifs par Alexandre, lors du pontificat de Iaddous.

Dans la matinée, j'ai fait fouiller le terrain au-dessus du vestibule, et reconnu l'assiette du monument expiatoire d'Hérode. Bonne constatation de plus! Quant aux murailles de rochers qui dominaient la grande cour intérieure, il paraît évident, à cause des entailles que présente presque partout leur crête, qu'une ornementation quelconque, comme une balustrade, par exemple, y avait été adaptée.

La nuit était presque venue quand nous avons regagné la ville, et peu s'en est fallu que nous ne trouvassions portes closes

9 décembre.

Aujourd'hui Gélis, Gaillardot et moi, nous avons rédigé le procès-verbal de notre découverte d'une chambre inexplorée au Tombeau des Rois. Déjà les juifs allemands de Jérusalem ont essayé de forcer la consigne et de s'introduire dans nos fouilles; mais ils ont été sans façon chassés par nos ouvriers, ensuite de quoi ils ont été se plaindre au pacha. Celui-ci, auprès duquel j'ai envoyé Hanna-Carlo, m'a fait prévenir qu'il allait se rendre en personne aux Qbour-el-Molouk. Il y est en effet venu suivi de son cortége habituel et d'un rabbin délégué par les juifs. Lorsqu'il s'est retiré, toutes les difficultés semblaient aplanies, malgré les insistances du rabbin à qui, de toute évidence, la leçon avait été faite par quelque personnage probablement étranger à la croyance judaïque. Ce qui est certain, c'est que je ne quitterai pas Jérusalem avant que mon sarcophage ne soit en lieu sûr.

10 décembre.

Voilà que les tergiversations du pacha ont encore recommencé. J'ai eu une longue conférence avec Hanna-Carlo, que j'ai chargé de parler haut et ferme de ma part, en prévenant Son Excellence que j'attendais toujours sa visite, à mon grand étonnement. Que de tribulations, mon Dieu, pour être mis en possession de ce dont je possède déjà de plein droit les deux tiers!

Barrère et Ledoulx sont venus dîner et passer la soirée avec nous. Hier au soir il faisait un vent terrible; gare la pluie!

Je suis allé dans l'après-midi assister aux tentatives faites pour sortir le sarcophage de son trou. C'est une besogne diabolique. Le vent a tenu tout ce qu'il promettait, et, en rentrant en ville, notre journée finie, nous avons été trempés d'importance.

Grâce à Dieu, les dessins des deux belles coupoles de la porte sous El-Aksa ont été terminés hier; ces coupoles sont des merveilles; nous verrons ce que l'on en pensera en France.

Toute la bande anglaise qui avait envahi l'hôtel a déguerpi dans la journée; quel bon débarras!

11 décembre.

Ce matin, je suis allé au couvent me munir d'une provision d'objets de piété. Me voilà pourvu de façon à faire force largesses en ce genre. J'ai eu la visite du cheikh de la mosquée d'Omar; comme il a été aussi complaisant que je pouvais le désirer, j'ai accueilli l'ouverture qu'il m'a faite, à propos de la fameuse armoire promise depuis si longtemps, en lui offrant de lui en remettre le prix, c'est-à-dire cent francs. Le vieux brave a trouvé l'arrangement fort de son goût, et a empoché joyeusement mes cinq napoléons. Si jamais l'armoire en question se paye avec cet argent-là, je consens de bon cœur à être roué de coups. Le vieux zaptié El-Borhdady accompagnait le cheikh, et je lui ai encore donné vingt francs; comme il me demandait en sus un pantalon, je l'ai envoyé se promener. Ces gens-là sont insatiables!

L'abbé Moretain, curé de Beït-Sahour, vient de m'envoyer six petits couteaux-scie, en silex, trouvés dans les fon-

dations de son église. Je suis ravi de posséder ces reliques des temps anté-historiques de la Judée; elles iront au Louvre.

Toujours du vent et de la pluie; voilà, je le crains bien, la saison mauvaise arrivée pour tout de bon.

Vers une heure après midi, j'ai été prévenu que S. Exc. Kourchid-Pacha, mieux avisé, allait venir me rendre la visite que je lui avais faite. J'ai eu tout juste le temps de faire préparer les limonades, le café et les cigares de rigueur. Notre entrevue a eu un bon résultat, au moins elle en a l'air, et le pacha m'a promis que, dès demain, tout serait définitivement arrangé.

Avant le dîner, j'ai reçu le P. Bassi, avec lequel j'ai encore causé longuement d'Emmaüs et de beaucoup d'autres points d'archéologie sacrée. Comme il pleut toujours, je m'estime bien heureux d'avoir un pareil interlocuteur pour tuer le temps.

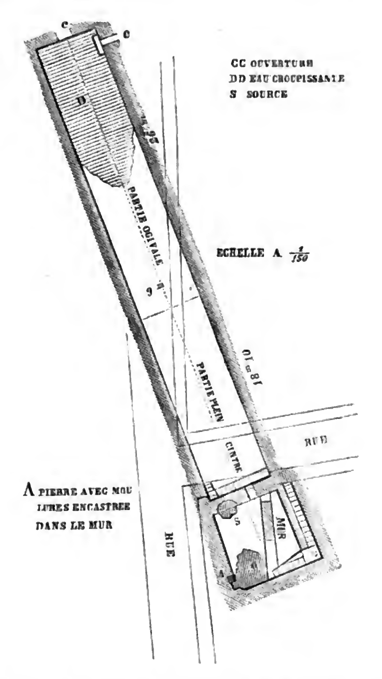
12 décembre.

Ce jour avait été depuis longtemps fixé pour celui de notre départ de Jérusalem, mais force a été de modifier cette partie du programme, le sarcophage n'étant pas encore parti, ni même reconnu comme ma légitime propriété.

Après le déjeuner, j'ai été au couvent des Dames de Sion, pour y voir la mère Devaux, cousine de mon excellent ami le général Morin, et supérieure générale des Dames de Nazareth. C'est une charmante femme dans toute la force du terme.

J'ai profité de l'occasion pour étudier le curieux souterrain retrouvé par ces dames dans les travaux de construc-

tion de leur maison. En voici le plan levé avec grand soin par Gélis.



En sortant de là, je suis allé chez Barrère, où Hanna Carlo, en quittant le Séraï, est accouru en hâte me prévenir que le pacha avait encore une fois changé d'idée. Il a reçu une supplique des juifs qui lui annoncent qu'ils vont écrire pour se plaindre au grand rabbin de Constantinople, et qui l'engagent en conséquence à entraver l'enlèvement de mon

sarcophage. Pour le coup, la moutarde me monte au nez, et je renvoie immédiatement Hanna Carlo au pacha, avec ordre de prévenir celui-ci que je ne lui donne plus que jusqu'au lendemain, à dix heures du matin, pour formuler sa réponse par oui ou par non. Comme c'est jour de courrier pour France, je verrai, selon la nature de cette réponse, à prendre mon parti; j'écrirai à l'Empereur, s'il le faut, et je veux que le pacha le sache bien.

Pendant la nouvelle absence du drogman, Barrère, Gaillardot et moi, nous avons longuement discuté la ligne de conduite à tenir. J'ai grande envie de faire enlever ma trouvaille de vive force. Il est bien clair qu'avec les Turks un pareil moyen a du bon; c'est même probablement le plus sage et le plus prudent. Mais Barrère s'efforce de me dissuader d'en venir à cette extrémité.

Enfin Hanna Carlo rentre; il a laissé le pacha plus embarrassé que jamais. Celui-ci a d'abord demandé que le temps de la réflexion lui fût laissé jusqu'à midi; puis il s'est ravisé, et a dit au drogman de venir chercher sa décision demain matin à neuf heures. Cet ultimatum provisoire une fois reçu, je suis rentré furieux à l'hôtel, me préparant à écrire directement à l'Empereur, au ministre de l'instruction publique, et à M. le marquis de Moustier, notre ambassadeur à Constantinople. Je confesse que j'ai passé une vraie soirée d'hydrophobe.

13 décembre.

Le matin, je suis allé au couvent, où j'ai encore longuement causé avec les bons Pères, après la messe qu'a dite pour moi l'excellent P. Bassi. Lorsque je suis rentré à l'hôtel, Hanna Carlo n'avait pas encore paru. Enfin, il est arrivé

pendant que nous déjeunions, et j'ai bien vite quitté la table pour aller causer à l'aise avec lui dans ma chambre.

Le pacha a enfin pris son parti; mais il demande trois mille piastres pour les propriétaires du terrain, et deux lettres adressées par moi à Fouad-Pacha et à Aly-Pacha, pour leur faire connaître toute ma satisfaction des procédés dont il a lui-même usé envers moi. J'accepte ces différentes conditions, mais en me réservant *in petto* de payer les trois mille piastres demandées par la main du chancelier du consulat de France, et devant le medjlis réuni.

Suis-je cette fois bien maître du monument que j'ai découvert? Je le crois. Mais comment faire pour l'emporter à Jaffa? Pourrons-nous y parvenir sans le couper préalablement en morceaux? C'est plus que douteux.

Je reconnais, en grelottant dans ma chambre, les journées de pluie à Jérusalem, journées dont j'avais fait, il y a treize ans, un si dur apprentissage. Malgré un mauvais temps tel qu'en France nous ne mettrions pas un chien dehors, nous sommes allés dîner chez Barrère, et lui porter toutes nos lettres pour le courrier qui va partir. Notre soirée a été employée à discuter longuement le site véritable d'Acra, et quand nous avons tous été d'accord sur ce point topographique, nous avons regagné notre gîte par une pluie battante.

14 décembre.

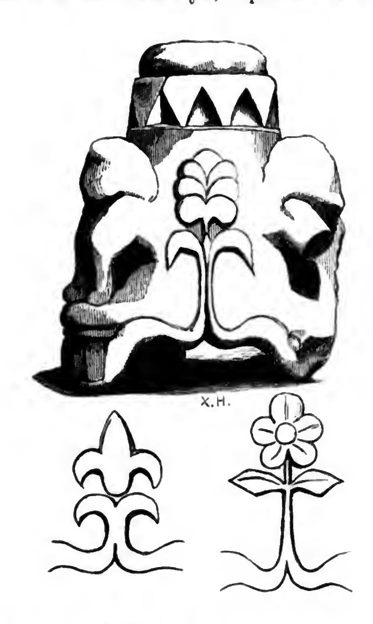
Cette nuit, un vent furieux s'est élevé; les fenêtres battaient et les vitres se cassaient de tous les côtés. C'était un tapage du diable. Ce matin, la pluie est terrible; voilà bien la vraie pluie de Jérusalem! N'importe, il n'est pas possible de rester claquemuré chez soi, sans rien faire. J'ai donc envoyé

prier M. Moore, consul d'Angleterre, de me désigner l'heure à laquelle il voudra bien me recevoir aujourd'hui, mon intention étant de lui demander l'autorisation de visiter le petit musée formé par les soins de la société littéraire fondée à Jérusalem sous le patronage de son prédécesseur. M. Moore, avec le plus aimable empressement, m'a fait répondre qu'à une heure après midi il m'attendrait au consulat, et qu'il serait heureux de me faire conduire au musée. Je sais qu'il y a, parmi les débris antiques qui y sont réunis, un fragment d'inscription hébraïque trouvé sur le mont des Oliviers, et je tiens fort à en prendre une copie et un estampage. En attendant, mes compagnons et moi nous gelons à qui mieux mieux, jusqu'au déjeuner.

A l'heure dite, nous nous sommes présentés, Michon, Gélis, Gaillardot et moi, chez M. Moore, par qui nous avons été reçus de la manière la plus affable. Notre visite faite, le consul nous a donné pour guide son chancelier, M. Wood, qui nous a très-obligeamment conduits au musée en question. Il était dans un bel état le musée! Heureusement M. Moore m'a fait part de son dessein bien arrêté de faire transporter dans un local qu'il fait préparer au consulat même tout ce qui se trouve en ce chenil abandonné. C'est une excellente idée; car au moins maintenant des morceaux très-intéressants ne disparaîtront plus sous les toiles d'araignées et sous une épaisse couche de poussière dont l'humidité a fait une sorte de boue pulvérulente. Nous avons tout remué, tout retourné. Il n'y a pas là plus d'inscription hébraïque que sur la main, et cependant je sais de source certaine que cette inscription existe. Faute de grives, dit la sagesse des nations, il faut se résigner à manger des merles. Je me suis donc rejeté sur les merles du petit musée de Jérusalem. J'y ai vu quelques pièces du plus haut intérêt, et avec

l'aide de mes amis, j'ai pris rapidement les notes et les croquis nécessaires pour en pouvoir parler.

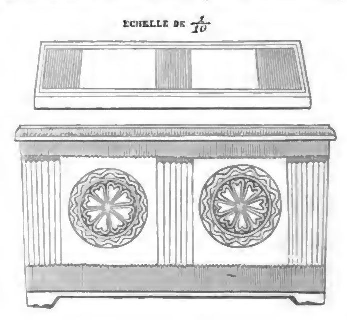
Le morceau le plus remarquable est le casque trouvé dans le Jourdain il y a une douzaine d'années, et que Salzmann a photographié sur toutes ses faces, lors de son premier voyage à Jérusalem. Ce casque, qui a été déformé comme par d'affreux coups de masse ou de hache, est entièrement couvert de figures d'un assez bon style, repoussées et ciselées. Le



travail m'en semble grec. J'ai retrouvé là aussi un bas de candélabre en marbre blanc, que Salzmann a également photo-

graphié, et qui n'est ni grec, ni romain. Pour moi, c'est un travail judaïque des plus curieux.

Parmi les autres morceaux, il y a un beau mufle de lion en bronze, qui a dû servir de médaillon d'applique; deux jolies petites caisses à trésor, en pierre tendre, qui sont éti-

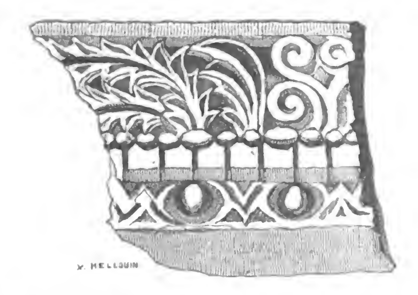


quetées comme provenant du mont des Oliviers et que je soupçonne fort d'avoir été tirées des Qbour-el-Molouk; puis un fragment de brique portant l'estampille suivante :



Comment faut-il lire cette estampille? EX OF(ficina) RE(gia)? ou L(egionis) X. O(pus) F(igulinum) HIER (osolymitanum)? Laissons bien vite ces lectures plus qu'hypothétiques, en rappelant seulement qu'au dire de Josèphe, la dixième légion, après la prise de la ville, fut laissée par Titus à la

garde du pays : τῷ δεκάτῳ δὲ τάγματι τὴν τῶν Ἱεροσολύμων ἐπέτρεψε φυλακήν (*Bell. jud.*, VII, I, 3). Je fais appel aux épigraphistes expérimentés, pour nous donner le véritable sens de cette petite inscription. Je passe à ce qui m'a le plus vivement intéressé. C'est un beau morceau de frise antique, provenant



du Tell-Hounn, et dans lequel je retrouve tout à fait le style du monument expiatoire d'Hérode, mais déjà un peu altéré, ce qui doit être, si ce fragment a été ciselé sous le tétrarchat de Philippe. Je le rappelle, Tell-Hounn, pour moi, n'est que la Julias de Philippe, laquelle a remplacé la fameuse Beth-Sayda des Évangiles.

Pendant que nous examinions toutes ces antiquailles, M. Wood, pour nous aider à retrouver l'inscription manquant à l'appel, a écrit un mot au révérend Barclay, qu'il pensait en mesure de nous dire ce qu'elle était devenue. M. Barclay est arrivé sur-le-champ ; il m'a promis de rechercher ce fragment, et de me le communiquer aussitôt qu'il l'aurait retrouvé.

Notre inspection du musée terminée, j'ai été faire une visite à Mgr Valerga et je suis rentré à l'hôtel, où le temps le plus affreux, et sans aucune éclaircie, nous a emprisonnés pendant plusieurs jours. Tous les travaux ont été forcément

suspendus, aussi bien ceux de mes ouvriers que ceux de tous mes amis. C'était le déluge en miniature.

Pierre est venu m'avertir qu'El-Rhouty, le chamelier de Jaffa, était arrivé, mais sans ses bêtes, qu'il n'était pas possible de faire marcher par une pluie pareille. Il est allé au Tombeau des Rois pour examiner les fardeaux à transporter, et il déclare que la cuve du sarcophage ne pourra être emmenée à Jaffa sans avoir été dépecée. C'est cruel! mais qu'y faire? Il faut bien se résigner à ce qu'on ne peut éviter.

15 décembre.

Les recherches que M. Barclay m'avait promis de faire, afin de retrouver le fragment d'inscription hébraïque que j'avais cherché vainement hier au petit musée de Jérusalem, ont été couronnées de succès. L'original m'a été confié ce matin, avec prière de le renvoyer, aussitôt que j'en aurais pris copie. Le texte a donc été copié, estampé, et renvoyé immédiatement. Le voici :



Pendant toute la journée, la tempête n'a pas cessé une minute, et nous sommes restés aux arrêts forcés.

16 décembre.

La pluie et la bourrasque ont continué sans interruption pendant le jour. Le soir, quelques étoiles ont paru au ciel. Le beau temps va-t-il donc revenir? Douce illusion, qui s'est tristement évanouie au réveil!

17 décembre.

Ce matin, la pluie avait repris, mais fine, pénétrante et obstinée. La réclusion nous est devenue intolérable, et, coûte que coûte, nous irons aux champs. Je voulais revoir le Tombeau des Juges et étudier, chemin faisant, la nécropole antique traversée par la route qui y conduit. J'ai donc décidé Gaillardot à affronter avec moi le mauvais temps, et à midi et demi nous étions en route.

En passant, nous nous sommes arrêtés pour examiner avec soin les énormes amas de cendres dont l'origine est si fortement controversée. Liebig, au dire de Titus Tobler, y a reconnu des cendres animales. J'en prendrai des échantillons à diverses profondeurs, et nous verrons bien ce que donnera l'analyse contradictoire qui en sera faite à Paris.

Disons tout de suite que Gaillardot a eu l'obligeance de faire opérer une fouille sur le flanc de l'amas le plus considérable, à 4^{m},70 en contre-bas du sommet et à une distance horizontale de 16^{m},50 de la projection de ce sommet. Trois échantillons ont été recueillis, l'un à un mètre au-dessus de l'ouverture du trou pratiqué par mes ouvriers, l'autre à cinquante centimètres au-dessous du plan de cette ouverture, et

le troisième enfin à $2^m,28$ au-dessous de ce plan, c'est-à-dire à $6^m,98$ au-dessous du sommet de l'amas.

Je ne doutais plus guère de l'origine de ces cendres, et je les attribuais au dépôt séculaire de celles des holocaustes provenant du temple, lorsque j'ai visité avec soin ces masses énormes; mais, depuis lors, j'ai vu d'immenses amas tout à fait analogues en deux points différents, auprès de Naplouse, et mes doutes sont revenus. L'analyse seule peut les dissiper ou les confirmer. J'en donnerai le résultat en appendice à ce volume, et nous saurons enfin à quoi nous en tenir. Ce qui dès à présent est certain, c'est qu'il n'y a plus de grande fabrication de savon à Jérusalem, et que si ce sont là des cendres de savonniers, il y a longtemps qu'elles ont été déposées et accumulées en cet endroit.

En attendant, voyons quels sont les passages de l'Écriture qu'il est permis d'invoquer en faveur de l'origine sacrée des cendres de Jérusalem.

Dans le Lévitique (I, 16), nous lisons, à propos de l'holocauste des tourterelles et des pigeons : « Il en ôtera le jabot « avec ses plumes, les jettera près de l'autel vers l'orient, à « l'endroit des cendres. » Il y avait donc près de l'autel, à l'orient, un lieu qui servait de dépôt provisoire des cendres provenant des holocaustes.

Plus loin, au chapitre IV, nous lisons encore : « 12. Le « bœuf, on le sortira tout à fait hors du camp, dans un « endroit propre au dépôt des cendres, et on le brûlera sur « du bois au feu; il sera brûlé au dépôt des cendres. » Ce verset est encore plus explicite et prouve bien que, dans les prescriptions du culte, un endroit spécial était destiné à l'accumulation des cendres provenant des sacrifices.

Dans le livre des Nombres (V, 13), nous lisons : « Ils ôte- « ront les cendres de l'autel et étendront dessus (l'autel) un

« drap de pourpre. » Voilà un indice précis du nettoyage des cendres.

Au chapitre XIX, lorsqu'il est question du sacrifice de la vache rousse, il est dit : « 9. Un homme pur amassera les « cendres de la vache, qu'il déposera hors du camp, dans un « endroit propre ; ce sera pour les enfants d'Israël une obser- « vance. » Puis : « 10. Celui qui amasse les cendres de la « vache nettoiera ses vêtements et sera impur jusqu'au soir. » Dans une note du Cahen, relative au verset 9 que je viens de citer, il est dit : « Selon le Talmud, on faisait trois parts « de cette cendre : une qu'on déposait près de la montagne « des Oliviers, une seconde dans le camp, et une troisième « était donnée aux Lévites. » Franchement, voilà un commentaire talmudique qui aurait bien besoin d'être commenté lui-même.

Le moment est venu de discuter le fameux passage de Jérémie (XXXI) où il est question des cendres : « 38. Il « viendra un temps, dit Jéhovah, où cette ville sera rebâtie, « depuis la tour de Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle.

« 39. Le cordeau sera tiré encore plus loin, sur la colline « de Gareb, et se dirigera vers Goath.

« 40. Et toute la vallée des Cadavres et des cendres, et « tous les champs vers la vallée de Kedron, jusqu'à l'angle « de la porte des Chevaux à l'orient, (tout) sera consacré à « Jéhovah, rien n'en sera plus renversé ni détruit. »

Nous avons déjà dit ailleurs ce que nous pensions de la forteresse de Hananéel et de la porte de l'Angle ; inutile d'y revenir ici. Le verset 39 me paraît désigner assez clairement l'agrandissement de Jérusalem, obtenu à l'occident par le tracé d'Hérode Agrippa. Qu'est-ce que Gareb, גרב ? Ce nom, nous ne le trouvons que là. Serait-ce, par hasard, une faute de transcription pour ערב, coucher du soleil, l'occident, מערב ?

Je n'ose le penser. Goath ne se trouve encore que dans ce verset. Est-ce le Golgotha que ce mot désigne? Autre hypothèse, déjà proposée par Adrichomius et par Villalpand. Avec ces deux hypothèses, le verset en question serait parfaitement intelligible.

Quant au verset 40, il mentionne la vallée des Cadavres et des cendres. Qu'est-ce que la vallée des Cadavres? Les commentateurs sont ici fort embarrassés. D'après le texte chaldéen, il s'agirait de la vallée où sont tombés les Assyriens, pendant la nuit fatale où l'ange exterminateur détruisit l'armée de Sennachérib (*Rois*, II, XIX, 35, et *Isaïe*, XXXVII, 36).

Or Josèphe nous apprend où était le camp des Assyriens; c'était sur la colline de Bezetha, devenue l'assiette de la *ville neuve*, par la construction de la troisième enceinte, puisque Titus, établissant son camp en dedans de cette enceinte, vint se placer sur le lieu nommé *camp des Assyriens*. Ce camp, occupé par une armée innombrable, devait s'étendre bien au delà de l'enceinte actuelle de la ville, c'est-à-dire de Bezetha, et nul doute qu'il n'ait couvert toute la plaine jusqu'aux grands amas de cendres existant de nos jours, et probablement bien au delà.

Quant à la désignation de « tous les champs vers la vallée de Kedron jusqu'à l'angle de la porte des Chevaux, à l'orient, » elle me paraît désigner tout le flanc oriental de Bezetha et du Moriah, et il en résulterait que la porte des Chevaux ne serait autre chose que la triple porte, murée aujourd'hui, et qui se trouve assez près de l'angle sud-est du Haram-ech-Chérif, sur la face sud de l'enceinte, là où les champs cultivés ne manquent pas.

On le voit, à propos de ce passage, il est bien facile de faire des hypothèses; mais il n'est permis de hasarder

aucune affirmation, quelque plausibles que paraissent ces hypothèses.

Enfin, dans le deuxième livre des Macchabées, nous trouvons encore le passage suivant, qui pourrait, à la rigueur, être invoqué en faveur de l'opinion qui placerait aux grands amas actuels de cendres le dépôt sacré des cendres des holocaustes (II, cap. XIII) :

« 1. Anno centesimo quadragesimo nono cognovit Judas « Antiochum Eupatorem venire cum multitudine adversus « Judæam.

« 2. Et cum eo Lysiam procuratorem et præpositum « negotiorum, equitum quinque millia, et elephantos viginti « duos, currus cum falcibus trecentos.

« 3. Commiscuit autem se illis et Menelaus et cum multa « fallacia deprecabatur Antiochum, non pro patriæ salute, « sed sperans se constitui in principatum.

« 4. Sed Rex regum suscitavit animos Antiochi in peccatorem, et suggerente Lysia hunc esse causam omnium « malorum, jussit (ut ibi est consuetudo) apprehensum in « eodem loco mactari.

« 5. Erat autem in eodem loco turris quinquaginta cubi« torum, aggestum undique habens cineris; hæc prospectum « habebat in præceps.

« 6. Inde in cinerem dejici jussit sacrilegum, omnibus « eum propellentibus ad interitum.

« 7. Et tali lege prævaricatorem legis contigit mori, nec « terræ dari Menelaum.

« 8. Et quidem satis juste. Nam quia multa erga aram « Dei delicta commisit, cujus ignis et cinis erat sanctus, ipse « in cineris morte damnatus est.

. . . .

« 13. Ipse vero cum senioribus cogitavit quod prius-

« quam rex admoveret exercitum ad Judæam, et obtine-« ret civitatem, exire, et domini judicio committere exitum « rei. »

Le verset 8 est des plus explicites : « Nam quia multa « erga aram Dei delicta commisit, cujus ignis et cinis erat « sanctus, etc., etc. » Si les cendres étaient saintes, elles devaient infailliblement être déposées dans un endroit consacré. Dès lors, qui empêche que les amas étranges de cendres que nous trouvons à Jérusalem soient considérés comme le dépôt des cendres des holocaustes? Rien certainement. Toutefois, le dernier mot n'est pas encore dit sur ce point, et l'analyse chimique peut seule nous édifier d'une manière définitive.

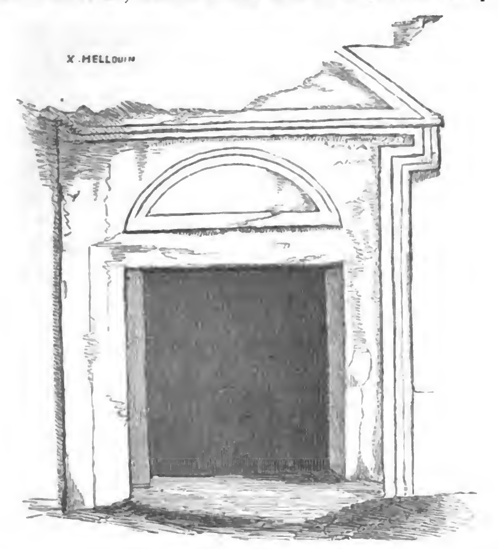
Je n'ai aucun sujet de suspecter l'assertion de Tobler sur l'appréciation de Liebig, mais je tenais à faire recommencer à Paris, sur des échantillons rapportés par moi, cette analyse décisive. Une note, placée en appendice à la fin de ce volume, en fera connaître les résultats.

Hâtons-nous d'ajouter, pour terminer, que dans tous les cas les amas de cendres dont il est question dans le livre des Macchabées ne sont certainement pas ceux de Jérusalem, puisque Josèphe nous dit fort explicitement que le grand prêtre Onias, qui avait pris le nom grec Ménélas, fut mis à mort par l'ordre d'Antiochus Eupator, à Berœa, la moderne Alep (*Ant. jud.*, XII, IX, 7).

J'avais conservé le souvenir, très-vague d'ailleurs, d'un sépulcre à inscription, excavé dans le roc, et vu par moi jadis à gauche du chemin du Tombeau des Juges. J'avais donc grandement à cœur de le revoir et de copier l'inscription. Il ne nous a pas été difficile de le retrouver.

La porte d'entrée est à crossettes, mais celles-ci sont surmontées d'un petit fronton. Le dessus de la porte est orné

d'un arc de cercle, dont la courbe et la corde sont formées par



une moulure continue. A l'intérieur de la crossette de droite paraît l'inscription suivante :

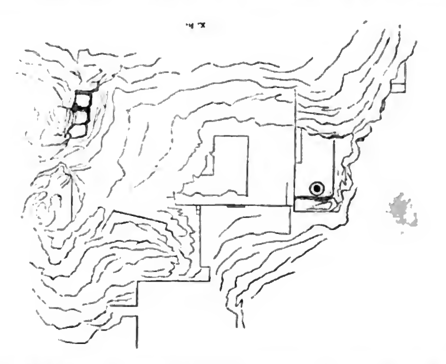


que je lis, mais sans être bien assuré de la légitimité de ma leçon :

..... המשכב הזה, ce sépulcre.......

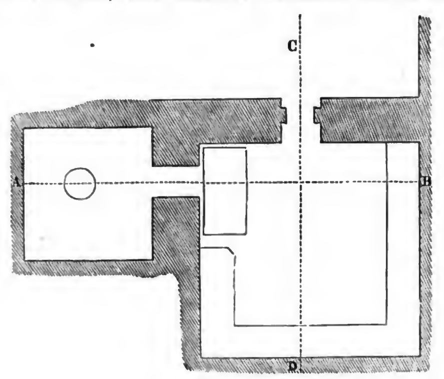
.... שחט, a tué.......

Il est bien fâcheux que toute la partie de gauche ait disparu, grâce à la mutilation des surfaces du rocher. Au-dessus de l'entrée, on reconnaît dans le roc un encastrement rectangulaire qui a dû recevoir la base d'une pyramide, et, au-dessus de la seconde chambre intérieure, il y a un autre encastrement semblable. Une roche placée à droite de ces deux encastrements en présente un troisième tout à fait analogue.

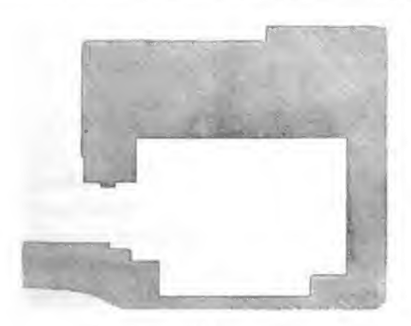


Ces trois places de pyramides font penser immédiatement aux trois pyramides élevées par l'ordre de la reine d'Adiabène; mais il est évident qu'il ne peut y avoir ici qu'une simple analogie de dispositions générales. Ce sépulcre, en effet, est, d'une part, beaucoup trop simple, et de l'autre, beaucoup trop loin de l'enceinte de Jérusalem, pour qu'on puisse être tenté un seul instant d'y chercher le tombeau de la reine Hélène et de son fils le roi Izates.

A l'intérieur, deux chambres seulement sont en commu-



nication. La première, dans laquelle débouche la porte à inscription, est carrée, et munie d'une banquette qui règne sur les trois faces autres que celle dans laquelle est pratiquée l'ou-



Coupe suivant CD.

verture. La banquette de la paroi de droite a été largement



entaillée vers la partie voisine de la porte d'entrée, de façon à présenter une fosse capable de recevoir un cercueil. Au-dessus, et dans l'angle même, la paroi de la chambre est percée d'une sorte de petite fenêtre en plein cintre ouvrant dans la seconde chambre qui est également carrée, mais non munie de banquettes. Cette chambre reçoit le jour par une sorte de puits rond débouchant au-dessus du rocher dans l'encastrement même d'une des pyramides. Une moulure formée d'un simple plan incliné règne tout autour de la première chambre, à la naissance du plafond.

Enfin, à gauche de la porte d'entrée, et à l'extérieur, le rocher présente les restes d'un encastrement rectiligne, et tel que devrait être un encastrement destiné à recevoir un disque roulant comme celui qui venait clore le Tombeau des Rois. Somme toute, ce tombeau est très-intéressant à étudier. Je le regarde comme fort ancien, mais comme ayant servi de nouveau à quelque riche Juif, à une époque voisine de la ruine de Jérusalem par Titus. Peut-être est-ce à cette époque qu'a été appliquée l'inscription. Dans tous les cas, celle-ci ne saurait être postérieure au règne d'Adrien, car je ne vois pas qu'il soit possible de lui assigner une date plus récente.

Au Tombeau des Juges, les mutilateurs ont fait rage. Les escaliers des chambres basses sont encombrés de pierres. La petite porte du vestibule extérieur a été complétement ruinée comme à plaisir, et le grand fronton extérieur, sans être dans un état de ruine aussi avancé, n'a pas été plus respecté pour cela. Seulement, comme il y a là plus de ciselures à briser à coups de marteau, cet honnête travail demande un peu plus de temps. Mais tranquillisons-nous, ce n'est qu'une affaire différée, et, très-prochainement sans doute, de ce curieux monument de l'art hébraïque il ne restera plus rien.

Comme le tombeau de Zacharie, dans la vallée de Josaphat, le Tombeau des Juges est criblé de noms de juifs qui seraient désolés de visiter ce vénérable monument sans le salir de leurs signatures.

A quatre heures et demie nous sommes rentrés en ville, et malgré nos caoutchoucs il a fallu, et pour cause, nous changer des pieds à la tête.

Nous sommes allés passer la soirée chez M. Moore, consul d'Angleterre, lequel avait eu la bonté de réunir à notre intention tout le corps consulaire de Jérusalem, à très-peu d'exceptions près, et les membres du clergé anglican qui habitent la ville sainte et s'intéressent à ses vénérables monuments. J'avais apporté mes cartons de dessins, et j'en ai fait les honneurs à toute l'assistance. J'ai seulement oublié de parler de l'inscription qui orne le sarcophage trouvé par moi aux Qbour-el-Molouk. Il était onze heures et demie lorsque nous avons regagné l'hôtel Hauser, et, pour la seconde fois de la journée, nous y sommes rentrés crottés comme des barbets.

18 décembre.

Enfin, voilà le beau temps revenu! Le ciel est pur, et le soleil splendide. Dieu veuille que cela dure!

Salzmann, Gélis et Gaillardot sont à la besogne. Moi, je passe ma matinée à tout combiner, avec Mohammed et Mattiah, pour notre voyage de retour à Beyrouth. Le F. Liévin, puis le Révérendissime sont venus me voir. Après midi je suis allé au Tombeau des Rois, assister, hélas! au dépècement de mon sarcophage. De là, je me suis rendu, avec Pierre, dans la vallée de Josaphat, où Salzmann complète

notre collection de photographies. Je suis rentré seul en ville par le Bab-el-Morharbeh, et, en passant sur la place du Qalâah, j'ai trouvé réunis les propriétaires des Qbour-el-Molouk, qui me cherchaient pour se plaindre de ce qu'ils n'avaient rien touché encore des trois mille piastres versées par moi entre les mains du pacha, devant le medjlis, pour leur être remises. Je les ai rassurés de mon mieux, en leur promettant qu'ils auraient bientôt cet argent.

19 décembre.

Aujourd'hui j'ai été faire ma visite d'adieux à Kourchid-Pacha, et nous avons été charmants tous les deux. A ma sortie du Séraï, tous ses cavas m'ont fait la conduite, pour l'honneur sans doute, mais aussi pour le bakhchich qu'il m'a fallu leur donner afin de me débarrasser d'eux; et de fait, aussitôt mon argent empoché, ils m'ont planté là au milieu de la rue, comme je le désirais fort.

Puis, j'ai été prendre congé de monseigneur le Patriarche et de l'excellent abbé de Quevauvillers.

De retour chez moi, j'ai pu enfin faire prix avec El-Rhouty, le chamelier de Jaffa. Espérons que ses bêtes ne se feront pas attendre. Allons, voilà que le vent a encore sauté ce soir à l'ouest; gare l'eau!

20 décembre.

Ce matin, le temps est redevenu beau; Dieu soit loué! Je suis allé au couvent entendre la messe, ensuite de quoi j'ai été voir le Révérendissime, chez qui Gélis et Gaillardot sont

venus, de leur côté, faire leur visite de congé. J'y ai trouvé Mgr Pila, frère du cardinal de ce nom. Il a tout à fait les traits et la barbe du cardinal de Richelieu, et il fait de la politique romaine de façon à m'empêcher de discuter avec lui ce que je crois discutable dans ses appréciations personnelles des hommes et des événements. Je pense que nous ne nous entendrions guère, et j'aime mieux le laisser aller à sa guise que de lui donner la réplique.

Le F. Liévin m'a conduit ensuite, avec Gélis et Louis, au tombeau de la Vierge, à la grotte de l'Agonie et au jardin de Gethsemani. Nous y avons fait ample provision de reliques de toute nature. Notons, en passant, que saint Jérôme (*Comm. de saint Matthieu*, ch. XXVI; édit. Martianay, t. IV, p. 129) nous apprend le sens réel de ce nom : « Gethsemani interpre-« tatur vallis pinguissima. »

J'ai raconté, à propos des fouilles du Tombeau des Rois, toutes les péripéties de ce fameux dimanche. Inutile donc d'y revenir ici.

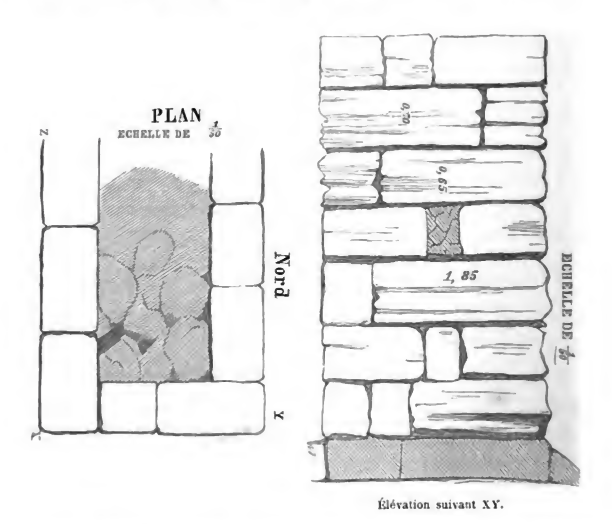
Le soir, j'ai eu à dîner Barrère, Ledoulx et Hanna Carlo.

Notre départ est fixé à mardi matin; quelque temps qu'il fasse, nous nous mettrons en route.

21 décembre.

Le matin, le Révérendissime et le P. Bassi sont venus me dire adieu. Après le déjeuner nous sommes tous allés visiter le terrain des chevaliers de Saint-Jean pour examiner avec soin deux fragments antiques qui appartiennent très-probablement à la seconde enceinte, et qui ont été englobés plus tard dans le mur de clôture de l'hospice de Saint-Jean. Le premier est l'angle du bazar au blé actuel. Cet angle est

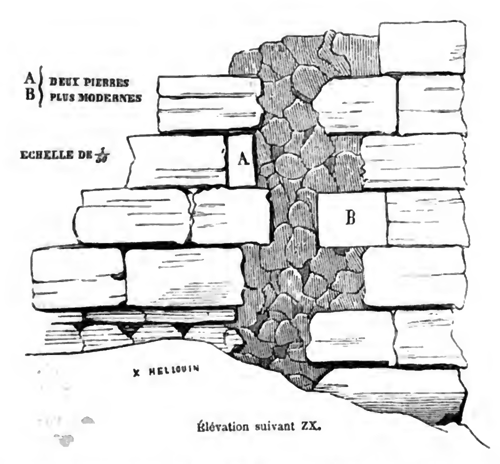
bien certainement antique. Beaucoup de blocs restés en place sont à encadrement; d'autres, au contraire, bien qu'également en place, ne présentent pas de trace de cette espèce d'ornementation. Les grandes arcades ogivales percées dans cette belle muraille présentent partout des traces non équivoques du remaniement qui leur a donné naissance. Il ne faut pas perdre de vue que ce fragment de muraille antique est fort près (à quinze ou vingt mètres) de la porte découverte par Pierotti, et dans laquelle on a voulu voir la porte Djennat. Si cette dénomination était bien établie, il deviendrait assez difficile de se rendre compte de la position respective de cette porte, qui faisait partie de la première enceinte,



Élévation suivant XY.

à ce que nous apprend Josèphe, et de cet angle de la seconde

enceinte, laquelle commençait à la porte Djennat en s'appuyant sur la muraille primitive. Le second fragment est placé à une cinquantaine de mètres au nord de l'angle dont je viens de parler, et à très-peu près sur l'alignement de sa face orientale. Les blocs de parement en sont très-beaux, mais affreusement rongés par le temps. Ils recouvrent un blocage grossier. Au ras du sol et à la face nord de ce débris, se voit la naissance d'une arcature. Peut-être y a-t-il eu là une porte percée dans la seconde enceinte. Deux blocs, relativement modernes, ont été encastrés dans ce fragment



Élévation suivant ZX.

antique. Rien n'est plus aisé que de discerner, au premier coup d'œil, leur âge relatif. L'un d'eux porte un signe lapı-daire, et ce signe est un A de l'époque des croisades. L'autre bloc est de plus grandes dimensions et il a été certainement destiné dans le principe à un autre usage, car il porte, à sa

partie inférieure, deux entailles qui n'ont plus aucune raison d'être lorsqu'il s'agit d'une pierre de parement.

Quoi qu'il en soit, ce fragment est important, puisqu'il nous donne un jalon certain à planter sur le trajet suivi par la seconde muraille. Après avoir examiné soigneusement ces vénérables débris, nous avons achevé notre journée en faisant une dernière promenade au sommet du mont des Oliviers. J'avais à cœur de jeter un regard d'adieu à la vallée du Jourdain, à la mer Morte et aux belles montagnes d'Arabie. Hélas! il est bien probable que ce regard sera le dernier. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? cette course est pour moi pleine de tristesse. Sans doute, je suis heureux de penser que dès demain je vais me rapprocher de tous ceux que j'aime; mais j'ai un véritable amour aussi pour cette sainte terre que j'ai eu tant de plaisir à visiter, et ce n'est pas sans un amer regret que je me dis au fond du cœur qu'en la quittant cette fois, il est bien probable que je la quitte pour toujours.

Nous avons d'abord été au sanctuaire en plein air que l'on appelle ici les *Viri Galilæi;* c'est une petite plate-forme pavée de dalles, supportant deux tronçons de colonnes et un petit bloc sur la surface desquels on a entaillé des croix fleuronnées. De là nous sommes allés nous reposer auprès de l'oualy qui couronne le mont des Oliviers, et qu'entoure un petit cimetière musulman. C'est de ce point qu'on a la vue splendide dont je tenais à repaître encore une fois mes yeux, avant de m'éloigner de Jérusalem.

Après une halte assez longue, Gélis et moi nous sommes redescendus dans la vallée du Cédron, pendant que l'abbé et Gaillardot allaient visiter l'église de l'Ascension. Dix fois nous nous sommes arrêtés pour contempler le Haram-ech-Chérif, dont on juge merveilleusement l'ensemble de tous les points de la descente que nous suivons.

Rentrés par la porte de Saint-Étienne ou de Setty-Maryam, nous sommes allés voir l'habitation de Mauss, qui s'est logé dans une ravissante petite maison de Bezetha. Gaillardot est venu nous y rejoindre, et nous sommes rentrés à l'hôtel, moins gais que d'habitude, je n'hésite pas à le déclarer.

Le soir, nous sommes tous allés prendre congé de Barrère, et là aussi ce n'a pas été sans un serrement de cœur que nous avons reçu et donné la dernière accolade. Avant neuf heures, nous étions rentrés, non sans mésaventures; car l'abbé et Gaillardot, ayant un peu ralenti le pas, se sont trouvés éloignés de notre fanous, et ont failli être mis au violon. Il eût été assez drôle d'y passer la dernière nuit de leur séjour à Jérusalem. Mais ils en ont été quittes pour la peur.

22 décembre.

Ce matin nous étions tous levés au point du jour, comptant, ô candides que nous étions! sur un prompt départ.

Et d'abord le cheikh Mahmoud d'Abou-Dis et le cheikh Ismaël ont demandé à me faire leurs adieux; j'ai refusé de les recevoir. Assez de bakhchichs comme cela! Puis a paru l'un des propriétaires des Qbour-el-Molouk, à qui j'ai donné trois napoléons de surérogation, tant j'étais heureux de tenir enfin mon sarcophage qui, dès la veille au matin, avait pris la route de Jaffa, sous la protection de Botros.

Pierre et Ferdinand sont venus, à leur tour, m'apportant un beau fragment de sculpture déterré la veille au pied même de la grande porte percée dans la muraille de rocher aux Qbour-el-Molouk. Le travail en est très-curieux, et il est évi-

dent que ce fragment n'a pas fait partie du monument expiatoire d'Hérode. Matière, style, ciselure, tout le distingue de ceux que j'ai recueillis dans mes fouilles de la grande cour. Ce morceau va partir avec moi, et je n'aurai garde de le laisser à Jérusalem[1].

J'ai reçu aussi la dernière visite de l'abbé de Quevauvillers que j'ai chargé de transmettre à monseigneur le Patriarche mes plus respectueux hommages.

O lecteurs! je vous donne en cent à deviner l'heure à laquelle nous avons enfin pu nous mettre en route, grâce à tous les embarras inséparables d'un vrai départ. Il était onze heures et demie, ni plus ni moins, lorsque nous avons été enfourcher nos montures sur la place du Qalâah. Là j'ai trouvé, à ma fort médiocre satisfaction, tous les zaptiés, tous les cavas auxquels j'avais eu affaire, ceux même que je n'avais jamais vus. Il a fallu, bon gré mal gré, *bakhchicher* tout ce monde-là, et nous avons enfin pu franchir le Bab-el-Khalil, après avoir traversé une foule compacte de curieux, accourus de tous les coins de Jérusalem, pour nous souhaiter un bon voyage.

M. Ledoulx et deux cavas du consulat, à cheval, ouvraient la marche. A la sortie de la ville, j'ai pu donner une dernière poignée de main au cheikh des moghrabins, qui était venu, de son côté, pour me souhaiter toutes les prospérités possibles et me remercier du modeste cadeau que j'avais fait à son jeune fils, en échange de son tchibouk de jasmin.

Enfin il nous a été possible de gagner au pied. Nous avons été passer aux cendres dont ce matin même Gaillardot était allé prendre les échantillons que j'ai mentionnés plus haut, et qui sont destinés à être soumis à l'analyse chimique.

1. Il est aujourd'hui au Louvre.

Deux fois de suite, sur le flanc de ces étranges amas, le cheval de ce bon docteur s'est abattu, sans accident pour le cavalier. Un Romain se serait arrêté et aurait regagné son gîte; notre brave ami n'a pas été aussi pusillanime, et nous avons bien vite rejoint la route de Naplouse aux Qbour-el-Molouk. Là nous attendaient, à cheval, Hanna Carlo et son gendre Pascal, vigoureux compère, s'il en fut. Le petit bonhomme de propriétaire du Tombeau des Rois, qui n'avait pas quitté mes fouilleurs pendant vingt minutes depuis qu'ils étaient à l'œuvre, était là aussi. Je lui ai serré la main; c'est tout ce qu'il a eu de moi pour cette fois. Notre escorte était nombreuse, on le voit; à Chafat, j'ai congédié tout le monde, et nous nous sommes mis pour tout de bon en route.

Nous allions déjeuner à Khouraïb-er-Ram, et le but de notre étape était Djifnah.

Un quart d'heure avant d'arriver à la halte du déjeuner, j'ai revu sur la route une colonne milliaire que mon ami, M. Guérin, avait fait retourner il y a quelques jours, et qui porte une assez longue inscription que je n'avais pas aperçue il y a treize ans, bien que j'eusse remarqué la colonne elle-même. J'ai mis pied à terre et fait de vains efforts pour déchiffrer et copier cette inscription. Elle est trop mutilée pour que la chose soit faisable, sans une longue et patiente étude. Tout ce qu'il m'est possible d'en dire, c'est que les caractères sont tout à fait de leur temps, le texte étant relatif à Caracalla. Il faudrait avoir un bon estampage, fait avec grand soin, pour reconstituer cette inscription qui, je le crois du moins, n'a encore été copiée par personne.

A peine remonté à cheval, j'ai rencontré cinq cavaliers qui forment une commission scientifique chargée d'explorer la terre sainte pour le compte d'une société savante de l'Angleterre. Nous nous sommes très-promptement présentés les uns

aux autres, et, pendant près de trois quarts d'heure, nous avons échangé force questions et force réponses.

Ces messieurs, en apprenant que j'avais exploré tout à mon aise et étudié, topographiquement parlant, l'Ammonitide, m'ont paru un peu désappointés, leur projet étant d'entreprendre le même travail. Je les ai réconfortés de mon mieux, en leur affirmant que là il y avait encore de la bonne besogne à faire pour bien des voyageurs. Ce sont les sciences naturelles qui sont le but spécial de leur exploration. Botanique, géologie, minéralogie, zoologie, tout leur est bon, et, à mesure qu'ils ont rempli des caisses, ils expédient leurs conquêtes en Angleterre. Enfin nous nous sommes quittés et, après très-peu de temps, nous prenions notre premier repas de voyage contre les ruines du khan du moyen âge auquel appartient spécialement le nom de Khouraïb-er-Ram.

Nous avons passé là une heure et demie et gagné, presque immédiatement, El-Bireh, que nous avons laissé sur notre droite, pour suivre la route de Djifnah. Nous avons pu, néanmoins, jeter un regard de vieille connaissance aux ruines de l'église et aux murailles archi-antiques des citernes d'El-Bireh. Nous aurions bien désiré examiner tout cela d'un peu plus près; mais il était tard, et la route exécrable sur laquelle nous cheminions nous forçait à ne pas perdre de temps.

De Jérusalem au village de Chafat, il y a moins d'une heure de chemin. Arrivés en ce point, nous avons envoyé notre dernier salut à Jérusalem. Faites encore quelques pas, et la ville sainte a disparu pour ne plus se remontrer. Chafat est à gauche de la route lorsqu'on part de Jérusalem pour se rendre à Naplouse. A un kilomètre plus loin, on aperçoit encore, sur la gauche, le village de Beït-Hanina.

De Khouraïb-er-Ram, on voit, sur la droite, la localité nommée Er-Ram. Après vingt-deux minutes de marche, on

est en vue du village de Kaloundieh, placé à gauche de la route. Dix minutes après, on longe la gorge d'Atarah, et il faut quarante minutes encore de marche pour atteindre El-Bireh. Comme j'ai parlé en détail de toutes ces localités dans mon premier voyage, il est absolument inutile d'y revenir cette fois.

La route que l'on suit en quittant El-Bireh pour se rendre à Djifnah est affreusement triste; elle est déserte et, grâce aux pluies qui viennent de finir, passablement mauvaise. Nous avons longé un grand étang, auquel je n'ose pas donner le nom de lac, et qui n'en a pas moins quatre à cinq cents mètres de largeur dans tous les sens. Je ne puis croire que les pluies seules forment cet amas d'eau. Il n'a pas encore assez plu pour cela, et j'aime mieux penser qu'il y a là un véritable étang permanent. Un peu plus loin que ce petit lac, nous avons franchi un dernier pli de terrain qui nous séparait de la vallée, assez verdoyante, au fond de laquelle est placé le village actuel de Djifnah.

D'El-Bireh à Djifnah, il y a deux heures et dix minutes de chemin, en marchant à une allure assez franche. La seule localité que l'on aperçoive sur cette route monotone est à vingt-cinq minutes avant Djifnah, et encore est-ce une ruine qui se nomme Kharbet-Djalazoun.

Il était plus de cinq heures et demie, et il faisait déjà sombre, lorsque nous avons enfin pu atteindre le point où nos tentes étaient dressées, sur un petit plateau qui domine le village, derrière le beau presbytère que le patriarche y a fait construire.

La route qui descend à Djifnah longe à peu de distance un beau ruisseau, auquel donne naissance l'Ayn-Djalazoun. Les eaux sont assez abondantes pour que le ruisseau forme en plusieurs points de jolies petites cascades. Tous les alen-

tours de Djifnah sont bien plantés d'oliviers, de figuiers et de vignes. Avant d'entrer dans Djifnah, on traverse à gué cet abondant cours d'eau, à côté d'un petit pont d'une seule arche, sur lequel, malgré l'obscurité, j'ai discerné une inscription bilingue, grecque et arabe, d'une époque peu ancienne, j'imagine. On passe ensuite à côté des ruines d'une petite église chrétienne, de l'époque byzantine, très-probablement, et c'est après avoir ainsi traversé tout le village qu'on arrive à l'esplanade sur laquelle est établi notre camp.

On se rappelle qu'en partant de Jérusalem je voulais aller visiter le tombeau de Josué, si heureusement retrouvé par M. Guérin. C'est là ce qui nous a fait quitter la grande route de Naplouse, afin de nous diriger sur Djifnah. Cette excursion, d'ailleurs, nous permettra de faire une bonne reconnaissance topographique dans le pâté de montagnes, si mal connues encore, que l'on appelle la montagne de Naplouse; cette course, si elle doit être pénible, aura donc une bonne compensation à nous offrir.

Maintenant, revenons sur nos pas. Je ne parlerai pas de Djalazoun, ne sachant absolument rien qui se rapporte à la vie antique de cette ruine. Quant à Djifnah, c'est différent.

On pourrait être tenté de retrouver dans Djifnah la Aophni de la Bible. (עפני *Josué*, XVIII, 24.) Mais celle-ci faisait partie de la tribu de Benjamin, et je ne vois pas trop comment Djifnah pourrait avoir appartenu au territoire de cette tribu. Il faut donc, malgré la ressemblance frappante des noms, se tenir tout à fait sur la réserve, lorsqu'il s'agit d'identifier ces deux localités.

Si les témoignages bibliques nous font ainsi défaut lorsqu'il s'agit de Djifnah, les témoignages profanes abondent. Analysons-les le plus brièvement possible. Pline et Josèphe, parlant de la division de la Judée en toparchies, avec Jéru-

salem pour métropole, mentionnent : le premier, la Gophnitique (lib. v, cap. 14), et le second Γοφνά et Γοφνιτική (*Bell. jud.*, III, III, 5). Notre Djifnah n'est, sans aucun doute possible, que la Gophna de Josèphe.

Le pays de Gophna, suivant Josèphe (*Bell. jud.*, IV, IX, 9), faisait en entier partie de la région montueuse de la Judée. Josèphe le désigne sous le nom de Γοφνιτικὴ τοπαρχία, et il nous apprend (*Bell. jud.*, II, XX, 4) que Jean, fils d'Ananias, était à la fois préfet de la Gophnitique et de l'Acrabattène. Dans un autre passage (*Bell. jud.*, III, III, 5), il appelle ces deux cantons Γοφνά et Ἀκραβαττά. Enfin, il nous apprend (*Bell. jud.*, V, II, 1) que Titus, en se rendant de Césarée à Jérusalem par la Samarie, passa à Gophna. C'est, de plus, à Gophna que, pendant le siége, ce prince envoya des transfuges qu'il fut obligé d'en faire revenir, pour les montrer aux assiégés qui prétendaient qu'ils avaient été mis à mort (*Bell. jud.*, VI, II, 2 et 3). Vespasien s'était emparé de Gophna et y avait laissé une garnison (*Bell. jud.*, V, II, 1). Déjà, longtemps auparavant, Cassius, au moment où commençait à poindre la fortune d'Hérode, s'était rendu maître de Gophna, d'Emmaüs, de Lydda et de Thamna (*Ant. jud.*, XIV, XI, 2). Saint Jérôme désigne le même pays sous le nom de Regio Gufnensis, et, au mot Adasa, il s'exprime ainsi dans sa traduction de l'*Onomasticon :* « Adasa, « in tribu Judæ, usque hodie vicus juxta Guphnas. Sed miror « quomodo Guphnensem regionem in tribu Judæ posuerit, « quum perspicuum sit secundum librum Jesu in sortem eam « cecidisse tribus Ephraïm. »

Eusèbe, déjà cité par Reland à ce propos, nous donne un renseignement positif sur le site de Gophna, à propos de la vallée désignée sous le nom de נחל אשכול, dans les Nombres (XII 23), à cause de la grappe de raisin que les explorateurs

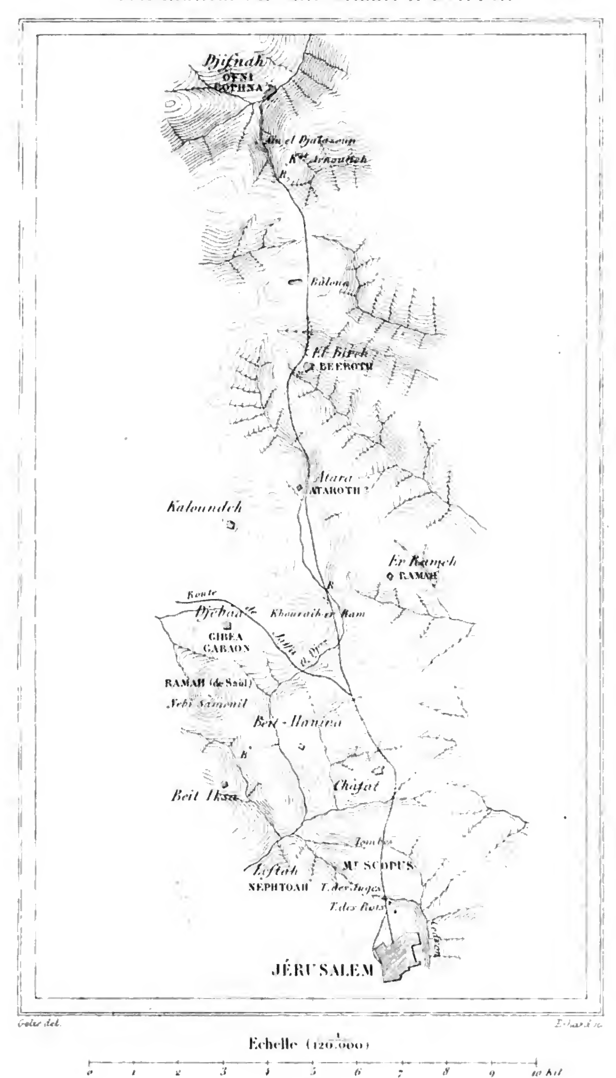
israélites en avaient rapportée ; il s'exprime ainsi : « Λέγεται « εἶναι ἡ Γοφνὰ, ἄμπελος ἑρμηνευομένη, ἀπέχουσα Ἀιλίας σημείοις ιε « κατὰ τὴν ὁδὸν τὴν εἰς Νεάπολιν ἄγουσαν· ζητεῖται δὲ εἰ ἀληθὴς ὁ « λόγος. » Cette vallée d'Escaol doit bien plus probablement être cherchée dans le voisinage d'Hébron, où d'ailleurs nous avons trouvé et signalé déjà une source qui s'appelle encore de nos jours Ayn-Eskali. Reland, que cette assertion inattendue d'Eusèbe étonnait fort, se pose cette question (p. 351) : « Hauseritne hæc ex antiqua traditione, an ex convenientia « vocis נפן, *vitis*, unde nomen Gophnæ duci potest, et אשכול, « *botri*, ignoro. »

Contentons-nous, sans discuter la valeur de ce passage d'Eusèbe, de tenir compte du renseignement précieux qu'il nous fournit sur la position de Gophna, près de la route d'Aelia à Neapolis, et à quinze milles de la première de ces villes. Quinze milles équivalent à un peu plus de vingt-deux kilomètres, et comme nous avons parcouru la distance de Jérusalem à Gophna en quatre heures trente minutes de marche, ce qui, à dix minutes par kilomètre, donnerait vingt-sept kilomètres, il y a un désaccord considérable entre ces deux chiffres, si nous ne devions pas tenir compte, ce que j'ai fâcheusement oublié de faire, du temps perdu en examinant la colonne milliaire couchée sur la route près de Khouraïb-er-Ram, et surtout dans la conversation que nous avons entamée avec les membres de la commission scientifique anglaise.

Ajoutons, pour terminer, que Ptolémée, parmi les villes de la Judée proprement dite dont il donne la longitude et la latitude, mentionne Γοῦφνα.

Nous avons cité tout à l'heure le nom d'Adasa qui, au rapport d'Eusèbe et de saint Jérôme, était proche de Djifnah. J'ignore quel est le site de cette localité antique. Serait-il

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A DJIFNA.



possible, par hasard, d'en trouver une trace dans le nom de la ruine appelée Kharbet-Djalazoun? J'en doute très-fort.

23 décembre.

Dans la nuit s'est élevé un vent violent, qui souffle toujours et qui ne nous présage rien de bon. Au point du jour, nous étions tous debout, et fort joyeux du but de notre promenade de la journée. Nous devions, en effet, visiter le tombeau de Josué, découvert peu de semaines avant par M. Guérin, auprès de Tibneh. Nous avons pris un guide à Djifnah, et, de très-bonne heure, nous nous sommes mis en route. Il nous a fallu bien près de trois heures pour atteindre Tibneh. La route n'est pas mauvaise; mais dans tous les cas, elle est véritablement charmante. Voici les localités que nous avons rencontrées sur notre chemin, et dont nous avons recueilli les noms et les distances.

De Djifnah à Bir-ez-Zeit, village à droite duquel passe le chemin, il y a vingt-cinq minutes de marche, au milieu de champs et de vergers.

A douze minutes plus loin on aperçoit, sur sa droite, le village d'Atarah.

Dans Josué (xvi, 5, et xviii, 13) nous trouvons mentionnée une localité nommée Atharout-Adar, située dans le territoire de la tribu d'Éphraïm, entre Bethel et la mer. Je propose d'identifier cette localité biblique avec l'Atarah que je viens de citer. Notons en passant qu'Eusèbe, ainsi que le remarque Reland, faisait deux villes d'Atharout et d'Adar, puisqu'il dit au mot 'Αδὰρ que c'est une ville de la tribu d'Éphraïm.

A treize minutes au delà, nous passons en vue d'un

ouali placé à droite, au sommet d'une hauteur dominant un plateau verdoyant que nous traversons, et au bout duquel nous trouvons un véritable bois de pins de Jérusalem. Cet ouali se nomme Oualy-Kastraouani. Arrivés au bout du plateau, après cinquante minutes de marche, nous avons en vue, sur notre gauche, deux localités, nommées : l'une Kherbet-Bourhan, et l'autre Kiôbar. Je n'ai d'identification à proposer ni pour l'une ni pour l'autre.

En cinq minutes de plus nous atteignons un petit village nommé Kafr-Aissoua. Le livre de Néhémie (xi, 26) mentionne une ville habitée par les fils de Juda, et nommée comme la nôtre ישוע; serait-ce la même? J'en doute fort, malheureusement.

Il nous faut encore trois quarts d'heure de marche pour arriver en vue d'un édifice placé sur notre droite et nommé Naby-Saleh.

Dix minutes après, nous voyons, dans la même direction, c'est-à-dire encore à notre droite, une localité nommée Ayoun-Ria. Nous apercevons enfin le but de notre course, que signale de loin à nos regards un magnifique bouquet d'arbres. Devant nous s'ouvre une petite plaine basse que domine, au sud-est, une hauteur couronnée par une ruine que les habitants du pays nomment Deïr-ed-Damm ; au sud-est, une colline élevée, dans les flancs de laquelle s'ouvrent des grottes sépulcrales ombragées de bouquets de chétifs chênes verts; en arrière de celle-ci, c'est-à-dire au nord de la petite plaine, est une autre colline couverte de ruines : elle est connue des Arabes sous le nom d'Er-Ras, malgré son peu de hauteur; quant aux ruines, elles se nomment Tibneh. D'Ayoun-Ria il nous a fallu un quart d'heure pour venir mettre pied à terre sur la petite esplanade ouverte devant le vestibule du tombeau de Josué.

TOMBEAU DE JOSUE
TIBNEH



Toute la plaine que nous venons de traverser est garnie de groupes de laboureurs qui, suivant la coutume, se hâtent de quitter leur besogne, afin de venir examiner ce que nous cherchons en pareil lieu; et, de fait, pendant toute la durée de notre visite nous les avons eus sur le dos.

Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, la colline nommée Er-Ras est couverte de ruines qui portent le nom spécial de Kherbet-Tibneh. Vers le bas de ces ruines, on voit encore un pan de mur formé de quelques gros blocs à bossage, d'appareil essentiellement judaïque. C'est en tournant le dos à ces ruines, c'est-à-dire en regardant le sud, que l'on embrasse de l'œil toute la nécropole de Tibneh; je dis nécropole, parce qu'il y a là un certain nombre de caves sépulcrales entaillées dans le roc vif, qu'il faut aller chercher à travers d'assez épaisses broussailles, et dont quelques-unes ont un intérêt considérable pour l'histoire de l'art en Judée.

Le plus vaste et le plus important de ces caveaux porte, parmi les Arabes du pays, le nom de Qobr, ou Qoubbet-el-Endieh. D'où vient ce nom? Je l'ignore. Le sépulcre est précédé d'un vestibule taillé dans le roc vif, et dont la façade était soutenue par deux pilastres carrés avec chapiteau orné de moulures simples. Un chêne vert qui a poussé de vigoureuses racines dans les fissures du roc, et peut-être aussi les tremblements de terre, ont mis la partie antérieure de ce vestibule en assez triste état. Le pilier de droite surtout a été maltraité, et il est facile de prévoir que la vigoureuse végétation qui tapisse tout le pourtour du tombeau finira par en consommer la ruine. En ce moment, le sol du vestibule s'est sensiblement élevé par les éboulements, mais les parois latérales et la paroi du fond sont fort bien conservées. Leur surface est littéralement couverte de lampadaires, ou petites excavations, les unes carrées, les autres demi-circulaires ou

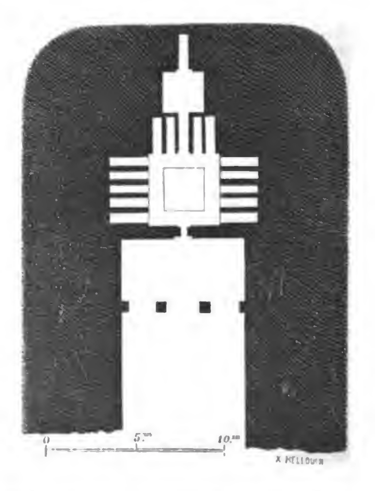
triangulaires, qui ont été destinées à recevoir des lampions, lors de certaines fêtes commémoratives, de certains anniversaires. L'illumination de ce vestibule devait être véritablement imposante, puisque sur la seule paroi de gauche on compte soixante-onze de ces petites niches à lampes. Impossible de conserver des doutes sur leur destination; car tous les sommets en sont tapissés d'une épaisse couche de suie, que des illuminations répétées pendant une longue suite de siècles ont pu seules accumuler. A Aaraq-el-Émyr, une roche éboulée par suite d'un tremblement de terre offre, à sa surface, des excavations identiques. On l'a prise pour un pigeonnier, et elle n'a pas plus servi à cet usage que le tombeau dont je parle. En Syrie, la coutume d'illuminer à certains jours les tombeaux réputés saints est loin d'être perdue, et à Naplouse, par exemple, il y a telle tombe creusée dans le flanc du mont Ébal, en face de la ville, qui tous les jeudis soirs est encore illuminée à l'époque où nous vivons. On honore ainsi une femme sainte nommée Setty-Selimah parmi les musulmans. Dieu sait quel hommage rendu à un personnage appartenant peut-être à la plus haute antiquité s'est ainsi continué jusqu'à nous, mais en changeant de destinataire.

Il est intéressant de trouver constaté, dans les écrits hébraïques, l'usage de ces illuminations commémoratives. Je transcris donc le passage suivant du livre intitulé : les *Chemins de Jérusalem*, écrit par le rabbin Isaac Chelo au commencement du XIVᵉ siècle, et publié par Carmoly (page 263) :

« Alma, que nous venons de nommer, possède une « sainte association juive. Trois tombeaux d'autant de sages « d'Israël, qui portent tous les trois le nom de Rabbi « Éléazar, font la gloire de cet endroit. De beaux grenadiers « ombragent ces tombeaux antiques. Les juifs et les musul-

« mans allument tous les vendredis soirs des lumières sur ces « tombeaux. Or, il est arrivé qu'un vendredi soir, le nombre « des lumières était si grand que leurs flammes embrasèrent « l'un de ces arbres, le grenadier du tombeau de Rabbi Éléazar « fils d'Arakh. Tout le monde refusa d'éteindre les flammes : « les juifs pour ne pas profaner la sainteté du sabbat, les « ismaélites pour imiter les juifs. L'arbre brûla donc toute « la nuit, et le lendemain, lorsqu'on vint visiter le tombeau sa-« cré, on vit avec étonnement que ni le tronc ni les branches « de cet arbre n'étaient endommagés. C'était un miracle à « voir, ainsi qu'il est écrit. »

Revenons au tombeau de Tibneh. Au fond du vestibule



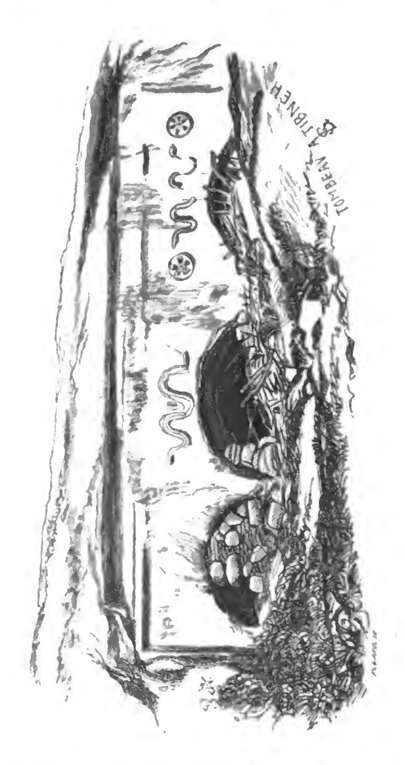
s'ouvre une petite porte, par laquelle on pénètre en rampant dans une première chambre sépulcrale à banquette, présentant sur

chacune de ses trois faces postérieures cinq ouvertures pareilles, qui, sauf celle qui sur la paroi du fond occupe la place du milieu, ouvrent toutes sur des fours à cercueil. Il y a donc dans cette chambre quatorze fours à cercueil et une porte très-étroite et très-basse, donnant accès dans une seconde chambre où il n'y a jamais eu qu'une seule sépulture placée au fond et dans l'axe même du monument. C'est dans cette sépulture qu'a reposé la dépouille mortelle de Josué, ainsi que nous allons le démontrer tout à l'heure.

Devant le vestibule de cet illustre tombeau régnait une petite esplanade pavée en mosaïque. Mais les éléments de cette mosaïque sont de véritables fiches en forme de prismes rectangulaires, absolument semblables à ceux des mosaïques primitives découvertes et étudiées par mon ami Emmanuel G. Rey dans certaines localités antiques du pays des Philistins. On pense bien que j'ai rempli mes poches des échantillons de ce curieux pavage. Pour moi, ce sont de vraies reliques.

Un peu plus bas, à gauche et à une vingtaine de mètres de ce tombeau illustre entre tous, on voit, entaillées dans le roc, trois arcades en plein cintre, semblant appartenir à un seul et même monument, qui sert aujourd'hui de demeure et d'étable, ou d'écurie, à quelques pauvres fellahs. Ce que cette excavation sépulcrale a de très-remarquable, c'est que les deux arcades de droite sont décorées d'ornements grossièrement entaillés dans le roc vif. Ainsi, la dernière à droite est surmontée d'une sorte de figure, ornée à droite et à gauche de deux courbes analogues à des urœus, ou serpents royaux; deux larges rosaces sont entaillées aux côtés de cette figure. L'arcade du milieu est surmontée d'une espèce de grand fleuron, qui paraît formé de palmes grossièrement ciselées.

Je suis tenté d'attribuer à ce tombeau, avec arcades,



une antiquité plus reculée que celle qui revient de droit au tombeau de Josué.

Tous les autres tombeaux creusés dans le rocher, à un niveau supérieur à celui des tombeaux que je viens de décrire

en détail, sont également fort intéressants; mais il n'y en a pas un seul, parmi ceux que j'ai visités, qui soit aussi digne d'attention que les deux premiers.

J'ai déjà dit que le tombeau de Josué avait été retrouvé par M. V. Guérin très-peu de mois avant mon arrivée en terre sainte; il s'agit maintenant de justifier cette attribution.

L'Écriture sainte parle en deux endroits de la sépulture de Josué. Dans le premier des passages relatifs à cette tombe illustre (*Juges*, II, 9), la ville auprès de laquelle Josué fut enseveli se nomme Timnath-Heras (תמנת חרס), et elle est désignée comme faisant partie du territoire d'Éphraïm. Voici ce passage. « On l'ensevelit dans les limites de sa possession, « à Timnath-Heras, sur la montagne d'Éphraïm, au nord « de la montagne de Djaas. »

Dans le livre de Josué (XIX, 50, et XXIV, 30), la même ville est nommée Timnath-Serah (תמנת סרח), et il est dit qu'elle était située dans les montagnes d'Éphraïm. Voici les deux versets qui mentionnent ce nom : « D'après l'oracle de « l'Éternel, ils lui donnèrent la ville qu'il avait demandée, « Timnath-Serah, sur la montagne d'Éphraïm; il bâtit la ville « et s'y établit. » Puis : « On l'ensevelit dans les limites de « son héritage, à Timnath-Serah, qui est sur la montagne « d'Éphraïm, au nord de la montagne de Djaas. »

Qui ne voit, au premier abord, qu'il y a là évidemment une altération de nom, due à quelque erreur de copiste, et consommée depuis un temps si reculé, qu'on n'a pas osé se permettre de la corriger? Dans les deux mots Heras et Serah, appartenant au nom de la ville auprès de laquelle Josué fut enseveli, il y a eu, sans aucune espèce de doute, une transposition de lettres. La première est devenue la dernière, et réciproquement. Quelle est la véritable forme, la forme légi-



time à laquelle il faut exclusivement s'attacher? Pour ma part, je ne doute pas que ce ne soit חרס qui s'est perpétué dans le nom Er-Ras, de la colline servant d'assiette aux Kherbet-Tibneh. Er-Ras veut dire le sommet, le cap, la tête, et pareille dénomination s'applique assez mal, il faut en convenir, à une élévation aussi médiocre que la colline en question. Les Arabes auront transformé en Er-Ras, mot significatif pour eux et applicable à une hauteur, le mot antique Heras, qu'ils ne comprenaient pas, et nous avons ainsi la seule explication possible de la persistance de ce nom. Quant à Tibneh remplaçant Timnah, rien de plus naturel que de voir les deux labiales *b* et *m* permuter dans la suite des temps[1].

La tombe de Josué, nous dit l'Écriture sainte, était au nord de la montagne de Djaas, près de Timnath-Heras. Très-probablement, la haute colline dans laquelle est percée la tombe à dispositif d'illumination est ce mont Djaas de l'Écriture, et ce nom s'est éteint par la seule raison, vraisemblablement, qu'il n'était pas significatif.

Josèphe nous parle ainsi qu'il suit de l'inhumation de Josué : Θάπτεται δὲ ἐν πόλει Θαμνᾷ τῆς Ἐφραΐμου φυλῆς. (*Ant. Jud.*, V, I, 29.)

L'historien des Juifs, dans le passage que je viens de citer (et V, VIII, 5), parle de Θαμνᾶ, qui, dans le premier

1. Dans les manuscrits grecs du livre de Josué, chapitre XXI, après le verset 39, on trouve le passage suivant qui n'existe pas dans le texte hébraïque : καὶ ἔλαβεν Ἰησοῦς τὰς μαχαίρας τὰς πετρίνας ἐν αἷς περιέτεμε τοὺς υἱοὺς Ἰσραὴλ τοὺς γενομένους ἐν τῇ ὁδῷ ἐν τῇ ἐρήμῳ, καὶ ἔθηκεν αὐτὰς ἐν Θαμνασαχάρ. Nouvelle altération du nom de Timnath-Heras; car au verset 40 du chapitre XXI de Josué, les manuscrits grecs disent : τὴν Θαμνασαχὰρ ἔδωκαν αὐτῷ ἐν τῷ ὄρει Ἐφραίμ, ce qui se rapporte exactement à ce qui se dit de Timnat-Serah au verset 50 du chapitre XIX du livre de Josué. Donc Timnath-Heras, Timnath-Serah et Θαμνασαχάρ, c'est toujours la même localité.

passage, est cité comme ville de la tribu d'Éphraïm, et dans le second comme une ville des Philistins. Dans la *Guerre des Juifs* (III, III, 5) il mentionne Thamna comme chef-lieu d'une toparchie, voisine de Lydda et d'Emmaüs; enfin, dans les *Antiquités judaïques* (XIV, XI, 2), il réunit dans la même phrase Thamna, Lydda, Gophna et Emmaüs comme des villes prises coup sur coup par Cassius. Il n'est pas possible de douter qu'il s'agisse de notre Tibneh.

Au livre IV de la *Guerre judaïque* (VIII, 1), Josèphe raconte que Vespasien, venu de Césarée à Antipatris, y séjourna deux jours; que, le troisième, il ravagea les alentours de Thamna (τὰ περὶ τὴν Θαμνᾶ τοπαρχίαν), et que de là il se dirigea sur Lydda et Iamna. Tous ces renseignements s'accordent encore parfaitement avec la position topographique de Tibneh.

Timnath, Thamna, Tibneh, devint, ainsi que je l'ai déjà dit, le chef-lieu d'une des toparchies judaïques, que Pline nomme Thamnitica [1].

La contrée Thamnitique dut bien son nom à Thamna, son chef-lieu, puisque nous lisons dans Eusèbe, au mot Ἀδδαρά, et dans saint Jérôme (éd. Martianay, II, p. 399 et 400) : « Est quoque et alia villa in finibus Diospoleos circa Tham-

1. Ptolémée, dans le catalogue des villes de la Judée, nous donne la longitude et la latitude de Θαμνᾶ.

Dans le Ier livre des Macchabées (IX, 50), il est question d'une Thamnata, fortifiée par Jonathan. Dans le livre des Juges (XIV, 1), nous voyons mentionnée une Timnatah (תמנתה) qui existait au temps de Samson et qui fut attribuée à la tribu de Dan.

Enfin, dans Josué (XV, 10 et 57), il y a une Timna (תמנה) mentionnée comme étant dans le territoire de Juda, et Eusèbe, au mot Thamna (Θάμνα), nous apprend qu'elle était montrée, dans les environs de Diospolis, aux voyageurs se rendant à Aelia (Jérusalem.)

Tous ces différents noms pourraient bien s'appliquer à une seule et même ville, malgré l'opinion de Reland (p. 1042 et 1043).

« niticam regionem quæ a Thamna villa usque hodie sic « vocatur. »

Eusèbe et saint Jérôme, au mot Αἰνάν disent que ce lieu était : « proximus Thamnæ vico grandi qui situs est inter Aeliam et Diospolim » (éd. Mart., t. II, p. 390). La Thamnitique avait une assez grande étendue, puisque, à propos du lieu nommé Βαιθσαρισάθ et Bethsarisah, Eusèbe et saint Jérôme disent qu'elle était : « in finibus Diospoleos, quindecim ferme ab ea millibus distans contra septentrionem in regione Thamnitica » (éd. Mart., t. II, p. 419).

Je trouve, dans le curieux recueil publié à Bruxelles par E. Carmoly, et intitulé *Itinéraires de la terre sainte*, les indications suivantes :

Dans l'écrit intitulé : *Description des tombeaux sacrés*, par rabbi Yakob, voyageur du XIIIe siècle, nous lisons (Carmoly, p. 186) : « Dans Kefar-Cherès sont enterrés Josué, fils « de Nun, et Nun son père, ainsi que Caleb, fils de Jephunné. « Un magnifique cimetière est non loin de ces monuments[1]. »

Dans le livre beaucoup plus moderne, intitulé *Iichus-hatzadikim* (Sépulcres des justes), rédigé par Gerson, fils d'Ascher, surnommé Gerson de Scarmela, au XVIe siècle, nous lisons encore (Carmoly, p. 387) : « A Kefar-Cherès sont « les tombeaux de Josué, fils de Nun, et de Nun son père, « l'un à côté de l'autre. Là aussi est le sépulcre de Caleb, fils « de Jephunné. Sur leurs tombes se trouve un grand monu- « ment orné de deux arbres, un grenadier et un caroubier. »

Enfin, dans l'écrit intitulé *Iichus-ha-abot* (les Sépulcres

1. Il est curieux de constater à l'aide de cet écrit d'un rabbin du XIIIe siècle qu'à cette époque les Tombeaux des Rois passaient pour les tombeaux des rois d'Israël. Voici ce qu'il en dit : « Dans Jérusalem la ville « sainte (qu'elle soit reconstruite et rétablie bientôt dans nos jours !) existent, « dans un monument funéraire, les sépulcres des rois d'Israël. »

des patriarches), rédigé en 1537 par un anonyme, nous lisons (Carmoly, p. 444) : « Kefar-Cherès ou Themnath-« Herès est sur le mont Éphraïm, où sont enterrés Josué, « fils de Nun, Nun son père, et Caleb, fils de Jephunné. Au-« dessus des sépulcres il y a des arbres. »

Une figure accompagne ce passage; elle représente trois arcades recouvrant des sarcophages et auxquelles sont suspendues des lampes.

Quelque invraisemblable que soit cette représentation, je ne saurais me dispenser de faire remarquer l'étrange analogie qu'il y a entre ce tombeau de fantaisie et celui de Tibneh, sur lequel ouvrent trois arcades.

En résumé, il n'a pu y avoir qu'un très-haut personnage enterré dans une tombe à laquelle on rendait des honneurs tels que ceux d'une illumination aussi grandiose. Quel est le personnage enterré à Tibneh, et auquel ces honneurs aient dû infailliblement être dévolus? C'est Josué. La tombe en question est donc bien celle de l'illustre chef qui conduisit les Hébreux dans la terre de Chanaan. Certes la découverte d'un monument de cette valeur est bien faite pour illustrer le nom du voyageur qui a eu le bonheur de le retrouver. Je suis donc heureux de féliciter très-haut M. Guérin, en lui exprimant ma gratitude pour l'obligeance toute généreuse avec laquelle il m'a mis à même d'aller visiter ce vénérable sanctuaire.

Nous avons vu, tout à l'heure, que Josué avait fait enterrer à Tibneh les couteaux de pierre dont s'étaient servis les prêtres après le passage du Jourdain : ces couteaux doivent être restés dans le tombeau du fils de Noun, et, très-probablement, celui-là les recueillera qui se donnera la peine de les aller chercher. Il n'y a pas bien longtemps d'ailleurs que cette tombe illustre a été violée, car les habitants du lieu

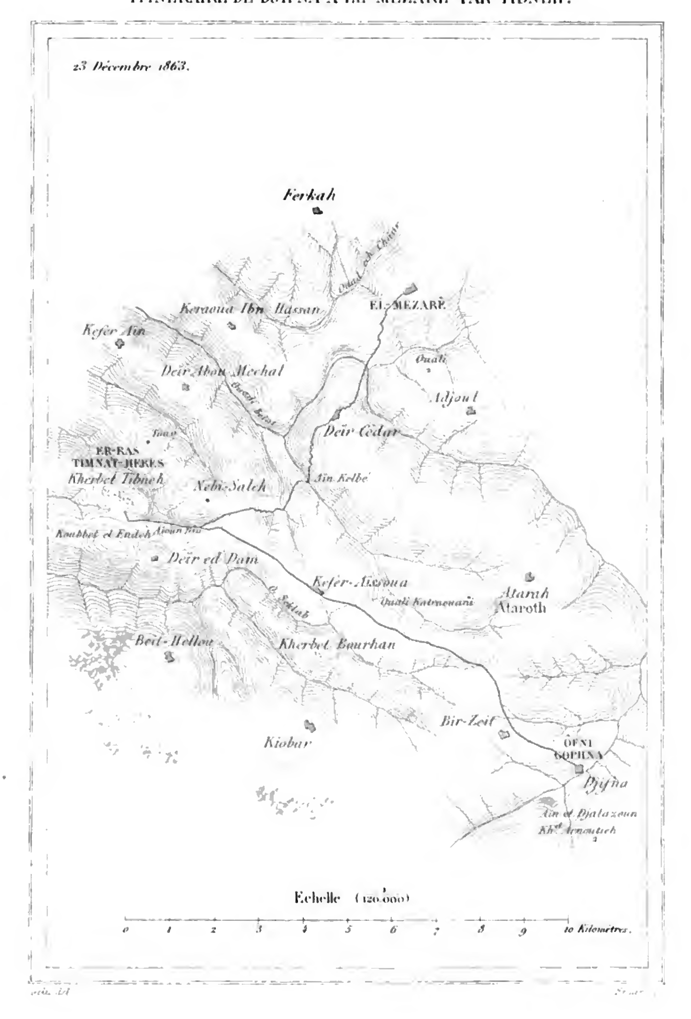
m'ont raconté que c'étaient eux-mêmes qui l'avaient ouverte, et qu'ils en avaient tiré une sorte de candélabre à trois becs, en métal jaune et très-pesant, qu'un agha de bachi-bozouks leur enleva naguère au prix misérable de cinquante piastres. Sans doute ce candélabre a passé au creuset et a péri pour toujours. C'est fort à regretter.

Pendant que nous explorions et dessinions avec soin la nécropole de Tibneh, les heures avaient passé; arrivés à dix heures et un quart, nous ne pûmes remonter à cheval qu'à plus d'une heure après midi. Il s'agissait de gagner un village nommé El-Mezarê, où nous avions envoyé directement tous nos bagages.

Je l'ai déjà dit, en Syrie la dernière route que l'on parcourt semble toujours la plus mauvaise, et cette fois ce n'a certes pas été une illusion. Le guide que nous avions pris à Djifnah se chargea de nous conduire à El-Mezarê par un chemin que le malheureux n'avait jamais parcouru. Aussi réussit-il assez promptement à nous perdre et à nous engager dans des sentiers de chèvres et des flancs rocheux de montagnes où nous faillîmes cent fois nous rompre les os. Pendant trois heures, nous marchâmes presque toujours à pied, nos chevaux étant à peine capables de se porter eux-mêmes, et il était plus de quatre heures quand nous arrivâmes à nos tentes, qui étaient dressées à proximité du village assez joli qui se nomme El-Mezarê, « les Métairies. »

Voici la nomenclature des localités que nous avons ou traversées ou aperçues de notre route. De Tibneh à une source nommée Ayn-Kelbêh, il y a juste une heure de marche; de là nous avons gagné, en trente-cinq minutes, le hameau de Deïr-Cedar, à gauche duquel s'en voient deux autres nommés, l'un Deïr-Abou-Michal, et l'autre Keraoua-Ibn-Hassan. Un quart d'heure après nous avons aperçu, sur notre droite, le

ITINÉRAIRE DE DJIFNA A EL-MEZARÊ PAR TIBNEH.



village de Adjoul, en vue duquel nous avons traversé un fond de vallée que remplit un véritable massif de roseaux gigantesques; puis, remontant sur le flanc opposé au site de Adjoul, nous avons péniblement suivi, pendant dix minutes, de véritables corniches de rochers qui nous ont enfin conduits au plateau occupé par le village d'El-Mezarê, à gauche duquel, c'est-à-dire un peu au nord, paraît un autre village nommé Ferka. De ces différentes localités, il n'y en a pas une seule dans laquelle je sois en mesure de retrouver quelque nom de ville biblique.

Jusqu'à l'heure du dîner nous avons été entourés, mais à distance respectueuse, par tous les habitants du village. Leur cheikh Mohammed était, par aventure, en liaison d'amitié par son frère avec Mohammed-es-Safedy, et il est venu s'établir pour la nuit au milieu de notre petit camp, afin de nous protéger contre les mauvais instincts de ses administrés.

Après notre dîner nous avons remarqué que la lune était entourée d'un magnifique halo. C'est un beau phénomène, sans doute; mais comme il annonce infailliblement la venue de la pluie, nous ne l'avons vu apparaître qu'avec un véritable désappointement. Heureusement nous serons à Naplouse demain.

Pendant la nuit, un vent violent s'est élevé, et il a failli plusieurs fois renverser nos tentes. Il est bien clair que, lorsque cette bourrasque se calmera, la pluie prendra sa place. A la grâce de Dieu! car maintenant il n'y a plus à reculer.

24 décembre.

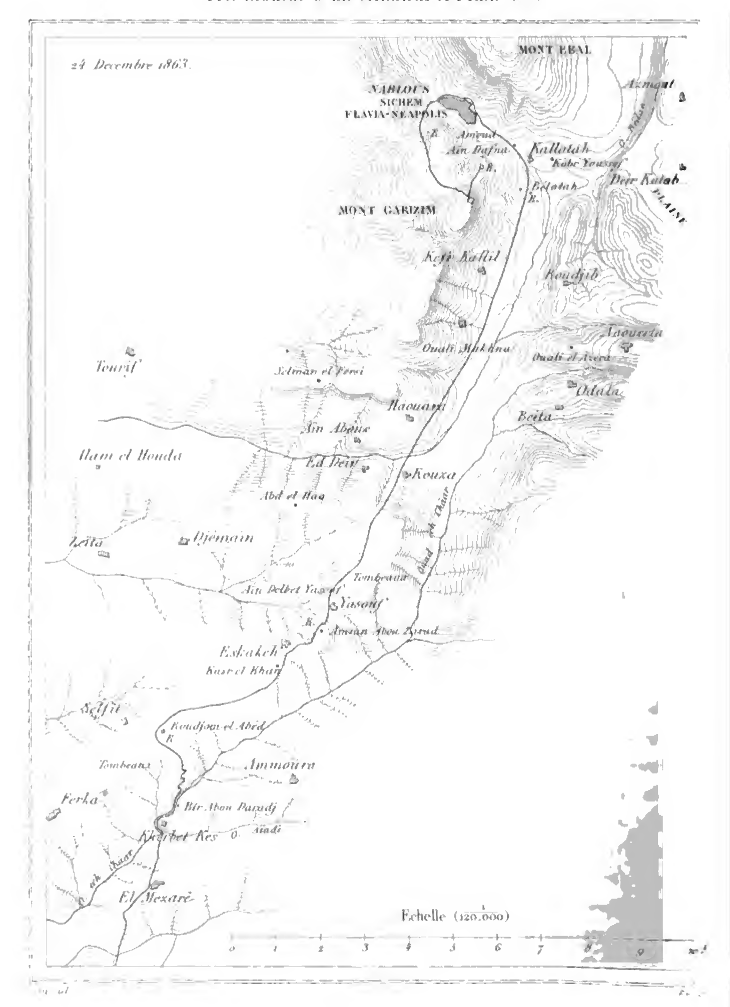
Nous avions décidé que nous partirions de très-bonne heure, à cause de la longueur du chemin à parcourir; mais nous avons dû renoncer à ce projet. Il fallait, de toute néces-

sité, surveiller le chargement de nos bagages, vu que la population d'El-Mezarê est fort mal famée, et nous n'avons pu nous mettre en route qu'à huit heures et demie. Le vent s'est calmé; mais si la pluie ne tombe pas encore, le ciel est couvert de gros nuages qui ne nous présagent rien de bon.

Longeant le côté occidental d'El-Mezarê, nous sommes allés gravir le flanc difficile de la vallée qui couvre au nord le village de Ferka. Comme nos bagages étaient restés en arrière, nous étions un peu préoccupés de leur sécurité, et il y eut même un moment où un coup de feu parti de Ferka nous força de nous arrêter et nous fit penser à une attaque. Il n'y avait rien de cela, heureusement. C'étaient des *amis* qui causaient à coups de fusil, et, quand nous vîmes enfin notre caravane s'engager tranquillement sur le chemin que nous venions de suivre, nous reprîmes notre marche.

Au bout d'une demi-heure, nous passâmes en vue d'un village ruiné, placé sur notre droite et nommé Kherbet-Kis, auprès duquel nous rencontrâmes un puits antique, le Bir-abou-Deradj. Trois quarts d'heure après, nous longions un monticule couvert de décombres antiques, et connu dans le pays sous le nom de Redjôm-el-Aabed. Il est sur la route, au milieu des broussailles, et à gauche du village d'Ammourah. Cinq minutes après, nous étions dans une jolie plaine, bien cultivée, et tout près du très-gros village de Selfit. En avant du village se voient de belles piscines et des caves sépulcrales taillées dans les rochers. Nous sommes donc ici en face d'une localité très-antique; mais quelle est-elle? Je l'ignore. Il y a bien dans le texte grec du Cantique des cantiques (IV, 4) un passage ainsi conçu : Πύργος Δαβὶδ ὠκοδομήμενος εἰς Θαλπιώθ; mais quelle apparence que cette Θαλπιώθ soit devenue notre Selfit? Il n'y en a guère, assurément; car l'expression לתלפיות signifie très-bien « pour l'amas des

ITINÉRAIRE D'EL-MEZARÉ A NABLOUS.



glaives, » et semble ainsi désigner un arsenal. Quant à Ammourah, je n'ai pas même à proposer d'hypothèse d'aussi mince valeur.

A partir de Selfit, nous avons longé un plateau rocailleux, sur lequel se montrent des ruines d'apparence fort antique. De tous les édifices qu'on y rencontre, le plus considérable se nomme Qasr-el-Khan; il est à trois quarts d'heure de marche au delà et au nord-ouest de Selfit. Ce plateau domine une vallée assez large, profonde et bien cultivée. A dix minutes plus loin, nous nous arrêtons à droite d'un village assez considérable, nommé Iskakeh, et au delà duquel nous apercevons, toujours à gauche, les deux autres villages de Zeïtah et de Djemaïn.

Encore trois noms dans lesquels je ne retrouve pas la trace de localités bibliques. Il y a bien une Sekakeh citée dans l'Écriture (סככה), mais celle-ci (*Josué*, xv, 61) était située dans le désert de Juda, et nous en sommes fort loin, à trente lieues peut-être.

Nous avons fait à Iskakeh la halte du déjeuner, à côté d'un magnifique bouquet d'amandiers en fleur et de riches vignobles. Les habitants du village sont bien vite venus nous examiner comme des bêtes curieuses, et nous ont fourni l'eau nécessaire à notre repas. L'un d'eux m'a vendu pour deux piastres une monnaie dentelée d'un Séleucus, en moyen bronze, trouvée par lui en travaillant la terre. Pendant que nous étions attablés contre des rochers qui bordent le chemin, un courrier expédié par Barrère nous a rattrapés; il m'apporte des nouvelles de France et de Jaffa. Toutes mes caisses y sont non-seulement arrivées sans mésaventure, mais encore elles ont été embarquées le jour même à bord d'un navire des Messageries impériales. Inutile de dire la joie que m'a causée la venue de ce brave homme; il m'en a coûté vingt francs,

mais je ne les regrette pas. Il faut être à mille lieues de son pays pour comprendre avec quelle joie et quel entrain nous avons bu à la santé de l'Empereur et à la gloire de la France au moment où nos bienheureuses lettres ont été lues. Ce dont, soit dit entre parenthèse, la venue m'a été beaucoup moins agréable, c'est la pluie qui a fait son apparition pendant notre repas. Heureusement, ce n'a été qu'une averse passagère.

Notre halte a duré une heure et demie, et il nous reste encore beaucoup de chemin à faire pour arriver à Naplouse. Nous remontons donc à cheval, et nous reprenons notre route.

A cinq minutes de marche à droite d'Iskakeh est un grand et beau tell couvert de ruines, nommées Amran-abou-Zared. Ces ruines ont une apparence très-ancienne; la hauteur sur laquelle est bâtie Iskakeh ne présente absolument d'antique que de nombreuses excavations sépulcrales taillées dans ses flancs. Serait-ce la nécropole de la ville dont les ruines se nomment aujourd'hui Amran-abou-Zared? C'est bien possible. c'est même vraisemblable.

A gauche d'Amran-abou-Zared, en tournant le dos à Iskakeh, il y a un autre hameau, nommé Alam-el-Haoudah. Après avoir contourné la hauteur d'Iskakeh, en longeant le flanc d'Amran-abou-Zared, nous avons atteint, en vingt-cinq minutes à peu près, un village important, d'apparence antique, avec murailles d'enceinte, et qui se nomme Yasouf. Au pied de ces murailles est une piscine, au fond de laquelle on descend par quelques marches; là est une très-belle source, à côté de laquelle se voit encore un couronnement de niche en coquille, d'un très-beau travail. La nécropole d'Yasouf est très-vaste, et beaucoup d'entrées des caves sépulcrales sont taillées en plein cintre. Il est très-évident que le village

de Yasouf a remplacé une ville d'une véritable importance. Mais quelle est-elle? C'est ce que j'ignore entièrement.

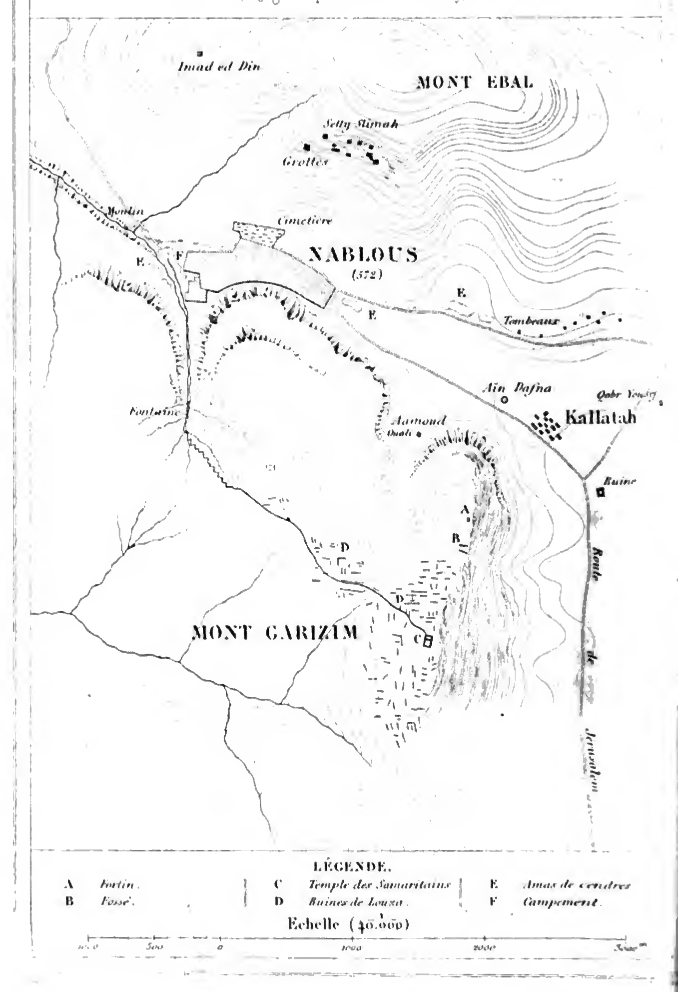
Une demi-heure de marche sépare Yasouf d'une localité nommée Abd-el-Hâq, ainsi nommée probablement à cause de quelque oualy musulman. Elle est à gauche de la route. Du point où l'on voit Abd-el-Hâq, jusqu'au hameau de Kouzah, il y a vingt-cinq minutes de marche, et à gauche de Kouzah est une ruine nommée Ed-Deïr, « le monastère. » Nous nous sommes reposés sur l'herbe, et nous avons pris le café à Kouzah; après une halte d'une heure et un quart, nous avons été rejoindre enfin la route ordinaire de Jérusalem à Naplouse, un peu en avant du village d'Haouara, au pied duquel nous sommes venus passer, en laissant successivement à notre gauche le Ayn-Abous, le village de Tourif et l'oualy de Souleïman-el-Farsy, et à notre droite Beïta et Odala. Un quart d'heure après, nous voyions à notre gauche Makhnah, et à droite Haouerta, avec son pan de muraille antique[1], et l'Oualy-el-Azerah. Vingt minutes après, on laisse Kefr-Kallir à gauche, et Roudjib à droite. Il faut une demi-heure de marche de plus pour être en face de Kallatah, que l'on aperçoit

1. Dans le *Iichus-ha-Abot*, publié par M. Carmoly (p. 445), nous lisons ceci : « Auarata. Là est l'école de Phineas, fils du grand prêtre Éléazar, « avec lequel soit la paix! dans le temple des nations. Éléazar est enterré « au-dessus du village sur une montagne; au bas du village est Itamar, au « milieu des oliviers, au-dessus duquel il y a un grand monument. » (C'est très-probablement celui que l'on aperçoit de la route de Jérusalem.) « Près « des greniers est un temple des nations, sur des voûtes; il y a là un caveau « où l'on prétend que sont ensevelis les soixante et dix vieillards de pieuse « mémoire. » (Sur ceux-ci, voyez *Nombres*, XI, 16 et 24.) Dans le *Iichus-ha-Tzadikim* (Carmoly, p. 386 et 387) nous retrouvons les mêmes indications conçues à peu près dans les mêmes termes. Enfin, dans la description des tombeaux sacrés (Carmoly, p. 186), nous lisons : « A Auarata existent les « tombeaux des soixante et dix vieillards, dans une caverne; au dehors de « cette caverne se trouvent les sépulcres de Éléazar le prêtre et de Phineas « son fils. »

sur les hauteurs de droite de la vallée. Enfin, après une dernière demi-heure, nous mettions pied à terre auprès de nos tentes, que nous trouvions toutes dressées en dehors de la ville, sous de beaux oliviers et contre la route qui conduit au Garizim.

Nous avions dépassé Haouara de quelques minutes, lorsque nous avons vu arriver au-devant de nous une bande nombreuse de cavaliers. C'était le frère d'Haoulou-Pacha, gouverneur de Naplouse, un effendy de la ville et un jeune chef des Samaritains, nommé Yakoub-ech-Cheleby, qui venaient à notre rencontre, accompagnés de cavaliers réguliers et de bachi-bozouks, pour nous souhaiter la bienvenue de la part du pacha, et nous faire une escorte d'honneur jusqu'à notre campement. Il va sans dire que tout le frétin s'est donné à cœur joie d'une fantasia enragée, pendant que je causais avec le Samaritain. Nous avons ainsi longé presque toute la Makhnah, en cheminant au bas du Garizim, sur le sommet duquel j'ai reconnu l'oualy du Cheikh-Rhanem, au grand étonnement de mes interlocuteurs, qui ne pouvaient comprendre comment je savais aussi bien les noms de lieu de leur pays. Or, ces noms, je les avais tous relevés dans mon premier voyage; rien donc d'étonnant à ce que j'en eusse conservé le souvenir. Nous avons suivi le fond de la vallée de Naplouse, en passant devant le puits de la Samaritaine et le tombeau de Joseph. Traversant ensuite de grands amas de cendres analogues à ceux de Jérusalem, nous avons longé le faubourg de Naplouse et atteint enfin notre campement, à ma très-grande satisfaction; j'avoue que j'étais exténué. Il est de fait que la route avait été longue et pénible.

Au moment où nous avons été sur le point de mettre pied à terre, zaptiés et bachi-bozouks se sont rangés en bataille


SICHEM (NABLOUS).
dressé par Mr le Capitaine d'Etat Major GELIS.
(Voyage d'exploration de Mr de Saulcy)
Imad ed Din
MONT EBAL
Grottes
Moulin
Cimetière
NABLOUS
(572)
E
F
Tombeaux
Ain Dafna
Kallatah
Aamoud
Ouali
Ruine
Fontaine
A
B
D
C
MONT GARIZIM
Route de Jerusalem
LÉGENDE.
A Fortin.
B Fossé.
C Temple des Samaritains.
D Ruines de Louza.
E Amas de cendres.
F Campement.
Echelle (1/40.000)
500
0
1000
2000
3000m

sur notre droite pour nous saluer militairement, eux et les chefs qui les accompagnaient. Grand merci! je sais ce qu'il m'en coûtera.

Je n'étais pas installé dans ma tente depuis un quart d'heure, que S. E. Haoulou-Pacha en personne venait me faire une visite. C'est un homme très-affable et très-bien élevé, avec lequel j'ai été ravi de causer pendant une demi-heure. Comme il est de Damas, où, par parenthèse, il a empêché le massacre des chrétiens dans tout le quartier du Meydan dont il était le chef, sa langue maternelle est l'arabe. Nous avons donc pu nous entretenir à l'aise, sans l'intervention d'un drogman, ce qui est toujours fort agréable. Il m'a offert ses services le plus gracieusement du monde, et, pour la sécurité de notre petit camp, j'ai accepté une garde de zaptiés, qui doit veiller toute la nuit autour de nos tentes.

Au moment où nous nous sommes mis à table, la pluie a commencé à tomber, mais faiblement. Comme demain nous allons travailler au Garizim, il serait bien à désirer que le mauvais temps nous fît grâce.

25 décembre.

Hier soir, Yakoub-ech-Cheleby m'a apporté, bien enroulés dans un vieux mouchoir et cachés sur son sein, trois feuillets doubles d'un beau Pentateuque samaritain manuscrit, datant très-probablement de quelques siècles. J'aurais voulu obtenir de lui qu'il m'apportât le livre tout entier, mais ma prière n'a pas été accueillie. Le gaillard aime bien mieux débiter son vieux bouquin feuille par feuille et à tout venant. Il en tire ainsi un parti superbe, et au prix

qu'il vend les feuillets détachés, il doit naturellement avoir une prédilection marquée pour le commerce de détail. Il m'a aussi fait des propositions à propos d'une grande inscription samaritaine qu'il possède, et qu'il ne serait pas fâché d'échanger contre de belles et bonnes pièces de vingt francs. Cette inscription, découverte à Naplouse, a été publiée par M. Rosen, consul de Prusse à Jérusalem, avec une autre assez semblable qui se trouve encastrée dans la base d'un minaret. Ce sont deux pierres fort curieuses, et qu'un musée devrait s'efforcer d'acquérir. Certes, les monuments de ce genre ne sont pas communs, et je ne connais pas d'autre inscription samaritaine que les deux que je viens de citer.

De très-bonne heure nous nous sommes mis en route, pour aller passer notre journée au Garizim, dont j'étais très-désireux de revoir les ruines. Celles-ci sont véritablement immenses, et représentent bien une ville considérable. J'avais recueilli dans mon premier voyage le nom *Louza* de cette ville antique; mais ce nom avait été assez mal accueilli, comme entaché d'invraisemblance, et probablement d'imagination de ma part; cette fois encore ce nom m'a été répété comme authentique par tous ceux que j'ai consultés à ce sujet, et M. V. Guérin lui-même est aujourd'hui pleinement édifié sur l'existence d'une ville très-étendue, nommée Louza, et située au sommet du Garizim.

Les ruines du temple n'ont guère subi de modifications depuis treize ans. Les restes de la grande porte d'entrée ont cependant disparu et ont été remplacés par un mur moderne. Cette porte était flanquée de petites cellules, et sur le linteau de l'une d'elles a été gravée fort maladroitement une croix grecque, placée là certainement à l'époque byzantine. J'ai examiné avec la plus grande attention les restes de l'édifice placé au centre de la cour. Aujourd'hui, il est pour moi contemporain.

ou bien peu s'en faut, de l'enceinte. Celle-ci est formée de gros blocs à bossage assez grossier. Mais toute l'attention que j'ai apportée à l'examen de ce curieux monument n'a fait que me confirmer dans mes idées premières. Oui, c'est bien là ce qui reste du temple des Samaritains, détruit par Hyrcan. Il faut n'avoir aucune espèce de notion d'archéologie pratique pour imaginer qu'une construction de ce genre puisse être du temps de Zénon ou de Justinien. Au reste, tout l'intérieur du monument est jonché de gros cubes de mosaïques blancs, noirs ou rouges (ce qui est très-curieux, c'est que ces derniers sont en terre cuite). Quant à l'âge de cette mosaïque, il doit forcément se rapprocher de l'âge de celle dont les cubes se rencontrent par milliers au Haram-ech-Chérif de Jérusalem. Or, je n'ai jamais entendu dire que les fortifications du temps de Zénon et de Justinien fussent soigneusement pavées en mosaïque de ce genre.

Si, d'ailleurs, on s'était donné la peine de parcourir les ruines de Garizim, on n'eût pas été bien longtemps à trouver la fameuse forteresse de Zénon, que l'on s'obstine à reconnaître dans le temple, sans autre but très-probablement que d'avoir un motif de plus de dire que je me suis trompé, ou que je me trompe toujours. Grand merci!

En tout cas, je prierai mes contradicteurs, s'ils ont, comme je l'ai eue moi-même, la bonne volonté d'aller s'éclairer sur place, avec la ferme détermination de reconnaître leurs erreurs dès qu'elles leur sont démontrées, je les prierai, dis-je, de marcher quelques centaines de mètres au nord de l'enceinte du temple. Ils atteindront la limite du plateau faisant face au mont Ebal, et là ils trouveront, sur le mamelon extrême, les restes d'une petite forteresse byzantine avec ses fossés. L'appareil en est fort médiocre, mais très-bien cimenté. J'ose espérer qu'ils me permettront de

voir dans cette ruine l'œuvre cherchée de Zénon. Mais je dois ajouter que s'ils me refusaient cette permission, je m'en passerais sans scrupule.

Nous avons parcouru dans tous les sens les ruines de Louza, et nous nous sommes ainsi assurés surabondamment que c'était une ville très-considérable. En deux ou trois points existent des plates-formes de roc, inclinées de façon à faire écouler l'eau des pluies dans de larges citernes; une de ces plates-formes m'avait été jadis désignée par un Samaritain comme étant le lieu sacré de l'immolation des victimes pascales. Je déclare qu'aujourd'hui je n'en crois plus rien. Pourquoi l'une plutôt que toute autre de ces plates-formes aurait-elle été affectée aux sacrifices du culte? Il n'y a pas une seule raison à donner pour cela. La tradition, me dira-t-on, doit être respectée. Certes, personne plus que moi n'est disposé à tenir compte des enseignements de la tradition. Mais au Garizim on prend si souvent celle-ci en défaut, qu'on peut sans scrupule lui préférer la logique. Et d'ailleurs, si cette tradition était si bien établie parmi les Samaritains, comment pourrait-il se faire que le lieu de l'incinération, lors de la célébration de la Pâque, ne fût pas celui-là, et, qui plus est, ne fût pas constamment le même? Tout bien considéré, j'aime mieux ne voir dans ces plates-formes inclinées que des appareils ayant pour but de recueillir les eaux des pluies hivernales, en un point où il n'y a pas de source à chercher ni à trouver.

Pendant que Mauss, Gélis et Gaillardot levaient avec grand soin les ruines du temple, et que, avec mes autres amis, j'explorais les restes de la ville, Louis mettait les fourmilières à contribution et y trouvait une foule de coléoptères intéressants, et très-probablement inconnus encore aux entomologistes d'Europe. De son côté, Salzmann, couché contre

le mur de l'oualy du Cheikh-Rhanem, grelottait la fièvre. Heureusement cette terrible visiteuse s'en est tenue à cette première et seule visite. Venue nous ne savions ni pourquoi ni comment, elle s'en est allée de même.

La fameuse plate-forme de pierres brutes considérée comme l'œuvre de Josué a, cette fois encore, été étudiée avec soin, et j'ai bien de la peine à avoir la moindre confiance dans ce nouveau point de tradition. Il n'y a là ni dix, ni douze pierres; il y en a un nombre beaucoup plus considérable, malgré le nom de Tenâcher-Balathah que ce lieu continue à porter. Tout bien considéré, cette plate-forme pourrait bien avoir appartenu à un sanctuaire antérieur au temple des Samaritains. Les murailles de celui-ci ont une grande épaisseur, mais les blocs de l'appareil forment, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'édifice, un parement double, dont la partie intermédiaire a tous ses vides remplis par un blocage grossier. Je dis tous ses vides, parce que les grosses pierres de revêtement ne sont taillées que sur les joints et sur la face extérieure, la face noyée dans le blocage étant restée tout à fait irrégulière. Les parements de ces murailles sont appareillés sans ciment, le blocage intérieur seul étant établi en bain de mortier. J'ai dit plus haut que la prétendue église de l'intérieur, examinée de très-près cette fois, m'avait paru contemporaine de l'enceinte; ce qui est très-certain, c'est que l'appareil en est tout à fait le même que celui que je viens de décrire.

En parcourant les ruines de Louza, on reconnaît très-facilement les rues, qui étaient pavées et fort étroites. De chaque côté de ces chaussées sont les restes des habitations, dans lesquelles les salles avec abside circulaire sont très-fréquentes.

Je tenais à voir le lieu où le sacrifice pascal s'est fait

l'an dernier, et Yakoub m'y a conduit sans la moindre difficulté. Tout au bas de la plate-forme qui supporte les ruines du temple, et parmi les décombres de la ville, j'ai trouvé un simple trou creusé en terre, et à côté, un autre trou qui a servi à rôtir les victimes et où se reconnaissent indubitablement les traces du feu de l'holocauste.

A trois heures seulement nous avons quitté le sommet du Garizim, notre besogne étant terminée. Certes, la montée qui y conduit est infernale, mais la descente semble pire encore.

De retour à ma tente, j'ai reçu le curé de Naplouse, qui m'a longuement entretenu du pays; puis, avec Mattiah, je suis entré en ville pour aller rendre à S. Exc. Haoulou-Pacha la visite qu'il m'avait faite la veille au soir. J'ai été reçu à merveille, et j'ai été tout étonné de me voir offrir de l'excellent thé, avant le café. Voilà donc une mode nouvelle qui va s'infiltrer parmi les musulmans.

A la nuit, je suis revenu à notre camp. Il pleuvait, hélas! Que sera-ce demain?

Pendant que nous passions notre journée tout entière au Garizim, l'abbé est allé visiter le tombeau de Joseph et étudier la curieuse nécropole entaillée dans les flancs du mont Ébal. Voici ses principales observations sur les tombes antiques de cette nécropole, qui est certainement celle de Sichem.

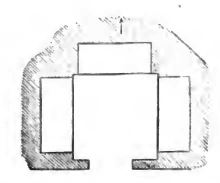
« Le flanc méridional du mont Ébal formait la nécro-« pole de l'antique Sichem. Cette nécropole, l'une des plus « anciennes et des plus curieuses de la Palestine, s'éten-« dait sur tout le flanc de la montagne, depuis la naissance « de la vallée de Naplouse, au levant, en face de la pointe « orientale du Garizim, jusqu'au chemin que l'on suit aujour-« d'hui pour aller de Naplouse à Djenin. Elle s'étendait aussi

« beaucoup en hauteur et occupait ainsi une immense surface.
« J'ai parcouru la partie orientale. Il faudrait consacrer plu-
« sieurs jours à cette exploration, qui certainement serait
« fructueuse.

« La base de la montagne servant de carrière de temps
« immémorial, il est évident qu'une foule de tombeaux, creu-
« sés dans les premières assises de calcaire de cette base, ont
« disparu. Cela se remarque à chaque pas.

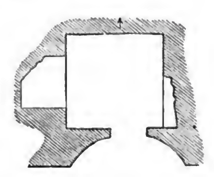
« Il y a une grande variété de formes à ces monuments.
« Il faut dire cependant que la grossièreté du calcaire po-
« reux, dont se composent les assises de l'Ébal, n'a pas per-
« mis aux constructeurs de ces monuments de les décorer de
« moulures ni de sculptures, comme dans les autres parties
« de la Palestine.

« Souvent le monument a la forme simple la plus répandue
« dans tout le pays. Les mesures ne sont jamais exactement
« semblables pour la place des sarcophages; l'entrée est tou-
« jours carrée.



« Quelquefois cette entrée se trouve au fond d'une abside
« préalablement taillée dans le roc, pour établir un vestibule
« ouvert. La hauteur de la porte est de $1^m,60$; celle de la
« chambre sépulcrale de $2^m,30$. Cette forme, que j'ai vue
« plusieurs fois, a assez de grâce. La voûte centrale est
« un cintre grossier, extrêmement surbaissé. La nature des

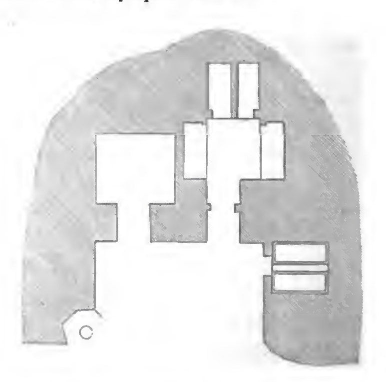
« matériaux n'a pas permis, comme ailleurs, de faire des
« plafonds bien unis.



« Mais le plus beau de ces monuments est celui-ci :

« Le vestibule est muni d'un puits. Ce puits est comblé ;
« peut-être conduit-il à des chambres inférieures.

« Le système des portes carrées domine partout. Ce mo-
« nument a un aspect de rudesse et de majesté grandiose
« qui frappe, et semble indiquer à un œil tant soit peu exercé
« les plus anciennes époques de l'art. »



Il a plu à verse une bonne partie de la nuit, et avant que le jour fût venu, nous étions un peu incertains de ce que

nous devions faire. Fallait-il nous mettre en route? Fallait-il attendre, et perdre ainsi Dieu sait combien de jours? La sagesse a prévalu dans notre conseil, et, nous affublant bravement de nos caoutchoucs, nous avons quitté Naplouse, presque en même temps qu'un officier du pacha escorté de quelques cavaliers, et portant, je ne sais où, de l'argent perçu par les collecteurs de l'impôt. Je ne mentionne ce fait que pour raconter une anecdote philologique relative à mon excellent ami, l'abbé Michon. Celui-ci monte un cheval des plus désagréables, que le voisinage d'une jument met dans des accès de fureur intraitables, dont nous avions eu déjà des échantillons à Haouara et à notre camp de Naplouse. Un des bachi-bozouks d'escorte, un peu attardé, vient à passer assez près de nous, mais trop près de la monture de l'abbé : celle-ci se met à ruer immédiatement, et le cavalier ne trouve rien de mieux à dire, pour se débarrasser de ce voisinage désobligeant, que :

— Rouh! rouh! à cause de mon cheval!

Le premier mot, prononcé à la diable, ne fut pas compris, tout arabe qu'il était, et les autres, quoique vociférés de bon cœur, le furent encore moins; si bien qu'il fallut l'intervention de quelqu'un de nous pour faire gagner au pied le bachi-bozouk malencontreux. Mon pauvre ami l'abbé n'a décidément pas de vocation pour la pratique des langues de l'Orient.

J'ai, dans cette journée, parcouru pour la troisième fois la route qui sépare Naplouse de Djenin, revoyant avec un plaisir qui, sans la pluie, eût été très-vif, des lieux à moi bien connus depuis longtemps. Jusqu'à une heure après midi, l'averse ne s'est pas ralentie. Nous avons déjeuné auprès de Djebâa, au point même où j'avais déjeuné quelques années auparavant, en regagnant, comme cette fois, Beyrouth. Puis,

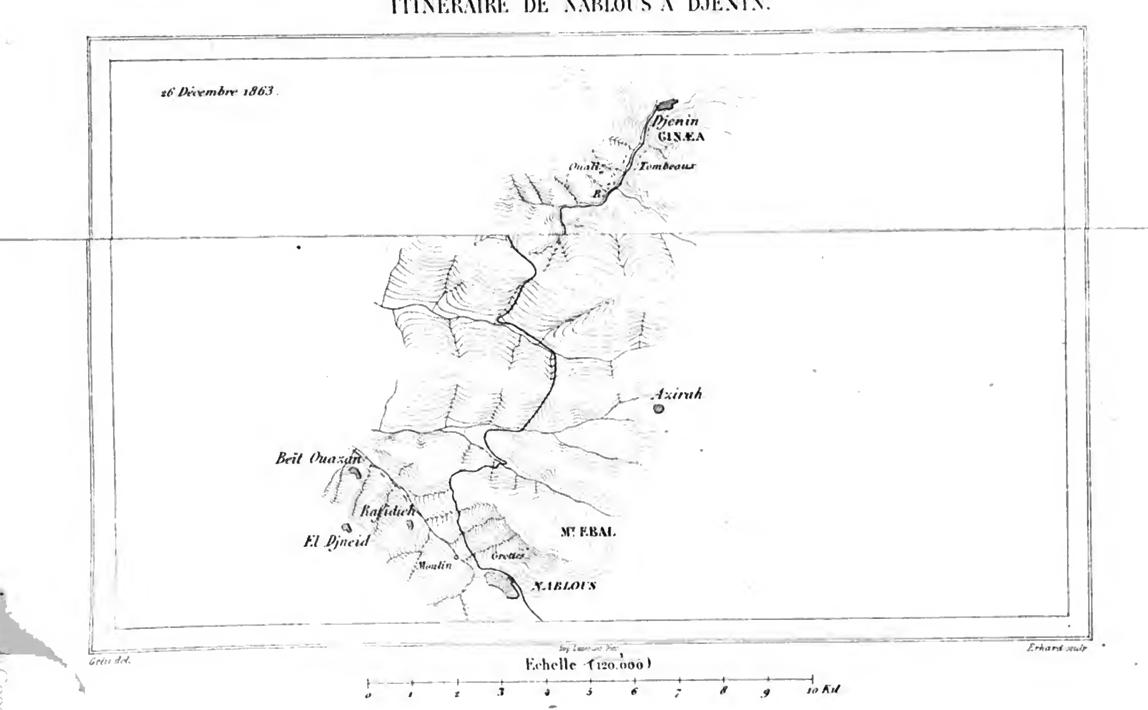
laissant le village de Djebâa sur notre gauche, nous avons traversé tout le merdj de Sanour, qui est déjà fort effondré, et dans lequel on risque à chaque pas de voir son cheval s'enfoncer jusqu'au ventre. De Sanour nous avons gagné Kabatieh, que nous avons eu le tort de traverser; car si c'est un beau et grand village, il est d'une affreuse malpropreté, et jonché, pour le moment, de carcasses de bestiaux, morts de l'épizootie régnante. Laisser toutes ces charognes se putréfier sur place, c'est assurément employer le meilleur moyen pour faire périr tout ce qui vit encore. Mais ce n'est pas mon affaire. Au delà et au-dessous de Kabatieh, nous avons fait une halte de près d'une heure, pour prendre le café et nous reposer un peu. La pluie, de violente qu'elle était pendant toute la matinée, est devenue très-légère et fort supportable, quand elle ne s'arrête même pas tout à fait. Je recommande aux amateurs de casse-cou la descente à Djebâa et la route de Kabatieh passant par le village. C'est d'un mauvais transcendant, et il serait si facile pourtant de faire, en ce pays, des routes plus que passables. Oh! les Turks! les Turks!

A cinq heures et demie seulement nous arrivions à Djenin, dans la prairie qui couvre le village à l'ouest. Nos bagages, qui nous avaient croisés au bas de Kabatieh, étaient à destination depuis longtemps, et nos tentes toutes prêtes.

En face d'elles se dressaient trois autres tentes occupées par quelques dames anglaises, dont deux fort jeunes et fort jolies, que convoie un petit clergiman d'une vingtaine d'années. Nous n'avons guère fait plus d'attention à leur voisinage qu'ils n'en ont fait au nôtre, et la nuit s'est passée le plus tranquillement du monde, dans une humidité complète, venant d'en bas aussi bien que d'en haut.

Depuis quelques jours j'ai, après l'étape, les genoux disloqués de façon à souffrir des douleurs intolérables, au mo-

ITINÉRAIRE DE NABLOUS A DJENIN.



ment où je mets pied à terre. Cela tient à l'étroitesse de mes étriers, dans lesquels je puis à peine engager le petit bout du pied. Je crie, je tempête, je me fais du mauvais sang, parce que je prends pour les effets d'une affection rhumatismale ces douleurs dont je ne devine pas encore la cause. Jusqu'à Thabarieh j'ai vécu là-dessus; mais là, m'étant avisé de faire remplacer mes étriers microscopiques par de bons vieux étriers dans lesquels j'entrais à volonté jusqu'au talon, j'ai été tout surpris de voir le prétendu rhumatisme s'évanouir comme par enchantement. Avis au lecteur!

J'ai noté, en longeant la vallée par laquelle on débouche sur Djenin, l'existence d'une vaste nécropole, c'est-à-dire d'une série d'excavations sépulcrales, qui mériteraient bien qu'on les examinât de près. Au fond même de la vallée sont deux beaux barrages maçonnés, de bel appareil, et dont le premier est rompu. Ce ne sont assurément pas là des constructions des Turks. Il y a aussi, sur le flanc gauche de la vallée, une belle voûte antique qui a l'air de s'enfoncer dans la montagne. On voit que ce point vaudrait bien la peine qu'on y fît un séjour suffisant pour étudier tous les monuments qui s'y trouvent.

27 décembre.

Partant de Djenin *par la pluie*, nous sommes arrivés à Zerayn *par la pluie;* après avoir, *par la pluie*, vainement exploré le site illustre de Jezraël, afin d'y rechercher quelque débris du bon temps, nous n'y avons trouvé qu'une voûte d'apparence romaine, et quelques sarcophages de la même époque, auprès de la « mare de la Morte », Ayn-el-Maïteh.

Repartis *par la pluie,* après une halte de trois quarts d'heure, nous sommes arrivés *par la pluie* à El-Fouleh; là nous nous sommes abrités comme nous l'avons pu, le long des vieilles murailles du *Castrum fabæ,* et nous avons procédé à notre déjeuner. Il va sans dire qu'il a été inutile de mettre de l'eau dans notre vin, le ciel se chargeant largement de ce soin hygiénique.

Pendant notre repas est arrivé, à cheval et suivi de deux beaux lévriers, un jeune homme auquel les fellahs d'El-Fouleh se sont empressés de rendre tous les honneurs possibles, de l'air le plus humble. Le personnage en question était le cheikh Ahmed-ibn-ech-cheikh-Ibrahim-es-Sâady, chef des Bédouins qui pressurent les pauvres habitants de la plaine d'Esdrelon. Ce malotru est venu s'asseoir insolemment à deux pas de nous, sans nous adresser le moindre salut. Nous lui avons rendu politesse pour politesse; ni pipe, ni café pour lui; en revanche, j'ai donné quelques bribes de poulet à ses chiens, et au bout d'un quart d'heure, le drôle est parti, aussi mystifié que furieux. Il ne s'est éloigné, du reste, qu'après avoir reçu de Mohammed le conseil de se montrer mieux élevé une autre fois. Ce monsieur avait probablement pensé qu'il devait être reçu par nous comme par les malheureux qu'il exploite; il s'était grossièrement trompé. A impertinent, impertinent et demi. Nous l'avons vu remonter à cheval, malgré les supplications des fellahs, qui ne savaient trop quelle contenance faire, avec le doigt entre l'écorce et l'arbre; pour tout salut, nous avons ricané à son nez et à sa barbe, et il s'est éloigné comme il était venu, insolemment, mais enrageant de bon cœur.

Après le déjeuner, la pluie a fait trêve, et nous avons pu traverser le reste de la plaine d'Esdrelon, à sec par le haut, mais singulièrement mouillés par le bas. J'avais gardé un

déplorable souvenir de certain point où les chevaux ont bien de la peine à passer sans mésaventure. Mauss seul a payé le tribut à ce mauvais pas, mais heureusement sans autre mal que la peur. Un peu plus loin sont arrivés au-devant de nous, et à fond de train, six ou sept parents de Mohammed, qui nous ont régalés d'une fantasia endiablée. Comment tout ce monde-là ne se casse-t-il pas le cou en cinq minutes? je n'en sais rien. Enfin, nous avons atteint le pied des montagnes, gravi l'espèce de lit de torrent qui est la grande route de Nazareth, et été prendre gîte à la Casa-Nuova.

Une fois reposé, je me suis fait conduire chez les dames de Nazareth, où je savais devoir trouver la mère Devaux, que j'avais eu l'extrême plaisir de voir à Jérusalem quelques semaines auparavant. Ces excellentes femmes m'ont fait visiter leur maison en détail, et j'ai sincèrement admiré les résultats auxquels peut arriver la persévérance, aidée des ressources les plus faibles. De retour à Casa-Nuova, j'ai reçu la visite du P. Gesualdo, gardien de la maison de terre sainte de Nazareth, accompagné d'un autre Père et d'un prêtre français qui est l'aumônier des sœurs que je venais de voir. Après leur départ, nous nous sommes tous rendus chez Mohammed, qui nous offrait à dîner. Son fils Ahmed, beau garçon, ressemblant trait pour trait à son père, était venu nous chercher, muni d'une lanterne qui n'était pas de luxe, vu l'état des rues de la ville. Tous les chefs de la famille de notre hôte nous attendaient, et le café et la pipe ont été offerts à la ronde à tout le monde, avant que le dîner ne nous fût annoncé. Ce dîner, entièrement composé de mets arabes, était servi avec tout le petit mobilier de Mattiah, et il avait véritablement très-bon air. Mes amis y ont fait honneur; pour ma part, j'étais trop fatigué pour ne pas me contenter d'un peu de potage et de coubbeh.

Après le festin, nous avons fait une nouvelle et longue station au divan de Mohammed. Là nous attendaient tous les amis de celui-ci, et entre autres un digne homme pour lequel je me suis immédiatement senti une très-grande sympathie : c'est le cheikh Emyn-Effendy-el-Fâhoum, cadhi de Nazareth. Nous avons longuement causé du pays et de notre ami commun. Quand tous les invités musulmans ont été partis, Mohammed a fait venir sa femme et ses enfants, tous à visage découvert, et nous sommes restés encore une heure à bavarder.

Il était plus de dix heures quand nous sommes rentrés à la Casa-Nuova. Le temps était splendide, et la lune, accompagnée des étoiles, brillait du plus vif éclat; il n'y a plus un nuage au ciel. Cela durera-t-il? C'est ce que nous verrons demain en gagnant Thabarieh.

28 décembre.

Avant le départ, je suis allé revoir, avec l'abbé, le sanctuaire de Nazareth, et faire ma visite d'adieu au Père gardien. A peine étions-nous à cheval, que le temps s'est gâté. Le vent a sauté au sud; la pluie ne peut donc manquer d'arriver.

Les routes sont déjà détestables; que serait-ce donc après quelques jours de pluie? Nous avons marché assez rondement, et passé à Erreineh, à El-Mechhed et à Kafr-Kenna, sans nous y arrêter. L'heure du déjeuner étant arrivée, nous avons fait halte à onze heures et demie, auprès d'un puits comblé, situé à la hauteur de Tourân, gros village qui se voit à gauche de notre route.

A la sortie de Kafr-Kenna, Louis nous a fait assister à

ITINÉRAIRE DE DJENIN A EN-NASRA.

27 Décembre 1863.

EN NASRA
NAZARETH

Aïn

Jardins

Aaraneh

Djenin

GINÆA

Gelis del.

Erhard sculp.

Echelle ($\frac{1}{120.000}$)

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 *Kil.*

une belle chasse aux perdrix. Nous longions des mâquis, où cet excellent gibier pullule, et il a eu l'esprit d'en abattre quelques pièces pour notre dîner. Malheureusement, la pluie est arrivée, et nous déjeunons avec accompagnement d'averse. Nos malheureux chevaux, qui ont bien l'air d'être nourris à coups de kourbach, sont plus contents encore que nous de cette halte forcée. L'herbe est douce et tendre, et les pauvres bêtes s'en donnent à cœur joie. Salzmann nous a fait admirer l'appétit de sa monture qui, n'ayant rien de mieux à manger, avait essayé de dévorer sa sangle.

Après une heure de repos, nous avons repris notre chemin sous une pluie battante. Du point où l'on est, en face de Tourân, il y a une demi-heure de marche jusqu'à Kharbet-Maskana. Vingt minutes après, nous avons passé à gauche de Loubieh. Je renonce à décrire l'affreuse bourrasque de vent et de pluie qui nous a pris à ce moment, pour nous martyriser pendant tout le temps que nous avons mis à traverser la plaine de Hattin. De Loubieh aux Qoroun-Hattin, il y a vingt-cinq minutes de marche, et de là aux Hadjar-el-Khamsè-Khobezat, vingt minutes encore. A cinq cents mètres plus loin, on rencontre l'Ayn-el-Katabet, et on s'engage enfin à travers les affleurements de basalte, sur la descente qui amène à Thabarieh. De la pierre des Cinq Pains, il faut une heure vingt minutes de marche obstinée pour atteindre Thabarieh, où nous sommes arrivés dans un état pitoyable. Nos tentes étaient dressées dans la grande avant-cour du Qalâah, et j'avoue que nous avons été bien heureux d'y trouver enfin un refuge. Le lac de Tibériade, cette merveille de lumière, était tristement perdu dans une brume si épaisse, qu'il était absolument impossible de discerner autre chose que les remparts démantelés et les maisons à demi ruinées de la ville de Tancrède.

Le découragement commence à me prendre; serai-je donc forcé de renoncer, par suite de mauvais temps, à toutes les intéressantes explorations que je m'étais promis de faire en suivant cette route? Ce sera pour moi un bien grand crève-cœur. En attendant, comme le mauvais temps ne fait que croître et enlaidir, je dépense mes heures à me désoler et à exhaler ma colère. Quels beaux et spirituels remèdes! Il est de fait que la perspective des journées suivantes n'est pas gracieuse. A chaque demi-heure, la tempête devient plus affreuse, et combien durera-t-elle? Il n'y a pourtant plus à reculer maintenant, et, que nous passions par une route ou par une autre, il est bien évident que nous aurons toujours à fournir une course de six à sept jours pour arriver à Beyrouth. Quant à faire des recherches archéologiques sur notre chemin, il n'y faut plus penser. Car c'est bien la mauvaise saison; ce sont bien les affreuses pluies de l'hivernage syrien qui ont commencé. Le mieux qui puisse nous arriver maintenant, c'est d'éviter quelque bonne maladie.

Après notre dîner, qui n'a pas été gai, grâce à ces fâcheuses impressions, nous nous sommes dépêchés de nous mettre au lit, au risque d'être noyés dans nos tentes pendant la nuit. Ah! que le proverbe arabe est sage! « *Min iesafer fy'l-kanoun, houa meidjnoun*. Celui qui se met en route dans le mois de kanoun est un fou. » Nous sommes, hélas! en plein kanoun.

29 décembre.

La nuit a singulièrement dépassé notre attente, et elle a été bien plus mauvaise encore que nous ne devions le penser.



Mattiah n'a pas cessé d'être sur pied avec tout son monde, afin de creuser autour de nos tentes des rigoles par lesquelles l'eau pût s'écouler, comme eussent fait de vrais torrents. Gélis, Salzmann, Mauss et Gaillardot ont dû, vers minuit, chercher un refuge dans les ruines du château, où ils n'ont guère été plus à sec qu'en plein air. Comme ma tente a un double toit qui fait fonction de parapluie, l'abbé, Louis et moi, nous avons tenu bon, mais nous sommes figés par l'humidité et par la froidure. A notre lever, la tempête s'est encore aggravée. Il faudrait être fou à lier pour se mettre en route. Nous voilà donc emprisonnés à Thabarieh.

Une bonne scène a un peu égayé notre misérable situation. Lorsque Aly est venu chercher les ordres de Gaillardot, qui était mouillé jusqu'aux os, celui-ci s'est précipité sur son serviteur, et le tâtant sur toutes les coutures : — Ya khanzyr! enté nâchef! lui cria-t-il avec fureur; « Animal, tu n'es pas mouillé! » Où as-tu passé la nuit? Et Aly lui raconte naïvement qu'il s'est mis à sec entre les quatre jambes d'un cheval.

Il s'agissait de trouver un gîte; Mattiah a couru au plus vite chez Weyseman, l'hôte qui nous avait si bien étrillés treize ans auparavant, et, son marché fait, nous nous sommes précipités vers notre nouveau logement, à travers des rues transformées en rivières ou en cloaques infects. Le pauvre Weyseman n'a pas fait fortune, tant s'en faut. Tout chez lui est en ruine, surtout sa femme, qui était si belle alors et qui, aujourd'hui, n'est plus qu'une hideuse vieille. Nous nous sommes empilés dans l'ancienne salle à manger du rez-de-chaussée, le premier étage étant occupé à demeure par une autre famille juive.

Le bas-relief, représentant le chandelier à sept branches, que j'avais dessiné autrefois, est toujours à sa place; l'envie me prend de l'emporter, et maître Weyseman ne se fait

pas tirer l'oreille. Pour trois medjidiés, c'est-à-dire quinze francs environ, il s'engage à faire arracher la pierre de la muraille et à me la livrer. Aussitôt dit, aussitôt fait. Deux heures après j'étais le légitime propriétaire de ce curieux morceau, qui a été recueilli à Omm-Keïs, l'antique Gadara, et qui est aujourd'hui au Louvre.

Le temps s'étant un peu éclairci vers midi, Louis a couru au bord du lac, et il m'en a rapporté un tronçon de colonne portant une inscription hébraïque datée. La date, malheureusement, est un peu mutilée, si bien qu'il y a à choisir entre l'an 823 et l'an 1823 de notre ère, pour l'époque où cette inscription a été ciselée [1]. Si c'est 1823, il y a tout au moins lieu de s'étonner de ce que ce morceau, après un laps de temps aussi court, ait été jeté au lac. Toute l'incertitude tient à une lettre. Est-ce un daleth ד, ou un he ה, qu'il faut lire pour le chiffre des mille? Voilà ce que les hébraïsants du métier auront à décider. Antique ou moderne, peu m'importe: dans le doute, abstiens-toi, dit la sagesse des nations : moi, dans le doute, j'emporte. Cette inscription, d'apparence assez moderne, il faut en convenir, est aujourd'hui au Louvre.

Après midi, le soleil s'étant avisé, par-ci par-là, de percer les nuages et de luire entre deux averses, je me suis mis en route, pour aller chercher des insectes, avec Louis et Mohammed; nous avons fait une chasse magnifique. A la tombée du jour, nous rentrions à notre gite, et en passant j'examinais la maison du cadhi. Un perron quadrangulaire dans lequel sont encastrés des tronçons de colonne en basalte, est placé en avant de cette misérable maison, dont le seuil est formé d'un énorme bas-relief, également en basalte, et représentant deux groupes affrontés composés cha-

1. Voir, à l'Appendice, l'explication de cette inscription.

cun d'un lion qui dévore un bœuf ou un antilope. De quel monument provient ce curieux morceau? Je l'ignore, mais à coup sûr ce n'est pas loin de là qu'il a été trouvé. Ce motif symbolique est bien fréquent sur les monuments de toute nature du temps des Achéménides; mais pourrait-on faire remonter jusque-là le bas-relief de Thabarieh? J'en doute. A quelques pas plus loin, gît à terre une belle vasque de granit rose, ayant peut-être servi à quelque pressoir. Ce qui est certain, c'est que ce morceau est antique, car la roche dans laquelle il a été taillé vient très-probablement d'Égypte.

Pendant le dîner nous avons tenu conseil, et, à l'unanimité, il a été décidé que nous partirions, s'il y avait la moindre possibilité de le faire.

30 décembre.

Au réveil, il pleuvait, mais modérément, et de temps en temps il y avait des éclaircies, malheureusement de courte durée. Nous avons eu bien vite pris notre parti. En route! Adieu Tell-Houm! adieu Souq-el-Khan! adieu Qadech! adieu tout espoir de nouvelles découvertes! Réfugions-nous à Beyrouth, le plus rapidement possible.

Le chargement de nos bagages a été d'une longueur interminable, et il était plus de neuf heures et demie lorsque nous avons pu enfin sortir de Thabarieh. Nous n'avions pas fait cinq cents pas, que nous étions trempés jusqu'aux os par la plus désastreuse des averses. Mais il n'y avait plus à s'en dédire et nous avons bravement continué de marcher vers Safed, que nous espérions atteindre dans la soirée. A partir de là nous nous regardions comme sauvés, mais il fallait y arriver.

Une fois à El-Medjdel, nous avons constamment suivi le flanc des coteaux qui dominent le Rhoueyr, c'est-à-dire la jolie petite plaine de Gennezareth, celle-ci étant absolument impraticable. Bien nous a pris de rencontrer une espèce de bandit bédouin qui nous a, moyennant quelques piastres, guidés à travers le fondrières les plus affreuses; sans lui, nous nous y fussions enterrés jusqu'au dernier. Cet homme appartenait à une tribu assez mal famée, et connue sous le nom de Aarab-el-Ieahib (عرب اليهيب).

Nous avons, entre El-Medjdel et l'Ayn-el-Medaouarah, traversé une petite plaine sur laquelle se voient à profusion des pierres de petit échantillon, provenant certainement de décombres. Mais peut-on voir là les restes de Capharnaüm? C'est douteux. J'avais conservé le désir le plus vif d'étudier les collines jonchées de blocs de basalte qui dominent, à l'ouest, l'Ayn-el-Medaouarah, le Capharnaüm de Josèphe, espérant y trouver des traces évidentes de la ville évangélique. Mon espérance a été déçue, et pas un seul des innombrables blocs à travers lesquels j'ai passé ne me semble avoir appartenu à une construction quelconque.

Un moment j'ai cru avoir trouvé ce que je cherchais, mais j'ai été victime d'une pure illusion. Au sommet de la colline une énorme muraille basaltique se dressait avec toute l'apparence d'un travail humain, et ce n'était en réalité qu'une coulée volcanique. Plus loin et au bas de cette colline, j'ai bien vu un grand fragment de muraille ou romaine ou byzantine, d'assez médiocre appareil, voilà tout. Serait-ce là l'unique débris de la Capharnaüm maudite? C'est bien possible. Ce fragment se voit quelques minutes avant d'arriver à Abou-Chouheh, où nous nous sommes arrêtés pour déjeuner au pied des ruines, malgré le temps le plus déplorable. Plus que jamais, je maintiens l'opinion que j'ai émise sur la topographie de la rive occi-

dentale du lac de Gennezareth. Ainsi El-Medjdel, c'est Magdala; Capharnaüm était sur le coteau au pied duquel est le bassin rond décrit par Josèphe et qu'il appelle Capharnaüm. Enfin Abou-Chouheh est la Kinret, ou Kinrout biblique. Khorazayn était au Khan-Minieh et à l'Ayn-et-Tineh, et Tell-Houm n'est que Beth-Sayda, devenue la Julias du tétrarque Philippe.

Arrivés à Abou-Chouheh, nous nous regardions comme sortis du mauvais pas, parce que nous avions échappé aux fondrières. Nous comptions sans les torrents, et je ne sais pas trop si jamais j'ai couru danger plus grand. Trois affreux cours d'eau ont dû être traversés par nous. Au premier, tout a été assez bien; au second, Gélis a manqué être emporté avec son cheval, et au troisième, qui longe le pied de l'escarpement que nous avions à franchir, afin de sortir du bassin du lac de Tibériade, nous avons tous failli y rester. Salzmann surtout, dont le cheval trouvait plus commode de suivre le courant que de marcher contre lui, a rapidement dérivé, et il allait être emporté comme une flèche vers le lac, lorsque le cavalier s'est décidé à avoir une volonté différente de celle de sa monture, et a pu enfin atteindre l'autre rive. Il était temps! quelques secondes de plus, l'homme et la bête étaient perdus.

Nous avions franchi ce vilain torrent, nous; mais nos bagages! J'avoue que je n'étais pas rassuré. Mattiah, Scharir et Louis sont restés au gué, pour attendre la caravane et l'aider au besoin. Le danger était assez grand pour que tous nos moukres se décidassent à quitter leurs vêtements et à se mettre à l'eau afin de guider leurs bêtes. Avec cette précaution, tout a pu passer sans accident. Il va sans dire que le soir une centaine de piastres de bakhchich a payé le dévouement de ces braves gens.

De là jusqu'à Safed, nous avons joui du soleil pendant

une demi-heure à peu près. Mais quelle route et quelles fondrières! Nous avons fait une halte de quelques minutes au hameau où nous avions trouvé, à notre autre voyage, une députation de Juifs, envoyés de Safed au-devant de M. Gustave de Rothschild. Nos chevaux en avaient grand besoin, et nous-mêmes étions déjà très-fatigués. Pendant cette halte, j'ai longuement examiné la montagne à pic qui domine le hameau. On jurerait que cette montagne est percée de grottes taillées de main d'homme, et cependant il me paraît certain que toutes ces excavations sont des vides naturels, formés par la chute de blocs de rocher qui se seront détachés de la masse par une cause ou par une autre. Comment aurait-on pu parvenir aux points tout à fait inaccessibles où se montrent ces ouvertures? Il y a là, ce me semble, une impossibilité absolue.

Il fallait enfin se remettre en marche, et je me figurais, grâce à mes souvenirs, que Safed était bien près de nous. Mon illusion n'a pas tardé à se dissiper de la façon la plus désagréable. Nous n'avions pas commencé à gravir la côte qui se présentait devant nous, qu'une pluie affreuse est venue, et, à mesure que nous nous élevions, la neige se mêlait à la pluie. A la hauteur de Safed, nous étions au milieu d'une véritable tourmente de neige. Je n'essayerai pas de décrire ce que nous avons souffert pendant cette dernière heure de notre voyage du jour. Nous étions tous glacés. Salzmann surtout avait été saisi par le froid. Il lui semblait qu'il allait périr; la somnolence la plus invincible l'accablait, et il avait pour ainsi dire perdu l'usage de la parole. Placé derrière lui, je l'encourageais de mon mieux, et je ne cessais de lui parler pour le tenir éveillé. Je n'en pouvais plus tirer que cette réponse : « Je vais mourir. » Qu'on juge si j'étais en proie à une horrible inquiétude!

Enfin nous voilà à Safed, Dieu soit loué! Mais Mattiah nous fourvoie dans les ruelles étroites et glacées de cette affreuse ville, et, après y avoir cheminé péniblement pendant vingt minutes, il nous fallait revenir sur nos pas, en quête d'un gîte que notre guide n'avait pas su trouver. A la lettre, Salzmann était plus qu'à moitié mort. Il ne soufflait plus mot, et son cheval le portait à sa guise, car pour lui, il était désormais incapable de le diriger. Il n'y avait plus une minute à perdre; si nous ne le réchauffions pas au plus vite, il était infailliblement perdu! Je jurais à faire crouler le ciel sur nos têtes, accablant d'injures exaspérées toutes les brutes que je voyais sur le seuil de leurs portes, regardant avec curiosité ce que nous allions devenir. Enfin un homme, que j'avais aperçu déjà en entrant dans la ville, m'adressa la parole en français et m'engagea à m'arrêter chez lui, en m'appelant par mon nom. Il était temps!

Il nous faut descendre de dessus sa selle Salzmann qui est tout à fait sans connaissance. Nous l'emportons dans l'appartement sur lequel ouvre la porte où nous a arrêtés notre sauveur. O bonheur inespéré, là est un poêle à la russe! là règne la température la plus douce! Nous déposons notre ami sur une chaise, et je demande instamment du raki. On m'en apporte une bouteille, et j'en ingurgite un plein verre au pauvre garçon. Il y avait de quoi asphyxier un cuirassier et son cheval, mais cette infernale boisson, aidée de quelques bonnes frictions, ressuscite notre malade. Un quart d'heure après, il était bien un peu gris, comme nous tous d'ailleurs, car nous nous étions appliqué le même cordial et à pareille dose, mais il était sauvé, et il ne tarissait pas en expressions passionnées pour peindre le bonheur de goûter une si délicieuse chaleur. Allons! nous en étions encore une fois quittes pour la peur!

J'étais grandement intrigué, on peut le croire, de m'être entendu appeler par mon nom par le brave homme qui nous avait spontanément offert l'asile dont nous avions si grand besoin, au moment où nous l'avions trouvé. Une fois donc que j'ai été rassuré sur le sort de mon ami, je me suis dépêché de faire subir un petit interrogatoire à mon digne hôte.

« Laissez-moi, monsieur, lui ai-je dit, vous remercier d'abord de l'accueil si bienveillant que j'ai reçu de vous; mais permettez-moi aussi d'être un peu étonné de ce que vous m'avez adressé la parole en vous servant de mon nom; car mon nom ne peut vous être connu que par une circonstance dont je ne me rends pas compte.

— Depuis hier, monsieur, me répondit-il, votre nom a été prononcé tant de fois devant moi, que je n'ai pas hésité à vous l'appliquer.

— Comment cela se fait-il?

— Voici. Votre vie est en danger à Safed, et c'est pour cela que j'ai tenu à ce que vous descendissiez chez moi.

— Ah! bah!

— Oui, rien n'est plus vrai. Hier, il est arrivé ici un Arabe à cheval, porteur d'une lettre sans signature, adressée de Jérusalem au grand-rabbin de Safed, et lui annonçant que vous avez enlevé le tombeau de Jacob, le patriarche, et celui de Joseph aussi; que vous avez profané les restes de ces deux saints personnages, et qu'il serait bon que la communauté juive de Safed avisât aux moyens de vous punir de cet odieux sacrilége. Cette lettre, écrite en hébreu, est, ainsi que je vous le disais, sans signature, son auteur avouant naïvement qu'il tient à ne pas se compromettre, parce que vous n'êtes pas le premier venu. J'ai voulu faire arrêter le messager arabe, dès que j'ai eu connaissance de la chose,

mais il avait déguerpi au plus vite, aussitôt sa commission faite. Vous comprenez maintenant, monsieur, qu'il était de mon devoir de veiller sur vous et vos amis, et c'est ce que j'ai fait sans hésiter. Depuis hier, toute la population juive de Safed est en ébullition.

— Mais savez-vous que c'est terrible cela, mon cher monsieur! Comment, me voilà en péril de mort pour avoir enlevé des tombeaux qui n'existent plus depuis des milliers d'années! Convenez au moins que c'est du guignon?

— Oh! monsieur, chez moi vous ne risquez rien, votre personne est sacrée.

— Je vous suis bien reconnaissant. Mais, dites-moi, combien sont-ils en tout les bonnes gens qui veulent nous mettre à mal?

— Sept mille.

— Diable, c'est beaucoup cela! et nous ne sommes que sept! J'ai peur que cela ne soit insuffisant. Il y a des musulmans ici, n'est-ce pas?

— Oui, en petit nombre : quinze cents au plus.

— Attendez, je vous prie, un instant. Et m'adressant à Mohammed :

— *Ya-Mohammed!* Hé! Mohammed!

— *Eich?* Quoi?

— *Semdat entè?* As-tu entendu?

— *Ndam.* Oui.

— Eh bien! mon brave, va prévenir tes parents et tes amis de ce qui m'arrive. (Mohammed, qui s'appelle Es-Safedy, est au milieu des siens à Safed.)

— C'est fait.

— Comment, c'est fait?

— Oui; un cousin m'a conté la chose en deux mots à notre entrée dans la ville; ils sont tous prêts. Si tu tires un

coup de pistolet, ils viendront à ton aide, sans qu'il en manque un seul, et ils en ont une envie terrible.

— *Thaïeb!* C'est bien!

— Monsieur, dis-je alors au vice-consul autrichien, car j'avais affaire à ce personnage, vous pouvez être parfaitement rassuré. Ceux qui voulaient me manger feront comme les colimaçons : ils rentreront leurs cornes et seront gentils comme des petits agneaux. Car, si, pour leur malheur, ils avaient une autre idée, ils auraient d'abord affaire à sept fusils et à sept revolvers, ce qui fait un petit total de cinquante-six balles à leur service. Or, avec nous, tout coup porte; soyez assez bon, je vous prie, pour les en prévenir. Quant à l'intervention des musulmans dans la querelle, je présume que nos ennemis féroces savent déjà ce sur quoi ils peuvent compter, et, je vous le redis avec une pleine confiance, nous passerons la soirée et la nuit les plus calmes qui se puissent imaginer. J'ai une dernière grâce à vous demander, c'est de me faire l'honneur d'accepter, *chez vous,* mon dîner de voyageur. Dans une heure nous nous mettrons à table.

Mon invitation fut accueillie avec une grâce parfaite, et une heure après nous dînions le plus gaîment du monde. Notre hôte était allé aux nouvelles, et il nous était revenu avec les renseignements bouffons que voici : mes massacreurs, peu flattés de l'issue probable de toute tentative sur nos personnes, s'étaient réunis, avaient délibéré et décidé que, puisque nous étions assez mal élevés pour être résolus à nous défendre et à démolir le plus possible d'entre eux, il était plus prudent de charger le ciel d'une vengeance qui pouvait devenir malsaine pour les habitants de la terre. En conséquence, un jeûne et des prières étaient décrétés, et, pendant que les criminels mangeaient et buvaient le mieux possible, leurs vic-

times faisaient pieusement diète, et psalmodiaient des lamentations. Amen!

Notre soirée et notre nuit ont été délicieuses. Jamais, depuis notre voyage, nous n'avions si agréablement reposé.

Dans la soirée il s'est bien faufilé, par-ci par-là, quelques curieux tenant à vérifier si nos bagages ne contenaient pas, en réalité, les tombeaux de Jacob et de Joseph. Cela leur a valu quelques taloches qui les ont aidés puissamment à reconnaître que nous n'avions rien de suspect avec nous.

31 décembre.

De très-bon matin nous étions sur pied, et nous n'avons pas tardé à partir de Safed. Le temps était fort clair et fort froid, car toutes les petites flaques d'eau étaient couvertes de glace. Nous comptions imprudemment sur un retour du beau temps et nous avons été désagréablement détrompés. En effet, nous n'avions pas fait une lieue, que le ciel s'était couvert et qu'il pleuvait à verse; aussi la route que nous suivions était-elle exécrable.

En sortant de Safed nous avons laissé Ayd-ez-Zeïtoun sur notre droite, et, en une heure de marche, nous sommes venus passer entre deux villages, l'un à gauche, nommé Kaddatah[1], l'autre à droite, Taïtabah. Nous avons ainsi gagné un plateau sur lequel paissaient de nombreux troupeaux de moutons, dans le voisinage de grandes mares dont quelques-unes, peut-être, persistent pendant la saison chaude. Ce plateau est une sorte de pâturage communal appartenant au village d'El-

1. Une ville de la tribu de Zébulon porte le nom de קטת, Catâth (Josué, XIX, 15). Serait-ce notre Kaddatah? C'est fort possible.

Djich, qui couronne une belle colline que nous avions devant nous, et sur le flanc droit de laquelle passe la route que nous avions à suivre. Nous avions mis deux heures à venir de Safed à El-Djich. Quelques caves sépulcrales se montrent dans les flancs de la montagne d'El-Djich, et, par-ci par-là, on rencontre sur la route de gros cubes de mosaïque blanche.

On est d'accord pour reconnaître, dans El-Djich, la Giscala de Josèphe. Celui-ci nous apprend que c'était une place de la Galilée (*Bell. jud.*, IV, II, 1). Il écrit son nom Γίσχαλα (*Bell. jud.*, II, XX et XXI, 1), et nous dit qu'il la fit fortifier par Jean, fils de Lévi. Giscala fut prise par Titus (*Bell. jud.*, IV, II, 1 et seqq.), après la fuite de Jean qui alla se réfugier à Jérusalem. Dans le récit de sa vie, Josèphe parle encore de Giscala (*Vit. Jos.*, X), et nous apprend que cette ville, prise et brûlée par une armée de Gadarènes, de Soganéens et de Tyriens, fut relevée par Jean, fils de Lévi, et entourée de murailles; il ajoute qu'elle devint, à cette époque, plus belle qu'elle n'avait jamais été.

Si nous en croyons saint Jérôme, dans son catalogue des écrivains de l'Église, « Paulus apostolus qui ante Saül... « de tribu Benjamin et oppido Judææ Giscalis fuit, quo a « Romanis capto cum parentibus suis Tharsum Ciliciæ commi- « gravit. » (Édit. Mart., t. IV, p. 103.)

Il est assez fréquemment question, dans le Talmud, d'une localité nommée Guch-Khaleb (גוש חלב), célèbre par l'huile qu'elle produisait. Est-ce la même que la Giscala de Josèphe? C'est possible, mais ce n'est pas démontré. Remarquons cependant que, dans l'itinéraire de Palestine publié par Carmoly (*Recueil*, p. 133), le rabbin Samuel-Bar-Simson, auteur de cet itinéraire (il est du commencement du XIII[e] siècle), dit que de Tsefat (Safed) il se rendit à Guch-Chaleb, en passant par Méron. Cette indication convient très-bien à El-Djich.

Pendant que nous contournions El-Djich, nous avons eu à prendre de très-grandes précautions pour nous tirer de plusieurs mauvais pas, grâce à des sources nombreuses et à un beau cours d'eau qui contourne la colline. Ce cours d'eau, grossi par les pluies, avait enlevé quelques tronçons de la route, de sorte qu'à plusieurs reprises il nous a fallu faire de longs détours pour sortir d'un véritable embarras. Ajoutez à cela la persistance de la pluie, et il sera facile de comprendre que cette journée nous ait semblé longue. Pendant toute la première moitié de notre étape, ces maudites sources n'ont cessé de nous barrer le chemin. Une seule chose égayait notre triste marche : Gaillardot portait le baromètre anéroïde de Gélis, et dictait à celui-ci les observations faites aux points importants. A chaque fois ce bon docteur, après avoir lu la cote attendue, criait à tue-tête : *beau fixe!* Cette espèce de *scie* ne manquait jamais son effet, et provoquait d'interminables éclats de rire qui allégeaient d'autant le poids de notre misère.

Lorsque l'heure du déjeuner est venue, il a bien fallu nous décider à nous abriter le moins mal possible contre une roche; croyez-moi, les déjeuners sous l'eau ne sont pas précisément agréables. En nous remettant en chemin, nous avons traversé un plateau assez élevé et sur lequel régnait un brouillard à couper au couteau; on ne voyait pas à dix pas devant soi. Cela nous a naturellement rappelé notre climat natal.

C'est au milieu de ce brouillard que nous avons passé à côté d'une localité antique qui doit avoir été très-importante et qui mériterait bien une étude approfondie. C'est Yaroun; nous y avons aperçu, mais sans vouloir nous y arrêter, les ruines d'un temple, d'immenses sarcophages et des excavations sépulcrales taillées dans le roc. Celles-ci diffèrent de toutes celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, en ce qu'elles

sont ouvertes en terrain à peu près horizontal. Un puits carré descend de quelques mètres, et sur une de ses parois s'ouvre la porte donnant accès à la chambre ou aux chambres sépulcrales. Salzmann a été immédiatement frappé de l'identité de cette disposition avec celle de la plupart des tombes archaïques qu'il a ouvertes à Camiros. Il n'est pas difficile de trouver quelle est la localité biblique représentée par la Yaroun de nos jours. Dans le livre de Josué (XIV, 38) nous trouvons mentionnée, parmi les villes de la tribu de Nephtali, Iaraoun (יראון). Je n'ai pas le moindre doute sur l'identité de ces deux localités.

Vingt minutes après avoir traversé le plateau de Yaroun, nous passions en vue du village de Roumach, placé sur notre gauche; de là à Bent-Djebel, but de notre course de la journée, il n'y a plus que quarante minutes de marche. Il pleuvait à verse quand nous avons été en vue du village; je dépêchai donc Mattiah pour nous y chercher un gîte. Mal en prit au pauvre garçon, car le terrain que nous avions encore à parcourir était de rocaille et hérissé d'aspérités aiguës; il fallait se résigner à n'y avancer qu'au pas et avec les plus grandes précautions. Mattiah prit imprudemment le trot, et il n'était pas à cinquante pas en avant de nous, que son cheval manqua des quatre pieds à la fois et s'abattit tout d'une pièce sur le cavalier. Je croyais celui-ci broyé; il n'en était rien, heureusement, et il en fut quitte pour quelques fortes contusions. Il eut toutes les peines du monde à remonter à cheval, et le docteur Gaillardot, tout en me rassurant sur son état, dut lui donner quelques soins. Pendant nos derniers jours de route, le pauvre diable n'alla plus que clopin-clopant.

Le village de Bent-Djebel est tout entier peuplé de Metoualis, qui sont les meilleures gens du monde. Nous allâmes

tous nous établir chez un brave cordonnier, dont la maison était véritablement charmante, en comparaison de toutes les horribles baraques que nous avions rencontrées jusqu'alors. La grande salle que nous occupions avait une cheminée devant laquelle nous nous séchâmes le mieux que nous pûmes, tout en nous enfumant comme des jambons. Cette cheminée était ornée, à droite et à gauche, d'élégantes étagères formées d'une sorte de dentelle de terre et de bois, produit de l'industrie féminine de Bent-Djebel. Notre soirée fut très-douce, et de très-bonne heure nous étions tous endormis.

1er janvier 1864.

Le lendemain matin, avant six heures, nous étions tous debout, et nous nous adressions réciproquement les souhaits les plus sincères pour notre bonheur dans l'année qui venait de commencer.

A huit heures, nous étions en route par une pluie battante, espérant bien aller coucher à Sour, malgré la longueur de l'étape que nous avions à fournir. Nous avons, pendant plus d'une heure, aperçu constamment sur notre droite le magnifique château du moyen âge de Tibnin. De loin, il paraît en assez bon état. Nous avions à notre gauche une montagne élevée et blanchie par la neige, et entre elle et nous des coteaux couverts de ruines importantes. L'un est celui de Démir, et l'autre celui de Chalaboun [1]. M. Renan les ayant

1. Nous trouvons parmi les villes de la tribu de Dan (Josué, XIX, 42) une ville nommée שעלבין. Il ne me paraît pas possible d'identifier cette cité biblique avec notre Chalaboun, qui n'a pu faire partie du territoire de Dan.



étudiés à loisir, nous n'avons pas pensé à les explorer. Mais il n'y a pas de moisson si bien faite qu'elle ne laisse quelques épis à glaner, et nous en avons eu la preuve dans le voisinage de Chalaboun. La route passe à travers de hauts mâquis, au milieu desquels percent de tous côtés des rochers qui ont été taillés de main d'homme. Notre étonnement a été grand de nous trouver tout à coup en face d'un magnifique dolmen. entouré d'un cromlech, placé à côté et à droite du sentier difficile que nous suivions. Dix minutes après, nous voyions, à gauche de la route, un second dolmen, plus considérable encore que le premier. Peu après, nous descendions au fond de l'Ouad-Achour, dont les deux flancs sont couverts d'une véritable forêt. Sans la pluie maudite qui nous faisait trop fidèle compagnie, nous eussions admiré de grand cœur la beauté et la fraîcheur de cette route, malgré la difficulté du chemin. Il était tard, et l'heure du déjeuner était passée depuis longtemps lorsque nous nous décidâmes à faire halte au point où cet étroit Ouad-Achour s'élargit notablement et va recouper une autre vallée. Quelques roches qui surplombent nous fournirent un abri à moitié suffisant, et, bon gré mal gré, il fallut bien nous en contenter.

Nous ne nous doutions pas que nous étions pour ainsi dire à côté d'un très-curieux bas-relief phénicien, taillé dans le roc, et découvert par le voyageur Monroë. Ce bas-relief, M. Renan l'a fait mouler; mais il est affreusement mutilé, et il est assez difficile de saisir le sujet qu'il représente. Un personnage royal est assis sur un trône. Devant et derrière lui sont d'autres personnages : ceux-ci portent les insignes de la royauté, ceux-là semblent rendre hommage au monarque. Ce bas-relief, taillé au fond d'une sorte de petite chambre, doit être d'une haute antiquité. Le malheur veut que les musulmans armés qui passent en vue de ce curieux monu-

ment lui envoient assez souvent des balles, en haine des représentations humaines. Cette fureur d'iconoclaste, bien plus que le temps, a mis ce bas-relief dans un état presque complet de mutilation.

Voici la position exacte du bas-relief. Il est à 25 ou 30 mètres à droite au-dessus du fond de l'Ouad-Achour, à son débouché dans l'Ouad-Cana.

Après avoir pris les mesures exactes de notre bas-relief phénicien, nous avons continué notre route, et nous nous sommes dirigés sur Cana, village au bas duquel est un puits avec bassin, construit en grosses pierres de taille. L'une de ces pierres porte un fragment d'inscription grecque, qui a été recueilli par M. Renan. Quant au reste de l'inscription, les gens qui étaient rassemblés en ce point pour puiser de l'eau nous ont assuré qu'il était au fond du puits. Cette inscription, d'ailleurs, à en juger par la forme des caractères, n'est pas fort ancienne.

Gravissant la route crayeuse qui conduit au village de Cana, nous avons laissé celui-ci presque entièrement sur notre droite, et nous avons continué à suivre la route battue de Sour.

Parmi les villes de la tribu d'Aser, il y a une Cana mentionnée dans le livre de Josué (XIX, 28) ; celle-là n'est certainement pas la Cana de Galilée, illustrée par les récits évangéliques, malgré ce qu'en disent Eusèbe et saint Jérôme (éd. Mart., t. II, p. 423) : « Fuit autem Cana in tribu Aser, « ubi Dominus noster atque Salvator aquas vertit in vinum. » Le passage de Josué décrivant les limites du territoire d'Aser s'exprime ainsi : « 28. Vers Ébron, Rehab, Hamon et Cana, « jusqu'à Sidon la populeuse. » « 29. La limite revient vers « Rama et jusqu'à la ville forte de Sour (Tyr), etc., etc. » Comment faire concorder cette situation de la Cana en ques-

tion avec le récit évangélique? Je ne le vois pas. L'*Onomasticon* cite une Cana de la tribu d'Éphraïm, une Cana de la tribu de Manassé. Mais c'est bien la nôtre qui est de la tribu d'Aser.



Du village de Cana au magnifique monument que la tradition locale appelle le tombeau d'Hiram (Qobr-Hiram),

il y a une bonne demi-heure de marche. Ce tombeau est placé sur la route même de Sour. Il a de magnifiques dimensions, et, à coup sûr, il est d'une très-haute antiquité. Les blocs qui le constituent sont de dimensions énormes, et une des assises est composée de pierres à encadrement assez semblables aux pierres salomoniennes du Haram-ech-Chérif de Jérusalem.

Pour moi, j'avoue que je ne verrais absolument rien d'étonnant à ce que la tradition fût digne de foi. Quelques antiquaires ont prétendu reconnaître dans le tombeau d'Hiram un monument d'une époque récente. Je ne saurais en aucune façon admettre cela. C'est auprès de ce monument que M. Renan, qui en a fait fouiller les alentours, a trouvé la belle mosaïque de deux époques distinctes, qu'il a rapportée en France. Il n'est pas besoin de dire qu'il ne peut être question de rattacher le Qobr-Hiram à la mosaïque en question, au point de vue de l'origine, ni de l'art, ni de l'âge. Essayer de le faire, serait véritablement un acte de folie.

Derrière le Qobr-Hiram, un petit escalier descend à un caveau qui était malheureusement plein d'eau au moment où je l'ai visité. Tout cela n'a été fouillé qu'à demi, et demanderait une exploration intelligente, à la suite de laquelle seulement le tombeau d'Hiram dirait son dernier mot.

Dans le champ voisin se voient encore en place les débris gigantesques d'un pressoir de pierre.

Entre Cana et le Qobr-Hiram, on traverse un plateau de roches offrant à chaque pas des traces énormes d'un travail humain, et on laisse sur sa droite une colline assez élevée, qui est couverte de ces monuments que l'on regarde comme des pressoirs. Le nom de cette localité est chez les Arabes Omm-el-Aamid. On se demande, en voyant cette incroyable multiplicité de monuments analogues, comment tant de pres-

soirs de cette taille ont pu s'accumuler ainsi les uns sur les autres, c'est-à-dire à des intervalles si petits.

Après avoir passé une heure au Qobr-Hiram, nous avons traversé une dernière petite vallée, au delà de laquelle nous avons commencé immédiatement à descendre dans la plaine de Sour, entre le Ras-el-Ayn et Mâachouq. La pluie avait recommencé de plus belle, et le ciel, noir comme de l'encre du côté du sud-ouest, ne nous annonçait rien de bon. Nous savions d'ailleurs, par expérience, combien, dans la plaine de Sour, les fondrières doivent être à redouter pendant la saison des grandes pluies, et nous n'étions pas parfaitement rassurés. Nous avons eu plus de peur que de mal, et il nous a été donné enfin d'atteindre sans encombre les sables du bord de la mer. Une fois là, nous étions sauvés. Vingt minutes après, nous mettions tous pied à terre dans la maison de Mgr Athanasios, archevêque melchite de Sour. C'était cet excellent prélat qui nous donnait l'hospitalité, et, certes, il était difficile qu'on le fît de meilleure grâce et avec une plus parfaite affabilité. N'eût été le froid abominable dont nous avons souffert toute la soirée, avec nos vêtements trempés jusqu'au dernier fil, nous eussions été parfaitement heureux. Aussitôt après le dîner, nous nous sommes réfugiés dans nos chambres, et l'archevêque m'ayant fait les honneurs de la sienne, je me suis empressé d'y faire dresser mon lit de voyage.

Nous étions bien arrivés jusqu'à Sour, et le lendemain nous irions très-certainement jusqu'à Sayda sans mésaventure. Mais après, entre Sayda et Beyrouth, nous aurions le Damour à traverser, et j'avoue que cette perspective me souriait médiocrement. Il n'y a pas d'année où le Damour n'entraîne quelque victime à la mer, et, par l'affreux temps qu'il faisait depuis tant de jours, le passage devait être impraticable. Nous en avons longuement délibéré avant de nous coucher.

et nous avons presque décidé que nous remonterions dans la montagne, en partant de Sayda, pour aller franchir le Damour sur le pont qui le traverse à sa naissance, gagner de là Deïr-el-Qamar, et enfin Beyrouth. C'est bien ennuyeux, mais qu'y faire? Il vaut mieux un peu plus de fatigue et un grand danger de moins.

2 janvier.

Pendant la nuit la pluie n'a cessé de tomber, et naturellement notre peur du Damour n'a fait qu'augmenter. D'un autre côté, la fatigue, le froid et l'humidité dans laquelle nous ne cessions de patauger depuis Naplouse nous a tous rendus malades. Jusqu'à ce matin j'avais résisté, et me voilà rudement pris. Cela me fait faire de pénibles réflexions. Remonter dans la montagne pour y chercher les neiges, c'est véritablement insensé, si l'on songe à l'état de la plupart d'entre nous. Au moment de monter à cheval, j'ai appris que des voyageurs avaient passé le Damour la veille, sans une ombre d'accident, et la décision prise la veille au soir a été immédiatement cassée par moi, *in petto*.

De très-bonne heure l'excellent Gaillardot est venu m dire adieu; il nous précède avec son fidèle Aly, et il est convenu que nous allons tous descendre chez lui. Ce brave ami a donc quelques dispositions à prendre, et je ne m'étonne pas qu'il se hâte de nous devancer. Recevoir d'un coup une troupe d'hôtes de notre espèce, ce n'est pas une petite affaire, surtout à Sayda.

Enfin, nous voilà partis de Sour, et comme le voisinage de la Qasmieh n'est pas commode, à cause des terrains effondrés au milieu desquels elle se jette à la mer, nous sui-

vrons, le plus que nous le pourrons, le flanc des hauteurs. Quelle route, bon Dieu!

J'ai revu le pauvre khan où j'avais fait un séjour si grotesque treize ans auparavant, et j'ai pu arriver sans encombre au pont de la Qasmieh. De là nous avons constamment cheminé au pied des hauteurs. Je voulais absolument visiter cette fois la fameuse grotte d'Astarté, auprès de laquelle j'avais passé, sans m'en douter, à mon premier voyage. Après bien des recherches, des marches et des contre-marches infructueuses, Gélis, qui l'avait vue pendant la campagne de Syrie, a fini par la retrouver. J'ai donc pu examiner à l'aise ce curieux monument d'un culte plus que licencieux. Quelques petites inscriptions grecques accompagnent certains emblèmes dont les parois de cette grotte sont tapissées. Je n'y suis pas resté assez longtemps pour avoir la satisfaction d'apercevoir les *grafitti* phéniciens que M. Renan y a découverts.

De la grotte d'Astarté nous avons filé sur Adloun par un temps beaucoup plus agréable que celui que la nuit nous avait présagé. Cette fois encore j'ai bien regardé de tous mes yeux et de tous les côtés, pour retrouver la fameuse stèle égyptienne que tant de voyageurs ont signalée à Adloun; mais je n'ai pas eu plus de chance que la première fois. Il faut, je l'affirme, qu'elle soit bien oblitérée, ou bien difficile à reconnaître. Je suis loin d'en nier l'existence, dont je suis parfaitement assuré; ce que je tiens à constater, c'est qu'à deux reprises différentes j'ai été bien malheureux ou bien maladroit.

Nous avons déjeuné fort agréablement cette fois, et sous un charmant soleil, au pied de la montagne d'Adloun; il était une heure après midi, quand nous nous sommes remis en route. Hélas! le soleil ne peut améliorer le chemin en si peu de

temps; il ne luit que depuis deux ou trois heures, et la voie que nous sommes condamnés à suivre est partout abominablement défoncée.

Il était presque nuit lorsque nous sommes arrivés à Sayda. M. Durighello, vice-consul de France, était venu au-devant de nous jusqu'à près d'une lieue de la ville, et il nous a conduits directement par la plage au bas d'un escalier rompu, au haut duquel nous avons trouvé la maison hospitalière de notre excellent ami Gaillardot. Nous y avons été reçus à ravir par la maîtresse et par le maître de la maison, qui nous ont entourés de petits soins et installés dans les chambres d'un vrai palais. Si l'on avait toujours aussi bon gîte et aussi bonne table, on ferait bien de voyager toute sa vie.

3 janvier.

Nous nous étions couchés assez tard, et je dormais du sommeil du juste qui a parfaitement dîné après une journée fatigante, lorsqu'à deux heures du matin je m'éveillai, croyant entendre le bruit d'une averse formidable. Mes lamentations éveillèrent l'abbé, qui partageait ma chambre, et il ne se fit pas prier pour aller bien vite vérifier le fait. C'étaient les lames, déferlant à travers les rocailles de la plage, qui produisaient le bruit que j'avais pris pour celui de la pluie. Une fois rassuré sur ce point, je me hâtai de me rendormir. Au petit jour, nous nous sommes levés et nous avons constaté avec bonheur qu'il n'avait pas plu pendant la nuit. Le ciel est couvert, cependant, et c'est aujourd'hui que nous avons à traverser le Damour.

A peine debout, j'ai prié Gaillardot de me conduire au

point où se voient les amas des coquilles qui ont servi, dans l'antiquité, à la fabrication de la pourpre. A Jérusalem, je lui avais adressé quelques questions à ce sujet, qui m'intéressait vivement, et il m'avait promis de me faire voir ces amas prodigieux à mon passage à Sayda. Le moment était venu de lui demander de tenir sa promesse. A l'instant même nous nous mîmes en route [1]. Redescendant sur la plage par l'escalier qui nous avait permis de la quitter la veille au soir, à notre arrivée à Sayda, nous nous trouvâmes au milieu des cordiers qui commencent leur besogne avec le jour, et dont l'industrie s'exerce sur cette plage. Remontant, vers le sud, jusqu'au-dessous de la forteresse du moyen âge connue sous le nom de château de Saint-Louis, nous nous mîmes à escalader une falaise de remblais, sur le flanc de laquelle affleure un amas immense de coquilles appartenant invariablement à une seule et même espèce du genre *Murex*, le *Murex trunculus*. Cet amas présente des dimensions colossales : plus de cent mètres de longueur sur six à huit mètres de hauteur, et une largeur qu'il n'est pas possible de reconnaître, parce que le terrain végétal qui le recouvre est garni d'herbes et de broussailles de toute nature.

J'emplis bien vite mes poches d'échantillons de la précieuse coquille, et je pus m'assurer que tous les individus qui constituent cet amas remarquable offrent, sans exception, la même particularité. Leur test a été vigoureusement entamé d'un coup de meule, sur le premier et le second tour de spire, pour permettre d'extraire la poche génératrice du mollusque. Ceci ne peut être l'effet du hasard, et il y a là, évidemment,

1. J'ai publié dans la *Revue archéologique* (nº de mars 1864, p. 216 et suivantes) une lettre adressée à mon ami M. Alexandre Bertrand, sur la coquille qui produisait la pourpre fabriquée par les Sidoniens. Je ne puis mieux faire que de transcrire les principaux passages de cette lettre.

la trace du procédé industriel à l'aide duquel les teinturiers sidoniens se procuraient la base de leur pourpre si renommée.





La conclusion forcée de ce fait, c'est que, sur la côte de Phénicie, c'était le *Murex trunculus*, qui y vit toujours en abondance, qui fournissait la base tinctoriale de la pourpre phénicienne.

Est-ce à dire, pour cela, que partout ce fut le *murex trunculus* qui fut exploité pour en tirer la pourpre? Pas le moins du monde, et en voici la preuve.

Dans le magnifique ouvrage de M. de Lamark sur les animaux invertébrés (genre Rocher, t. IX, p. 559 et 560), je trouve le passage suivant, que je transcris : « Des disserta-« tions nombreuses sur la pourpre des anciens ont démontré « jusqu'à l'évidence que l'espèce connue des naturalistes sous « le nom de *Murex brandaris* est celle qui produisait la tein-« ture la plus estimée. Rondelet a, le premier, soutenu cette « opinion, etc., etc. On est revenu aujourd'hui à l'opinion de « Rondelet, et notre savant ami, M. Boblaye, nous a fourni « une preuve matérielle de la solidité de cette manière de « voir. M. Boblaye, faisant partie de l'expédition scientifique « de Morée, fut étonné de rencontrer sur certains points peu

« éloignés de la mer des amoncellements considérables de la « seule espèce du *Murex brandaris*. Il avait supposé d'abord « que ces dépôts étaient dus à un phénomène géologique; « mais un examen plus attentif des lieux et des circonstances « lui fit découvrir que ces dépôts sont toujours placés dans « le voisinage d'établissements ruinés, parmi lesquels il s'en « trouve dont les vestiges étaient assez conservés pour recon- « naître en eux les restes d'anciennes usines à teinture. Il « paraît que, pour les teintures de moindre prix, l'on recueil- « lait plusieurs autres espèces de mollusques, tels que le « *Murex trunculus* de Linné, le *Purpura hemastoma*, et plu- « sieurs autres, etc., etc. »

J'ajoute que le regret que nous ont laissé le savant conchyliologiste et M. Boblaye lui-même, en ne précisant pas la position topographique des dépôts de *Murex brandaris*, reconnus par ce dernier sur les rivages de l'ancienne Grèce, est tout à fait effacé par les observations récentes de M. Fr. Lenormant, qui a retrouvé ces dépôts sur les côtes de Cerigo et de Gythium : c'est donc là que la *pourpre des îles de la mer* se fabriquait, avec le produit tinctorial fourni par l'animal du *Murex brandaris;* cela n'est plus douteux.

J'ai fait voir tout à l'heure, et par un argument sans réplique, que, sur la côte de Phénicie même, c'était un tout autre mollusque que celui qui vit dans la coquille connue de tous les collectionneurs sous le nom vulgaire de *petite massue*, qui produisait la merveilleuse teinture si estimée des anciens sous le nom de pourpre de Tyr.

Ma journée commençait bien, on le voit, puisqu'à la première heure j'avais le bonheur de trouver la solution d'un très-curieux problème d'archéologie industrielle.

Après cette première excursion, qui nous a pris près d'une heure, nous revenons en hâte chez Gaillardot, pour

rejoindre nos amis, avec lesquels nous devons aller visiter le Khan français. Là demeure M. Durighello, et là aussi est établi le petit musée formé des monuments recueillis dans la mission de M. Renan, et attendant leur embarquement pour France. Il s'y trouve quelques bons morceaux qui ne seront pas déplacés au Louvre, mais ils sont malheureusement en petit nombre.

Après avoir examiné rapidement toutes ces antiquités, nous sommes allés voir M. Durighello, qui m'a montré sa collection de médailles. Il en a un très-grand nombre, et il a eu la complaisance de m'en céder quelques échantillons.

Au moment où nous allions regagner la maison de Gaillardot, où nous attendait notre premier déjeuner, le pauvre abbé est venu tout désolé m'annoncer la perte des calepins sur lesquels il avait accumulé toutes ses notes et observations archéologiques. Ces malheureux calepins seront tombés de sa poche, dans un des moments indéfiniment répétés où il mettait pied à terre dès que nous atteignions la plage, afin de remplir ses poches de coquilles roulées, d'éponges et de madrépores. C'est un bien fâcheux échange qu'il a fait là. Mais, en pareil pays, on a la chance de retrouver sur la route qu'on a suivie les objets qu'on y a perdus; je dépêche donc à la chasse des calepins égarés un brave garçon qui, moyennant dix francs, se charge d'aller, s'il le faut, jusqu'à Sour, pour les rechercher. Après avoir choisi la petite pièce de dix francs dont j'avais besoin, j'ai eu le bon esprit de remettre l'or que j'avais dans la main à côté de la poche de mon gilet, et dans les plis de la large ceinture de laine rouge que je porte autour de la taille, et nous voilà partis.

Un mot encore sur les calepins de Michon. Celui-ci, qui a étudié avec le soin le plus minutieux l'archéologie chrétienne de la Palestine, a recueilli des matériaux nombreux



sur les vieilles églises grecques et franques de tout le pays que nous avons parcouru. Les signes lapidaires, dont les enseignements avaient été négligés par ses devanciers, lui ont, entre autres, fourni une foule de renseignements positifs qu'il comptait utiliser, et voilà que ces renseignements sont Dieu sait où! Aussi je comprends et je partage sincèrement son vif désappointement. Espérons que dans quelques heures le mal sera réparé. Si les recherches de notre émissaire sont couronnées de succès, M. Durighello se charge de nous renvoyer immédiatement à Beyrouth les maudits calepins.

J'ai raconté la scie plaisante inventée et pratiquée par Gaillardot à propos de nos observations barométriques; nous en avons, d'un accord unanime, mais tacite, imaginé une autre au service de l'abbé. Il nous a tant parlé d'absides et de signes lapidaires, qu'à chaque instant on lui en sert à l'envi, et les plus impossibles sont les meilleurs. Je me rappelle Gélis s'écriant un jour: « L'abbé! accourez vite, une abside! une abside en tire-bouchon! » Et l'abbé de rire le premier de cette mauvaise plaisanterie, qui nous a fait oublier la pluie pendant quelques instants. Somme toute, nous n'engendrions pas la mélancolie, et nous nous accrochions avec ardeur aux niaiseries les plus saugrenues, lorsque celles-ci pouvaient nous aider à passer un moment désagréable. C'est en entretenant parmi nous cette gaieté, toujours prête, mais toujours cordiale, que nous avons traversé facilement nos quatre mois de misère. Je recommande ce procédé aux voyageurs futurs. Il est vrai qu'il ne peut être de mise que lorsque, dans une caravane d'exploration, il n'y a que des amis.

Notre déjeuner pris en hâte, nous avons quitté nos aimables hôtes et nous nous sommes acheminés vers Beyrouth. Nous n'avions pas l'intention d'aller jusque-là, notre projet étant de camper à la nécropole d'El-Khaldeh.

M. Durighello, avec une amabilité parfaite, a voulu nous faire la conduite, et il est parti à cheval avec nous. Sortant de Sayda par la porte qui donne sur les beaux jardins au milieu desquels a eu lieu, il y a peu d'années, l'affreux massacre des chrétiens, nous sommes allés rejoindre la plage que nous avons quittée à la hauteur du Nahr-Oualy, par précaution et afin de franchir cette rivière sur le pont construit à un quart de lieue en amont. Nous aurions pu nous éviter ce détour, car l'Oualy est parfaitement guéable en ce moment. Ceci est un bon indice pour le passage du Damour, auquel nous devons arriver dans quelques heures.

Revenus à la route ordinaire, nous nous sommes bientôt séparés de M. Durighello, à qui je n'ai pas voulu permettre d'aller plus loin.

Pendant tout le chemin, j'avais soigneusement semé mes pièces de vingt francs, si bien que la dernière, en tombant par hasard sur un caillou, me donna l'éveil. Je tournai la tête pour savoir quelle était la cause de ce petit bruit fort insolite. Déjà Louis avait mis pied à terre, et il me rapportait le napoléon qui venait de glisser de ma ceinture. J'eus beau tâter dans la poche de mon gilet, elle était vide. Je déroulai ma ceinture, il ne s'y trouvait plus qu'une pièce de dix francs. Il demeurait clair que je m'étais fort involontairement débarrassé de trois cents francs au moins. Le seul parti qui me restât à prendre, c'était certainement de n'y plus penser et d'en faire mon deuil. Ce ne fut pourtant pas l'avis de Mohammed, à qui je ne pus faire entendre raison. Il tourna bride et partit au galop dans la direction que nous avions suivie en venant, c'est-à-dire à travers le sable le plus meuble, qui constitue presque partout la route de Sayda, jusqu'au point où j'avais fait la découverte de ma maladresse. J'étais parfaitement convaincu que mon fidèle Mohammed en

serait pour sa course, et je fus, je l'avoue, fort étonné de le voir revenir une heure après à Naby-Younès, où nous nous étions arrêtés pour déjeuner, rapportant triomphalement deux pièces de vingt francs qu'il avait aperçues et retrouvées ensevelies plus qu'aux trois quarts dans le sable. Vivent les Arabes pour la finesse des organes! Avec cette rentrée inespérée, j'en étais quitte pour une douzaine de napoléons, qui, dans la suite des siècles, feront sans doute le bonheur des numismates.

La descente sur la belle plage de Naby-Younès est détestable et fort longue, ce qui ne l'enjolive pas, tant s'en faut. Mais que le sable est doux sous les tamarises séculaires du khan pittoresque qui a pris la place de la phénicienne Porphyrion! On y resterait volontiers beaucoup plus longtemps que de raison. Enfin, nous sommes repartis et nous avons atteint les bords du Damour.

Les eaux, après avoir couvert pendant les journées précédentes plus de cent mètres de chacune des rives, se sont abaissées de près de trois mètres, et, grâce à Dieu, le passage tant redouté par nous s'effectue en un clin d'œil, avec la plus grande facilité. Au moment d'atteindre la rive droite, mon cheval, malgré ses deux guides, tomba bien dans un trou, mais j'en fus quitte pour un petit bain de pieds, et nous arrivâmes tous sains et saufs au delà du dernier obstacle sérieux que nous avions à franchir, avant d'atteindre Beyrouth. Depuis longtemps déjà nos bagages avaient franchi le Damour; mais comme nous voulions trouver nos tentes toutes dressées à notre arrivée à El-Khaldeh, nous fîmes une nouvelle halte d'une heure sur le sable, à proximité des amas de détritus rejetés par la crue du Damour. Il va sans dire que ces détritus ont été exploités par nous, et avec un succès complet, au profit de la collection entomologique de mon fils.

Il était écrit que l'abbé montrerait la plus remarquable persévérance pour jalonner sa route d'objets perdus par lui. Cette fois, c'est son caoutchouc qu'il a laissé sur son chemin. Un caoutchouc est bien plus intéressant pour un passant arabe qu'un calepin de croquis et de notes archéologiques; aussi la chance de retrouver le caoutchouc égaré est-elle si mince, à mon avis, que nous n'avons pas même songé à envoyer quelqu'un à sa recherche. Le propriétaire s'est donc décidé à le passer purement et simplement au compte des profits et pertes.

Du Damour au khan d'El-Khaldeh, il y a une bonne heure de marche, mais à travers des sables continuels, ce qui est aussi fatigant qu'ennuyeux. Heureusement, les collines qui dominent la plage que nous suivons sont véritablement magnifiques. Ces collines d'un côté, et de l'autre la mer, dont la vue est toujours adorable, nous font trouver le temps moins long. Il était presque nuit lorsque nous sommes arrivés à nos tentes.

Un mot avant de quitter définitivement les bords du Damour. A deux cents pas du gué qu'il faut suivre, bon gré mal gré, pour franchir ce cours d'eau dangereux, il y a un magnifique pont, dont une seule arche a été jetée bas tout d'une pièce, par les habitants du pittoresque village bâti sur les flancs de la montagne, et qui s'appelle Moallakat-ed-Damour. Cela est une pure affaire d'industrie. Avec un pont en bon état, il n'y aurait plus eu besoin des *passeurs,* qui forment la partie la plus énergique de la population de Moallakat, et comme, aux bains près qu'il faut prendre à toute heure du jour, le métier est bon et lucratif, on réparerait cent fois le pont en question (ce qui entraînerait une dépense minime), que cent fois les intéressés s'en débarrasseraient. Le gouvernement turc, appréciant ces bonnes

raisons, a donc renoncé complétement à relever l'arche ruinée. Ce serait d'ailleurs faire une exception ridicule en faveur de ce point de l'empire des Osmanlis. Et si, comme je le crois, il y a un corps turc des ponts et chaussées, il me paraît évident que le premier de ses devoirs administratifs consiste à renverser les ponts et à défoncer les chaussées. Par ma foi, il s'en acquitte à dire d'expert.

Nous voilà à El-Khadeh; je revois, avant la fin du jour, le khan où j'ai passé la nuit en plein air, il y a treize ans, et les beaux sarcophages qui couvrent le plateau qui environnait le site d'Heldua. Rien n'a changé depuis cette époque, et tout est resté dans le même état.

Presque en même temps que nous arrivait Gaillardot, qui avait passé toute sa matinée à Sayda, entre sa femme et ses enfants. Notre dîner, plus mauvais que d'habitude, n'en a pas moins été fort gai. N'avons-nous pas atteint le terme de notre voyage, et n'avons-nous pas lieu d'être amplement satisfaits des résultats de celui-ci? Demain, en deux ou trois heures au plus, nous serons à Beyrouth; la partie chanceuse du voyage est terminée; restera bien la traversée, mais le ciel y pourvoira.

Après le dîner, j'ai écrit dans ma tente et mis mes notes au courant, au bruit charmant de la mer, sur lequel brode le concert incessant des chakals, dont j'entends la musique pour la dernière fois. J'avoue que cette pensée me la fait trouver agréable.

4 janvier.

A sept heures et demie seulement, malgré toute notre bonne volonté de partir de très-bonne heure, nous étions en

marche par le plus beau temps du monde. Nous avons gagné Beyrouth tout d'une haleine, sans faire de halte en aucun point. Le Nahr-Rhadyr était très-facile à franchir, et nous avons eu assez promptement atteint les pins. Là, j'ai trouvé un gros homme à cheval qui était accouru au-devant de nous : c'est M. Constantin, l'hôte qui aspire à l'honneur de nous héberger pendant notre séjour à Beyrouth. Comme il nous promet un excellent déjeuner tout prêt et qui nous attend à son hôtel, nous avons bien vite renoncé à celui que devait nous servir Mattiah sous les pins, et, à dix heures et demie, nous mettons pied à terre à la porte de notre nouveau gîte.

Je déclare qu'il m'a été impossible de reconnaître quoi que ce fût de ma chère Beyrouth. Tout est changé, tout est européanisé; en un mot, c'est aujourd'hui une ville charmante, elle n'a plus rien de la Beyrouth orientale, dont il ne reste que le souvenir. Le docteur Suquet était accouru au-devant de moi, et je ne saurais dire tout le cordial plaisir que j'ai eu à le retrouver, lui et mes autres excellents amis, Peretié, de Perthuis et Rogier. En l'absence de M. Outrey, consul général de France, le consulat est géré par un homme charmant, M. Cecaldi, qui a eu l'obligeance de venir, le premier, me faire toutes ses offres de service; il est impossible de retrouver ailleurs, en Orient, une réunion d'hommes plus aimables et plus affectueux. Je me sens donc en paradis, après les mois assez durs que je viens de passer.

5 janvier.

Le temps est encore magnifique; j'ai employé ma journée à voir mes amis, et, entre autres, Michel Medaouar; j'ai eu

avec lui une très-longue et très-sérieuse conversation, dans laquelle j'ai appris beaucoup de choses qu'il m'importait de savoir. J'en ai rarement eu d'aussi instructives, et il en est résulté que bien des préventions fâcheuses qui s'étaient fait jour dans mon esprit se sont dissipées entièrement. J'ai déjeuné chez Suquet, et je dîne chez Peretié. On voit que ma vie de voyageur vient de changer du noir au blanc, ou, pour être plus juste, au rose le plus charmant.

Au dîner, j'ai revu l'excellent M. Piciotto, dont j'avais conservé un excellent souvenir, et j'ai eu la bonne fortune de faire la connaissance de M. de Chaillé, commandant la frégate l'*Impétueuse*, qui est en station sur les côtes de Syrie. Pendant le déjeuner nous avions vu ce beau navire arriver à toute vapeur, et venant du côté de Tripoli. Le temps est splendide et la mer très-calme; mais le baromètre baisse assez rapidement, ce qui ne nous présage rien de très-bon pour les jours suivants.

J'ai été dans l'après-midi voir, du haut des falaises, la malheureuse carcasse du vaisseau le *Jourdain*, qui s'est perdu il y a un an. C'est un affreux spectacle. Je n'en connais pas de plus navrant.

J'ai eu, pendant le dîner, chez Peretié, l'agréable surprise de recevoir un paquet cacheté à mon adresse, envoyé de Sayda par Durighello. Il contient les maudits calepins de l'abbé, qui nage dans l'allégresse, en pensant qu'il est rentré en possession de ses signes lapidaires et de ses absides. Moi, je regrette un peu, je l'avoue, les deux napoléons qu'a coûtés la recherche de ces deux bienheureux livrets.

A dix heures et demie, nous étions rentrés à l'hôtel, enchantés du très-prochain départ sur lequel nous comptions sans une ombre d'hésitation. Hélas!

6 janvier.

Nous espérions nous embarquer aujourd'hui sur le bateau des Messageries impériales retournant à Marseille par Smyrne.

Au réveil, pas de bateau. La mer est très-houleuse ; il y a eu certainement gros temps au large. Mais le *Dupleix*, — c'est le navire attendu, — va sans doute arriver, et le jour perdu se rattrapera sur les escales.

Bien avant midi le temps est tout à fait gâté, et la mer est devenue affreuse. Enfin le *Dupleix* paraît ; le commissaire et le docteur du bord sont dépêchés à terre, et il s'en faut de si peu qu'ils ne se noient, en entrant dans ce qu'on appelle assez plaisamment le port de Beyrouth, qu'ils ne veulent pas entendre parler de retourner à bord. Les passagers du *Dupleix*, embarqués dans trois mahones, se sont dirigés sur ce port maudit. La première, portant le P. Bourquenoud, orientaliste et archéologue des plus distingués, a pu déposer ses passagers sans accident. Les deux autres, prises en travers par la barre, ont chaviré ; personne n'a péri sur l'heure, mais tous les bagages ont été perdus, et, des malheureux repêchés tant bien que mal, un est mort peu d'heures après, de froid et de peur. Du haut de la terrasse de l'hôtel, nous avons assisté à cet affreux spectacle, peu fait pour nous encourager à courir la même chance.

La pluie tombe avec rage ; la mer est horrible, et le *Dupleix* s'est hâté de déraper et de se réfugier au Nahr-Beyrouth. Je comprends son commandant : il a sous les yeux la carcasse du *Jourdain*, sur laquelle les lames déferlent avec fureur. Il serait cruel d'aller lui tenir compagnie. Quant à l'*Impétueuse*, elle tient bon sur ses ancres, mais elle roule

comme une barrique, la pauvre frégate, *panne sur panne,* comme disent les marins.

Comme il n'y a plus possibilité de communiquer avec le *Dupleix,* ni de sortir du port pour aller le chercher au Nahr-Beyrouth, voilà notre embarquement manqué.

7 janvier.

J'ai eu à dîner tous mes amis, qui me consolent de leur mieux. La journée a été encore plus affreuse que celle d'hier. Nous sommes allés, malgré une pluie battante, déjeuner chez Perthuis, et visiter le consulat. Il faudrait être insensé pour prendre la mer par un temps pareil; c'est bien l'avis du commandant du *Dupleix,* qui ne bouge pas de son mouillage.

Du 8 au 11 janvier.

Le mauvais temps continue. La mer a bien un peu molli, et le *Dupleix* se décide à revenir devant Beyrouth. Seulement, lorsqu'il y arrive, la nuit est venue aussi; tous nos bagages ont été descendus sur l'embarcadère, mais! il y a un *mais,* que voici : pas un mahonier ne veut se risquer à nous porter à bord. — Payez d'abord la mahone, puis gagnez tout seuls le navire, comme vous pourrez. — Voilà ce qu'ils me proposent. Merci! Je fais reporter tous nos bagages à l'hôtel, et c'est ainsi qu'on perd une semaine dans ce pays, où l'on ne sait comment prendre terre, et où il est plus difficile encore de prendre la mer.

Un détail : quand maître Constantin, notre hôte, m'a apporté sa note, j'ai été pétrifié de la rotondité du chiffre réclamé. Sans une ombre de scrupule j'ai rabattu deux cents

francs sur le total, et le brave homme s'est contenté d'acquiescer en souriant et en disant : — Comme vous voudrez. — Avis au lecteur!

Nous voilà forcés d'attendre l'*Euphrate*, qui doit arriver le 10, et qui nous portera à Alexandrie. Adieu donc Mersina et les escales journalières!

Tous nos amis s'ingénient pour adoucir notre réclusion forcée. Chaque jour nous déjeunons par-ci et nous dînons par-là, festoyés partout. Nos soirées nous les passons, de fondation, chez M. Piciotto, où, en compagnie de charmantes femmes du meilleur monde, nous savourons de l'excellente musique, tout en fumant de bons cigares. N'était la *trempée* de la venue, et celle du départ pour rentrer à l'hôtel, ces soirées seraient délicieuses.

A l'hôtel, c'est une autre affaire. Nos chambres ouvrent de plain-pied sur une cour transformée en un petit lac par la pluie continue, si bien qu'il s'en faut de peu que nos lits ne naviguent pendant notre sommeil. Quand ce supplice finira-t-il?

Le 10 est arrivé, mais l'*Euphrate* ne l'est pas, et nous ne sommes guère plus avancés. Enfin, le 11 au réveil, le navire si impatiemment attendu est là. Nous voyons son pavillon, sa cheminée, c'est bien lui! et, miracle! le temps est beau!

Chat échaudé craint l'eau froide, dit la sagesse des nations! Nous avons tant manqué d'embarquements depuis quelques jours, qu'il faudrait être insensés pour ne pas profiter de l'embellie inespérée que la clémence du ciel nous envoie. L'*Euphrate* ne doit quitter Beyrouth que dans la soirée, et, dès neuf heures du matin, les embarcations de l'*Impétueuse*, mises gracieusement à notre disposition par M. de Chaillé, transportent nos innombrables colis à bord du paquebot. Nous avons, de nos personnes, séjourné à l'hôtel de Constan-

tin un peu plus de temps que nos bagages, ce qu'il en faut pour expédier un dernier déjeuner en compagnie de nos amis, et, à une heure après midi, nous sommes tous à bord.

Quand on vient de passer quelques mois à partager les mêmes plaisirs et les mêmes misères, on ne se quitte pas sans un véritable serrement de cœur; aussi y a-t-il dans les adieux que nous échangeons avec Salzmann et Gaillardot une douleur qui, pour être cachée, n'en est pas moins vive de part et d'autre. Tous nos amis de Beyrouth sont venus à bord prendre congé de nous et nous donner une dernière fois la main.

J'ai eu bien vite fait connaissance avec le commandant de l'*Euphrate*, M. Stoltz, lieutenant de vaisseau. C'est encore un des modèles exquis de politesse, de prévenance et de dévouement au devoir qui pullulent dans la marine française.

Les opérations commerciales et forcées de l'*Euphrate* ont dévoré de longues heures, malgré le bon vouloir du commandant, malgré l'activité phénoménale de l'équipage. Aussi n'avons-nous pu déraper qu'à neuf heures du soir; une réunion charmante nous attendait, ce soir même, chez l'une des femmes les plus aimables de la colonie, et nous n'en avons vu que de loin les lumières, hélas! en doublant le ras Beyrouth. Enfin, nous voyant en mer par le plus beau temps du monde, nous avons oublié tous nos déboires des jours précédents.

12 janvier.

Le lendemain matin, de bonne heure, et après une nuit excellente, nous pouvions mouiller devant Jaffa. Notre ami, M. Philibert, Botros et son neveu Mikhaïl, qui nous avaient

accompagnés pendant tout notre séjour en Judée, sont venus à bord nous souhaiter la bienvenue, et la continuation du plus heureux voyage. Ce brave Botros m'a apporté quatre immenses paniers d'oranges magnifiques, cueillies sur les arbres de son jardin.

A midi, tous ceux qui n'allaient pas à Alexandrie comme nous ont quitté le bord, et avec eux Mattiah et ses serviteurs qui regagnaient Jérusalem. Quelques minutes après, nous levions l'ancre et nous filions grand train sur l'Égypte.

13 janvier.

La nuit a encore été parfaite, et nous avons admirablement marché; suivant toute apparence, avant quatre heures après midi nous mouillerons dans le port d'Alexandrie.

Une fois de plus nous avions compté sans l'inclémence des flots, comme disent les poëtes. Vers midi une brume épaisse, venant je ne sais d'où, s'est élevée autour de nous, et nous n'avons pas tardé à avoir quelque souci. Si la brume devenait plus épaisse, il serait évidemment impossible de se risquer dans les passes, où l'on ne peut cheminer avec sécurité qu'à la condition de bien voir les balises et la terre.

Ce que nous redoutions n'a pas manqué d'arriver. Vers trois heures nous avons aperçu, à travers le brouillard, la silhouette oblitérée d'Alexandrie. Nous avons bien pu arriver, en marchant avec les plus extrêmes précautions et à très-petite vitesse, jusqu'en vue d'un fantôme de balise, mais, quoique nous ne fussions pas à une portée de canon de la terre, on ne voyait rien qu'une muraille de brume. Ni le meks, ni les moulins, sur la position respective desquels il faut calculer sa marche, n'apparaissaient devant nous. Le

pilote, d'accord en cela avec le commandant Stoltz, a reconnu l'impossibilité d'aller, sans un péril exorbitant, à une encâblure de plus, et nous avons viré prudemment, regagnant le large, et maugréant de toutes nos forces contre cette déplorable nécessité.

Nous avions raison de maugréer, car la mer s'est faite rapidement, et nous avons passé une nuit infernale à cinquante milles au moins de la côte égyptienne, en butte au roulis et au tangage qui nous ont secoués de la façon la plus désagréable. Aussi, à bien peu d'exceptions près, tout le monde a-t-il été affreusement malade.

Lorsque le jour a commencé à poindre, nous avons fait route sur Alexandrie, avec l'espérance que la brume aurait été dissipée par la bourrasque de la nuit, et que nous pourrions franchir les passes. Il en a été ainsi; mais il y avait si grosse mer, qu'il a fallu une extrême attention pour gagner sans accident l'avant-port. Un mouvement maladroit d'un grand vapeur anglais qui sortait, et qui nous a barré le passage, nous a forcés de mouiller subitement presque à l'entrée du port, en un point où la mer est à peu près aussi grosse qu'au large. Des grains de pluie torrentielle nous tombaient dessus à chaque instant, et le commandant nous a fortement engagés à attendre une embellie pour aller à terre. Nous avons donc déjeuné à bord de l'*Euphrate*, et, vers midi seulement, une grande embarcation de l'Arsenal nous a amené l'excellent Abbat qui venait nous chercher. Une demi-heure après, nous étions sur le plancher des vaches, que nous avons trouvé transformé en une autre mer, mais de boue, cette fois.

Comme c'est l'*Euphrate* qui doit nous ramener à Marseille, nous avons laissé tous nos bagages à bord, n'emportant avec nous que le strict nécessaire.

Nous avions six jours entiers à dépenser à Alexandrie, le

paquebot ne devant repartir pour Marseille que le 19 janvier. J'avais donc formé, avec le commandant Stoltz, le projet d'aller passer deux ou trois jours au Caire. Le mauvais temps a été si obstiné qu'il a fallu y renoncer. Ce n'a été qu'au bout de quarante-huit heures que l'*Euphrate* a pu entrer tout à fait dans le port, et venir s'amarrer sur la bouée des Messageries impériales, dont un bâtiment anglais s'était emparé sans plus de façon.

Nous avons tué le temps du mieux que nous avons pu, faisant force visites à nos amis d'Alexandrie, et attendant avec une certaine impatience que le bienheureux jour du départ arrivât. Je renonce à raconter toutes les courses que nous avons faites pour occuper nos journées, car je n'aurais que des redites à offrir à mes lecteurs. Par-ci, par-là, j'ai examiné quelques morceaux antiques exhumés des fouilles entreprises pour construire les belles habitations de la ville moderne. Je ne citerai qu'en passant la statue décapitée, de porphyre rouge, beaucoup plus grande que nature, et laissée dans la rue à côté du consulat d'Italie; puis un bas-relief votif d'un Psammetik, mis à refuge avec tout le respect dû à la plus vulgaire des pierres de taille, dans un passage conduisant de la place des Consuls à l'église des franciscains, et enfin une belle inscription gisant aussi dans la rue à droite de la banque égyptienne. Voici cette inscription, que je me suis empressé de copier :

IMP. CAESARI.
M. AVREL. ANTONINO.
AVG. ARMEN. MEDIC. PARTH.
GERMAN. SARMAT. MAXIM.
TRIB. POTEST. XXX.
IMP. VIII. COS. III. P. P.
TRIB. LEG. II. TR. FORT.

Je ne mentionne que pour mémoire une autre inscription, grecque cette fois, et tracée en l'honneur d'Antoine, qui se voit sur une base antique derrière l'hôtel Abbat. M. Carle Wescher, le compagnon d'exploration de M. de Rougé, ayant publié cette inscription, qui lui a fourni le sujet de la plus piquante dissertation, je me dispenserai d'en parler plus longuement.

19 janvier.

Enfin, le jour tant attendu est arrivé; l'*Euphrate* doit prendre la mer vers deux heures après midi; et, en attendant le moment de l'embarquement, tous les amis que je laisse à Alexandrie viennent partager mon déjeuner d'adieux, en compagnie du commandant Stoltz. Tout allait au mieux, et nous étions pleins de gaieté, lorsqu'un des officiers du bord accourt annoncer au commandant que le *Labourdonnais,* autre navire des Messageries impériales, vient, en quittant son mouillage, de se mettre au plein, c'est-à-dire de s'échouer tout près du point où nous étions venus mouiller nous-mêmes, à notre entrée à Alexandrie. Mauvaise affaire! Il faut nécessairement tirer ce vaisseau de la position fâcheuse dans laquelle il se trouve, car on ne sait jamais ce qui peut résulter d'un échouage. Nous nous hâtons donc de partir pour aller porter secours au *Labourdonnais* en détresse, espérant que ce sera l'affaire d'une ou deux heures, et que nous pourrons quitter Alexandrie avec très-peu de retard.

Dès que nous avons gagné le bord, l'*Euphrate* largue ses amarres et nous filons, à la grande déconvenue des passagers qui comptaient n'avoir à se faire porter qu'à la hauteur de la bouée des Messageries. Force leur est de nous suivre dans

l'avant-port, où le *Labourdonnais* est cloué dans la vase. Le pauvre navire a fait tous les efforts imaginables pour se renflouer, mais sans l'ombre du succès. Enfin nous arrivons, et les dispositions sont prises rapidement pour arracher le *Labourdonnais* à sa souille. Un énorme grelin est envoyé à bord; dès qu'il est bien amarré, notre machine est lancée à toute vapeur, et, en un clin d'œil, le grelin se casse comme une ficelle d'un sou. Et d'un! On le remplace immédiatement et on recommence. Même succès; et de deux! Aurions-nous un *jettator* à bord? Un troisième grelin subit le même sort, mais avec perfectionnement cette fois; car, avant de se rompre, il enlève un fort joli morceau du bordage du *Labourdonnais,* en disloquant tant soit peu le nôtre. Et de trois! Aux grands maux les grands remèdes! Deux grelins sont envoyés au navire échoué et amarrés en croix; probablement, l'effort de traction étant ainsi dédoublé, nous allons arriver au résultat désiré, sans plus faire d'avaries. Le reste du bordage de l'arrière du *Labourdonnais* y passe du coup, le nôtre le suit en partie, et les deux grelins rompent aussi lestement que les trois premiers. Et de cinq! Le navire échoué n'a pas plus bougé qu'une roche; la chose devient donc sérieuse. Il est déjà quatre heures et demie, et nous voilà condamnés à recommencer demain matin.

Je renonce à dépeindre notre désolation. Le temps est superbe, et Dieu sait ce que ce retard peut nous valoir en route! Comme on doit sagement se résigner à ce qu'on ne peut pas empêcher, il a bien fallu en prendre notre parti, dîner et coucher à bord, comme si nous étions à cent lieues de la terre.

Du 20 au 23 janvier.

Le lendemain matin, au point du jour, l'opération a recommencé, mais sans à-coup cette fois, c'est-à-dire avec un effort continu et sans secousse. A sept heures et demie un cri de joie part des deux bords à la fois : le *Labourdonnais* a fini par bouger ; en quelques minutes il est remis à flot, et nous voilà en liberté. Dieu soit loué !

Nous n'avions plus de temps à perdre, et avant neuf heures nous étions hors des passes, faisant route sur Messine. Tout a d'abord été au mieux ; nous avions le vent pour nous, et pendant toute la journée, la nuit et le jour suivant, nous avons marché très-convenablement. Nous étions pleins de joie et d'espoir, et nous avions depuis deux heures gagné nos couchettes, lorsqu'après avoir doublé la pointe de Candie et l'île de Gozzo, que nous avions eues constamment en vue pendant la soirée, nous avons été pris, un peu avant minuit, par un grain de grêle formidable. En moins d'une demi-heure le vent est devenu des plus violents de la partie de l'est, et la mer a été promptement démontée. Tant que nous sommes restés en route, nous avons été secoués de la plus horrible façon, et, vers quatre heures du matin, nous avons embarqué un énorme paquet de mer qui a défoncé les claires-voies de la machine, et rempli d'eau la cage de celle-ci. Notre mât de charge est tombé sur le pont, qu'il a failli défoncer en se cassant lui-même ; quelques matelots ont fait d'affreuses chutes, et l'un d'eux a reçu sur la tête une poulie qui l'a assommé, ou peu s'en faut.

Tout est disloqué à bord, et les passagers sont dans la consternation, se croyant arrivés à leur dernière heure.

Il est de fait que la situation n'était pas riante. Nos braves officiers, après avoir lutté avec la plus admirable énergie tant qu'ils l'ont pu, renoncent à tenir tête à la mer, et, pour éviter de recevoir un second paquet de mer qui pourrait bien nous envoyer par le fond, le commandant met à la cape; il était temps, je crois, si nous ne voulions pas courir la même chance que l'*Atlas*, dont la triste histoire était déjà connue en Syrie et en Égypte au moment de notre départ.

Rien de plus étrange et de plus invincible que la démoralisation de tous ceux dont la navigation n'est pas le métier. Rien de noble et d'admirable comme la contenance des officiers. J'avoue très-humblement que j'ai eu une effroyable peur. J'avais vu dans ma vie de bien mauvaises mers, mais rien d'aussi complet, je le déclare, même dans les parages du Groënland. A midi nous avons quitté la cape et fait route tant bien que mal. Vers deux heures, la mer et le vent ont sensiblement molli, et nous avons pu faire un peu de toile, afin d'appuyer notre pauvre *Euphrate*, qui a péniblement cheminé vers la Sicile. Le soir, ceux dont l'estomac avait résisté à cette dure épreuve ont essayé de dîner, et, à huit heures, chacun a gagné sa chambrette comme il a pu. J'étais exténué de fatigue physique et morale; j'ai donc si bien dormi, qu'en entendant piquer le quart de quatre heures du matin, je me suis éveillé pensant entendre le quart de minuit.

23 janvier.

Pendant toute la journée suivante, nous avons été secoués par une forte houle venant de l'Adriatique, devant l'ouverture de laquelle nous avons passé dans la matinée. Vers deux heures après midi, nous étions encore à une centaine de milles de Messine.

Il nous a fallu tout le reste de cette journée et toute la nuit suivante pour atteindre ce port si ardemment désiré. Au petit jour nous y étions mouillés, oubliant déjà toutes les misères des journées précédentes. Nous y avons trouvé arrivés avant nous deux navires qui ont essuyé la même bourrasque; l'un est un paquebot russe qui a eu presque tous ses bastingages rasés par un coup de mer qui lui a emporté plusieurs hommes; l'autre ne se porte guère mieux : c'est l'*Assyrien*, de la compagnie Bazin de Marseille; il transportait une cinquantaine de chevaux à Alexandrie, et tous ont été enlevés! Décidément, nous devons nous estimer heureux d'être encore les moins maltraités des trois.

Nous n'avons séjourné que deux heures à Messine, juste ce qu'il fallait de temps pour déposer et ramasser les dépêches; puis nous avons immédiatement repris la mer. La majeure partie des passagers a jugé prudent de débarquer à Messine. Espérons que notre *jettator* est du nombre.

Et de fait, à partir de Messine, nous avons eu très-belle mer jusqu'à Marseille; nous redoutions le mistral, et il nous a fait grâce. Je ne veux pas oublier un fait qui doit être assez rare : toute la Calabre, toute la Sicile, et le Stromboli lui-même, étaient couverts d'un immense linceul de neige.

Dans la nuit du 26 au 27 janvier nous entrions dans le port

de la Joliette. Cinq ou six heures après, nous avions pris place dans un train express, qui nous déposait en gare de Paris le 28 janvier, à six heures du matin.

Et maintenant, adieu à tout jamais à ce beau ciel de l'Orient, à ces terres illustres entre toutes, que je ne reverrai probablement plus, mais dont le souvenir ne s'effacera pas de mon cœur.

FIN DU TOME SECOND.

APPENDICES

I.

PROCÈS-VERBAL DE LA DÉCOUVERTE D'UN TOMBEAU AUX QBOUR-EL-MOLOUK.

Nous, soussignés, de Saulcy, Gélis, Salzmann, Mauss, Guérin, Michon, Gaillardot, Pierre, Ferdinand, voulant donner toute l'authenticité désirable à la découverte d'un sarcophage intact, portant une inscription funéraire hébraïque, et trouvé dans le monument connu sous le nom de Tombeaux des Rois, avons, d'un commun accord, rédigé le procès-verbal qui suit :

Dans la soirée du 7 décembre, l'ouvrier Antoun, en déblayant la chambre de l'angle sud-est du vestibule qui a servi à de nombreuses inhumations de l'époque romaine, s'aperçut que la banquette de cette chambre présentait une solution de continuité : cette banquette, partout ailleurs taillée dans le roc, était formée, en ce point, de maçonnerie recouverte d'un fragment d'une des portes de pierre appartenant au monument primitif, et se reliant parfaitement au reste de la banquette; il en conclut avec raison que ce point devait être sondé, et il fit part de ses observations à M. Pierre, contre-maître des travaux de Sainte-Anne. Celui-ci vint le 8, de très-grand matin, annoncer à M. de Saulcy qu'il croyait tenir des indices certains de l'existence d'un caveau inexploré.

M. de Saulcy, M. le capitaine Gélis et le docteur Gaillardot, accom-

pagnés de M. Guérin, se dirigèrent immédiatement vers le Tombeau des Rois. Arrivé là, M. de Saulcy fit procéder immédiatement au déblayement de l'ouverture que l'ouvrier avait reconnue : sous le fragment de porte qui complétait la banquette, se trouvait une fosse taillée dans le roc, dont le fond était occupé par un escalier de trois marches et dont la cage était remplie de terre, de remblais, dans lesquels se sont retrouvés divers fragments de sarcophages et des moellons; cet escalier conduisait à une porte à tympan cintré et non évidé complétement, surmontant une ouverture carrée masquée par une dalle verticale, scellée avec du ciment contre les parois du roc; le tympan vide, compris entre le sommet de la dalle et l'arc de la porte, était rempli d'une quantité d'ossements placés là à dessein.

La dalle descellée en présence de M. Guérin, de M. le capitaine Gélis et du docteur Gaillardot, laissa voir une petite porte carrée donnant accès, par deux marches très-élevées, à un petit caveau qui paraissait inviolé. Le plancher de ce caveau formé par le roc nu ne présentait à sa surface ni terre, ni débris : dans le roc de chacune des parois latérales était taillée une banquette assez élevée, recouverte d'une arcade surbaissée. La paroi du fond présentait aussi une banquette un peu plus basse que les précédentes, surmontée comme elle d'une arcade de la même forme et servant d'assiette à un grand sarcophage carré, en calcaire dur, portant un couvercle en toit, scellé encore par un ciment de chaux à la cuve qu'il fermait.

Sur la face antérieure de la cuve du sarcophage sont taillés deux disques, entre lesquels est gravée en creux une inscription hébraïque de deux lignes, dont un estampage restera annexé au présent procès-verbal, et qui fut immédiatement copiée par M. de Saulcy, en présence de MM. Guérin et Gélis, le docteur Gaillardot étant remonté pour surveiller les travailleurs des autres ateliers.

Le couvercle fut encore enlevé par M. le capitaine Gélis et le docteur Gaillardot : la caisse ne renfermait qu'un squelette, encore en place, la tête appuyée sur un dormitoire taillé dans le fond de la cuve; les os, conservant leur forme, étaient tous en place, mais dans un état de désagrégation tel qu'au moindre contact ils tombaient en poussière. Le corps était couché sur le dos, les mains croisées sur le bassin, reposant sur une très-mince couche de terreau résultant de la décomposition des parties molles; le long du côté gauche, de la

tête aux pieds, on voyait sur le terreau une assez grande quantité de fils d'or dont la forme tordue semble indiquer qu'ils faisaient partie d'un tissu; aucun autre objet n'accompagnait le cadavre.

M. de Barrère, consul de France, prévenu par M. Guérin, vint immédiatement visiter le caveau, et a pu constater l'exactitude de tous les détails qui précèdent.

F. DE SAULCY, GÉLIS, Auguste SALZMANN, MAUSS, C. GAILLARDOT, V. GUÉRIN, DECOSSE (Pierre), Ferdinando PACINI, + ANTOUN-ABOU-SAOUIN, J.-H. MICHON.

Jérusalem, le 8 décembre 1863.

Vu au consulat de France en Palestine pour la légalisation des dix signatures ci-dessus, de Messieurs :

1° DE SAULCY, sénateur, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur.

2° GÉLIS, capitaine au corps impérial d'état-major, chevalier de la Légion d'honneur.

3° Auguste SALZMANN, artiste, chevalier de la Légion d'honneur.

4° GAILLARDOT, docteur en médecine, chevalier de la Légion d'honneur.

5° MAUSS, architecte du gouvernement au domaine de la France, à l'église de Sainte-Anne.

6° Victor GUÉRIN, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, chargé d'une mission scientifique par S. Exc. le ministre de l'instruction publique.

7° Pierre DECOSSE, contre-maître appareilleur aux travaux du domaine de la France, à l'église de Sainte-Anne.

8° Ferdinando PACINI, charpentier aux mêmes travaux.

9° Une croix pour signature d'ANTOUN-ABOU-SAOUIN (illettré), ouvrier attaché aux mêmes travaux.

10° L'abbé MICHON, membre de l'expédition scientifique de M. de Saulcy.

Le Consul,

EDMOND DE BARRÈRE.

Jérusalem, le 9 décembre 1863.

Je ne me suis pas trouvé au Tombeau des Rois à l'instant même où se fit l'admirable découverte de M. de Saulcy; mais, ayant visité ce monument très-peu de temps après, grâce à son attentive prévenance, voici le récit de cette visite et de ce que j'y vis personnellement.

Le huit décembre 1863, entre onze heures et midi, M. de Saulcy ayant eu la gracieuse attention de prier M. Guérin (qui eut la bonté de le faire sans tarder un instant) de me prévenir qu'il avait découvert une nouvelle chambre sépulcrale, au monument funéraire appelé les Tombeaux des Rois (Qbour-el-Molouk), je me rendis sur-le-champ à ce point, où se trouvaient M. de Saulcy et plusieurs membres de son expédition scientifique, et je m'empressai de profiter de sa courtoise invitation.

Après avoir pénétré dans la grande cour qui est placée devant le vestibule du Tombeau des Rois, avoir traversé le vestibule ouvert, et être entré dans la première salle qui sert, en quelque sorte, d'antichambre aux autres chambres sépulcrales, je passai dans la première chambre sépulcrale pratiquée dans la paroi située *en face de moi*, à main gauche.

A peine avais-je franchi la porte de cette chambre, que je vis, à ma droite, pratiquée au bas de la paroi par laquelle je venais d'entrer, une ouverture béante au ras du sol, ouverture donnant accès à un escalier dont plusieurs degrés faisaient défaut, et, au bas de cet escalier, une ouverture carrée par laquelle j'entrai dans une chambre sépulcrale, creusée, comme tout le reste du monument, dans le roc vif. En face de moi, une banquette surmontée d'une arcade, et sur la banquette, la recouvrant entièrement dans le sens de la longueur, un sarcophage en pierre de couleur grise comme les parois, le sol et le plafond de la chambre elle-même. Le couvercle du sarcophage, couvercle de la forme d'un toit ordinaire à double pente, à base oblongue, gisait sur le sol. Le sarcophage, lui-même, présentait à sa face antérieure, la seule que je pusse voir, deux disques sculptés à chacune des extrémités de cette face et, entre les deux disques, une inscription hébraïque contenant deux lignes; la première ligne de caractères, la ligne supérieure, était plus courte que la seconde; ces caractères ressemblaient les uns aux caractères hébraïques des monnaies des Macchabées, des Asmonéens, les autres aux caractères carrés. D'autres signes me sont parfaitement inconnus.

A l'intérieur et au fond du sarcophage, à main gauche, ayant le sarcophage en face, on voyait un dormitoire où était creusé un espace rond à l'endroit où devait reposer la tête du corps qui y était enseveli.

Toujours faisant face moi-même au sarcophage et tournant le dos à la paroi dans laquelle se trouvait l'entrée de la chambre, je vis également, dans chacune des deux parois qui se trouvaient l'une à main droite, l'autre à main gauche, une banquette surmontée d'une arcade surbaissée, le tout creusé dans le roc de la paroi elle-même, comme l'excavation où se trouvait le sarcophage; mais aucun sarcophage ne s'y trouvait déposé.

EDMOND DE BARRÈRE.

Jérusalem, le 9 décembre 1863.

II.

CATALOGUE DES MÉDAILLES TROUVÉES EN NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1863, DANS LES FOUILLES DES QBOUR-EL-MOLOUK, PRÈS DE JÉRUSALEM.

Première cour extérieure, servant de cage au grand escalier taillé dans le roc vif.

1. Monnaie judaïque (quart de sicle). Pl. I, fig. 7 [1].
2. Monnaie judaïque. Pl. I, fig. 8.

Deuxième cour intérieure, dans les terres qui l'encombraient, en face du vestibule et jusqu'à la porte taillée dans la muraille du rocher.

Coponius, procurateur de Judée sous Auguste.

3. Année actiaque ΛΘ (l'an 39). Pl. VIII, fig. 2.

Pontius-Pilatus.

4. Année Iϛ (l'an 16 de Tibère). Pl. IX, fig. 1.
5. P. B. Autonome d'Ascalon.
6. M. B. Entièrement fruste, d'apparence impériale, avec contre-marque offrant une petite tête. 2 exemplaires.
7. M. B. Colonial de Trajan, frappé à Dora.
8. P. B. Méconnaissables, aux types des Asmonéens (deux cornes d'abondance).
9. M. B. et P. B. Trois pièces absolument usées.

1. Les planches indiquées sont celles de mon livre sur la numismatique judaïque.

10. Denier de Saint-Apollinaire, de Valence (croisades).

11. Monnaies épaisses de cuivre des Osmanlis, avec entrelacs. 9 exemplaires.

12. Petites monnaies égyptiennes, arabes ou turques. 4 exemplaires.

13. Un flaon arabe méconnaissable.

14. Une piastre moderne turque, percée de deux trous, méconnaissable.

15. Divisions de la piastre turque moderne, paras, etc., etc. 9 pièces.

16. Monnaie carrée de convention, n'ayant cours que parmi les juifs de Jérusalem. 3 pièces.

Vestibule, au fond du puits.

17. M. B. De Justinien.

Dans les terres qui contenaient les sépultures romaines à incinération, et un certain nombre de squelettes appartenant certainement à des Sémites; le tout extrait de la chambre intérieure que ces terres encombraient :

18. Monnaie d'Hérode. Pl. VI, fig. 1.

19. Monnaie d'Archelaüs. Pl. VII, fig. 7.

20. Monnaie d'Agrippa I[er]. Pl. IX, fig. 8. 2 exemplaires.

21. Monnaies juives de la grande insurrection de l'année 2[e], précédant le siége de Titus. Pl. X, fig. 1. Deux exemplaires.

22. Groupe de trois pièces collées ensemble :

1° 2 pièces de l'année 2[e]. Pl. X, fig. 1.

2° 1 pièce de l'année 3[e] (celle du siége). Pl. X, fig. 2.

23. Groupe de deux pièces collées ensemble, toutes les deux de l'année 2[e]. Pl. X, fig. 1.

24. Groupe de deux pièces collées ensemble, semblables à celles du groupe précédent.

L'examen de ces monnaies, enfermées évidemment dans les vêtements des personnages enterrés dans le vestibule des Qbour-el-Molouk, prouve jusqu'à l'évidence que ces corps, non soumis à l'incinération, sont ceux de soldats juifs, tués pendant la première période du siége de Jérusalem par Titus.

III.

NOTE SUR LES DÉBRIS OSSEUX HUMAINS RECUEILLIS PAR M. DE SAULCY DANS UNE TOMBE ROYALE A JÉRUSALEM, EN 1863, PAR LE DOCTEUR PRUNER-BEY.

---

1. *Description anatomique des débris osseux.*

Il reste du squelette, qui (tout entier) offrait une taille de 5 pieds français à peu près, les épiphyses fémorales qui composent l'articulation du genou et une troisième phalange digitaire. Toutes ces pièces sont trop petites pour avoir appartenu au sexe mâle. On reconnaît d'ailleurs sur ces débris, qui ont conservé leur couleur naturelle, la trame cellulaire là où ils sont détachés de leur corps, tandis que les surfaces articulaires sont lisses. La légèreté extrême des os s'accorde avec leur désagrégation rapide lors de leur exposition à l'air.

Pour sauver la *mâchoire inférieure*, le seul os qui reste du crâne, on l'a trempée dans la gélatine. Par conséquent elle offre, à sa face externe, une couleur brunâtre et un aspect filamenteux, par suite de gerçures parallèles aux branches horizontales; la face interne est plus lisse et d'un blanc mat tirant sur le gris.

Cette pièce est petite, comparativement aux mâchoires inférieures appartenant à d'autres individus de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Malheureusement elle est incomplète; outre le corps il en existe la branche horizontale gauche, jusqu'à la seconde dent molaire inclusivement, et, de la branche droite, la portion qui contient les cinq premières dents.

On remarque à la face antérieure du corps maxillaire, sous la forme d'une saillie arrondie, l'éminence, et, par une forte dépression de chaque côté, les fossettes mentonnières. Plus en dehors, les tubercules sont tout aussi bien dessinés. Il en résulte un menton légèrement accidenté, proéminent, triangulaire et pointu, tel qu'on l'observe de préférence chez les femmes sémitiques et quelquefois chez les Égyptiens qui tiennent de cette souche, tandis que le Sémite mâle peut avoir aussi le menton carré. La ligne oblique externe est peu prononcée, et, comparativement au volume, le trou mentonnier est large. Au bord inférieur un bourrelet léger nous indique la limite de l'éminence mentonnière.

A la face postérieure, les branches forment une belle courbe avec la symphyse du menton. Ici, les apophyses *geni* supérieures sont placées haut, très-petites et émoussées; les inférieures, à peine visibles, sont séparées par une fine rainure verticale. Rien d'anguleux sur cette face. Fosses digastriques très-peu apparentes; dépression pour la glande sous-maxillaire assez profonde, mais à bords arrondis.

Les treize dents appartenant à la pièce sous nos yeux paraissent avoir toutes existé au moment de la découverte. Il en reste encore dix dans un état plus ou moins parfait de conservation. Du plus grand nombre une partie de l'émail s'est détachée par des éclats qui ont laissé à nu le pivot osseux, tout aussi filamenteux et presque aussi friable que les restes des autres ossements. On observe, sur la couronne des prémolaires et de la première molaire, des traces légères de carie. Ceci mérite d'être noté, parce que les dents d'une autre nation fort anciennement civilisée, à savoir, des momies égyptiennes, présentent aussi cette particularité. Quant au volume des dents, il existe une disproportion entre les incisives, qui sont très-petites, et les molaires, qui sont relativement larges. La couronne des prémolaires est ronde, et leurs tubercules sont très-peu saillants. Tous ces caractères se rencontrent aussi chez les momies d'Égypte, où les incisives ont quelquefois même la forme cylindrique. Mais, tandis que chez le type pur de l'ancienne Égypte l'usure des dents est ordinairement à plat, elle est, quoique peu avancée, oblique aux bords antérieurs sur la mâchoire de Jérusalem.

La seconde dent molaire, la seule qui soit entièrement conservée, est fort large, et ses tubercules antérieurs sont peu séparés.

Ajoutons à cette esquisse un mot sur la forme du crâne telle que M. de Saulcy put l'observer, avant la désagrégation du squelette. C'était un crâne rapproché, par ses contours, des brachycéphales. Faisons remarquer, à cet égard, que les Sémites en général et les Juifs dans la majorité, sont dolichocéphales.

Toutefois j'ai pu constater, en ce qui concerne ces derniers, sur les vivants, l'existence de quelques brachycéphales, sans que cependant cette forme soit identique avec celle des Slaves et des Allemands du Midi, dont le crâne, bien qu'appartenant à la même catégorie, est plus volumineux et plus arrondi. Il existe d'ailleurs des crânes brachycéphales appartenant à la nation juive, dans la galerie du Muséum. M. de Quatrefages en a recueilli d'un ancien cimetière dans Paris, d'une date antérieure au XII[e] siècle, et quelques autres de la même catégorie proviennent de l'Algérie. Ce sont de fort beaux crânes qui, bien que peu volumineux, dénoncent une origine empreinte d'une longue civilisation. On y admire surtout le peu de développement du visage par rapport à la boîte cérébrale. Les anciens Égyptiens ont aussi le crâne, bien qu'ovale, assez raccourci. A part les Hicsos sémitiques, les enfants d'Israël ont mêlé de bonne heure leur sang avec celui des Égyptiens. Faut-il attribuer au mélange l'apparition sporadique, chez les premiers, de la forme du crâne dont je viens d'établir l'existence? J'incline à le croire. Toutefois le squelette de Jérusalem dont je viens d'étudier la mâchoire n'était guère d'origine égyptienne pur sang. Car, avant tout, la petitesse de l'os, même en tenant compte de l'âge, l'orthognathisme absolu, la forme du menton et enfin l'usure oblique des dents dans leur ensemble, s'opposent à une pareille conjecture.

2. *Considérations sur l'origine de la mâchoire.*

Nous savons, par les révélations dues à l'archéologie, notamment sur les tombeaux égyptiens, que non-seulement les mêmes chambres sépulcrales, mais les mêmes cercueils ont servi, pour dernière demeure, à des individus appartenant à des générations successives et quelquefois même à des races diverses.

Par conséquent, ni la localité, ni l'hypogée, ni l'inscription du sarcophage, ne peuvent témoigner d'une façon absolue de l'identité

des reliques osseuses avec le personnage dont l'épitaphe nous indique le nom, le sexe et la dignité.

Mais cette même relique osseuse nous dénonce que la mâchoire devait appartenir incontestablement à une femme décédée à un âge peu avancé. En effet, cet os, pour avoir appartenu à une personne adulte, est évidemment petit, et de plus, sauf le menton, tous les contours sont remarquablement arrondis; et enfin la dernière molaire, quoique formée, comme on le relève d'une trace de paroi alvéolaire, n'avait probablement pas encore percé, vu que l'indication de la crête, où s'insère le muscle buccinateur, se dessine au niveau de l'avant-dernière dent molaire. Difficilement, chez un jeune homme ou chez une femme âgée, les muscles auraient laissé si peu de traces de leur insertion.

Si nous avons pu, par l'examen anatomique, établir avec un haut degré de certitude l'âge et le sexe de l'individu, en est-il de même de sa race? En d'autres termes, une mâchoire inférieure incomplète peut-elle nous autoriser à définir catégoriquement son origine? Assurément non, d'une façon absolue, surtout quand les indications secondaires nous font défaut. Mais ici il existe tout un cortége de circonstances qui facilitent notre tâche. D'abord, le volume et l'orthognathisme nous dénoncent une origine ou aryenne orientale ou sémitique, et la forme du menton milite en faveur de la dernière provenance. Ainsi, rien dans la conformation du squelette osseux, ne s'oppose à cette version. Toutefois les données relevant de l'histoire et de l'archéologie, dont l'exposé revient à l'illustre savant auquel nous sommes redevables de cette importante découverte, imprimeront aux faits anatomiques le cachet indélébile d'une certitude apodictique.

Note. Pour mettre en relief les différences ethniques qu'on peut relever par le mesurage, j'ajoute à la description ce petit tableau qui ne comprend que des mâchoires féminines. J'ai choisi, parmi les nombreuses pièces à ma disposition, celles qui sont les plus délicates et les plus rapprochées du type que je viens de décrire. Faisons remarquer, toutefois, que les différences se dessinent dans les détails de la forme beaucoup plus nettement que dans les proportions.

MESURES EN MILLIMÈTRES.

ORIGINE des mâchoires inférieures.	LONGUEUR de la branche horizontale de la symphyse mentonnière jusqu'au bord postérieur de la seconde molaire.	HAUTEUR du menton sans dents.	HAUTEUR du menton, y compris les incisives.	HAUTEUR au niveau de la seconde molaire.	ÉPAISSEUR du bord inférieur au même niveau.	ÉPAISSEUR du bord supérieur, etc.	DISTANCE des secondes prémolaires à la face interne.
— de Jérusalem	55	20	30	17	8	12,5	27
— d'une jeune Juive brachycéphale, avant le XIIe siècle	58	23	36	25	11	15	31
— — momie féminine de Thèbes.	56	26	33 dents usées.	26	9	13	26
— d°	53	31	39	26	9	12	28
— — jeune Grecque du VIe siècle av. J.-C.	55	28	36	26	10	15	30
— — jeune Irlandaise moderne (type celtique)	50	23	35	21	8	13	21

3.° *A quelle époque appartient le squelette?*

Peut-on, enfin, par l'état dans lequel on a trouvé les os, établir l'époque à laquelle appartient le squelette? Passons rapidement en revue les données de l'expérience relatives à cette question. Quant aux ossements recueillis dans les terrains, il est constaté aujourd'hui que leur état de conservation et même leur degré de fossilisation dépend tout autant, sinon plus, de la qualité de la matrice, du sol en général et même du climat, que de l'antiquité de leur existence. Ainsi, nous voyons dans le sol sablonneux du désert des os modernes se fossiliser, c'est-à-dire s'imbiber de silicates sous nos yeux, tandis qu'au fond des couches quaternaires de l'Europe nous rencontrons des ossements d'animaux du diluvium qui, loin d'être fossiles dans le sens précité, retiennent encore bonne portion de leur gélatine. Il en est de même des squelettes humains. Couchés, par exemple, dans le plâtre ou même dans le gravier du diluvium, ils se conservent plus facilement que dans les couches superficielles de l'humus, etc.

Après ces considérations sommaires relatives aux couches terrestres, passons à l'examen de l'influence des tombeaux. En Égypte comme au Pérou, les grottes et les hypogées sépulcrales nous rendent les corps momifiés ordinairement à l'état où ils étaient au moment de l'enterrement. Ici la double action conservatrice de l'embaumement et de l'air sec nous explique parfaitement l'état des choses. Même dans le Danemark, on a retiré des chambres sépulcrales construites en grosses pierres au moins des crânes intacts appartenant à l'âge de la pierre. Il n'en est pas *toujours* ainsi des restes osseux contenus dans les dolmens, les kistraens, etc., qui couvrent l'aire celtique de la France, des îles Britanniques, etc. Les localités paraissent ici exercer une grande influence. Car la désagrégation se produit souvent sous les yeux de l'observateur aussitôt que les os sont exposés au contact de l'air. Par contre, on a pu déterrer dans les grottes des ossements humains appartenant à l'époque diluviale, qui sont bien conservés, surtout là où ils sont couverts par des stalagmites.

Ainsi, l'état pur et simple de leur conservation ne nous fournit point de règle absolue, point d'échelle graduelle dans l'appréciation de l'époque à laquelle appartiennent les os découverts dans les tom-



beaux. Pour fixer leur date plus ou moins approximative ou certaine, il faut ici recourir aux données de la paléontologie, en ce qui concerne les terrains, et aux lumières de l'archéologie, en ce qui touche aux tombes.

Quant à la Palestine, l'usage d'embaumer les cadavres paraît avoir disparu avec les patriarches; du moins les dépouilles mortelles qui nous occupent ici exclusivement n'ont offert aucune trace de ce procédé. Le climat de la terre promise n'offre pas, il est vrai, les mêmes chances pour la conservation des corps organiques que ceux de l'Égypte, des hauts plateaux des Andes et de l'Atacama péruvien. Toutefois nous trouvons dans les faits relatifs au sépulcre royal, faits qui ont été notés, dans leurs moindres détails, avec l'exactitude intelligente et scrupuleuse qui distingue l'éminent rapporteur, des points d'appui pour assigner aux ossements contenus dans le cercueil leur date approximative. En effet, les squelettes entassés dans le vestibule de la chambre sépulcrale datent, d'après les médailles trouvées en leur compagnie, au moins du commencement de notre ère; et quoiqu'ils aient subi, par le contact de l'air, la désagrégation en grande partie, ils se sont infiniment mieux conservés que les os contenus dans le cercueil. M. de Saulcy en a pu rapporter deux visages avec leur os frontal parfaitement intact; les dents y paraissent être d'hier. Cette circonstance, à elle seule, nous autorise à porter en arrière de bien des siècles le contenu du sarcophage. Oui, ce rapprochement nous permet d'établir sa haute antiquité. Toutefois, une autre circonstance grave nous impose ici une certaine réserve. C'est que le sarcophage a été incontestablement ouvert dans un temps, et il est à présumer que l'influence de l'air, provoquée par cette opération, a dû hâter la désagrégation des os. La science est tout aussi impuissante pour apprécier *à priori* les différences individuelles à l'égard de la décomposition plus ou moins rapide du squelette. C'est donc, en dernière instance, à l'archéologie que revient la parole décisive pour fixer la date positive de l'enterrement de la reine judaïque. L'anatomie ne peut qu'établir l'identité des restes osseux avec le personnage qui figure dans l'inscription.

PRUNER-BEY.

Paris, le 22 février 1864.

IV.

ÉPITAPHE JUDAÏQUE DE THABARIEH.

Je dois à l'amitié de MM. J. Oppert et Kalisch, hébraïsants dont on ne sera pas tenté, j'imagine, de contester la compétence, l'explication de l'épitaphe judaïque que j'ai rapportée de Tibériade, et sur l'âge de laquelle je n'avais émis qu'un doute pur et simple dans le cours de cet ouvrage. Voici la transcription du texte :

פ׳ נ׳ אשה הצנועה
מ׳ רחל בת הרב מ׳ ז׳
יצחק מזבארוא נפ׳
ביום ג׳ יר׳ טבת ש׳
התקפג׳ לפ׳נ׳ ת׳נ׳צ׳ב׳ה׳

Les deux premières lettres de la première ligne sont les initiales des mots פה נקברת, « Ici est enterrée, » ou פה נטמנת, « Ici gît. » La première lettre de la deuxième ligne est l'initiale de מרה, « Dame. »

Les deux dernières lettres de cette même ligne représentent très-probablement les mots מברך זכרונו, « que sa mémoire soit bénie. »

A la troisième ligne, le mot מזבארוא nous donne le nom d'une localité de Pologne, Zabarova, de laquelle était originaire Rabbi Isaac, père de la défunte Rachel.

Les deux dernières lettres de cette troisième ligne représentent le mot נפטרת, « elle a été retranchée (du nombre des vivants) » ; à la quatrième ligne, ש est l'initiale du mot שנת, « l'année. »

A la cinquième ligne, les cinq premières lettres nous donnent la date 5583. En effet :

ה	=	5000
ת	=	400
ק	=	100
פ	=	80
ג	=	3

Puis לפ״ג׳ nous donnent les mots לפרט גדול, « de la grande ère. »

Enfin les cinq dernières lettres de cette ligne sont autant d'initiales de la formule : נשמתה צרורה בצרור החיים ou תהי נפשה. « Que son âme soit admise dans la réunion des vivants. »

Le sens de l'épitaphe est donc :

> Ici repose la femme modeste,
> Dame Rachel, fille du rabbi (que sa mémoire soit bénie!)
> Isaac, de Zabarova; elle est decédée
> Le troisième jour (mardi), 17 de Thebet de l'année
> 5583 de la grande ère. Que son âme soit admise
> dans la réunion des vivants!

Voilà qui n'offre plus de doute. Cette épitaphe date de 1823. Comment a-t-elle roulé dans le lac? Comment le cimetière juif de Thabarieh ne présente-t-il pas d'épitaphes analogues? Voilà deux questions auxquelles je ne me charge pas de répondre.

V.

INSCRIPTION HÉBRAÏQUE TRACÉE SUR LE FUT DE LA COLONNE MONOLITHE, SOUS EL-AKSA.

J'ai mentionné une inscription en hébreu carré, de quatre lignes, tracée sur le fût de la colonne monolithe, de galbe égyptien, placée à la porte sous El-Aksa. Je n'ai pas besoin de rappeler ici tout l'intérêt que présente cette inscription, dont la présence en pareil lieu ne peut s'expliquer qu'en admettant qu'elle a été gravée au plus tard avant la destruction de la Jérusalem judaïque par l'empereur Adrien, à moins qu'on ne veuille soutenir qu'elle a pu l'être lors de la tentative de Julien l'Apostat.

Quoi qu'il en soit, cette inscription en hébreu carré, je le répète, est certainement antérieure à la domination chrétienne, et, à plus forte raison, à la domination musulmane.

Encroûté par les badigeons successifs qui ont couvert la colonne, ce texte était fort difficile à copier, lorsque j'étais à Jérusalem. Depuis mon départ, mon ami M. Mauss s'est chargé d'en faire exécuter un moulage que je possède, et c'est sur cette reproduction, dont on ne peut suspecter la fidélité, que j'ai entrepris, avec l'aide de mon ami

M. J. Oppert, le déchiffrement de cette curieuse inscription. En voici le texte :



Voici maintenant la transcription de ce texte :

יונה ושבתיה
אשת · מן
· קליא חזקי
בחיי ·

Les points représentent des lettres qui ne se perçoivent pas bien, très-probablement parce qu'elles sont, sur l'original, empâtées de badigeon. Heureusement toutes ces lettres absentes sont faciles à restituer, et nous avons le texte,

יונה ושבתיה
אשתו מן
צקליא חזקי
בחיים

qui se traduit sans difficulté :

Jonas et Sabtiyah
sa femme, de
Sicile, fortifiés
parmi les vivants.

ou, si l'on veut, « rendus forts dans la vie. »

Nous avons là une contre-partie de certains proscynèmes grecs et égyptiens dont les exemples sont nombreux, et il est intéressant de

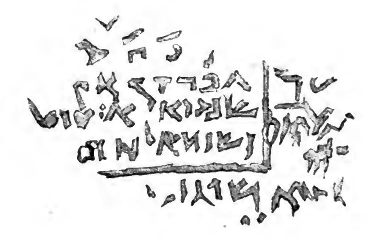
retrouver un monument épigraphique de cette classe dans les substructions du temple de Salomon. Rien que la forme de ce texte hébraïque suffirait, ce me semble, pour en établir l'antiquité, quand même on ignorerait le lieu où il est placé, et l'impossibilité absolue qu'il ait été gravé depuis l'expulsion des Juifs de Jérusalem devenue la colonie Ælia Capitolina.

La présence du nom de la Sicile n'a rien qui doive nous étonner. Les Juifs, dès une époque fort reculée, s'étaient répandus dans tout le monde antique. Nous savons, de science certaine, qu'il y en avait un très-grand nombre en Égypte.

D'un autre côté, Cicéron lui-même s'est chargé de nous apprendre qu'ils étaient nombreux à Rome, et que, de plus, ils y exerçaient une grande influence dans les comices. Qu'y a-t-il dès lors de surprenant à ce que la Sicile, cette station intermédiaire entre l'Égypte et Rome, ait possédé une colonie juive? Rien, je pense.

Nous sommes donc en possession d'un nouveau texte conçu en hébreu carré, et que je n'hésite pas, pour ma part, à considérer comme antérieur au siége de Titus. Ce n'est guère, en effet, après la destruction du temple, que des pèlerinages ont pu s'accomplir et se constater ouvertement, par une inscription tracée librement dans un passage public, donnant accès au sanctuaire de la nation.

J'ai parlé dans mon récit d'un autre texte malheureusement fort incomplet, et tracé au pinceau sur le trumeau faisant face à la colonne monolithe; voici ce texte, qui est peint en rouge, et que je livre à la curiosité des hébraïsants.



VI.

EXCURSION DE MM. SALZMANN ET MAUSS A HÉBRON ET A HÉRODIUM.

Partis de Jérusalem le 20 novembre, au lever du soleil, nous arrivâmes à Hébron, mon compagnon et ami Ch. Mauss et moi, le même jour, vers quatre heures. Nos tentes furent dressées dans le cimetière qui fait face à la ville. Au premier aspect, vue de loin, la célèbre enceinte de la mosquée, avec ses pilastres engagés et sa corniche en forme de bandeau plat, paraît être une construction peu ancienne et sans caractère déterminé. Cette impression se modifie complétement lorsqu'on se trouve au pied de ces vénérables murailles. Alors, au contraire, on est frappé de leur aspect de haute antiquité. L'appareil est le même que celui du Haram de Jérusalem. Les blocs sont de même dimension, leur bossage offre le même caractère; seulement, à Hébron, ce bossage n'est pas exécuté par les mêmes moyens que ceux employés à Jérusalem. Au lieu d'être fait à la brette, il est piqué, non pas à la boucharde, mais à la pointe. Les bandes lisses sont obtenues, comme à Jérusalem, par un ciseau plat, entaillé, qui prend toute la largeur de la bande. Quelques-unes des assises inférieures présentent sur leur surface des masses réservées, grossièrement arrondies et formant saillie d'environ trente centimètres. Il est probable que la tradition du pays ne se trompe pas et que l'enceinte du Haram d'Hébron est bien l'ouvrage du roi David.

Nous avons pu, au grand scandale de la population, et non sans quelques dangers, dessiner et mesurer les parties accessibles de l'exté-

rieur de l'enceinte. Quant à pénétrer dans l'intérieur, il n'y fallait pas songer. Plus heureuses que nous, quelques personnes de la suite du prince de Galles, qui furent admises à visiter l'intérieur du Haram, purent de mémoire faire quelques dessins, et reconstituer un plan qui nous donne une idée de la disposition intérieure du Haram. Nous devons à l'obligeance du docteur Holle la communication d'un essai de plan qu'il put faire, d'après nature, dans des circonstances exceptionnelles. Malgré son imperfection et son exécution toute primitive, nous n'hésiterons pas à publier quelque jour son dessin en fac-simile, à titre de document à consulter. Le plan que nous donnerons nous-même est le résultat du travail de ceux qui nous ont précédé, travail corroboré ou modifié par nos observations personnelles. Nous devons ajouter qu'il est loin d'être infaillible.

Le tombeau de Khalil, du bien-aimé, d'Abraham, était probablement disposé comme tous les tombeaux judaïques d'une certaine importance. Il consistait en une chambre dans laquelle étaient pratiquées des niches en nombre correspondant à celui des membres de la famille qui devaient y être inhumés. Cette chambre, peut-être précédée d'un vestibule, avait été taillée dans une partie saillante de la colline qui s'élève, en pente douce, derrière Hébron. Quand David voulut consacrer ce lieu vénéré, il profita de la disposition naturelle du terrain et entoura d'un mur en pierres énormes cette partie saillante, ce cap dans lequel était excavée la chambre sépulcrale, de manière à former ainsi une plate-forme sur laquelle il éleva probablement un sanctuaire. Cette disposition existe encore aujourd'hui; le massif du Haram est isolé de trois côtés, au sud, à l'ouest et au nord. A l'est, il se relie à la colline avec laquelle la plate-forme est de plain-pied. La partie sud de l'enceinte, qui seule est accessible et visible dans tout son développement, présente les particularités suivantes, qui se reproduisent probablement, sauf de légères variantes, sur les deux autres faces. La base du mur, jusqu'à une certaine hauteur, est unie. Ce n'est qu'arrivée à une élévation de quatre ou cinq mètres que cette base se termine par une retraite en plan incliné, sur laquelle posent les pilastres qui suivent le même plan que la base, et forment ainsi une saillie de vingt centimètres sur le mur en retraite.

Le sol intérieur de la plate-forme doit correspondre à la retraite et se trouver de niveau avec elle.

L'entrée primitive de la chambre sépulcrale se trouvant condamnée par le mur de la face ouest du massif, on en pratiqua une autre qui, du niveau de la plate-forme, s'ouvre sur un escalier taillé dans le roc et qui conduit au tombeau d'Abraham. L'entrée primitive, nous dit-on, est toujours visible. C'est un long couloir, muré dans le fond; des lampes nombreuses y brûlent jour et nuit. L'accès en est sévèrement défendu, même aux musulmans qui n'appartiennent pas à une secte particulière.

Sur les deux faces sud et nord du massif se trouvent des escaliers qui, après l'avoir contourné, conduisent à une porte pratiquée dans le mur est. Nous n'avons pu pénétrer jusque-là, et les renseignements recueillis à son sujet n'ont rien pu nous donner de précis. Est-elle contemporaine du grand mur d'enceinte, est-elle postérieure? Nous l'ignorons.

L'édifice, aujourd'hui transformé en mosquée, qui se trouve dans la partie sud de la cour nous paraît avoir été une basilique chrétienne. Je n'y ai trouvé aucun des caractères qui distinguent les églises élevées en Palestine par les croisés. Les traces des colonnes formant l'exonarthex sont encore visibles. Dans l'intérieur de la mosquée, l'on fait voir les cénotaphes d'Abraham, de Sarah, d'Isaac et de Rébecca; ceux de Jacob et de Lia se trouvent placés sous deux petites coupoles situées à l'autre extrémité de la cour.

Nous aurions désiré pouvoir reproduire, par la photographie, la face sud de l'enceinte; cela nous a été complétement impossible. Quelques fanatiques avaient déjà ameuté la populace; on nous insultait. Une explosion était inévitable si nous avions persisté dans nos investigations; nous dûmes battre en retraite, et nous contenter de quelques mesures prises à la hâte. Nous eûmes plus de succès du côté nord. Il nous fut possible, en nous glissant à travers des plantations d'oliviers et de vignes, de nous approcher suffisamment de l'enceinte sacrée pour pouvoir en faire une épreuve. Malheureusement sur cette face les blocs, d'une dimension fort remarquable du reste, n'ont plus ces proportions majestueuses qui caractérisent les côtés ouest et sud. De plus, leur encadrement disparaît dans une couche de chaux appliquée par les Arabes pour raccorder la construction judaïque avec un mur de construction récente qui, de ce côté, couronne la plate-forme d'une série de créneaux.

HARAM-RAMET-EL-KHALIL.

A trente minutes environ d'Hébron, sur la droite de la route que l'on suit pour aller à Jérusalem, nous devions trouver une enceinte carrée, que l'on nous avait signalée comme étant une piscine. On lui donne ordinairement le nom de Ramet-el-Khalil.

Effectivement, à l'endroit indiqué, nous trouvâmes un grand espace de terrain couvert de ruines d'habitations. Nous apprîmes des gens du pays que cet endroit s'appelait Ramet-el-Khalil (lieu élevé du bien-aimé). A peu près au centre de ces ruines, on voit l'enceinte carrée dont on nous avait parlé, et que l'on nomme *Haram-Ramet-el-Khâlîl* (le lieu saint du lieu élevé du Bien-Aimé). Ces noms sont caractéristiques et n'ont pas besoin de commentaires. Nous sommes incontestablement sur l'emplacement occupé jadis par Abraham et les siens. Nous nous garderons bien cependant de faire remonter au temps de ce patriarche les édifices dont nous voyons les ruines aujourd'hui. Les décombres qui couvrent le pays me semblent appartenir à l'époque romaine; quant à l'enceinte carrée dont nous allons nous occuper, elle est évidemment beaucoup plus ancienne.

Cette enceinte est construite sur un plan légèrement incliné; deux de ses faces sont seules visibles, les autres sont ensevelies sous les terres qui, vu la disposition du terrain, sont venues peu à peu s'amonceler contre les murs est et nord de l'enceinte, au point de recouvrir ceux-ci. Les faces visibles sont remarquables par leur construction soignée et la grandeur de l'appareil. Les pierres n'ont pas de bossage; elles sont lisses sur leurs faces externes et posées de champ. L'épaisseur de ces pierres n'est pas en rapport avec leur superficie. Entre les blocs formant, l'un le parement externe, l'autre la paroi interne du mur, est un espace rempli par un blocage. Le parement interne de la façade semble avoir été remanié. Parmi les blocs qui le composent, on en remarque deux portant des traces de crapaudines. La distance entre les trous n'est pas la même pour les deux blocs, qui ne peuvent donc avoir appartenu à la même porte,

l'un comme seuil, l'autre comme linteau. Nous n'avons pas retrouvé de traces de sculpture. Dans l'angle sud-ouest se voit un puits bien appareillé, mais de construction relativement récente. Parmi les pierres servant de margelle, on remarque un fragment de corniche d'une extrême simplicité. Il se compose de plans lisses et de plans coupés.

Je crois reconnaître, par le mouvement des terres comprises dans l'enceinte, la disposition primitive du sol. Un tiers environ du terrain est de niveau avec le seuil de l'entrée principale. Le second tiers forme une terrasse de $1^{m},50$ à 2^{m}, et se reliant à une troisième terrasse par deux pentes douces. J'insiste sur cette particularité, cette disposition ne pouvant être l'effet du hasard. L'intérieur de l'enceinte est protégé contre l'envahissement des terres par l'élévation actuelle de ses murs, qui atteignent presque partout le niveau du sol extérieur du côté où le terrain est le plus élevé. Sur la face interne du mur dans lequel est pratiquée la porte, on remarque dans les joints de quelques grandes assises des traces de mortier appliqué probablement après coup. Nous avons observé que, ni à l'intérieur ni à l'extérieur de l'enceinte, on ne trouve de traces des pierres qui complétaient ces murs.

Il résulte des observations qui précèdent que jamais le Hara-m Ramet-el-Khalil n'a pu être une piscine; ses murs n'auraient pu résister à la poussée des eaux ni à leur infiltration. Je n'y reconnais pas davantage les restes d'une basilique dont parle le Pèlerin de Bordeaux. Cette dernière pourrait bien se retrouver dans des ruines que l'on voit non loin de là, et qui, de nos jours, s'appellent encore *Kherbeth-Nassarah*, les ruines chrétiennes. Il est évident pour nous que les ruines du Haram-Ramet-el-Khalil sont celles d'une enceinte sacrée, dont l'origine remonte certainement à une haute antiquité.

HÉRODIUM.

A l'est et à deux heures de marche de Beïth-Lehem se trouvent, dans un pays aujourd'hui aride et désolé, les restes nombreux des fortifications et des édifices élevés par Hérode, sous le nom d'Hérodium.

PLAN D'HERODIUM

(DJEBEL FOUREIDIS)

levé par MM. Mauss et Salzmann.

Voyage d'exploration de Mr de Saulcy

LÉGENDE

A *Palais et forteresse d'Hérode.*

B *Palais inférieurs.*

C *Grande Piscine.*

D *Place d'un tombeau, peut-être celui d'Hérode.*

E *Terre-pleins ou terrasses.*

F *Tombeau.*

G *Muraille sur laquelle s'appuyait probablement le grand escalier montant au palais*

H *Talus.*

I *Habitation d'Hérode pavée en grosse mosaïque.*

Echelle de ($\frac{1}{4000}$)

100 50 0 50 100 150 m

Equidistance de 5m

Gelis del. Erhard sc.

Josèphe nous donne une description très-détaillée et parfaitement exacte de ces différentes constructions, dont le centre est un château fort élevé sur une colline artificielle. J'ai cherché à comprendre pourquoi on persiste à croire que le sommet de cette colline est factice, ou plutôt quel est le motif qui a pu accréditer cette croyance. Le fait est que, de loin comme de près, le *Djebel-Foureïdis,* la montagne des Francs, comme on appelle encore ce monticule aujourd'hui, frappe par sa forme régulière. C'est un cône, il est vrai, dont la base n'est pas rigoureusement circulaire. Dans l'origine, la colline était plus élevée et se terminait en pointe; pour établir une fortification d'une certaine étendue sur son sommet, il a fallu aplanir ce dernier de manière à former un plateau; de plus, en évidant légèrement celui-ci en forme d'entonnoir, on se ménageait un remblai en terre pour lequel on a élevé un mur d'enceinte. Les terres provenant du travail de déblai et de l'aplanissement du cône ont dû être rejetées tout autour de celui-ci. On arrivait ainsi à atteindre le double but que se proposaient ceux qui voulaient fortifier cette position : gagner le plus d'espace possible pour y établir un ouvrage de défense; rendre plus sensible l'escarpement du talus. Ce travail, en donnant au sommet de la montagne une forme presque régulière, et des côtés lisses, a pu faire croire que toute cette partie du *Djebel-Foureïdis* avait été élevée par la main de l'homme.

La fortification proprement dite, quoique d'une extrême simplicité, n'est pas sans importance. Elle consiste en un mur circulaire flanqué de trois bastions demi-circulaires et d'une tour ronde ou donjon. La tour avait probablement plusieurs étages et renfermait des chambres.

L'une d'elles est encore parfaitement visible. Elle était pavée en mosaïque formée de gros cubes blancs et noirs.

Le niveau du plateau est, comme je l'ai dit, plus bas à l'intérieur qu'à l'extérieur du mur d'enceinte. Dans l'épaisseur du talus intérieur sont ménagés des magasins et des logements pour la garnison. Un de ces magasins, dans lequel nous avons pu pénétrer, est voûté en coupole aplatie, en petit appareil, mais d'un travail très-soigné. Sur les parties du talus qui correspondent aux trois tours, on remarque des traces de gradins.

D'autres ouvrages de défense complètent cette fortification du côté

sud-ouest. Sur le flanc nord on voit une large muraille qui, partant de l'enceinte du château, vient aboutir en droite ligne au pied de la colline, où il se relie à d'autres constructions. Il n'y a pas longtemps, nous ont dit les Arabes, que l'on voyait encore, le long de cette muraille, les traces d'un escalier.

A partir de la base du cône, du côté ouest, se trouvent trois terrasses superposées. Elles sont flanquées d'ouvrages de défense qui protégeaient les édifices et les maisons d'habitation qu'elles supportaient. L'ensemble de toutes ces constructions donne l'idée d'une villa royale, fortifiée et défendue par une forteresse qui la dominait.

Je crois que nous pouvons, sans hésitation aucune, considérer Hérodium comme un spécimen complet et incontestable de l'architecture hérodienne[1]. Nous avions le plus haut intérêt à bien étudier ces ruines, car de cette étude devait résulter pour nous la possibilité d'établir un point d'appui certain, une base infaillible pour l'appréciation de l'origine et de l'âge des différents monuments que nous venions étudier dans la ville sainte.

Le vallon qui se trouve au pied des terrasses dont nous venons de parler est barré, à sa naissance, par une digue en terre qui le traverse de l'est à l'ouest de manière à former un bassin dont le pourtour a été régularisé par un mur de soutènement.

Ce bassin, dont la description exacte nous a été laissée par Josèphe, a $69^{m},40$ de longueur sur une largeur de $46^{m},40$. Au centre se trouve un îlot formé par les débris d'une construction que nous avons étudiée et fait déblayer avec le plus grand soin. Nous y fîmes une large tranchée, qui fut poussée jusqu'à $1^{m},50$ au-dessous du niveau du sol du bassin. A cette profondeur le terrain était vierge et se composait de couches calcaires veinées d'argile ferrugineuse. Les résultats de ce travail furent les suivants :

1. Nous retrouvons un appareil identique à celui d'Hérodium dans les substructions voûtées sous l'angle sud-est de l'enceinte du temple de Jérusalem. Même dimension des pierres, même coupe et même blocage dans les intervalles des voûtes. Les piliers carrés qui supportent ces voûtes sont formés de pierres énormes, taillées avec soin sur trois de leurs faces; la quatrième n'est souvent que dégrossie. Les pierres proviennent du grand mur d'enceinte; par leur dimension et leur forme elles convenaient parfaitement à la construction de ces piliers. Il suffisait d'en superposer bout à bout trois ou quatre, quelquefois deux seulement, pour atteindre la naissance des voûtes.

— Nous pûmes constater qu'il y avait autrefois, au centre du bassin, un petit édifice circulaire appareillé comme les autres constructions d'Hérodium.

— Cet édifice avait été fouillé longtemps avant notre arrivée (les Arabes ne savent rien à ce sujet).

— Il ne reste pas trace de débris sculptés.

— Le massif visible aujourd'hui présente, y compris les pierres éboulées sur son pourtour, un développement de 17^{m} sur 3 de hauteur.

Au sommet de ce massif nous avons trouvé le sol d'une chambre et des traces d'un pavage en mosaïque formé de gros cubes noirs et blancs, semblables à ceux trouvés dans le donjon.

— Enfin nous pûmes constater l'existence de deux pieds-droits d'une porte donnant accès dans cette chambre.

Que pouvons-nous réédifier avec ces éléments? Un château d'eau? Une fontaine monumentale, comme on l'a cru? Nous n'avons trouvé trace d'aqueduc ou de tuyaux ni autour de l'îlot, ni dans ses fondations.

Un lieu de repos pendant les chaleurs de l'été? L'endroit eût été bien mal choisi et d'un accès bien incommode. Ne serait-il pas plus naturel de voir un tombeau dans cet édicule isolé au milieu d'un étang et protégé par lui? Les exemples sont nombreux de tombeaux construits dans ces conditions. Dans ce cas, ne pourrait-on pas supposer que ce tombeau fut celui qu'Hérode se fit construire à Hérodium? Nous n'avons pas trouvé d'autres traces d'édifices de cette nature à Hérodium, ni dans ses environs. Rien n'empêche donc cette identification. Nous l'acceptons jusqu'à ce qu'on nous en présente une meilleure.



VII.

ANALYSE DES CENDRES RECUEILLIES A JÉRUSALEM.

Voici le résultat des analyses opérées sur les cendres de Jérusalem, à l'école impériale des Mines.

ÉCOLE DES MINES. — BUREAU D'ESSAI. — N° 4078.

Paris, le 31 août 1864.

M

J'ai l'honneur de vous adresser les résultats des essais faits au Laboratoire de l'école des Mines, sur les échantillons de cendres que vous y avez remis.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

L'Ingénieur des Mines, directeur du Laboratoire.

L.-E. RIVOT.

ÉCOLE DES MINES. — LABORATOIRE. — N° 4078.

Extrait des registres du bureau d'Essai pour les substances minérales.

Paris, le 31 août 1864.

ÉCHANTILLONS DE CENDRES REMIS PAR M. DE SAULCY, COMME PROVENANT DE JÉRUSALEM.

On a dosé sur 100 parties :		1	2	3
SUBSTANCES solubles dans l'eau.	Acide sulfurique .	traces.	0,51	traces.
	Acide carbonique.	1,00	traces.	2,07
	Soude.	1,33	traces.	2,66
	Chaux.	traces.	0,40	traces.

		1	2	3
		—	—	—
SUBSTANCES insolubles dans l'eau.	Sable, argile.	11,00	6,66	8,33
	Oxyde de fer, alumine. .	5,00	5,00	5,66
	Chaux	35,33	41,00	39,33
	Magnésie.	4,88	3,66	4,14
	Acide phosphorique . . .	1,60	1,25	1,53
	Eau, acide carbonique . Matières organiques. .	39,00	41,33	35,66
		99,14	99,81	99,40

L'Ingénieur en chef des Mines, chef du bureau d'Essai,

L.-E. Rivot.

De cette triple analyse, il me paraissait résulter que les cendres en question ne pouvaient être des cendres animales; j'ai soumis mes doutes à M. Rivot, et j'en ai reçu la réponse suivante :

École des Mines. — Laboratoire.

Paris, le 5 septembre 1864.

Monsieur le sénateur et cher camarade,

Je suis fort embarrassé pour répondre à votre lettre d'hier. Les cendres que vous m'avez fait analyser ont des compositions qui ne permettent pas de trancher la question. Je ne peux pas admettre que ces cendres proviennent des sacrifices; la proportion d'acide phosphorique serait beaucoup plus forte, bien que les eaux atmosphériques aient dû en dissoudre une grande partie. L'influence des eaux a dû être très-faible, puisque les cendres contiennent encore, comme matière dominante, le carbonate de chaux.

Je ne connais ni le pays, ni la situation des cendres, et mon ignorance à ce sujet doit me rendre très-circonspect. A en juger seulement d'après les analyses, les cendres proviennent de charbon ou de bois. Pour vérifier cette opinion, je désirerais savoir si les anciennes forêts ont pu pousser sur des calcaires ou sur des marnes; ce serait la seule manière d'expliquer l'énorme proportion de chaux que renferment ces cendres.

J'ai trouvé, dans mes cahiers d'analyses, une composition fort analogue pour des cendres de bois de la Champagne.

Veuillez excuser le decousu de ma lettre et y reconnaître la preuve que je ne suis pas moins embarrassé que vous.

Veuillez, etc., L.-E. Rivot.

De l'ensemble de ces renseignements je crois pouvoir conclure aujourd'hui qu'il est difficile d'affirmer que les vastes amas de cendres existant au nord-ouest de Jérusalem proviennent de l'autel des holocaustes.

De son côté, M. G. Ville, professeur au Muséum d'histoire naturelle, à qui j'avais remis des échantillons des cendres rapportées par moi, a bien voulu en faire l'analyse, et voici le résultat de son opération.

Les cendres qui m'ont été remises étaient en petites masses d'un jaune pâle. Par la calcination elles sont devenues tout à fait blanches, et ont accusé, à l'analyse, les compositions suivantes :

	1	2	3
Acide carbonique. . . .	29,709	34,519	36,877
Acide sulfurique	0,275	0,691	0,300
Acide phosphorique . .	0,277	0,000	0,402
Chlore	0,034	0,036	0,028
Peroxyde de fer et alumine	4,206	2,619	2,021
Chaux.	41,462	46,436	44,188
Magnésie	8,132	6,389	6,986
Sable, etc.	13,951	8,010	8,434
	98,046	98,700	99,236

Ces cendres n'ont certainement pas une origine animale. Leur composition ressemble à celle des cendres de tourbe, sous plus d'un rapport. Elle ne présente cependant aucun caractère assez tranché pour qu'on puisse rien présumer de décisif à l'égard de leur origine.

G. Ville.

Quelque regret que nous en ayons, il nous faut donc revenir à ce que dit la tradition locale, et ne voir dans ces cendres que les résidus de l'ancienne industrie des savonniers.

Et pourtant toute incertitude n'a pas cessé et ne peut pas cesser. Si nous nous rappelons, en effet, les prescriptions du Lévitique, aussi bien que les autres passages bibliques [1] qui démontrent surabondam-

1. Voyez, par exemple, *Deutéronome*, XII, 27, et XVIII, 3.

ment que les victimes immolées étaient presque intégralement mangées par les prêtres et par ceux qui offraient les sacrifices, nous serons amenés à conclure que les cendres provenant de l'autel des holocaustes devaient à peu près exclusivement résulter de la combustion du bois à l'aide duquel on entretenait le feu sacré. *Fiat lux !*

FIN DES APPENDICES.

TABLE

DU TOME SECOND.



TABLE GÉNÉRALE

DES

NOMS DE LIEUX, MONUMENTS, &c.

POUR LE PREMIER ET LE SECOND VOLUME.

(Les chiffres romains renvoient aux volumes.)

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. DE SAULCY

HISTOIRE DE L'ART JUDAÏQUE

TIRÉE DES TEXTES SACRÉS ET PROFANES

Un volume in-8°. . 7 fr.

LES

CAMPAGNES DE CÉSAR

DANS LES GAULES

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE MILITAIRE

Un volume in-8°. 7 fr.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

